SCÈNES

DE

LA VIE HONGROISE

PROPRIÉTÉ.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS :

Besançon,	Turbergue, libr.
Lyon,	Girard et Josserand, libr.
—	Perisse frères, libr.
Montpellier,	Seguin fils, libr.
—	Malavialle, libr.
Angers.	Lainé frères, libr.
—	Barassé, libr.
Nantes,	Mazeau frères, libr.
Metz,	Mlle Constant Loïez, libr.
Lille,	Lefort, libr.
Dijon,	Hémery, libr.
Rouen,	Fleury, libr.
Arras,	Théry, libr.
Nancy,	Thomas, libr.
—	Vagner, imp.-libr.
Toulouse,	Léopold Cluzon, libr.
Toulouse,	Privat, libraire.
Le Mans,	Gallienne, imp.-libr.
Clermont-Ferrand,	Veysset, imp.-libr.
Rennes,	Hauvespre, libr.
—	Verdier, libr.
Reims,	Bonnefoy, libr.
Rome,	Merle, libr.
Milan,	Dumolard, libr.
—	Boniardi-Pogliani, libr.
Turin,	Marietti-Hyacinthe, libr.
Madrid,	Bailly-Baillière, libr.
Londres,	Burns et Lambert, libr., Portman street, Portman square.
Genève,	Marc Mehling, libr.
Bruxelles,	H. Goemaere, imp.-libr.

Corbeil, typ. et stér. de Crété.

SCÈNES

DE LA

VIE HONGROISE

PAR

LE COMTE G. DE LA TOUR

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

RUE CASSETTE, 4

1860

Droits de traduction et de reproduction réservés.

AVANT-PROPOS

Six ans de séjour dans la Hongrie orientale m'ont laissé de précieux souvenirs. Je ne puis penser sans émotion à ce pays plein d'avenir, qui est encore si neuf, si original et si poétique. Il était devenu pour moi comme une seconde patrie. J'aimais ses steppes et ses forêts, ses immenses horizons et ses grands villages, les qualités généreuses et jusqu'aux travers de ses habitants.

Cependant la série de scènes que j'esquisse n'est point un tableau enthousiaste de la Hongrie, ni une apologie de quelqu'un des peuples qui l'habitent. J'ai cru devoir essayer d'être impartial dans les appréciations et vrai dans les peintures, pour *instruire* et *faire réfléchir*. Il m'a paru intéressant de représenter au naturel de pittoresques images ; et

j'ai tâché d'être utile en indiquant les faiblesses et les erreurs des partis et des races, qui aboutirent à la sanglante crise de 1848.

Le théâtre de mes scènes est un coin de la région la plus inculte de la Hongrie. Ceux qui s'imagineraient connaître ce vaste royaume d'après mes descriptions ressembleraient à des voyageurs qui jugeraient la France d'après la Corrèze ou le Morbihan.

Il est toutefois possible de se renseigner, sur la situation politique du royaume, dans cette partie de la Hongrie orientale, parce qu'on y trouve en contact les Magyars, les Valaques, les Slaves et les Allemands.

Ces quatre races ont un extrême besoin de concessions mutuelles et de bonne intelligence. Tous les peuples regnicoles de Hongrie ont non-seulement besoin de se ménager beaucoup les uns les autres ; il leur est aussi nécessaire de s'appuyer sur l'Autriche et de rester unis à l'empire autrichien. Tel est le principal enseignement de notre travail.

G. DE LA TOUR.

SCÈNES

DE

LA VIE HONGROISE

PREMIÈRE PARTIE

I

UNE CHASSE D'HIVER

Une voiture de forme singulière côtoyait la Szamos, par une froide matinée, au commencement de l'année 1847. Le chemin raboteux et sans parapets suivait les contours capricieux du fleuve, qui coulait sous une épaisse couche de glace. La campagne était couverte de neige, que la lumière matinale teintait de rose. On apercevait dans le lointain, au nord, trois pitons argentés et une longue chaîne des Karpâths; à l'est, les contre-forts boisés qui séparent la Hongrie de la Transylvanie. A droite des voyageurs s'étendait une plaine basse, coupée de marais, terminée par

une ceinture éloignée de forêts. De ce côté, la pointe d'un clocher blanc perçait au-dessus des roseaux, seul indice d'habitations humaines. Pas un arbre, pas une maison isolée pour trancher sur les grandes lignes du paysage ; aucun cavalier, aucun troupeau pour l'animer. Le char étrange qui glissait rapidement sur la neige durcie, du côté de la frontière transylvaine, ressemblait à une barque solitaire fendant une mer de glace.

C'était un chariot découvert, à quatre roues presque égales. Un coussin de cuir noirci, ayant pour dossier une lanière attachée à deux bâtons noirs, formait le siége de devant. L'autre siége avait l'apparence d'unlarge fauteuil, amplement échancré des deux côtés. Trois chevaux bais, attelés de front et harnachés à la russe, avec des courroies flottantes ornées de boutons, traînaient la légère voiture. Souvent ils passaient d'un trot rapide à un galop allongé, levaient et secouaient la tête et regardaient au loin d'un œil plein de flamme et de courage. Parfois leur sabot glissait sur la neige, et ils jetaient la voiture à quelques pouces du bord de la route, au-dessus du fleuve, dont les eaux congelées formaient un chemin raboteux ; tantôt les bonds du coursier de droite, polonais impatient, faisaient rouler une roue sur la pente en remblai du côté de la plaine. Les voyageurs ne prenaient guère souci de ces périls.

Ils étaient trois, costumés de la même façon, tous trois revêtus d'une tunique styrienne brune, de grosse étoffe râpée, et d'un demi-manteau court, en forme de chasuble, qui laissait les bras découverts, et s'attachait à la taille par une ceinture de cuir. Leurs jambes disparaissaient dans de grandes bottes fourrées. Quand un mouvement relevait la tunique, on entrevoyait des culottes de cuir épais. Ils étaient coiffés de chapeaux styriens, verts ou bruns. Celui du cocher était le moins usé, mais aussi le moins orné. Des plumes d'oiseaux, des poils et des crins de divers quadrupèdes décoraient les chapeaux des deux autres. Le chamois, le cerf, l'ours et le sanglier avaient contribué à former ces trophées. L'un de ces deux personnages, petit, maigre et trapu, était remarquable par ses bras longs et son profil d'oiseau de proie. L'autre, qui occupait seul le second siége, était de taille moyenne et avait le visage bruni par le hâle; de son énorme moustache blonde, blanchie par le givre, pendaient de longs glaçons. Ses traits mâles n'offraient rien de remarquable que ses yeux, singulièrement expressifs, brillants de franchise et d'intelligence. Un sabre et un fusil à deux coups étaient auprès de lui, et il tenait entre les mains une longue carabine, sur laquelle on aurait reconnu la marque d'un célèbre armurier de Prague. Un fusil de chasse et une courte carabine étaient déposés sur

le siége de devant, à côté du plus petit des deux chasseurs. Quant au cocher, c'était un gaillard épais et de haute taille, au poil et aux cheveux roux. Ses cris rauques, impératifs, bien compris des coursiers, interrompaient seuls le silence. Il avait une évidente prédilection pour le cheval polonais, car il ne corrigeait que faiblement ses caprices, et un sourire d'admiration récompensait ses coups de collier désespérés et ses bonds les plus extravagants. Le poil lustré des trois chevaux ne portait pas trace de sueur, bien qu'ils allassent un train de plus de quatre lieues à l'heure.

Les marais, d'abord éloignés, se rapprochèrent peu à peu de la route. A un endroit, le chemin était coupé par un ruisseau sortant des roseaux, qui se déversait dans la Szamos. Les piétons passaient sur des planches mal jointes, mais pour les chevaux il n'y avait point de route. Il fallait descendre presque à pic, de quinze pieds de haut, sur la glace du ruisseau, et remonter de l'autre côté. Les chevaux ne bronchèrent pas dans ce tour de force, et les voyageurs ne bougèrent pas de leur siége ; les uns et les autres étaient accoutumés à ces difficultés, communes sur les routes de la Hongrie orientale.

Les pâles rayons du soleil levant dissipèrent bientôt un léger voile de brume, qui atténuait l'éclat de la neige, et firent peu à peu miroiter le lit du fleuve

et les glaçons des marais. Ces marécages, qui s'étendent à perte de vue, à droite de la route, sont remplis d'énormes roseaux, confondus, dans cette saison, en une masse épaisse avec les mousses et les herbes aquatiques ; leurs cimes, courbées ou rompues sous le poids de la neige, forment une sorte de voûte sèche sous laquelle les loups, les renards, les chats sauvages, les lynx, les lièvres, se retirent, frayent des chemins et trouvent un abri.

Les yeux du petit chasseur et de son maître interrogeaient les traces marquées sur la neige. Le pied des lièvres avait gravé toutes sortes de dessins jusque sur la route : nos voyageurs dédaignaient de les examiner; mais, entre le marais et le chemin, d'autres empreintes les arrêtèrent.

« Une piste fraîche, dit le petit chasseur.

— Oui, un renard, répondit le maître.

— Non, regardez bien, monsieur le baron.

— Ah ! vraiment, un chat sauvage ! » et le colonel Frédéric de Lederhosen serra sa carabine. « Quel dommage, Falk, reprit-il, que je ne l'aie pas su là ! sa peau ne m'aurait coûté cette nuit qu'une oie ; on eût attaché celle-ci au bord du marais, et je me serais posté dans le lit de ce ruisseau. La nuit était claire, nous n'aurions pas manqué la bête. Il y a longtemps que je n'ai tué de ces compères.

— Aulieu du chat, nous aurions peut-être eu un

renard ou un loup, dit Falk ; il eût fallu se contenter du premier larron. Si la gelée continue, nous pourrons essayer la partie.

— Il est à craindre que le temps ne mollisse ; je ne trouve pas qu'il gèle franchement ce matin. »

Le thermomètre marquait pourtant une douzaine de degrés Réaumur au-dessous de zéro ; pour nos voyageurs endurcis, c'était une température tolérable. Au reste, dans les pays du Nord, quand l'air est sec et calme, on ne souffre pas beaucoup du froid, à moins qu'il ne dépasse seize à dix-huit degrés. Toutefois, parmi les habitants de la contrée, le baron eût difficilement trouvé des compagnons d'affût. Les braconniers ne redoutent pas le froid, mais ils n'aiment que la chasse au lévrier ou au chien courant, et l'hiver ils creusent des fosses pour prendre les loups et les renards, quand il y en a beaucoup dans la contrée.

Le cocher pensait à cette sorte de chasse, en remarquant une large et haute *passée* dans les roseaux.

« Monsieur le baron, dit-il, voilà où une bonne trappe serait bien placée.

— Oui, ajouta Falk, et comme elle serait auprès de la route, il y aurait chance d'attraper l'espèce de gibier qu'a prise Miskô, à Beretiô-Uyfalu.

— Quel gibier? demanda le baron.

— Quoi ! Votre Grâce ne sait pas l'aventure ? Miskô

avait habilement masqué une fosse auprès du marais de la Bereliô, et il avait attaché une oie sur le milieu du trou. Vint à passer un juif, à la brune. Voilà, se dit-il, une bête égarée qui se recommande pour mon souper; allons la prendre. Et mon juif tombe dans le trou. Il y passa la nuit dans une angoisse affreuse, craignant qu'un loup ne roulât dans le piége. Le lendemain matin, Miskô trouva dans la fosse l'israélite demi-mort de froid et de peur. « La peau d'un juif vaut bien la peau d'un loup, lui dit-il; tu ne sortiras qu'après m'en avoir payé la valeur. » Le prisonnier fit une belle résistance; il marchanda sou par sou, pendant une heure; mais le paysan fut inexorable, et ne délivra le juif qu'après avoir reçu deux florins bien comptés.

— Je n'aurais pas lâché le drôle à si bon marché, marmotta le cocher en langue polonaise. Les deux autres interlocuteurs s'étaient entretenus en allemand.

— Tenez, voyez là-bas! dit le baron, des cavaliers, des lévriers, toute une bande! Cinq, six, sept, huit! N'y a-t-il pas même une dame?

— Oui, répondit Falk, qui s'était levé, une dame sur un cheval bai ou noir, et derrière eux des piétons, au moins vingt.

— Des traqueurs; ils viennent chasser le marais. Hourrah! avançons, Fedor, je veux en être. »

Trois coups de fouet tombèrent sur la croupe des chevaux, qui partirent au grand galop, et, sur un signe du maître, l'équipage fut lancé vers la plaine. En cet endroit, jusque sur le bord du marais, le terrain, pendant la saison, avait produit du maïs, et il était hérissé de petits monticules glacés. Nos chasseurs ne s'en préoccupaient guère; le chariot, solide autant que léger, bondissait par des soubresauts qui eussent disloqué toute autre voiture. On arriva ainsi près d'une pointe du marais qui séparait nos chasseurs de la plaine dans laquelle s'avançait la cavalcade. Tournons nos regards de ce côté.

Les cavaliers s'avancent sur trois lignes. En avant, chevauchent deux hommes et une dame placée entre eux. L'un d'eux est un officier de lanciers autrichiens en petit uniforme d'hiver. Il porte l'*ulanka*, tunique polonaise, à brandebourgs de soie, ornés d'olives de cuivre doré; la doublure, les parements et le collet en peluche rouge. Un pantalon gris noir, d'élégantes bottes à l'écuyère de cuir verni, et une casquette militaire complètent le costume. Ce cavalier peut avoir trente-quatre ans. Sa taille est haute et svelte, ses épaules larges; il a le pied et la main d'une rare distinction, la tête petite, la figure un peu allongée, le nez légèrement aquilin, de grands yeux bruns, les cheveux châtains et frisés, la moustache mince. Il monte un grand alezan, qu'à sa croupe arrondie et à

son cou de cygne, on reconnaît pour un cheval du Holstein. Le plus léger mouvement du doigt ou de la jambe lance, arrête ou fait tourner l'obéissant coursier. Le cavalier est le lieutenant-colonel Paul Aldany.

On pourrait remarquer un certain air de famille entre lui et sa voisine; en effet, ils sont cousins. Celle-ci est grande et admirablement faite. Sa pelisse brune, richement fourrée de martre de Sibérie, dessine des formes irréprochables. De grands yeux noirs, des sourcils tracés comme au pinceau, des cheveux noirs trop abondants pour le petit feutre brun qui ne peut les couvrir; un teint dont un reflet d'or semble tempérer l'éclat, un visage de type grec dans le calme, et, quand il s'anime, mobile, piquant comme le minois éveillé d'une Parisienne; tous les détails modelés avec une élégance presque mignonne, et composant toutefois un ensemble imposant, d'un grand air de distinction, de résolution et de force: telle est la comtesse Pauline Bereny, née princesse [1] Aldany, beauté célèbre, même dans le pays du monde où l'on rencontre le plus grand nombre de belles femmes. Sa petite main, aux doigts effilés, gantés de chamois brun, dirige habilement un grand cheval anglais noir, provenant du haras de son mari. L'animal ac-

[1] En Hongrie, on conserve à la femme, par politesse de convention, le titre qu'elle portait avant de se marier, quand il est supérieur au titre du mari.

cuse une vigueur rare, par la structure de ses membres, le relief de sesmuscles et par le développement de son poitrail : mais il a l'encolure roide ; son regard inquiet, ses dents qui serrent le mors, et les fréquents encensements de sa tête annoncent une humeur difficile ; il faut évidemment du courage et de l'adresse pour le conduire.

L'autre cavalier semble fait pour parader. Il obtiendrait de grands succès dans un cirque, et il est impossible de ne pas admirer sa grâce. C'est un homme d'environ trente-cinq ans, brun, portant la barbe entière et les cheveux longs. Il tient la tête haute, en homme très-satisfait de sa personne ; et, vraiment, peu de femmes laisseraient passer sans un regard d'admiration ce beau garçon, au teint si frais, aux dents si blanches, aux traits si réguliers. Un élégant costume hongrois fait valoir sa haute taille. Sa petite tunique collante est noire, ainsi que ses autres vêtements, et ses bottes sont ornées d'éperons d'or. Malgré le froid, il a rejeté sur l'épaule sa pelisse attachée par des tresses, qui ondule à chaque piétinement de sa bouillante monture. Celle-ci est en harmonie parfaite avec le beau cavalier. On reconnaît facilement en elle une jument arabe. C'est une jeune et jolie bête, couleur gris de fer moucheté de noir, impatiente du repos ; elle danse, se cabre à demi, fait de petites lançades, jette en l'air sa jolie tête et

sa longue crinière soyeuse; sa queue elle-même se tourmente et se dresse comme un long panache agité par le vent. A chaque élan, les veines et les muscles de son corps se dessinent et ressortent. Les deux autres coursiers sont beaux dans leur espèce; mais le charme coquet de la jument arabe les efface, et son œil mutin, plein d'intelligence, semble les défier.

Le maître brillant de cette admirable bête n'est autre que le député et juge George de Raikocsi, favori des clubs et des meetings, idole de la gentilhommerie hongroïse du comté.

A quelques pas derrière lui, marchent deux cavaliers, vêtus de longues vestes bleues, fourrées l'une de loup blanc et l'autre de marmotte ; ils portent des pantalons bleus collants, de longues bottes et des bonnets fourrés, à pans rabattus sur les oreilles. L'un, déjà grisonnant, a les yeux petits, le nez long et tortueux, la moustache épaisse taillée en brosse, et l'air fin déguisé sous une apparente bonhomie. Son compagnon, jeune homme de trente ans, au teint coloré, aux yeux noirs, à la longue moustache cirée en croc, porte la hardiesse sur le front, sinon la franchise. Le plus âgé monte un cheval blanc, demi-sang anglais, à courte queue, et le plus jeune, un vigoureux hongrois bai, à tous crins. Ces deux cavaliers causent parfois à voix basse, en se faisant

des signes d'intelligence. — Reconnaissons en eux Étienne Nagy, *fiscal*, c'est-à-dire avocat-bailli de la seigneurie, et l'administrateur en chef des domaines du comte Bereny, Mathias Virag.

Enfin, en troisième ligne, chevauchent trois domestiques barbus, hussards bleus, chamarrés de brandebourgs et de broderies de laine blanche. Un d'entre eux, armé d'un long fouet, rallie cinq grands lévriers, au poil fauve très-épais. Une vingtaine de traqueurs, paysans magyars, trottent de manière à suivre le pas des chevaux. Ils sont couverts de *bundas*[1] de peau de mouton, courtes ou longues. Leurs culottes sont ou collantes et de grosse étoffe blanche, ou très-larges et de toile, en forme de caleçon turc. Ils sont chaussés de lourdes bottes rougeâtres, qui montent jusqu'au genou. Les uns portent sur la tête des bonnets de peau de mouton, d'autres de petits feutres jadis noirs, dont les bords sont roulés autour d'une cuve basse ; deux ou trois d'entre eux ont suspendu leur bunda sur le dos, et offrent à l'air leur poitrine, garantie seulement par un gilet de toile, qui leur sert de chemise, et qui, ne descendant pas jusqu'à leur ceinture de cuir, laisse un intervalle de trois ou quatre doigts, où l'on voit luire leur peau bronzée. D'autres ont leur bunda étroitement serrée

[1] Manteau à manches, toujours fait de peaux garnies de laine ou de poil.

autour du corps, le poil en dedans. Ils sont tous bruns, ont les yeux noirs et de longs cheveux noirs, que quelques-uns ont enduits de graisse. La plupart sont armés d'un bâton surmonté d'une petite hache, les autres de simples gourdins.

Les cavaliers avaient aperçu de loin la voiture qui venait sur la route ; mais ils n'avaient pu la reconnaître, car elle ressemblait, à cette distance, aux chariots découverts des paysans et des petits propriétaires, qui attellent habituellement de front trois ou quatre chevaux. Comme elle disparut quand elle fut descendue dans la plaine, ils n'y pensèrent plus, et d'ailleurs la chasse attira bientôt toute leur attention.

On était arrivé à une sorte de taillis marécageux, qui touchait au marais. Ce fourré, composé de touffes rabougries de saules et d'aunes entrelacés de lianes, de hautes herbes et de roseaux, n'était traversé que par les sentiers des bêtes sauvages. Les traqueurs, s'espaçant à vingt pas de distance, et tâchant d'avancer en ligne, attaquèrent ce repaire. Ils y entrèrent, du côté de la route, en criant simultanément de toutes leurs forces, et en frappant de grands coups de hache et de bâton sur les broussailles. Les cavaliers avaient formé demi-cercle dans la plaine, à une centaine de pas de l'autre bord du taillis ; ils attendaient en silence le résultat de la battue. Les lévriers,

inquiets, frémissants, avaient l'œil au guet ; de temps en temps ils se levaient sur leurs jambes de derrière, inspectant la plaine, interrogeant du regard les chasseurs, dont ils épiaient les signes. Le rapide mouvement de leurs oreilles pointues et leur poil hérissé marquaient bien leur préoccupation passionnée.

Les traqueurs avançaient peu à peu, avec un affreux vacarme, et ils avaient pénétré jusqu'à la moitié du fourré sans qu'aucun gibier eût paru. Soudain un cri retentit : « Un loup ! il a passé derrière nous ! il a traversé la ligne ! » En effet, le rusé animal avait fui vers la plaine, aux premiers cris des traqueurs ; mais il s'était arrêté prudemment sur la lisière, en apercevant les chasseurs à travers les roseaux ; ces silencieux personnages l'avaient plus effrayé que leurs bruyants auxiliaires, et il était retourné sur ses pas, en se glissant à travers les traqueurs. Un instant après le loup débuchait vers la route et le fleuve : c'était un animal de moyenne taille, et dont le poil était blanchi par l'hiver.

Au cri du traqueur, les cavaliers s'étaient élancés vers la route. « Heirah ! » crièrent-ils en apercevant le loup, et la neige vola en poussière sous les pieds ardents des coursiers. En un instant, les lévriers eurent dépassé de cinquante pas les coureurs, malgré la vitesse effrénée des chevaux. Le loup, épou-

vanté, chercha d'abord son salut dans la vigueur de ses jambes, et il piqua presque en ligne droite du côté de la route ; puis, se ravisant, il fit un crochet pour gagner le marais.

« Coupons-lui le chemin ! » cria le fiscal, qui était un chasseur consommé. Et tandis que la princesse, avec ses deux cavaliers, suivait directement la bête, Nagy et Virag, entraînant les domestiques, coururent en droite ligne vers le marais. Ils débordèrent le loup et retournèrent ensuite sur lui. En ce moment le baron arrivait de l'autre côté, imitant leur manœuvre, et il les rejoignait au bord du marais avec son attelage lancé à toute bride. Le fracas de la voiture, la vue de ses chevaux fumants, précipités contre lui, épouvantèrent le loup qui, tournant brusquement, atteignit la rampe de la route, serré de près par les lévriers.

« Nous le tenons ! » dit le baron, qui brandit triomphalement sa carabine armée.

La princesse et les cavaliers étaient déjà sur le chemin, suivant de près les chiens furieux. Le premier des lévriers saisit le loup, qui fut immédiatement entouré de toute la meute. Dans cette position désespérée, maître *Wolf* fit brusquement volte-face, renversa de l'épaule le chien qui lui fermait le passage, et s'élança à travers les jambes du cheval monté par la belle amazone. Celui-ci fit un saut de côté, puis

recula vers la rivière en reniflant d'effroi. Aldany et Raikocsi poussèrent un cri d'angoisse, car le cheval touchait à la berge, qui s'élevait en cet endroit perpendiculairement à quinze pieds au-dessus du lit glacé du fleuve. La princesse, irritée plus qu'effrayée, enfonça son petit éperon dans le flanc du cheval et lui lâcha la bride en le frappant de sa cravache ; mais l'animal rétif se cabra, droit sur ses jarrets, renversant la tête. Ce fut une seconde d'affreux péril. Les deux hommes étaient accourus. Raikocsi, ayant mis pied à terre, se cramponnait à la bride de l'animal, tandis qu'Aldany, saisissant la princesse par un bras et par la taille, l'enlevait de selle avec une force et une dextérité surprenantes. Pendant ce temps-là, le cheval, résistant à la pression du mors qui le blessait, se renversa violemment en arrière, entraînant Raikocsi, qui, les mains crispées, restait accroché à la bride. La glace retentit sous le choc et se brisa en blocs épais. Mais ce n'était qu'une première croûte ; une autre enveloppe s'était formée au-dessous de celle-ci, et il y avait un vide entre les deux. Cette seconde couche de glace résista. Mais le cheval n'agita qu'un instant ses membres, qui se roidirent aussitôt sous l'étreinte de la mort : il avait le cou rompu. Raikocsi resta un instant sans mouvement. La princesse s'était approchée de la berge pour lui prêter secours ; mais le cavalier n'en eut pas besoin. Il se

releva, secoua lentement la tête, et jetant un regard de pitié sur le cheval mort : « Merci, dit-il, mon pauvre camarade, tu m'as servi de coussin ; le lit n'était pas doux. » Puis il remonta sur la route, arrangea sa pelisse et saisit sa jument, qui décrivait de petits cercles sur le chemin, avec force courbettes. D'un saut il fut en selle. Le fiscal, qui était accouru avec Virag et les domestiques, offrit son cheval à Pauline Bereny, qui l'accepta après avoir serré vivement la main à son cousin et au gentilhomme hongrois. Mais l'accident avait mis fin pour eux à la chasse.

Cependant deux coups de feu se firent entendre ; puis retentit la voix de deux chiens courants. Le petit groupe de cavaliers jeta un regard distrait vers l'endroit d'où s'élevait la fumée et reprit le chemin du château. Le valet armé d'un fouet tourna seul bride vers le marais, à la recherche des lévriers.

Que devenait la chasse pendant cet incident rapide ? Elle changeait de caractère, grâce au baron. Lorsqu'il avait vu Pauline en péril, il s'était levé dans sa voiture ; mais dès qu'elle fut à terre saine et sauve, le baron, jugeant bien que les Hongrois n'avaient pas besoin de son secours pour réparer l'accident, tourna toute son attention du côté de la vengeance. Le loup, laissant les lévriers se débrouiller entre les jambes des chevaux, avait pris de l'avance et regagnait le ma-

rais. Le baron avait lancé sa voiture pour lui couper le chemin. A une cinquantaine de pas de l'animal, on avait fait halte. Celui-ci avait eu le temps de gagner du terrain. Néanmoins, deux coups de carabine étaient partis; mais l'animal n'en avait pas moins continué sa course rapide.

« Manqué ! dit Falk.

—Mal touché, » repartit le baron, qui, se penchant vers le derrière de sa voiture, fit jouer un ressort. Le fond s'abattit, et deux énormes chiens courants, deux griffons au poil rude, bondirent avec un hurlement de joie. Ils prirent aussitôt la piste du loup, en donnant à pleine gorge.

« Suivons, dit le baron. Le loup en tient. Comment n'as-tu pas remarqué, Falk, qu'il a tordu la queue à nos coups ? Il est touché dans le corps, mais pas à l'épaule, où je l'ajustais. Le gredin de Polonais, qui n'est jamais tranquille, a peut-être dérangé mon arme. »

Cependant le loup était entré dans les roseaux du marais. Bientôt on y entendit des aboiements furieux et le bruit d'un combat féroce. Falk et son maître sautèrent de voiture et coururent à l'endroit d'où partait le bruit. Dans un petit espace circulaire les roseaux étaient rompus, affaissés, ensanglantés, et une masse composée des deux chiens et du loup s'y roulait. Enfin elle s'arrêta ; le loup expirait, pris à

la gorge par les crocs de ses ennemis. Les chasseurs examinèrent la peau ; elle était trouée d'une balle, au flanc.

« Allons, consolons-nous, dit le baron, nous n'avons pas tous les deux trop mal visé. Mais tu vois bien qu'il en est du loup comme du sanglier et de l'ours ; on ne l'arrête pas court et on ne le tue pas roide à moins de frapper en plein crâne ou au défaut de l'épaule. »

Les deux chasseurs portèrent la bête dans la voiture et reprirent le chemin du château, au petit trot, pour laisser respirer leurs chevaux, qui étaient en nage et tout essoufflés.

« Je pensais bien que nous n'irions pas jusqu'à Szamosvar sans faire prise, dit Fedor à Falk, en remettant les griffons dans leur cage. Parlez-moi de chiens comme ceux-là ; quelle musique et quel nez ! Avez-vous vu comme ces lévriers muets et sans flair avaient l'air bête, quand ils ont perdu de vue le loup parmi les chevaux?

— Ils ont aussi leur mérite, dit le maître, et il faut admirer la Providence jusque dans leurs défauts. Pas un gibier à poil n'échapperait au lévrier si celui-ci avait du nez ; l'homme imprévoyant détruirait tout avec cet auxiliaire. Ainsi la perfection de Dieu se manifeste jusque dans l'imperfection de certains animaux. »

II

LA HONGRIE POLITIQUE EN 1847

Devançons les cavaliers et pénétrons avant eux dans le château vers lequel ils se dirigent.

Sazmosvar mérite bien une visite. Les comtes Bereny possèdent cette résidence depuis la fin du XVI^e^ siècle. Elle appartenait avant eux aux Dragfi, qui étaient de vaillants batailleurs. Ils avaient fait mordre la poussière à bien des Turcs. Leur castel était un des boulevards de la haute Hongrie, que les Musulmans ne conquirent jamais entièrement. Longtemps ils se ruèrent en vain contre ces fortes murailles. Durant le règne malheureux de Rodolphe I^er^, les Dragfi se distinguèrent encore à côté des héroïques capitaines Zrinyi, Nicolas Palffy et François Nadasdy. Mais, en 1594, le grand-vizir Sinan, avant d'investir Wesprim, assiégea Szamosvar. Les cinq Dragfi s'y étaient enfermés. Ils firent une résistance désespérée et ne voulurent pas capituler. A cette époque, les Turcs possédaient les meilleurs artilleurs et

les plus habiles mineurs du monde ; ils excellaient dans l'attaque comme dans la défense des places. Une mine poussée sous les murailles du château y fit une large brèche. Les compagnies des janissaires se formèrent pour l'assaut. Alors on vit les cinq Dragfi descendre par la brèche ; un d'eux portait la bannière de la famille, qui était d'azur au dragon d'or. Derrière eux marchaient leurs amis et leurs compagnons, tous parés comme pour une fête et armés jusqu'aux dents. Ces quatre cents guerriers se précipitèrent dans les masses turques, qui fléchirent d'abord, puis se refermèrent sur eux. Ils arrivèrent jusqu'à la tente du grand-vizir, à laquelle ils mirent le feu ; mais ils ne purent s'ouvrir passage plus loin ; accablés par le nombre, ils tombèrent les uns après les autres. Les Turcs ne firent que quinze prisonniers, presque tous blessés. Le grand-vizir laissa la vie à dix d'entre eux, qui survécurent à leurs blessures. Quelques blessés qui étaient restés au château se firent sauter avec un grand nombre de leurs ennemis, dans la principale tour, quand les vainqueurs voulurent prendre possession de la forteresse.

Les Hongrois se défendirent souvent ainsi contre les Turcs. Cependant, les protestants magyars ne tardèrent pas à s'allier au sultan, qu'ils reconnurent pour suzerain, dans l'espoir de briser la monarchie

autrichienne; aidés par la politique française, ils mirent Vienne et la chrétienté dans un grand péril.

Les Bereny, non moins braves que les Dragfi, leurs cousins, héritèrent de leurs biens, qu'ils contribuèrent à reconquérir. Ils restèrent presque tous fidèles à la foi catholique. L'aîné de leur famille restaura et habita le vieux château; vers le milieu du XVIII^e^ siècle, le séjour en parut triste ; le goût des châteaux à la française régnait en Hongrie comme dans toute l'Allemagne ; on bâtit une nouvelle résidence à trois cents pas de la vieille forteresse.

Arrêtons-nous un moment devant la demeure du riche magnat. L'emplacement a été bien choisi ; le site prête autant à l'agrément qu'à la défense. Les deux châteaux sont bâtis dans une île assez vaste pour former un joli parc, dessiné à l'anglaise ; on y remarque d'épais massifs d'arbres verts, une longue orangerie et deux grandes serres : l'une est consacrée à la vigne, aux fruits et aux légumes, l'autre renferme une grande variété de rosiers et de plantes exotiques. Une élégante écurie, destinée à quelques chevaux de prix, se cache à demi sous les sapins. Les autres dépendances de l'habitation, disposées en parallélogramme, sont placées en dehors de l'île et bordent la route ; un pont de bois rustique de quatre arches établit leur communication avec le parc.

Le château neuf est un édifice régulier, à trois pa-

villons, grande maison d'aspect monotone, percée de douze ouvertures cintrées, au rez-de-chaussée comme à l'étage supérieur. Les pavillons ne sont pas plus élevés que le reste du château, et leur saillie ne se détache pas assez de la masse. Dans cette contrée, où la belle pierre de taille abonde, on a bâti l'édifice en mauvais moellons mêlés de tuiles, qui forment des encadrements rouges sur les murs badigeonnés de blanc.

S'il est permis de comparer le château neuf à une page de prose lourde et plate, en revanche, la vieille forteresse est un morceau de poésie plein de mouvement et d'originalité. De loin, elle rappelle le Kremlin. Construite sur un monticule de roches, qui surgit de la rivière, elle était jadis entourée d'un fossé profond, creusé dans l'île même, autour de la petite colline. A une époque reculée, l'île était probablement marécageuse. Autour du donjon central se groupent des tours et des corps de logis, qui ménagent l'espace de deux petites cours, séparées par une épaisse muraille. Le gros donjon, percé de rares fenêtres romanes, est crénelé et sans toit; les autres tours sont coiffées d'énormes toits byzantins, renflés à leur base. Leurs fenêtres offrent des spécimens de tous les styles. L'ornementation gothique du moyen âge s'y mêle à des rinceaux de la renaissance, l'ogive ou l'arc surbaissé coudoie l'arcade arabe. Un des pans de

cette forteresse polygonale montre, comme une large cicatrice, les traces de l'explosion qui l'anéantit en 1594. Reconstruit presque entièrement quelques années plus tard, il est percé de baies quadrangulaires uniformes ; mais il a pris aussi la couleur brune du rocher sur lequel il est assis. En somme, ce faisceau de fortifications superposées rappelle un peu, de loin, un paquet de champignons bruns sur une motte de terre ; néanmoins, vu de près, ce bizarre château fort est vivant et original. C'est une des rares constructions qui ont un caractère et une voix, un de ces monuments qui savent le chemin de l'âme et qui se gravent pour jamais dans le souvenir.

Si nous montions dans une des tours du nord, nous verrions, au-dessus du fossé presque comblé, une pelouse, au bout de laquelle une sorte de chalet sert d'abri libre à une demi-douzaine de daims ; plus loin, après la ceinture glacée de la Szamos, des vignobles en coteaux, entre lesquels s'élève la pointe blanche d'un clocher ; puis des contre-forts couverts d'une sombre verdure, et dans le lointain les Karpâths de la frontière polonaise.

Les tours du midi dominent une vaste plaine, peu ondulée, terminée à la ligne de l'horizon par une forêt. La vue est la même vers l'ouest. Du côté de l'orient elle est arrêtée par de vastes mamelons boisés qui séparent, à ce point, la Hongrie de la Transylvanie ; une

large coupure dans les bois indique le lit de la Szamos.

Nous ne jetterons qu'un rapide coup d'œil dans l'intérieur du vieux château. Les pièces sont grandes et sombres. Plusieurs sont vides ; d'autres servent de greniers. Un corps de logis contient une antique bibliothèque et de poudreuses archives. Le donjon est abandonné aux chauves-souris et aux hiboux. Deux corps de logis du vieux castel seulement sont habités. Ils sont convenablement distribués et mieux percés que les autres. Ils servent d'habitation au fiscal, à l'économe, et à un commis de celui-ci. Le forestier en chef habite dans la grande forêt qu'on aperçoit du côté de la Transylvanie.

Hâtons-nous de pénétrer dans le château neuf et d'en parcourir les appartements. Les salons sont situés au rez-de-chaussée, auquel est accolé un lourd perron. L'antichambre, badigeonnée de blanc, n'a d'autres meubles que des bancs de bois. Elle s'ouvre sur une enfilade de trois salons, à gauche ; à droite, est une immense salle à manger, tenant à une bibliothèque et à un fumoir. Il y a quelque chose de grandiose et de décousu, de noble et de trivial, de luxueux et de rustique, dans toutes ces pièces. Ainsi les plafonds, de chaux mal blanchie, supportent des lustres de grand prix, et le sol est couvert de tapis magnifiques. Quelques tableaux précieux décorent les murailles, tendues de mauvais papier français ou

peintes à la colle par un barbouilleur de Szathmar. Il y a profusion de divans ; on en a mis jusque dans les angles et au milieu des pièces. Les étoffes sont belles, mais l'art n'a pas présidé à leur emploi. Dans une armoire vitrée qui orne la bibliothèque, on peut voir beaucoup d'armes curieuses, telles que masses turques et hongroises, damas persans, épées à deux mains, fusils à rouet, pistolets espagnols. Une jolie collection d'armes modernes décore le fumoir, dont les murs sont tapissés de pipes de tout genre ; il en est plusieurs d'un prix élevé. La salle à manger a pour principaux ornements des trophées de bois de cerf, de défenses de sanglier et de griffes d'ours.

Si nous avions l'indiscrétion de pénétrer dans les chambres, nous observerions probablement le même contraste : des objets précieux et les traces d'une civilisation relativement peu avancée, un certain mélange de grande dame ou de grand seigneur et de colon asiatique. Le Magyar, en effet, si haut placé qu'il soit, n'a pu dépouiller complétement l'ancien nomade oriental. Il représente la transition de l'Occident à l'Orient, et, dans ses magnificences, il rappelle un peu le nabab de l'Inde ou le pacha turc, ses frères d'origine.

Deux personnes occupent le dernier des trois salons, plus petit et plus chaud que ceux qui le précèdent. Un feu de hêtre vif et clair pétille sur l'âtre

d'une grande cheminée construite dans un des angles. Un poêle de marbre chauffe en outre l'appartement. Les fenêtres sont garnies de doubles châssis entre lesquels des géraniums sortent d'un lit de mousse. Le meuble est de couleur brune, en damas de soie, ainsi que les rideaux. Des livres et des journaux épars sur les tables, des métiers à broder, de petits nécessaires de dame, les miniatures de famille qui garnissent la cheminée disent assez que cet appartement est occupé de préférence par la famille. Les deux personnes que nous y voyons en ce moment, sont le maître du logis, Étienne Bereny, et sa belle-sœur, Jeanne Bereny, née de Weissenberg.

Le nom du comte Bereny est un de ceux qui inspirent encore de nos jours le plus de sympathie aux Hongrois; il leur rappelle une sorte de jeunesse nationale pleine d'ardeur et d'espérance. Étienne était l'ami, le conseiller et le soutien du noble Szechenyi. Secondés d'abord, puis dépassés par le fougueux Veselenyi, précurseur lui-même de Kossuth, ils avaient en quelque sorte ressuscité la nationalité magyare. La noblesse, enthousiaste et fière, se groupa autour d'eux; ils communiquèrent un grand éclat à leur parlement, parcoururent plusieurs fois le royaume, en prononçant d'éloquents discours dans les assemblées de la noblesse, créèrent une littérature économique, une presse politique, un théâtre national, une aca-

démie hongroise. Leur but était de rétablir l'ancienne monarchie hongroise dans toute son intégrité. Ils voulaient un ministère hongrois, résidant à Bude, une armée stable en Hongrie, ne dépendant que de son ministère, et la résidence du roi à Bude durant une partie de l'année : un vice-roi l'eût remplacé pendant son absence. Ils se flattaient, par cette organisation, de former un beau royaume, uni et *magyarisé*, de seize millions d'habitants, et peut-être d'y annexer plus tard les Principautés danubiennes.

Cet espoir enflammait leur enthousiasme ; pour le réaliser, ils multiplièrent les sacrifices. D'abord le succès dépassa leurs espérances. Il se produisit un merveilleux réveil du patriotisme. Toute une légion d'historiens, de poëtes, de romanciers, d'orateurs, de journalistes, surgit en peu d'années à leur appel. A force de courage et d'obstination, ils triomphèrent à demi de la résistance de la cour. La bonté de l'empereur Ferdinand et des archiducs les favorisa et arracha peu à peu à M. de Metternich des concessions que celui-ci jugeait excessives. Ainsi le parlement hongrois conquit la publicité des débats, et Kossuth, patronné par la noblesse, réussit à fonder le journalisme politique. — Mais l'heure des mécomptes ne tarda pas à venir, et elle fut bien amère. Les premiers auteurs du mouvement reconnurent qu'avec les meilleures intentions ils avaient exposé leur pays à

d'affreux périls. Trop confiants dans la valeur et le dévouement des Magyars, ils avaient méconnu la gravité de trois obstacles : la résistance de l'Autriche, qui ne pouvait laisser affaiblir les liens de sa monarchie et ses moyens de défense, entre la France révolutionnaire et la Russie panslaviste; l'hostilité des Slaves, des Valaques et des Allemands de Hongrie, qui se révoltaient contre la prééminence magyare ; et surtout les tendances démagogiques de la jeune Hongrie, entraînée par Kossuth et sa suite vers le rêve d'une république indépendante. Déjà Szechenyi et Bereny avaient fait entendre des avis, puis des reproches; ils y avaient perdu une partie de leur influence et de leur popularité. Veselenyi lui-même était dépassé à son tour. Il venait de sortir de prison, aveugle, malade et jusqu'à un certain point conservateur. Le chagrin détruisait peu à peu une vigueur qui avait été celle d'un athlète. Tant de sacrifices, tant de souffrances auraient mérité qu'on l'écoutât : ses exhortations et ses conseils restaient désormais sans crédit.

Étienne Bereny tenait en main la dernière brochure de Szechenyi. Son front portait les traces d'une profonde tristesse; sa lecture lui faisait mal, et cependant il la poursuivait. Son beau front avait pâli; ses yeux noirs étaient fatigués et sans flamme ; sa chevelure abondante grisonnait, ainsi que sa barbe, qu'il portait entière. Sa haute taille s'était un peu courbée.

Qui ne l'eût vu depuis quinze ans aurait eu peine à reconnaître ce seigneur jadis si gai, si beau, si aimable, véritable type de distinction poétique, cavalier intrépide, élégant danseur, chasseur incomparable, orateur entraînant. Cet homme, que la Providence avait comblé d'avantages, était frappé, à quarante-cinq ans, du mal le plus profond pour un cœur comme le sien : sa vie n'avait plus de but; il ne la jugeait plus utile. Les dons mêmes de son âme lui pesaient. Il ne tenait plus à l'existence que par un petit nombre de liens, parmi lesquels son affection pour sa sœur Cécile et pour sa belle-sœur Jeanne étaient les plus forts et les plus précieux. — Jamais il n'avait eu d'enfants, et depuis longtemps la belle Pauline, sacrifiée à la politique, cherchait des distractions dans le monde de Vienne, de Pest, et dans la société des plus brillants gentilshommes des environs.

eanne était une blonde Styrienne, d'environ trente-huit ans. L'expression de son beau visage était douce et grave. Quelques fils argentés se mêlaient aux boucles épaisses de ses cheveux; son front blanc et pur était sillonné d'un pli profond entre les yeux. Mais on n'aurait surpris aucun abattement dans ses traits; ses yeux brillaient comme ceux d'une jeune fille; sa taille ayait de la force majestueuse et de la grâce. Elle était de ces femmes faites pour diriger et régner, parce qu'elles ont su trouver dans une foi

éclairée le pouvoir de triompher d'elles-mêmes à travers les épreuves de la vie, et de rapporter à Dieu leurs joies, leurs peines et leurs tendresses. Image du dévouement, Jeanne était capable d'imposer silence, au fond de son cœur, à ses affections les plus vives, comme elle avait su triompher des plus terribles douleurs.

Sa jeunesse avait été heureuse. Mariée à dix-sept ans à l'époux de son choix, elle l'avait, durant quinze ans, suivi à Paris et à Rome, où il avait exercé de hautes fonctions diplomatiques. Un charmant enfant complétait leur bonheur. Une angine contagieuse le leur ravit à l'âge de quatorze ans, et le père, qui l'avait soigné, fut atteint du même mal foudroyant et terrible. Une semaine suffit pour enlever à Jeanne son fils et son mari. La crise fut affreuse ; on craignit pour la vie de la jeune femme, qu'aucune souffrance n'avait jusque-là préparée à cette extrême douleur; mais son cœur chrétien se releva bientôt : l'épreuve l'avait élevé et grandi ; elle comprit le mystère de l'expiation et de la récompense, et chercha la résignation dans le sacrifice. Peu à peu, avec la résignation, vint ce bonheur intime qui résulte toujours d'une vocation accomplie, cette satisfaction secrète de la conscience qu'aucune joie simplement humaine ne peut égaler. — Jeanne se chargea d'élever la jeune sœur de son mari et d'Étienne Bereny; durant plusieurs années

elle habita Paris avec la jeune fille, et les pauvres des environs de Saint-Sulpice connurent sa charité. Elle était revenue depuis un an au château de Szamosvar.

En ce moment, ses grands yeux bleus, candides et réfléchis, se fixaient à la dérobée sur le lecteur, avec une expression presque maternelle.

« Vous souffrez, Étienne ? dit-elle enfin.

— Non, répondit le comte, d'une voix oppressée, qui démentait ses paroles. Pourquoi souffrirais-je? Ils ne méritent pas qu'on plaigne leur aveuglement et qu'on ait pitié d'eux. »

Il se leva et marcha d'un air très-agité, la brochure à la main, et parlant avec effort.

« Pauvre Szechenyi ! à quoi nous servent ses conseils et ses plaintes !..... Oui, la lutte approche..... nos folies la rendent inévitable..... Toutes nos conquêtes seront détruites..... Que restera-t-il de ce peuple et de ce pays, de ce peuple excellent, de ce pays qui serait le plus riche de la terre si nous savions l'aimer !.....

— Votre politique est bien sombre, cher frère. Szechenyi partage-t-il vos inquiétudes?

— Entièrement, chère amie, et il ne le cache pas dans cet écrit qu'il vient de publier. Écoutez : « La « Hongrie n'a jamais eu disette d'hommes habiles « et distingués, mais elle a manqué de la meilleure « espèce de patriotes, de ceux qui disent à la nation

« la vérité tout entière. Gâté par les adulations que « ses penchants le portent à aimer, le Magyar n'est « guère en état de supporter un jugement vrai de « lui-même et de son pays. Malheur indicible ! car « le succès est impossible si l'on ne connaît pas ses « forces et si l'on n'agit pas en conséquence, sans « présomption trop haute, sans désespoir hors de « saison. »

— C'est parfaitement vrai, dit Jeanne, et il faut avoir du courage pour parler ainsi à notre pays.

— Un homme de cœur et de conscience ne peut parler que franchement. Szechenyi cherche à dire la vérité à tout le monde, au gouvernement comme à la nation. »

S'asseyant près de sa belle-sœur, Étienne continua :

« Depuis l'avénement de Ferdinand Ier jusque « vers 1825, loin de songer à perfectionner notre « constitution, le gouvernement n'a cessé de viser à « l'anéantir ; sans égard pour notre nationalité, il « n'a pensé qu'à simplifier les rouages de l'État, en « tâchant de fusionner toutes les parties intégrantes « de la monarchie. Aussi, le fidèle Hongrois, qui « aime mieux mourir que de perdre sa nationalité « et sa liberté, a-t-il presque toujours été forcé à la « guerre contre le pouvoir. — D'autre part, la moitié « la plus bruyante et la plus active de la nation ma-

« gyare n'a jamais compris que la Hongrie est irré-
« vocablement une portion de l'empire d'Autriche,
« et que là, précisément, gît notre salut. Cette dou-
« ble erreur a eu pour résultat une existence maladive,
« anormale, que l'on ne peut envisager sans douleur.
« La monarchie, prise dans son ensemble, n'a pas at-
« teint ce niveau supérieur auquel ses forces intellec-
« tuelles et ses sources de richesse auraient dû l'élever
« depuis longtemps ; et la Hongrie est encore arriérée,
« parce que notre patriotisme s'est consumé dans un
« tiraillement perpétuel, sans profit pour le pays[1]. »
— C'est la raison même qui parle, dit Étienne : nos efforts n'ont été que des jeux d'enfants, et ce que nous avons édifié n'est qu'un château de cartes, qu'un souffle abattra avant que la toiture ne soit achevée.

— Telles sont toutes les constructions de l'orgueil humain : il n'y a d'autre base aux institutions que la justice et la foi.

— Nous voulions être justes, ma chère sœur. Écoutez Szechenyi : « Que si notre position est triste, ne
« l'attribuons pas aux chefs de l'Etat. Non, les gou-
« vernements ne sont que l'instrument de Dieu. Cha-
« que peuple décide lui-même, par ses fautes ou ses
« mérites, de la façon dont il sera gouverné. Si le pou-

[1] Nous empruntons ce remarquable exposé, que nous résumons, à l'écrit intitulé *Fragments de programme*, que Szechenyi publia en 1846.

« voir n'a témoigné qu'une insuffisante sympathie à « notre nation et à ses lois, avons-nous le droit de « nous en plaindre, nous, Magyars, qui foulons aux « pieds le plus précieux des trésors, l'honneur na- « tional, nous qui, de la constitution défendons seu- « lement les priviléges qu'elle nous concède, au dé- « triment de millions d'hommes? Nos fautes les plus « graves proviennent de vices invétérés chez nous : « ne les attribuons pas aux erreurs du pouvoir..... « l'avenir dépend uniquement de notre justice et de « notre sagesse. »

— Voilà des paroles rudes et hardies, mon frère; votre ami ne peut se flatter qu'elles soient acceptées par la majorité de la noblesse; mais je doute que lui-même veuille une entière justice. Ce qu'il réclame, au nom de l'équité, c'est l'abandon des priviléges excessifs de la noblesse, qui possède tout, la propriété, la magistrature, l'autorité politique et qui reste au-dessus de la loi commune; qui ne paye pas d'impôts, ne contribue point à l'entretien des routes, des ponts, des édifices publics; qui laisse pressurer le paysan par ses employés et ne tire point parti des richesses de la terre. Szechenyi veut faire rentrer la noblesse dans le droit commun et la décider à émanciper les paysans. Votre voix et la sienne ont produit beaucoup d'effet en plaidant cette belle cause, et vous la gagnerez probablement. Mais il y a une jus-

tice de laquelle vous êtes incapables l'un et l'autre, c'est de respecter les droits nationaux des autres races.

— Ils ont toujours été trop respectés ! s'écria Bereny. De là vient notre malheur. Jamais les rois de Hongrie n'ont vraiment été magyars ; non pas même notre Mathias Corvin. Pas un seul de nos princes nationaux n'a travaillé à fondre nos races en une seule. Les rois de France ont fait la nation française de peuples divers ; les rois d'Espagne ont de même formé la nation espagnole de Basques, de Castillans, d'Aragonais, de Maures. — Nos souverains, au contraire, ont toujours laissé prédominer l'élément étranger chez nous. On parlait français, italien, allemand, latin à leur cour ; ils dédaignaient le hongrois. De sorte qu'au lieu d'une seule langue et d'un seul peuple, nous avons cinq langues : le hongrois, l'allemand, le slave, le valaque et le latin....

— Vous oubliez l'hébreu, le rascien, l'arménien et le bohémien ; et comme les Slaves-Hongrois ont au moins deux principaux idiomes, le slovaque et l'illyrien, nous arrivons à neuf.

— Rien n'est possible avec cette multiplicité de langues et de coutumes, qui créent de si profondes divisions dans ce pays. Mais les Croates et les Illyriens sont seuls nos dangereux adversaires ; nous parviendrons à imposer le magyar à tous nos peuples,

en dehors de ces deux provinces ; et il faudra bien qu'elles deviennent hongroises elles-mêmes, malgré le perfide appui qu'elles trouvent dans la maison impériale.

— Pourquoi perfide? Vous n'êtes pas juste, Étienne. Vous vous êtes révoltés, vous autres Magyars, contre Joseph II, parce qu'il a voulu vous *germaniser;* vous avez affamé son armée en guerre avec les Turcs, et vous l'avez ainsi contraint à une paix humiliante. Puis, au bout d'un demi-siècle, vous l'avez imité. Les Slaves, qui vous résistent, et nos princes qui les appuient, n'ont-ils pas les droits dont vous usiez ? S'ils cherchaient contre vous un appui étranger, ils ne feraient que suivre votre exemple.

— Vous n'êtes pas Hongroise, dit Bereny d'un ton piqué ; en épousant mon frère, vous n'avez pu épouser la Hongrie. Vous êtes Allemande au fond du cœur.

— Étienne, répliqua Jeanne en souriant, vous discutez comme une femme ; des sentiments ne sont pas des raisonnements ; et vous avez deux fois tort. Mes affections sont-elles en Allemagne ! »

Bereny saisit en souriant lui-même la main de la noble femme, qui le regardait avec cette tendresse quasi-maternelle qui lui était familière ; il la pressa vivement et la garda pensif dans les siennes. Après un instant de silence, la comtesse Jeanne prit à son tour la brochure et la feuilleta.

« Il y a un peu d'aigreur chez notre ami Szechenyi, dit-elle ; voici un jugement trop dur de notre noblesse : « Nous croyons être un peuple chevaleresque, « et notre naturel jaloux, vindicatif, querelleur, in- « constant, peut-être aussi notre origine asiatique et « le paganisme où nous avons si longtemps croupi, « ont empêché la chevalerie de fleurir parmi nous. « Notre langue n'avait pas même de mot pour dési- « gner ce produit de l'Europe et du christianisme. « Aujourd'hui encore, nous ne possédons pas la no- « tion exacte de cette idée. Unir la mansuétude à la « valeur, la modération à la force, l'habileté mili- « taire à la loyauté, la chasteté au culte des femmes : « tels sont les principaux éléments de la chevalerie ; « la générosité en forme la base. Eh bien ! nous croi- « rions déchoir en exerçant toutes ces qualités ou « ces vertus. Un esprit d'arrogance, de violence et « de discorde n'a jamais cessé de régner chez notre « race. » Je ne connais pas bien l'histoire de *notre* Hongrie, cher frère, mais je ne veux pas croire à la vérité de ce portrait. Votre famille, cher Étienne, a compté plus d'un vrai chevalier. Et vos cousins, les deux Aldany, ne sont-ils pas des gentilshommes nobles d'instinct et de cœur autant que de race ?...

— L'officier est trop Allemand ; il n'est plus qu'un gentilhomme autrichien.

— Il n'est plus que cela ?... Quel orgueil, mon frère !

— Peut-être, mais sans cet orgueil que deviendrait notre patriotisme ?

— Il serait plus éclairé. Pauvre ami, voici votre histoire personnelle, crayonnée par Szechenyi : « Les « hommes distingués auxquels je m'adresse ont peu « de chances d'une longue influence dans leur parti. « On ne peut leur refuser sa sympathie quand on les « connaît ; dans leurs âmes fermentent les germes « les plus précieux pour la régénération du pays. Ces « qualités mêmes causeront leur prompte déchéance. « Sachant que la conciliation et la mesure sont les « conditions principales d'un progrès réel, de tels « hommes restent modérés dans les prétentions et « le langage. Qu'en résulte-t-il ? Tôt ou tard, dans « quelque assemblée, un héros politique se lève et les « traite de marchands d'âmes en les accusant de tra- « hison. La foule exaltée, irréfléchie, toujours dis- « posée à croire le mal, accueille ces calomnies. Mais « la chute ne s'arrête pas là. Les partis révolution- « naires sont fatalement poussés aux dernières con- « séquences de leurs opinions destructives. A un « Mirabeau succède un Desmoulins, à celui-ci un « Robespierre : et l'on tombe ainsi de plus en plus « bas, jusqu'à ce qu'un despote arrête le délire de la « licence révolutionnaire. »

— Je saurai bien prouver que je ne suis pas un traître !

— Peut-être ; mais que de gens vous soupçonnent

déjà d'avoir trahi ! Ce Raikocsi lui-même ne se croit-il pas plus patriote que vous, et son opinion n'est-elle pas partagée dans le comté par une foule de nobles ? Ah! votre opposition hongroise, je la redoute et la déteste. Voyons comment Szechenyi la caractérise : « Ces défauts, toutes ces criminelles tendances en- « vahissent tellement l'opposition, qu'elle jette le « trouble jusque dans les réunions du monde et dans « l'intérieur des familles. La vieille malédiction du « pays : *Regnum inter se divisum* recommence à peser « sur nous... C'est un devoir sacré pour le Hongrois « véritablement patriote, c'est-à-dire pour celui qui « aime son pays plus que sa propre vie, de combattre « l'opposition de toutes ses forces. C'est pour la na- « tion entière un devoir non moins impérieux de « travailler énergiquement à se délivrer de son aveu- « glement et de ses vices. Aussi longtemps que la « fraction la plus active de notre peuple ne pensera « pas que nous sommes à jamais mariés à l'Autriche ; « que nous avons par conséquent à chercher notre « salut dans cette alliance ; aussi longtemps qu'une « foule de Hongrois resteront les obséquieux servi- « teurs du pouvoir : aussi longtemps qu'une foule « d'autres s'abandonneront aux grossiers excès des « *Betyars* [1] et se feront considérer comme des bêtes

[1] *Ultrà-patriotes* hongrois, qui dédaignaient la civilisation étrangère.

« féroces déchaînées, la nation demeurera suspendue « entre la vie et la mort. »

—L'amendement que Szechenyi réclame est impossible.

— Au moins pour le moment, cher frère, grâce à votre Kossuth. Ah ! voici son nom; lisons encore ce que Szechenyi pense de lui : « Le but de Kossuth « est certainement le bonheur du pays ; je n'ai jamais « douté de la sincérité de ses convictions; et cependant je suis obligé de le classer parmi les plus dangereux de ces agitateurs qu'une ambition effrénée, « l'amour-propre blessé et une imagination malade « poussent à détruire fanatiquement les choses les plus « saintes, afin d'assouvir leur soif révolutionnaire et « d'élever un autel aux idoles de leurs rêves. M. Kossuth pense que la Hongrie n'a nul besoin de l'Autriche ; il ne démordra point de cette idée qu'il n'y « ait eu lutte violente et, enfin, pitoyable catastrophe..... Cessez, Kossuth, cessez, je vous en prie, « d'aspirer à la dictature politique. Rentrez comme « moi dans les rangs, et laissons tous les deux utiliser « nos faibles talents par les personnages auxquels nous « reconnaissons plus de capacité gouvernementale ; « que si, pourtant, *quia constantia decet virum*, vous « persistez à vouloir danser la danse des *willis*[1] com-

[1] D'après une tradition des montagnes, les willis sont de jeunes filles mortes fiancées, qui reviennent danser à minuit. Si un

« mencée sans vous et même malgré vous, je vous sou-
« haite grand plaisir. Irritez jusqu'à la rage toute autre
« nationalité contre la nationalité hongroise. Jetez sur
« la hutte du laboureur la mèche allumée, afin qu'il se
« fasse rendre cette justice complète, formulée par
« vous mais dont il se réservera de définir l'étendue
« et d'accomplir l'exécution; brouillez les intérêts de
« l'empire entier jusqu'à ce qu'ils deviennent oppo-
« sés les uns aux autres; et, après avoir ainsi rempli
« jusqu'aux bords la coupe de la réaction, ouvrez les
« yeux. Alors, quand vous apercevrez avec épouvante,
« mais trop tard, que vous avez attiré la malédiction
« sur nos têtes, n'alléguez pas pour excuse qu'au sein
« de votre peuple il ne s'est pas trouvé un seul fidèle
« assez énergique pour essayer de dissiper vos rêves
« trompeurs. » — Savez-vous, Étienne, quelle ré-
ponse Kossuth a faite?

— Édouard Aldany m'écrit qu'il s'est contenté de plaisanter, et qu'il a représenté Szechenyi comme dominé par la jalousie au point d'en perdre presque la raison [1].

jeune homme les approche, elles l'entraînent dans leur ronde, et le font danser jusqu'à ce qu'il expire. Szechenyi faisait allusion au réveil et à l'agitation des races montagnardes hostiles au peuple magyar, qui se soulevèrent en effet l'année suivante et contribuèrent à sa défaite.

[1] On sait que l'illustre Szechenyi, qui avait prédit avec tant de clairvoyance les malheurs de son pays, perdit la raison de désespoir, quand il vit éclater la guerre civile. Il se rétablit, mais

— Malheureux Szechenyi ! je comprends ses tourments et les vôtres. Vous n'êtes pas toujours aussi franc que lui ; votre orgueil magyar vous empêche de m'avouer toutes vos déceptions, toutes vos inquiétudes ; mais, au fond, vous partagez les craintes et les prévisions de votre ami. »

il ne voulut pas quitter la maison qui l'avait recueilli, et il vient d'y mourir, par un suicide, victime d'un nouvel accès de démence, et regretté, acclamé, comme d'habitude, par les différents partis dont les chefs avaient le plus contribué à son malheur.

III

UN GENTILHOMME CHASSEUR

On entendit le pas des chevaux. Étonnés du prompt retour des chasseurs, Étienne et Jeanne allèrent au-devant d'eux, et apprirent l'accident.

Pendant la route, la belle Pauline, encore surexcitée, avait été pleine d'amabilité expansive pour les deux cavaliers qui l'avaient secourue. Évidemment flatté, Raikocsi levait la tête, tout radieux, et soutenait la conversation en allemand et en hongrois ; parfois il empruntait à cette dernière langue des éloges hyperboliques qu'il décochait à la princesse. « Je vous permets tout aujourd'hui, disait celle-ci en riant, même le ridicule. » Aldany, au contraire, demeurait sobre de paroles ; il répondait brièvement, avec simplicité, et négligeait son cheval, tandis que l'autre cavalier taquinait de la main et de la jambe son bouillant arabe.

L'économe et le fiscal, qui avait pris le cheval d'un des domestiques, rentrèrent au vieux château, après

avoir respectueusement salué ; et la société aristocratique, racontant avec animation l'événement du matin, alla dans le petit salon se grouper auprès du feu.

A peine y était-elle arrivée, que la voiture du baron Lederhosen entra dans la cour. Le colonel sauta lestement à terre, en disant à ses hommes d'apporter la bête. Il allait entrer dans le premier salon, dont la porte était restée ouverte, quand deux domestiques lui barrèrent le chemin et lui demandèrent en hongrois d'un ton d'autorité : « Que cherchez-vous ici ?

— Le comte et la princesse, » dit le baron en mettant de travers, d'un air goguenard, son singulier couvre-chef.

Les deux laquais le mesurèrent d'un œil étonné, et répondirent : « Nous ne savons pas s'ils sont visibles.

— Je vais y voir ; j'entends leurs voix. » Et Lederhosen voulut passer outre. Les deux valets le saisirent vivement par un pan de sa rustique jaquette. En ce moment, venaient Fedor et Falk avec le loup. Fedor saisit l'animal par les pattes de derrière, et, le faisant tournoyer, menaça d'un grand coup les laquais, qui lâchèrent prise, stupéfaits. Resté maître du terrain, le baron entra suivi de ses deux hommes, qui tenaient les domestiques en respect. La porte du petit salon s'ouvrit, et la stupéfaction des laquais fut à son comble quand ils virent la princesse s'élancer vers

l'étrange personnage et l'embrasser sur les deux joues. Aldany et Bereny lui serrèrent vivement la main ; puis on fit cercle autour du loup, et Pauline déclara qu'elle se réservait la fourrure.

« Conduisez le colonel à la chambre bleue, dit-elle aux laquais déconcertés.

— Cela n'est pas encore nécessaire, » dit Lederhosen.

Il tendit une jambe après l'autre à Falk, qui le dépouilla de ses lourdes bottes, attachées au pantalon de cuir ; il jeta à Fedor son chapeau et sa jaquette grise, après avoir tiré d'une poche une casquette militaire, et il parut soudain en petite veste brodée d'officier supérieur d'uhlans.

« J'aime à employer le temps, dit Lederhosen : lorsque je fais une visite de campagne, mon costume de chasse me sert en route ; il est rare que je ne tue pas en chemin quelque bonne pièce de gibier. Quand je ne vais pas chez d'excellents amis comme vous, j'ôte mes habits de chasse à un quart de lieue du château ; de cette manière, je gagne une chasse et j'évite une toilette.

— Vous savez, cher ami, que vous n'avez pas besoin de toilette chez nous, dit la princesse. Croyez-vous que je puisse oublier les cinq ans que vous avez passés près de nous, à Œdenbourg ?

— C'était un bon temps ; je vous ai vue croître et

embellir. Mais j'aime mieux vous retrouver ici qu'à Œdenbourg. Nous étions trop tourmentés là-bas par les routes et les défrichements.

— Il est heureux pour la Hongrie que tu ne sois pas son roi, dit Bereny. Tu serais capable de nous condamner à rester demi-sauvages, sans routes ni chemins de fer, au delà de la Theïss.

— Il me suffirait pour cela de vous laisser tranquillement vous administrer vous-mêmes. J'adore tes *vice-gespans* et la *congrégation* [1] de ton comté, cher comte suprême. Quels charmants administrateurs ! pas un tronçon de route qui n'aboutisse à des sablonnières ou à un bourbier ; pas un pont solide et en bon état ; pas une rivière qui ne déborde et ne forme de vastes marais. Voilà des hommes qui protégent le gibier ! Je suis enthousiasmé du nombre de renards, de loups et de sangliers que j'ai déjà vus, quoique le régiment ne soit que depuis six semaines dans ces parages.

— Et les canards, les bécasses, les bécassines, les cailles, les oies sauvages, les outardes que tu trouveras au printemps ! dit Aldany. J'ai bien peur que tu ne prennes un congé illimité, et que tu ne me laisses gouverner le régiment.

— Il n'y perdrait pas, répondit le colonel ; mais

[1] Assemblée des gentilshommes du comté.

nous avons de la conscience ; avec de l'activité et de la santé, on pourvoit à tout.

— Si nous ne faisons pas des progrès plus rapides, dit George Raikocsi à Pauline, la faute en est au gouvernement. Comment souffrez-vous en silence que votre ami le colonel se moque de notre administration?

— Il parle sérieusement, répondit la princesse. Rien ne lui plairait tant que le désert, à condition qu'il fût giboyeux.

— Pour y être parfaitement heureux, j'y voudrais une demi-douzaine d'amis de choix et quelques livres. Avec eux, j'oublierais peut-être mes chers uhlans. Mais veuillez m'expliquer, monsieur, quelle reconnaissance je dois au gouvernement de l'État peu civilisé de vos chemins et de vos rivières ?

— Si vous lisiez nos journaux, dit George en prenant une pose oratoire, vous ne feriez pas cette question, qui nous semble singulière, après tant d'articles et de discours. Le gouvernement nous refuse un ministère résidant à Bude, et concertant avec notre parlement l'ensemble des travaux publics, nous ne voulons pas donner d'argent sans être assurés qu'il sera employé selon nos vœux. D'autre part, les douanes nous ruinent. Mais nous triompherons de tous ces obstacles. L'Autriche sera forcée de supprimer ses douanes par notre ligue industrielle. Nous sommes déjà presque tous engagés par serment, dans notre

comté, à n'employer que des objets de fabrication hongroise. La Hongrie est le pays le plus riche du monde ; mais elle est dévorée par l'Autriche.

— Votre premier reproche est sans fondement, dit Lederhosen; le gouvernement a nommé votre Szechenyi préfet, c'est-à-dire ministre des travaux publics, et résidant en Hongrie; vous n'avez qu'à lui voter de l'argent, il fera les routes et les digues nécessaires à l'ensemble du royaume. En outre, vous être libres, dans chaque comté, d'y exécuter les travaux convenables. Le gouvernement n'intervient pas dans vos décisions ; vous ne relevez que de vous-mêmes. Mais vous ne faites rien, parce que, ni les bourgeois des villes libres, ni les gentilshommes ne veulent payer ; les paysans ont à supporter toutes les charges ; et, quand vous les avez grevés d'impôts, vos employés fripons encaissent la majeure partie de l'argent. Quant à votre ligue industrielle, je n'ai de ma vie vu commettre une plus énorme sottise. Je visitais il y a deux mois un fabricant de draps à Brunn. « Comment vont les affaires ? lui demandai-« je. — Admirablement, me répondit-il ; je fais des « draps grossiers pour la Hongrie, et je les vends à « cent pour cent de bénéfice, grâce à l'écusson hon-« grois imprimé sur la lisière. » Voilà le résultat de votre association.

— C'est encore une indignité du gouvernement !

s'écria Raikocsi ; il encourage cette fourberie. »

Durant cette causerie, une jeune fille s'était glissée dans le salon et avait pris place auprès de Jeanne, après avoir échangé un salut amical avec les hôtes. Elle était de taille moyenne, bien prise et gracieuse, comme la plupart des Hongroises. On l'eût trouvée jolie à Paris, mais, en Hongrie, elle n'était pas autrement remarquable. Ses traits manquaient de régularité ; le front était peut-être un peu trop développé, et ses yeux bruns, à demi voilés par de longs cils, n'avaient pas, il s'en faut, la phénoménale beauté des yeux de Pauline. C'était la jeune comtesse Cécile Bereny.

« Je me crois aussi patriote que vous, monsieur George, dit-elle ; mais je ne peux partager en tout votre opinion. Il y a beaucoup de vrai dans les observations du colonel. Vous savez bien vous-même que mon frère n'a pu terminer les grandes routes qu'il avait fait commencer, ni les ponts qu'il avait fait construire. Aux deux dernières *restaurations*, des vice-gespans de l'opposition ont été élus, et ils sont parvenus, avec l'aide de leurs amis politiques, à faire considérer comme mauvais le plan de ces ouvrages, qu'on laisse inachevés. Vous savez parfaitement aussi que la congrégation a voté trois fois des sommes suffisantes pour la réparation complète de nos ponts, et que nos agents se sont partagé presque tout

cet argent, de sorte que les réparations n'ont été faites qu'à demi, au moyen des corvées des pauvres paysans. Voyons ! un peu de franchise, monsieur George. N'est-ce pas la vérité ?

— Pourquoi raconter cela devant des Allemands? dit George en riant.

— Le baron est depuis vingt ans en Hongrie, dit Pauline; croyez-vous qu'il ne nous connaisse pas ? Il est à moitié des nôtres.

— Tout à fait, au salon et à la chasse. Vous êtes, mesdames et messieurs, les hôtesses les plus charmantes et les plus vaillants compagnons; mais vous ne valez pas mieux que les Polonais, comme têtes politiques. Vos assemblées et vos journaux sentent la poudre. Nous aurons quelque jour le chagrin d'échanger des balles.

— Ce sera la plus belle des chasses, dit Raikocsi.

— Plaise à Dieu que nous n'y soyons pas entraînés ! dit Aldany avec un soupir. Je connais mes compatriotes et l'armée. Ni les uns ni les autres ne s'apprécient ce qu'ils valent. Bien du sang coulera si nous en venons aux mains.

— Est-ce que vous combattriez vos frères ? demanda Jeanne avec émotion.

— J'ai fait serment à mon drapeau ; je le tiendrai, dût-il m'en coûter la vie ou le bonheur. L'officier autrichien appartient avant tout à l'empire et à l'em-

perceur. Il n'y a jamais eu d'armée plus fidèle; je ne serai ni traître ni lâche. Si les folies de mes frères les poussent jusqu'à la révolte, que leur sang retombe sur leur tête ! Je ne reculerai pas devant mon devoir.

— Et nous ne reculerons pas devant le nôtre, dit George avec exaltation. Le despotisme n'est plus de notre époque; c'est à l'orient que se lèvera sur l'Europe l'aurore de la liberté. La noblesse magyare donnera bientôt un mémorable spectacle. Elle émancipera les paysans; elle s'adonnera à l'industrie, aux arts, comme elle cultive déjà l'éloquence et la littérature. Quand la Hongrie aura secoué les chaînes qui l'attachent à l'Autriche rétrograde, elle sera le plus beau domaine de la justice et de la liberté. Oui, nous ferons rentrer l'Angleterre et la France dans l'ombre, et nous nous montrerons de vrais hommes libres, l'espoir des peuples esclaves. Et quand nous serons organisés, nous reprendrons notre puissance guerrière, non pour conquérir, mais pour protéger; autour de nous graviteront la Pologne, la Bohême, la Roumanie, l'Italie affranchies ; et nous aurons cent mille hussards au service des peuples menacés par le despotisme. Notre religion, à nous, c'est la justice et la liberté..... »

La princesse encourageait de l'œil le jeune enthousiaste, que la passion transportait. Bereny souriait

mélancoliquement; Aldany fronçait le sourcil et se préparait à répondre ; le colonel commençait à s'ennuyer de la politique et rêvait à la chasse. Soudain entra un domestique annonçant le fiscal. Celui-ci, après quelques gauches révérences, dit à Raikocsi :

« Monsieur le premier juge, je regrette d'avoir à vous donner une mauvaise nouvelle; M. le commissaire de police Melzi me prévient que vos quatre chevaux de voiture ont été volés cette nuit. Il est sur la piste des voleurs; et il croit en connaître deux, qui sont des Valaques. Il les a arrêtés; mais ils ne veulent rien avouer, et on pense qu'il sera difficile de retrouver les chevaux.

— Ah ! les coquins de Valaques ! s'écria Raikocsi; ils me le payeront. Je saurai bien les contraindre à l'aveu de leur méfait et à la dénonciation de leurs complices. »

Il sortit en toute hâte, après avoir baisé la main des deux comtesses Bereny.

« Je plains les pauvres diables de Valaques, surtout s'ils ne sont pas coupables, dit Aldany. Votre bouillant libéral leur fera passer un vilain quart d'heure.

— Et Melzi n'est pas de bonne humeur, ajouta Bereny. Il a une revanche à prendre. Il y a huit jours, des voleurs avaient pénétré par un trou dans une maison dont les habitants étaient sortis. Melzi, pré-

venu par un voisin, se glissa dans la maison par la porte du jardin, et saisit par les pieds un des voleurs, qui, ayant entendu du bruit, cherchait à sortir par le trou. Il ne resta qu'un cadavre décapité entre les mains de notre commissaire ; les complices du voleur lui avaient tranché la tête pour l'emporter[1]. Malgré ses recherches, Melzi n'a pu découvrir quel était ce malheureux, et il est furieux contre les bandits qui, dit-il, l'ont mystifié.

— Quelle horreur ! dit Lederhosen. Est-ce que vos brigands sont plus féroces que ceux du Banat ? En général ceux-ci ne tuent pas et même ne volent guère que les juifs.

— Les nôtres sont surtout voleurs de bétail, répondit Bereny ; la plupart d'entre eux sont des Valaques ou des bergers hongrois, associés entre eux dans deux ou trois comtés, ce qui rend presque impossible de retrouver les chevaux ou les bœufs volés.

— Vos agents de police, en effet, n'ont de pouvoir que dans le comté où ils résident, ce qui est très-bien combiné dans l'intérêt de messieurs les voleurs.

— *Les pauvres garçons* [2], reprit Aldany, reçoivent d'ailleurs, bon accueil chez nos paysans, auxquels ils paient généreusement leurs vivres. Le cultivateur

[1] Historique.

[2] Nom populaire des brigands hongrois.

hongrois, hardi cavalier, vit et couche en plein air, la majeure partie de l'année ; il ne peut manquer de sympathie pour les indomptables écuyers qui parcourent nos forêts et nos steppes, à la recherche d'un butin pris aux juifs et aux étrangers. Je vous avoue que le bandit de Hongrie ne m'inspire pas de répulsion à moi-même : il est le meilleur enfant et le plus poétique individu de l'espèce. Il ne cherche pas à s'enrichir; ce qu'il vole d'une main il le donne de l'autre. Il est brave, fidèle à sa parole, rarement violent vis-à-vis des faibles, presque toujours respectueux pour les femmes. Il n'assassine, en général, que par vengeance. Ce caractère a des côtés qui plaisent à un soldat.

— Les militaires n'ont pas à se plaindre des *pauvres garçons*, dit Lederhosen ; jamais ils ne nous attaquent, à moins que ce ne soit par erreur. Ainsi, vous savez que le domestique de notre camarade, le comte G***, a été tué dans le Banat d'une balle à travers la tête, derrière son maître qui conduisait la voiture. Ce pauvre diable était vêtu de noir; le bandit qui le tua croyait occire le vice-gespan, duquel il voulait se venger. Il m'est advenu deux fois, dans la haute Hongrie, de m'égarer le soir, et d'être remis dans mon chemin par des voleurs. J'aurais été surtout bien embarrassé, une certaine nuit, dans la forêt de Bakonya, si je n'avais pas aperçu

sept de ces compères autour d'un grand feu. — Je les allai rejoindre en leur disant mon nom. « Ah ! s'écria le chef, vous êtes le fameux chasseur, le fils du Ban qui me commandait à *l'insurrection* [1] de 1809; nous aussi nous sommes soldats et chasseurs : soyez le bienvenu. Je pris sans gêne ma part d'un rôti de porc arrosé d'un verre d'eau-de-vie, et deux bandits me reconduisirent jusqu'à la lisière de la forêt. Ils refusèrent toute gratification et me demandèrent pour unique grâce une poignée de main, que je ne refusai pas. L'un d'eux me raconta que, du haut d'un arbre creux, où il attendait le passage d'un troupeau conduit par des Juifs, il m'avait vu culbuter un chevreuil. Je lui demandai s'il avait fait partie de la bande de Soubri ; il me répondit qu'il avait eu l'honneur de l'accompagner dans deux entreprises.

— Ce pauvre Soubri, dit la princesse: ce furent pourtant vos uhlans qui le tuèrent. On le disait si gentil garçon et si bien élevé que j'avais un faible pour lui. N'était-ce pas charmant de sa part d'entrer, un soir, chez la jolie baronne Nandri, de la supplier courtoisement de vouloir bien souper avec lui, et de ne lui prendre, comme souvenir, qu'une bague, payée triplement par lui aux domestiques qui avaient servi, en belle argenterie, ce singulier souper ?

[1] Levée générale ordonnée par la diète en 1809.

N'est-ce pas à lui qu'a pensé notre poëte Petœfi dans sa *Rencontre nocturne*? C'est un tableau bien peint. Dans la steppe, unie comme un lac, une calèche à quatre chevaux roule et vole. Soudain elle s'arrête: le *fils de la puszta* a paru debout devant la voiture, un pistolet armé au poing... Un cri étouffé sort de la voiture. Là est une jeune femme, presque l'image de la mort. « Pitié ! » murmure-t-elle. « Ne tremble pas, dit le bandit, regarde-moi..... Permets que je prenne cette belle main... un baiser... Mais ton front a rougi... est-ce de colère ou de honte ?... Je renonce à ma prière... Adieu ! oublie le *pauvre garçon* ..... »

—Vous regrettez, peut-être, dit en riant le baron, de n'avoir pas été arrêtée par Soubri ?

— Mais oui, je le regretterais, si j'avais pu m'en tirer à aussi bon marché que la dame de Petœfi. C'eût été un souvenir de galanterie moins fade que celle des salons. Nous ne pouvons plus espérer cette rencontre depuis que vos affreux uhlans ont tué Soubri. Quel besoin avaient-ils de le poursuivre ?

— Ils durent obéir à un ordre du général, dit Aldany — mon camarade, le comte Kegelstadt, m'a raconté cet incident. La police hongroise, aux abois, obtint le concours de notre régiment. La piste de Soubri fut suivie par un de nos escadrons jusqu'auprès d'une châtaigneraie. Là le commandant

Kegelstadt aperçut un paysan hongrois qui cherchait à se dérober ; il le fit saisir et l'interrogea, sans pouvoir obtenir une réponse. Alors le chef des heyduques, qui accompagnaient le commandant, fit coucher cet homme par terre et déclara qu'il allait le faire bâtonner jusqu'à ce qu'il desserrât les dents. L'air de résolution du Hongrois frappa mon camarade ; il arrêta le bras d'un heyduque qui brandissait son bâton, et dit au paysan : « Relève-toi, tu es un brave. Voici dix florins, si tu ne veux point parler, va-t'en librement ; et si tu nous dis quelque chose d'utile, je triple la somme. — A la bonne heure, répondit le Hongrois, suivez-moi, je vais vous montrer où ils sont, » et il indiqua un coin du bois dans lequel Soubri était caché avec neuf brigands. Les bandits, cernés, firent une résistance désespérée ; ils blessèrent plusieurs hommes. A la fin Soubri resta seul debout avec deux de ses acolytes. Le comte Kegelstadt le chargea en levant son sabre, et lui cria de se rendre. Pour toute réponse, d'abord, Soubri coucha en joue le commandant et l'attendit presque à bout portant ; puis, changeant subitement d'avis, il se posa son pistolet sur le cœur et tomba roide mort.

— C'était mourir en brave, dit la princesse. Nous n'avons jamais eu dans notre voisinage d'aussi poétiques bandits. Le plus connu est le vieux Stankô, qui

a été notre berger durant quelques années. Jamais nos troupeaux ne furent mieux gardés, mais ceux de nos voisins payaient une trop forte dîme au larron. Le trouvant incorrigible, Étienne l'a congédié. Je l'ai un peu regretté, car il m'amusait par ses reparties, et personne ne mime mieux que lui la danse du *Juhasz* [1]. On prétend que tous nos bandits valaques obéissent en secret à un certain Philippowitch, ancien militaire, espèce de gentilhomme serbe ou valaque, qui habite à Pancsova. Il est renommé comme chasseur d'ours dans toutes les montagnes du pays, et on prétend qu'il va souvent dérober des chevaux en Turquie et en Russie.

— J'ai eu sous mes ordres, dit Aldany, dans les hussards Archiduc-Joseph, un maréchal des logis de ce nom qui était passionné chasseur d'ours. Je ne serais pas étonné que celui-ci fût le même personnage. Cependant je le croyais parfaitement intègre.

— Je ferai probablement la connaissance de cet homme dans la montagne, dit Lederhosen; car je compte bien y aller visiter les ours aussitôt que la saison le permettra. — Mon cher Bereny, poursuivit-il, nous aurons une belle gelée la nuit prochaine; je vais faire un tour avec mon Falk du côté de la forêt, et chercher un poste d'affût. »

Aldany suivit son colonel dans sa chambre pour lui

[1] Berger de la Steppe.

parler d'affaires de régiment. Ils trouvèrent Falk qui jetait à un grand laquais hongrois les couvertures, les oreillers et la couette de plumes du lit. Quand celui-ci les eut emportés, le petit chasseur mit sur le matelas deux peaux de cerf et un coussin très-dur, couvert d'une peau de daim.

« Je ne me coucherai que demain matin, dit Lederhosen ; prends ta carabine et les chiens : nous allons faire une petite promenade dans la forêt, et chercher un poste pour la nuit.

— Portons aussi les fusils, dit Falk; nous trouverons quelques gelinottes ou des perdrix. »

En ce moment, les sons d'un piano montèrent jusqu'à l'oreille du jeune officier. Après quelques accords énergiques, une voix de femme, expressive et vibrante, chanta ces paroles hongroises d'Alexandre Kisfaludy :

Egy Istenért, egy hàzaért
Egett hajdan durvan hîv,
Egy màtkàert, nyoszolyàért
A' tœrzsœkœs Magyar szîv ;

De se' Isten, se hazâhoz
Sok higyalût magyar sziv,
Se' szavâhoz, se pàrjàhoz,
Se, magâhoz most nem hîv.

Egy Istenem, egy a hazàm
Erzi szîvem, 's vallja a szàm ;
'S egy szerelme szîvemnek,
Mint szîve egy keblemnek.

« Pour une seule patrie, comme pour un seul Dieu, brûlait jadis le cœur du Magyar sauvage ; le vrai Hongrois ne connaissait qu'une fiancée ni qu'une épouse.

« Aujourd'hui plus d'un cœur magyar trahit son Dieu, sa patrie, sa parole, son amour et soi-même.

« Mon âme et mes lèvres ne reconnaissent qu'un Dieu, et qu'une patrie, et je n'ai qu'un seul amour dans le cœur comme un seul cœur dans la poitrine. »

Aldany, oubliant ses affaires de service, descendit doucement à la porte du salon, d'où il écouta la voix de Cécile.....

La soirée s'écoula rapidement. Un copieux dîner fut servi à cinq heures. La princesse s'y montra en grande toilette, vêtue d'une belle robe de moire grise décolletée, qui venait d'arriver de Paris. Jeanne et Cécile avaient conservé leurs vêtements du matin. Aldany rêvait aux paroles chantées par la jeune fille et il avait bien envie de lui demander si elle avait le dessein de les lui appliquer ; il fut retenu par une pensée délicate, la crainte qu'il ne parût croire qu'elle pouvait s'occuper de lui, même pour le blâmer. Lederhosen, qui était revenu avec deux lièvres et une perdrix, manifestait sa bonne humeur et son appétit habituels. On causa littérature allemande, française et anglaise ; on parla modes, chevaux, voitures ; la princesse fit avec esprit une maligne revue des beautés de

Pesth et de Vienne. Lederhosen conta des histoires des guerres de 1813 et de 1814, puis des aventures de chasse en Russie. Jeanne parla du Tyrol, de Rome et de Paris. Vers dix heures, on servit le thé, accompagné de jambon, de gâteaux, de pain de seigle et de beurre. Après ce léger repas, Lederhosen alla revêtir une courte *bunda* à manches, chaussa ses longues bottes fourrées, et sortit, la carabine sur l'épaule, avec Falk, accoutré comme lui.

Comme Aldany montait dans sa chambre, il trouva Fedor qui l'attendait à la porte.

« Votre Grâce sait-elle quels sont les deux Valaques arrêtés par Melzi ? demanda le cocher.

— Non; en quoi cela peut-il nous intéresser?

— C'est que l'un d'eux est mon ancien camarade Philippowitch.

— Quoi ! mon ancien maréchal des logis ?

— Lui-même, à qui Votre Grâce a épargné les verges quand il jeta son sabre à la tête du capitaine Wirtheim. Je vous jure que Philippowitch a été bien reconnaissant.

— Pauvre diable ! dit Aldany, je ne peux croire qu'il soit coupable. Tu me selleras mon cheval à huit heures, demain matin. »

SECONDE PARTIE

IV

UN JUGE ET SON LIEUTENANT

Raikocsi franchit rapidement les trois lieues qui séparaient de Szamosvar le village de Nyirfalu, qu'il habitait. Les gentilshommes hongrois, hardis cavaliers, prennent souvent la droite ligne, de nuit aussi bien que de jour. Les terres du pays sont rarement entourées de clôtures, à l'exception des vignobles, de sorte qu'on ne rencontre d'autres obstacles à une marche très-directe que ceux provenant du passage des bois et des rivières, ou du mauvais état du sol. Durant les grands froids, on traverse les rivières sur la glace. — George était profondément irrité ; mais c'était bien moins de la perte de quatre beaux chevaux que de l'impertinence des larrons, qui avaient osé le voler, lui juge. Jusqu'alors, il avait présumé que son énergie bien connue le mettait à couvert de ces larcins.

Son superbe arabe arriva au galop à l'entrée de Nyirfalu.

Les villages magyars sont habituellement grands et peuplés. Leur aspect est partout à peu près le même. Il suffit d'un coup d'œil à quiconque connaît la Hongrie pour voir, en entrant dans une bourgade, si ce sont des Magyars, des Slaves, des Allemands ou des Valaques qui l'habitent. Ces peuples ne se mêlent pas les uns aux autres, et chaque race a son mode spécial d'habitations comme son type de physionomie.

Nyirfalu compte environ deux mille âmes ; c'est un village de moyenne grandeur, car les bourgades hongroises au delà de la Theïss ont souvent plus de dix à quinze mille habitants ; il y en a même qui arrivent à trente mille âmes. Six vastes rues, plantées d'acacias et coupées à peu près à angle droit, voilà Nyirfalu. La voie principale est beaucoup plus longue que les autres. La plupart des maisons se ressemblent ; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont construites en tuiles crépies d'argile et blanchies à la chaux. Des festons grossièrement coloriés ornent plusieurs d'entre elles. Presque toutes ont sur la rue un pignon sans porte, percé de deux ou trois fenêtres, terminé en pointe et couvert d'un toit saillant, de paille ou de tuiles de bois. Une cloison de planches ou de roseaux joint chaque maison à la

maison voisine et ferme la cour, sur laquelle s'ouvrent les portes ; plusieurs de ces entrées, abritées par des plates-formes en bois, servent en été de perchoirs aux cigognes. La clôture peu élevée laisse voir la façade de la maison, presque toujours demi-cachée par une galerie que forme le prolongement du toit appuyé sur des piliers ou des colonnes. Vis-à-vis de la maison sont les étables et les écuries, et, en face de la porte d'entrée, se voit ou se devine un petit jardin. Ces demeures sont généralement propres et bien entretenues ; presque toutes spacieuses, leur étendue indique l'aisance de la majeure partie des habitants. Au milieu de la rue principale, qui est aussi large que nos boulevards, une vaste place est ménagée, à l'intersection de deux autres chemins. Là se trouvent plusieurs édifices importants de la localité, le temple protestant, l'église catholique, la maison de ville, ainsi que deux auberges rivales, la boutique du pharmacien et la demeure du médecin. Ailleurs, on rencontre quelques maisons d'apparence presque élégante, dont la façade donne sur la rue, et qui sont percées de cinq ou six fenêtres munies de contrevents verts. Trois ou quatre de ces maisons se distinguent entre toutes. Elles sont bâties au fond d'une cour ornée d'arbustes, et présentent de face une longue rangée de lourdes colonnes entre lesquelles s'ouvrent de petites fenêtres. Ce

sont les résidences d'officiers retraités, d'employés seigneuriaux, de gentilshommes ou d'agents du comté. Les rues ne sont ni pavées ni macadamisées, ni même bordées de trottoirs en bois.

La population de Nyirfalu est essentiellement agricole.

George possédait le quart du village et des terres qui en dépendent.

Il se dirigea au galop vers son habitation. Le long du chemin, plusieurs fenêtres s'ouvraient, malgré le froid, et laissaient passer des visages de femmes. Plus d'une jeune fille, en cheveux, à la longue queue tressée, ou le front enveloppé d'un mouchoir rouge, suivait d'un œil souriant le beau cavalier ; mais, contre son habitude, celui-ci ne se retournait pas pour adresser de galantes paroles ou faire des signes aux plus jolies. Quelques paysans étaient assis sur le seuil de leur porte ; tous se découvraient respectueusement, et la plupart se levaient devant le jeune seigneur. Au bout de quelques minutes il atteignit sa demeure, située à l'extrémité de la rue principale.

L'habitation de Raikocsi, construite depuis un demi-siècle, ressemblait au plus grand nombre des maisons de ses égaux ; elle n'en différait que par les dimensions. La cour, très-vaste, était fermée d'une grille de bois. Des bâtiments de service, longs et bas, s'étendaient à droite et à gauche, et au fond,

sur une petite esplanade artificielle, s'élevait la maison, à laquelle on montait par un double escalier de six marches. Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, sans mansardes, et au-devant de sa façade, quatre lourdes colonnes lui formaient un péristyle. Les cinq fenêtres étaient très-grandes, de même que trois ouvertures, qui perçaient le large pignon. Derrière l'édifice, blanchi à la chaux, paraissaient les arbres verts d'un fort beau jardin dessiné à l'anglaise.

Le jeune seigneur sauta de cheval et gravit en courant l'escalier. Deux domestiques, en costume de paysan, vinrent au-devant de lui, accompagnés du *kis-biro* [1]. Celui-ci, joli garçon, portait un habit orné de tresses noires et d'une triple rangée de boutons d'étain, une culotte bleue collante et des bottes éperonnées. Il balançait ce bâton long et noueux devant lequel tremblaient beaucoup de ses compatriotes, hommes ou femmes, qui en avaient fait une poignante expérience. Sa moustache cirée se relevait martialement en pointe, et ses cheveux noirs, graissés abondamment, séparés sur le milieu de la tête, luisaient autour de son cou.

« Est-ce ainsi qu'on fait la police à Nyirfalu ? lui cria le jeune juge avec un gros juron. N'as-tu rien

[1] Littéralement *petit juge* ou *petit maire*, serviteur et agent de police de la commune.

vu, Sandor ? est-il possible que ces brigands aient osé voler mes chevaux dans mon écurie ?

— Cela n'est que trop vrai, gracieux seigneur, et je n'en ai rien vu, ni les veilleurs de nuit non plus : mais le lieutenant de police vient de saisir encore deux individus qu'il suspecte. Il les a fait enfermer avec les deux autres dans la prison communale.

— Sont-ils Valaques, eux aussi ?

— Mais sans doute ; pas un Hongrois, si brigand qu'il fût, ne volerait un grand patriote comme Votre Grâce. »

Le lieutenant de police parut en ce moment à la grille, monté sur un petit cheval gris à tous crins, et suivi de deux heyduques à cheval. L'un de ceux-ci garda les chevaux, et Melzi monta le perron avec l'autre de ses acolytes. Raikocsi fit entrer le lieutenant dans le salon, et ordonna d'apporter une bouteille de vin, tandis que le heyduque et le *kis-biro* se dirigeaient vers la cuisine.

Le salon de notre gentilhomme n'approchait pas du luxe que nous avons rencontré chez le riche magnat. Les murs étaient simplement blanchis à la chaux ; le plafond n'était décoré ni de lustres, ni de peintures, ni même de moulures. Le principal ornement de cette pièce consistait en gravures et en portraits, multipliés et disposés sans goût. Quelques-uns de ces portraits représentaient d'illustres Ma-

gyars, parmi lesquels Mathias Corvinus, Bethlen-Gabor et Tœkœli occupaient des places d'honneur; d'autres rappelaient les traits des ancêtres de George. Puis venaient les effigies de Kossuth, d'Eotvœs, de Vœrœsmarty et des autres coryphées des chambres et de la littérature hongroises. Deux divans, trois tables, des fauteuils et des chaises d'étoffes différentes composaient l'ameublement du salon. Des caisses de géraniums étaient rangées entre les doubles fenêtres. Un grand poêle de faïence chauffait l'appartement.

Aucun des visages barbus étalés sur les murs n'avait plus formidable aspect que le fameux chef de heyduques qui s'assit vis-à-vis du beau George. Une épaisse et longue moustache grise, un petit œil gris plein d'énergie, une large face carrée, encaissée dans des épaules dignes d'Hercule, une taille au-dessus de la moyenne : tel était l'individu. Sa terrible tête était couverte d'un bonnet d'astracan noir. Pour vêtement, il portait une veste bleue fourrée, à la hussarde, et un pantalon collant bleu ; la veste avait des brandebourgs noirs, et le pantalon était orné de broderies de la même couleur. Ses bottes hongroises étaient armées d'énormes éperons. Selon son habitude, il appuyait sa main nerveuse sur son sabre. En 1808, ce personnage était simple berger, lorsqu'il se laissa capter par des racoleurs d'un régi-

ment de hussards. Il se battit bravement en 1809, perdit un œil d'un coup de sabre en 1813, et reçut deux balles dans la poitrine l'année suivante, en chargeant un carré français. Il était alors maréchal des logis. Sa constitution robuste résista aux blessures ; mais sa voix de tonnerre fut changée par les trous des balles en un glapissement enroué. Pensionné et décoré de la médaille militaire, il se maria et fut, durant plusieurs années, employé par le comte Bereny à la surveillance de son haras. C'est là que l'administration du comté le prit pour en faire son lieutenant de police, en remplacement d'un individu connu pour pactiser avec les voleurs. A peine entré en fonction, l'ex-hussard montra ce qu'il valait. Il changea ceux de ses heyduques qu'il reconnut faibles ou fripons, et, en moins d'une année, il opéra plus de sept cents arrestations. Sa bravoure et son activité faisaient l'admiration des brigands eux-mêmes ; ils lui rendaient souvent des témoignages flatteurs, et jamais ils n'avaient essayé de l'assassiner, quoique fréquemment il courût le pays de nuit.

« D'où vient que vous suspectez Philippowitch ? lui demanda George. J'ai peine à croire qu'il ait eu cette audace.

— Je le soupçonne précisément parce qu'il a fallu beaucoup de hardiesse et d'habileté pour commettre

le coup. On ne trouverait pas dans toute la contrée un homme plus intrépide ni plus adroit que notre chasseur d'ours.

— C'est vrai ; et nous savons qu'il a maintes fois volé des chevaux. Mais n'était-ce pas toujours en Moldavie ou dans la Bucowine qu'il allait faire ses expéditions ?

— Je crains qu'il n'ait changé d'idée, et peut-être par ma faute. Je me trouvais avant-hier à l'auberge de notre juif Abraham, au moment où sa femme vendait à Philippowitch un ruban pour la gentille Leni, son amie. « C'est de la forêt que vient cet argent ? dit Abraham en clignant de l'œil. — Oui, répond négligemment Philippowitch ; j'ai tué huit ours durant l'automne. — Mais les peaux n'en sont pas vendues, reprend le juif ; votre mère n'a pas voulu me les céder. — Elle a bien fait ; je n'ai pas besoin d'argent. — J'espère, mon garçon, lui dis-je, que tu n'iras pas en récolter dans ce comté ; je te préviens que je ne souffrirais pas tes spéculations de maquignon sans peur mais non sans reproche. — Ni vous ni personne ne m'en empêcherait si j'avais envie d'en entreprendre, me répond tranquillement et d'un ton fort doux Philippowitch. — Ah ! lui dis-je, ne t'y frotte pas ! tu sais que notre premier juge ne badine point ! — Non, surtout vis-à-vis des pauvres Valaques ; il n'a pas de cœur pour eux. Écoutez

monsieur le lieutenant, ne me défiez pas ; vous avez été un brave militaire et vous faites votre devoir, quoique avec trop de dureté. Je ne veux rien avoir à démêler avec vous. — Ah ! tu prétends que je suis trop dur avec les drôles comme toi, me suis-je écrié ; eh bien, je te défie de commettre le moindre méfait dans le comté ; autrement tu pourrais voir comment je te ménagerais. — Je ne vous crains pas plus que votre juge, réplique le coquin, et je vous conseille de ne pas avoir affaire à moi. » La petite Leni lui mit alors la main sur la bouche et l'emmena. Sans doute, le drôle aura voulu nous braver tous les deux, en volant ou faisant voler vos chevaux. Aussi l'ai-je arrêté ce matin. Il fourbissait son fusil, et d'abord il a joué la surprise et la colère ; mais, comme sa mère et sa sœur pleuraient, il s'est calmé et nous a suivis sans résistance jusqu'à la prison. Les trois autres compères sont le vieux Stankô, le berger du comte Erdely et celui du baron Meszlenyi. Ces deux bergers, Markô et Arzul, ont évidemment participé au larcin ; car les traces de vos chevaux, visibles sur la neige, nous ont conduits d'abord au haras Erdely, puis au haras Meszlenyi, d'où elles partent en sens divers, les unes vers le comté de Bihar, les autres vers la Transylvanie. Quant à Stankô, il est, après Philippowitch, le plus rusé bandit du pays, et je l'ai conséquemment arrêté.

— Très-bien. Mais je crains qu'il n'y ait pas d'autre moyen de recouvrer mes chevaux que de traiter avec ces drôles.

— Vous négocierez avec eux plus tard, si vous le voulez, et même, si cela vous plaît, vous les relâcherez. Mais permettez que je les contraigne d'abord à raconter comment ils s'y sont pris. Je tiens surtout à donner une leçon à Philippowitch.

— Je ne pourrai pas les garder longtemps dans la prison ; grâce à vous, elle est toujours pleine.

— Et, grâce aux avocats et aux juges, elle a toujours un nouveau personnel. Tous s'en tirent, à l'exception de quelques pauvres diables, trop bêtes pour s'évader et trop indigents pour payer. Croiriez-vous que M. le juge Orosz a mis en liberté le juif Daniel pour une paire de culottes neuves ?

— C'est déshonorer le métier. Cependant ne vous plaignez pas trop. On sait que vous êtes incorruptible, et j'ai la simplicité d'imiter votre conduite ; mais quand vous faites restituer des objets volés, vous recevez de bons présents.

— C'est bien, ma foi, la moindre chose. Au premier de l'an et à votre entrée en charge, les marchands vous envoient aussi certains cadeaux qui ne sont pas sans valeur, et.... vous les acceptez toujours.

— Cela ne me rapporte guère, dit George, car ils savent que je ne veux pas les tyranniser. Du reste,

il n'est pas défendu de recevoir quelques indemnités de temps à autre. Comment voulez-vous qu'on rende la justice avec moins de deux cents florins de traitement?.... Qu'est-ce que vous avez reçu, la semaine dernière, Melzi?

— Oh !.... un bœuf et trois porcs, mais ils m'ont été donnés par cette veuve à laquelle j'ai fait restituer tout son troupeau.

— Certes, cela ne s'appelle pas une mauvaise semaine. Eh bien, moi, je vous promets cinquante florins si vous me retrouvez mes chevaux.

— Ce sera difficile, puisqu'il ne m'est pas permis de les rechercher dans les comtés voisins. Vos chevaux sont déjà loin, croyez-le. Vous savez que les coquins qui en volent, associés entre eux, leur font franchir souvent quarante lieues dans une nuit, en les traquant de *puszta* en *puszta*[1].

— Eh bien, demain, nous interrogerons nos drôles. Rendez-vous vers dix heures à la maison de ville. »

Les deux représentants de la justice hongroise se séparèrent, après avoir bu, en fumant de longues pipes, une bouteille de bon vin de Nesmühl, suivie d'un petit verre de Tokai.

Il commençait à faire sombre quand Melzi sortit avec son heyduque. Celui-ci était un grand brun, à

[1] Steppe.

moustache effilée, et dont les cheveux étaient roulés en tire-bouchons le long des joues. Outre son sabre, il portait une carabine à deux coups ; une large ceinture de cuir lui serrait la taille, et les boutons, multipliés sur sa veste comme sur son dolman, formaient, en descendant, une bande le long de son pantalon gris.

V

UN CURIEUX INTERROGATOIRE

Le lendemain, George se leva de mauvaise humeur. Il avait eu de la peine à fermer l'œil. Le vol de ses chevaux favoris l'avait irrité ; car ils étaient brillants, parfaitement dressés, et il n'ignorait pas que la jeune noblesse du comté lui décernait un double triomphe quand, après un brûlant discours à la *congrégation* du comté, l'orateur, montant dans sa légère voiture découverte et saisissant les rênes, lançait au triple galop son attelage, et sans presque ralentir sa course, le forçait à décrire d'audacieuses arabesques, à tracer par exemple le chiffre 8 avec les roues de la voiture. C'était là un prodige de force et d'adresse, que le beau sexe ne se lassait pas d'admirer. Une fois, la belle Pauline Bereny avait osé monter à côté du brillant conducteur tandis qu'il exécutait ses prouesses applaudies, et ce jour-là les quatre chevaux gris ne furent arrêtés que couverts d'écume, après avoir

accompli des évolutions incroyables, dont la témérité exaltait la princesse.

Les élections des *vice-gespans* approchaient, et George était le premier candidat du parti. Or, il lui était désagréable de ne pouvoir se montrer avec tous ses avantages. Il rêvait, en outre, avec quelque amertume au cousin Aldany, dans lequel il pressentait un rival dangereux. Le ravissant visage de Pauline, l'œil perçant et réfléchi de Cécile passaient dans ses rêveries. Il n'aimait peut-être pas encore, mais il était préoccupé vivement, et la présence de l'officier, qu'il craignait, risquait fort de précipiter l'accès d'une passion.

Quand il eut fumé quelques pipes, examiné ses chevaux de selle, caressé son arabe, George se rendit à l'hôtel de ville. Le ciel avait cette teinte d'argent fondu qu'il prend dans les pays de l'Orient et du Nord durant les temps froids. Pas un nuage ne paraissait, pas un souffle n'agitait l'air. La neige étincelait de diamants, de longs glaçons brillaient le long des toits. Il fallait que le froid fût très-vif, car les bundas de presque tous les passants étaient serrées autour de leur corps et avaient le poil en dedans.

L'hôtel de ville est une grande maison, à quatre fenêtres de façade sur la place, et qui a, chose assez rare dans le pays, un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Melzi et trois heyduques, le maire et le

kis-birô attendaient le juge. On amena dans la salle basse les quatre Valaques, qui avaient passé la nuit dans le cachot demi-souterrain creusé sous la maison.

Ils entrèrent, avec un bruit de chaînes et un grincement de fers, car leurs jambes étaient passées dans de solides anneaux joints par des chaînes fort épaisses. Le costume de Stankô et celui des deux bergers étaient à peu près semblables. Ils portaient des bundas blanches et des culottes fort sales de grosse étoffe blanchâtre ; ils étaient chaussés de sandales, et leurs pieds étaient entourés de chiffons. Deux d'entre eux étaient coiffés de larges chapeaux, un peu relevés sur les côtés ; le troisième, d'un bonnet de peau. Leurs traits offraient de l'analogie. Maigres et de moyenne taille, ils avaient le teint jaunâtre, les yeux noirs et grands, les cheveux longs. Les bergers étaient jeunes ; mais Stankô paraissait approcher de la soixantaine ; en réalité il était âgé de soixante-quatorze ans, et il avait passé en prison un bon tiers de sa vie. Les figures de ces trois hommes manifestaient plutôt de l'insouciance que de la frayeur ; Stankô surtout regardait hardiment tout le monde d'un air quelque peu narquois.

Quant à Philippowitch, c'était un beau garçon d'environ trente-deux ans. Si l'on eût pu le voir dans les habits d'un élégant personnage de salon, il eût semblé fait tout exprès pour porter ce costume. Sa

taille mince et svelte, la délicatesse de ses membres, des doigts effilés, un visage un peu allongé et pâle, une petite moustache mince, des lèvres fines, des dents blanches, une soyeuse chevelure, de grands yeux noirs ombragés de longs cils, tous ses traits et toute sa personne étaient d'une distinction véritable, ce qui se voit fréquemment dans la race roumaine, partout où elle n'est pas abâtardie. Au premier coup d'œil on trouvait à ce beau jeune homme un air efféminé ; mais le pli profond qui partageait son large front témoignait d'une volonté réfléchie et persévérante. Il portait un épais manteau brun, d'étoffe de laine foulée, orné de tresses rouges ; il avait de hautes bottes de cuir russe, une ample culotte brune et un bonnet de peau de marmotte.

L'interrogatoire commença, dirigé par Melzi, dont le fausset enroué tantôt prenait un ton paterne et tantôt glapissait d'une façon terrible. Son petit œil épiait avec une malicieuse bonhomie la figure des accusés. Ceux-ci, qui s'étaient évidemment entendus en prison, niaient obstinément le vol qu'on leur imputait. Le vieux Stankô risquait même parfois des plaisanteries auxquelles l'autorisait sa longue pratique des gens de justice. Au bout d'une demi-heure la patience échappa à Philippowitch. « Vous m'ennuyez, s'écria-t-il, avec vos tracasseries de vieille femme; condamnez-moi si vous le voulez. Je ne parlerai plus.

Mais, comme je n'ai pas volé les chevaux, vous me condamnerez injustement. » Et son œil lança une menace.

A cette déclaration, la large face de Melzi s'épanouit : il venait d'avoir une bonne idée qu'il communiqua tout bas à George ; celui-ci fit un signe d'acquiescement.

« Allons, mes enfants, dit Melzi, vous n'êtes pas complaisants pour votre vieil ami, qui plaiderait votre cause si vous aviez de la franchise. Que vous importe un vol de plus ou de moins ? Tout le monde sait que vous en avez commis plus qu'il n'y a de jours dans l'année.

— Tout le monde sait aussi que nous n'avons jamais volé nos maîtres, dit un des bergers.

— Ni manqué à notre parole une fois donnée, dit Stankô.

— Cela est peut-être vrai, mes enfants, répondit bénignement Melzi. Aussi avons-nous pour vous des égards. Et toi, Philippowitch, j'étais bien disposé pour toi. On dit que tu n'as jamais volé que des juifs ou des Russes et que ce que tu prends aux riches tu le donnes souvent aux pauvres. Il n'y a pas de chasseur d'ours comme toi dans tout le pays. Mais, mon cher fils, tu as voulu faire de la peine au vieux lieutenant de police et un affront au noble juge ; tu t'en repentiras. Je ne te dirai pas que tu as agi en coquin,

parce que tu as des prétentions au titre de gentilhomme, et qu'une qualification outrageante m'est alors interdite par la loi; mais je te dirai qu'avec tous tes beaux airs je me moque de toi comme d'une corde de potence, et qu'elle vaut mieux que toi. Et je vais t'aider à réfléchir sur ton manque de franchise et sur ta conduite. »

Pour toute réponse, Philippowitch leva les épaules. Les heyduques le saisirent aussitôt, avec ses compagnons. Tous les quatre furent dépouillés de leurs manteaux, et Melzi les fit ensuite attacher fortement à des poteaux alignés le long de l'hôtel de ville. D'après la législation hongroise, on ne pouvait condamner un assassin à mort que lorsqu'il avait été pris en flagrant délit, et lorsqu'en outre il n'avait pu, depuis son crime, pénétrer dans aucune maison. Mais dès qu'un toit lui avait couvert la tête, il était interdit de le juger sommairement et la peine capitale ne lui était plus appliquée. Or les poteaux auxquels nos inculpés furent liés, quoique servant tout simplement d'ordinaire à attacher des chevaux, étaient réservés, lorsqu'on les employait à un autre office, à garrotter les grands criminels, et ceux-là seulement qu'on avait saisis sur le coup. Melzi se vengeait de l'orgueil de Philippowitch.

Un cercle nombreux d'habitants de Nyirfalu se forma bientôt autour des prisonniers. De grossières

plaisanteries furent lancées à Stankô, mais il y répondait d'un air de bonne humeur. Ce larron renommé était le favori de la multitude. Les voleurs de bétail, en Hongrie, qui n'attaquaient presque jamais les habitants, à moins que ceux-ci ne fussent des juifs, n'inspiraient aucune répulsion. Cependant, les Magyars n'étaient pas fâchés de voir souffrir des Valaques. On n'adressait pas la parole à Philippowitch, qu'on savait fier, irritable, et qui s'était montré redoutable dans plusieurs rixes entre Valaques et Hongrois.

Tandis que les prisonniers commençaient à grelotter de froid, Raikocsi, Melzi et le maire s'attablaient tranquillement dans la salle de l'étage supérieur, et se faisaient apporter de l'auberge d'Abraham un vaste bol de punch. De longues cartes de tarots furent tirées, et on commença une partie en devisant gaiement. Les heyduques cependant montèrent quatre seaux remplis d'eau qu'ils venaient de puiser dans la cour, après avoir cassé la glace. Melzi alors se leva; et ayant ouvert les quatre fenêtres [1], il se mit à arroser les pauvres patients, placés précisément au-dessous de chacune d'elles : « Voyons, mes chers agneaux, leur disait-il, ne me causez pas long-

[1] Ceci n'est point une histoire faite à plaisir. Nous tenons d'un lieutenant de police hongrois le récit d'un interrogatoire de ce genre, pratiqué par lui dans une localité que nous connaissons.

temps la peine de vous faire souffrir. Dépêchez-vous d'avouer votre délit, et je vous enverrai vous chauffer. Pourquoi êtes-vous si récalcitrants? Vous en serez quittes pour quelques semaines de prison, si vous restituez les chevaux ou les faites retrouver. Mais je ne vous lâcherai pas facilement si vous manquez de franchise. » Les malheureux ne s'attendaient pas à l'eau glacée qui les inonda; ils manifestèrent de l'émotion. Stankó fronça les sourcils et se tut. Les bergers se secouèrent et regardèrent Philippowitch, qui pâlit..... Les fenêtres se refermèrent, et on continua la partie interrompue.

Le maire de Nyirfalu était un digne paysan d'un air fort respectable. Ses longs cheveux gris étaient rejetés derrière les oreilles et tenus par des peignes. Il portait une longue moustache tombante; sa bunda noire, brodée de fleurs à couleurs vives, était déposée sur le dos de sa chaise. Il avait le luxe d'un pantalon de drap et d'une veste ronde ornée de boutons d'argent. Sa figure était impassible. Il parlait rarement et il se montrait fort respectueux vis-à-vis du jeune gentilhomme. Aucun des trois joueurs ne se préoccupait du supplice des Valaques ; on était accoutumé à des scènes de ce genre.

« Vous espérez qu'ils parleront? demanda George à Melzi.

— Oui, et même avant une demi-heure. Montez-

moi encore quatre seaux pleins d'eau. *Dix tarots et pagat ultimo !*

— Coquin de lieutenant ! toujours heureux. Est-ce la première fois que vous traitez les larrons en pots de fleurs? Ils se passeraient bien d'un jardinier de votre espèce.

— Je n'avais point encore eu cette idée. Je me suis contenté jusqu'à présent de leur serrer le gras des bras avec des cordelettes. Cela suffit pour faire jaser la plupart d'entre eux.

— Votre confrère Gyula emploie un moyen plus court. Il les pend à une branche et les étrangle à demi.

— Cela est trop dangereux, dit Melzi ; on risque d'étrangler tout à fait l'individu, et d'ailleurs on ne réussit pas toujours à le faire parler. Ainsi, l'an dernier, un Serbe s'obstinait à ne rien dire. Gyula perdit patience, saisit brusquement une ruche pleine d'abeilles et l'en coiffa. Le pauvre diable faillit en mourir. Il maltraite surtout sans pitié les Bohémiens ; cela n'empêche pas qu'on ne commette plus de délits dans son comté que dans le nôtre.

— Combien de temps laisserez-vous nos Valaques dehors? demanda Raikocsi en buvant un verre de punch.

— Si c'étaient des Allemands, je ne les laisserais pas une demi-heure ; ils risqueraient d'en mourir. Mais ces gens-là sont capables de résister trois

heures et de n'attraper qu'un rhume de cerveau.

— Quand ils sont enveloppés de leur bunda, qu'il neige ou pleuve, cela leur est égal, dit le maire. J'en ai vu souvent sur lesquels s'était formé un monticule de neige. On n'eût pas là-dessous deviné un homme: il y avait là pourtant un Valaque couché dans sa bunda. »

Le second seau fut lentement versé sur la tête de Stankô, qui tremblait de tous ses membres.

« Avouez et comptez sur moi, » dit rapidement en valaque Philippowitch.

Alors Stankô, essayant un sourire, dit à Melzi :

« Monsieur le lieutenant, nous capitulons. J'ai volé les chevaux avec ces deux hommes, mais Philippowitch est innocent.

— Vraiment? dit Melzi, c'est ce que nous saurons plus tard. Déliez ces trois agneaux, et conduisez-les se chauffer.

— Et portez-leur à chacun un verre de vin chaud, dit George, qui s'était mis à la fenêtre. Nous les ferons causer ensuite.

— La pitié vous prend bien tard, monsieur le juge, s'écria Philippowitch.

— Ah! tu parles maintenant, reprit Raikocsi. Puisque tu es innocent, tu nous prouveras facilement sans doute que tu as passé chez toi l'avant-dernière nuit? »

Le jeune Valaque échangea un regard avec la jolie Leni, qui se cachait à demi au second rang des spectateurs, et il garda le silence.

En ce moment, on entendit le trot rapide de deux chevaux, et on aperçut, suivi d'un domestique, un officier de uhlans. C'était Aldany. Il reconnut Philippowitch, dont les traits étaient couverts d'une pâleur extrême et tout décomposés par la souffrance. Une fenêtre, sur laquelle se trouvait encore un seau, et puis la vue de George et de Melzi, révélèrent à l'officier ce qui venait de se passer. Une vive rougeur lui colora le visage :

« N'avez-vous pas honte de ce que vous faites là, Monsieur? dit-il en allemand sévèrement à George.

— Pas plus que vous n'avez honte quand vous faites bâtonner vos troupiers, répliqua George d'un ton moqueur. Chacun de nous a ses usages.

— Avant l'arrêt, nous ne mettons, nous, aucun homme au supplice.

— Cela vous plaît à dire ; mais vos auditeurs [1] tiennent vos accusés pendant longtemps avec les fers aux pieds, quand il y a présomption de délit grave. Nous agissons, nous autres, d'une façon plus sommaire.

— Philippowitch, dit l'officier au jeune Valaque, as-tu volé les chevaux?

[1] Capitaines rapporteurs chargés de poursuites judiciaires dans les régiments.

— Non; à vous je dirai toujours la vérité.

— Je crois cet homme innocent, reprit Aldany. En tout cas, je me porte sa caution, quel qu'en soit le prix. Heyduques, ôtez-lui les fers et déliez-le! »

Les heyduques, immobiles, regardèrent leur lieutenant. Melzi se taisait, mécontent et embarrassé.

Un gentilhomme paysan, sortant alors de la foule, dit brusquement à Aldany en assez mauvais allemand :

« De quel droit voulez-vous délivrer ce prisonnier? »

Puis, se retournant, il cria en hongrois à ses compatriotes :

« Ne laissez pas l'Allemand nous faire la loi chez nous. La Hongrie est libre, elle a ses priviléges ; malheur à qui touche à ses droits !

— Mon droit, répliqua en hongrois et à haute voix Aldany, je le puise dans mon devoir. Est-ce sage et bon de votre part, compatriotes, de vous réjouir du supplice d'un Valaque, peut-être innocent! Vos priviléges! vous les ferez abolir par les abus qui se commettent chez vous. Déliez cet homme, heyduques. Je suis le comte Aldany, magnat hongrois. »

A ce nom, respecté en Hongrie à l'égal de ceux des Batthyany et des Esterhazy, beaucoup de têtes, à commencer par celle de Melzi, se découvrirent. Voyant qu'il n'était pas le plus fort et humilié de son rôle, George dit brusquement en hongrois : « Je vous donne cet homme parce que vous êtes magnat hon-

grois ; mais je vous jure que, si vous n'étiez qu'un colonel autrichien, il passerait deux ans en prison avant de recouvrer sa liberté, ne fût-ce qu'à cause des offenses qu'il s'est permises contre moi. »

Philippowitch délié secoua ses membres roidis, et, avec l'aide du juif Abraham, s'enveloppa de son manteau. La face luisante de l'israélite, sa mine basse à profil d'épervier, ses cheveux laineux, sa barbe inculte, son costume sale, contrastaient avec les traits nobles et la mise soignée du jeune Valaque, aussi fier d'attitude et de physionomie que s'il avait été le maître du village.

« Es-tu capable de rentrer seul chez toi ? lui demanda l'officier.

— Oui, mon colonel, répondit-il en cherchant à lui baiser la main. Si vous avez jamais besoin d'un homme, je suis à vous. »

Et, enfonçant son bonnet sur ses oreilles, il regarda Melzi en haussant les épaules, mesura George d'un regard peu rassurant et s'éloigna d'un pas rapide.

VI

LES OPINIONS A SZAMOSVAR

Lorsque Aldany revint au château, le colonel Lederhosen venait d'en partir. Durant la soirée, la causerie roula naturellement sur les événements de Nyirfalu, qu'Aldany raconta. Ils n'excitèrent aucune surprise. Jeanne et Cécile, indignées, blâmèrent la conduite de George et de Melzi. Pauline défendit quelque peu ces deux hommes ; cependant, Philippowitch l'intéressa, et elle déclara qu'elle voulait faire sa connaissance et aller lui acheter des peaux d'ours. Bereny, tout en désapprouvant les procédés judiciaires de Raikocsi et du lieutenant de police, prit la défense de ce dernier : « Melzi, dit-il, est un brave homme, très-honnête et très-actif ; mais il n'aime pas les Valaques, et il a voulu prouver qu'il ne craint pas Philippowitch, dont le caractère et le courage épouvanteraient la plupart de ses confrères. S'il y avait une insurrection de Valaques dans cette con-

trée, votre protégé, mon cher cousin, en serait évidemment le chef. D'où vient votre sympathie pour lui?

— Je l'ai eu pendant quatre ans dans mon escadron, lorsque j'étais capitaine aux hussards Archiduc-Joseph, en Transylvanie. Je l'avais pris pour soldat d'ordonnance. C'était le plus adroit de mes cavaliers. Aucun cheval, si sauvage qu'il fût, ne lui résistait. En quinze jours, il domptait les plus difficiles. Il m'accompagnait à toutes les chasses à l'ours que je faisais avec le comte Kemeny, et bientôt il y montra sa supériorité. Nul ne savait mieux que lui dépister la bête. Quand elle était blessée, devenue furieuse, il l'attaquait à la valaque, armé seulement d'une hache et d'un couteau. Je le fis nommer brigadier, et ensuite maréchal des logis ; mais alors il changea d'escadron. Son nouveau chef, nommé Wirtheim, n'aimait pas les allures indépendantes, et Philippowitch négligeait quelquefois son service pour la chasse. Or, Wirtheim un jour se fâcha et lui infligea les arrêts avec les fers. Mon jeune homme alors déboucla son sabre, et le jeta violemment à la tête de son chef. Celui-ci faillit en être blessé ; le coupable fut condamné à la dégradation et à quatre tours de verges. Cela me fit de la peine ; j'obtins sa grâce et son congé. Depuis ce temps, j'ai appris avec regret qu'il ne borne pas ses exploits à la chasse, et qu'il ose aller enlever des chevaux en Turquie

et en Russie pour venir les revendre chez nous.

— Vous blâmez justement, j'en conviens, dit Pauline, notre magistrature hongroise et ses excès ; mais vous croyez-vous beaucoup plus civilisés que nous, messieurs les officiers, vous qui faites donner journellement la schlague à vos soldats, et qui les condamnez au sanglant supplice des verges?

— Ma belle cousine, répondit Aldany, vous ignorez sans doute que dans les régiments italiens, allemands et bohêmes, la schlague n'est presque jamais donnée ; les hommes sont dociles et craignent beaucoup les punitions : quelques jours de réclusion suffisent pour la discipline. Avec les Hongrois, les Polonais et les Croates, on est obligé à plus de sévérité. Ce sont des soldats très-braves, mais non pas sans défauts : ils sont portés à la rapine et à la violence. Or, ils redoutent la peine du bâton, et elle est chez eux une sorte d'institution nationale, qui n'a rien de déshonorant. Vous savez d'ailleurs de quels éléments se recrutent nos régiments hongrois. Quand vos chambres ont la complaisance de voter quelques milliers d'hommes, vos magistrats commencent par vider les prisons, ils nous livrent ensuite les plus mauvais sujets des villages, et enfin font empoigner un certain nombre d'individus tout à fait au hasard. Ceux qui peuvent payer vos agents se libèrent ; les autres, qu'ils soient mariés ou non, nous restent ; et pour achever notre

recrutement, nous sommes obligés de recourir à cette sorte de racoleurs, qui vont danser dans les cabarets et sur les places publiques. Voilà comment on compose une armée en Hongrie ; sans rigueur, est-il possible d'établir la discipline et de la maintenir au milieu de soldats pareils? Sur un point, cependant, il y a adoucissement. Les hommes qu'on nous livrait autrefois, mariés ou non, demeuraient soldats toute leur vie ; le service est maintenant réduit à huit années. Nos Polonais et nos Hongrois se forment vite à l'état militaire ; mais il y a parmi eux des excès à réprimer : nous recourons donc au bâton, et dans les cas graves, soit aux verges, soit à la détention dans une forteresse. Si nous suivions la loi française, nous perdrions beaucoup d'excellents soldats, qui seraient fusillés ou condamnés aux fers, pour un coup donné à un sous-officier. Nous les faisons passer par les verges ; ils nous reviennent au bout de quinze jours, et nous rendent après de bons services. Ce sont souvent les hommes les plus braves qui ont le caractère le plus emporté ; nos soldats sont généralement courageux et fidèles.

— Fidèles ! ils ne le sont que trop, dit Pauline. Vous cherchez à dénationaliser nos soldats hongrois, messieurs les officiers ; convenez-en. Ils ne connaissent plus *notre roi*, ni notre royaume. Ce n'est pas notre roi Ferdinand V qu'ils servent, c'est votre empereur Ferdinand I^er^, qui peut les employer à

détruire les derniers priviléges de leur patrie.

— En vérité, répliqua Aldany, n'avons-nous pas bien à nous plaindre de l'Autriche ! C'est en compatriote que je parle, chère cousine ; vous voudrez bien me l'accorder, n'est-ce pas ? cependant je ne vois pas au monde une maison souveraine qui respecte la tradition, les mœurs, les coutumes, les lois des diverses races, autant que la maison d'Autriche. Elle n'a eu qu'un seul centralisateur, Joseph II. C'était un philosophe libéral, c'est-à-dire un despote. Lui seul a prétendu unifier, centraliser et germaniser tout dans ses États. Les Hongrois l'ont combattu, ils l'ont, dit-on, fait mourir de chagrin ; ils peuvent donc être sans rancune. Tous les autres princes nous ont laissés nous gouverner et nous administrer comme nous l'avons voulu, selon nos coutumes et nos traditions séculaires. D'ailleurs, nous leur appartenons beaucoup par notre consentement, j'aime à le croire, mais beaucoup aussi par droit de conquête. Les révoltés protestants avaient livré le pays aux Turcs, qui possédaient les trois quarts du royaume, lorsque les Habsbourgs ont entrepris la grande lutte qui nous a délivrés : n'eussent-ils pas pu alors nous imposer des institutions germaniques et nous gouverner de la même manière que leurs provinces ?

— Croyez-vous donc que nos aïeux l'auraient permis ? dit impétueusement la princesse. Ils seraient

morts sur l'échafaud, comme Pierre Zrinyi ou les martyrs d'Éperies, plutôt que d'accepter le joug autrichien.

— Beaucoup d'entre eux se résignaient bien au joug ottoman ! dit Bereny. Voyez les Bosniaques, nos anciens frères ; ils nous montrent ce que nous serions devenus sans la maison d'Autriche.

— Merci de ces bonnes paroles, dit vivement Jeanne, qui jusque-là n'avait fait qu'écouter. Je vous en remercie, cher frère, pour ces pauvres Allemands.

— Je n'admets pas, reprit Aldany, que nos princes aient été Allemands en Hongrie. Je prétends qu'ils y ont agi en Hongrois, et peut-être même se sont-ils toujours trop tenus de ce côté.

— Vraiment, dit Cécile, tirée malgré elle de sa réserve par ces paroles qui la piquèrent au vif, je ne vous croyais pas, cher cousin, Autrichien à ce point-là.

— Oui, ma chère cousine, oui ; peut-être nos princes eussent-ils bien fait de chercher à nous imposer une direction plus européenne. Depuis deux siècles qu'ils nous possèdent, ils nous ont laissés presque absolument livrés à nous-mêmes. Je le répète, nous nommons tous nos fonctionnaires, tous nos magistrats, à l'exception des juges des cours d'appel ; nous ne payons aucun impôt, nous autres nobles, qui formons la dixième partie des Magyars et possédons la

majeure partie du royaume ; nous ne contribuons pas aux charges publiques ; nous jouissons d'énormes privilèges. Chacun de nos comtés est une république aristocratique. Chaque gentilhomme est souverain dans son domaine et ne peut être arrêté ni jugé que par ses pairs. Nos princes ont respecté ces privilèges et n'ont pas même essayé de nous opposer sérieusement les villes libres et impériales, dont la bourgeoisie siége sans droit de vote à nos diètes. Ils se sont bornés à protéger le peuple contre la noblesse qui l'opprimait, à supprimer presque entièrement le servage. Il est vrai que depuis l'agitation magyare ils ont défendu contre nous les Slaves, les Allemands et les Valaques, auxquels nous prétendions imposer notre langue et nos coutumes, quoique, réunies, ces races composent une population beaucoup plus nombreuse que la nôtre ; l'opposition de nos princes à cette tentative injuste fut pour eux un devoir d'équité et une nécessité politique. Il est vrai encore que le gouvernement, peut-être sans droit légal, vient de nommer plusieurs administrateurs dans des comtés qui étaient fort mal administrés ; mais comment avons-nous profité de la tolérance séculaire et des privilèges exorbitants attribués à notre race et à la noblesse ? Nous étions omnipotents, et nous n'avons presque rien fait pour la prospérité du pays. Dans la haute Hongrie, région qui ne fut pas tout entière possédée par les Turcs et

où l'élément allemand et slave est considérable, il ya du progrès industriel et agricole, j'en conviens; mais la terre magyare proprement dite, mais ces immenses plaines si fertiles, traversées par de puissants cours d'eau flottables ou navigables, le Danube, la Theïss, la Szamos, la Maros, la Koerœs, ces plaines sont presque sans routes, sans endiguements, sans canaux, sans industrie. L'agriculture est rudimentaire et presque barbare. Nous nommons pour juges des gentilshommes ruinés, en les excitant à rétablir leurs affaires par des exactions scandaleuses. Nos élections d'administrateurs sont presque toujours faussées par l'intrigue et la violence. Et nous prétendons que, pour remède, il faut forcer le roi à nous livrer complétement le pays, à former un ministère hongrois dépendant de nos chambres, une armée à leur discrétion, des finances séparées ! après avoir prouvé notre incapacité administrative, nous voulons tout diriger ! En vérité, cela n'a pas le sens commun, et je ne sais si nous ne devons pas regretter que l'Autriche n'entreprenne pas de nous administrer de la même manière que, depuis cent cinquante ans, elle administre la Bohême et la Moravie, dont la situation florissante devrait être un sujet d'envie pour nous.

— Mon cher Paul, dit Bereny, tu ne parles plus là en Hongrois ; tu raisonnes en Autrichien, ou du moins en étranger. Tu sais combien mon magyarisme

enthousiaste s'est refroidi et avec quelle douleur je vois notre noblesse emportée par son orgueil national à la suite des agitateurs qui l'exploitent. Je reconnais maintenant que nous ne sommes pas assez nombreux pour magyariser promptement les Slaves et les Valaques ; par conséquent que nous ne pouvons espérer rétablir de si tôt un puissant royaume de Hongrie, capable de se faire respecter des Allemands et des Russes. La maison d'Autriche nous est donc nécessaire pour maintenir la paix entre les races regnicoles, et je reconnais tous nos défauts et toutes nos fautes. Mais permets-moi, cher ami, de te dire que tu ne prends pas la question d'assez haut. Ce qui nous manque surtout, c'est l'instruction religieuse et la foi : voilà le vrai correctif de la légèreté et de l'orgueil de notre caractère. Que l'élément religieux règne dans notre noblesse, et elle sera bien plus capable d'administrer librement la Hongrie, selon ses intérêts et ceux de l'Europe, que ne pourrait l'être la bureaucratie germanique ; car, avec l'esprit plus large, moins tracassier, nous avons le cœur plus dévoué qu'elle. Dieu nous préserve du sort de la Galicie, qui lui est livrée ! Cette bureaucratie, elle y a fait des routes, mais a-t-elle amélioré l'état moral des habitants ? En les protégeant contre la noblesse, n'a-t-elle pas accru l'élément révolutionnaire ? Cette petite bourgeoisie germanique, qui prétend tout diriger, tout unifier,

tout centraliser, me paraît un des plus redoutables agents de la révolution européenne. Ce qu'il y aurait à faire en Hongrie comme ailleurs, ce serait de maintenir les traditions, les mœurs, les libertés nationales, de réformer peu à peu la législation, de combattre les abus, et surtout de travailler à l'éducation religieuse de la classe supérieure. La plupart de nos ordres religieux ont dégénéré ; notre clergé séculier n'a pas toute la régularité désirable. Un relâchement général existe dans notre Église catholique, jadis énervée et presque brisée par le Joséphisme. Quant aux deux églises protestantes, chacun sait qu'elles ont perdu la foi et l'esprit religieux. Quelques apôtres, trois ou quatre Pazmany [1], nous feraient plus de bien que toutes les améliorations matérielles possibles : car, sans la base de la conscience et des vertus de famille, sans la connaissance du devoir envers Dieu et envers le prochain, il n'y a pas d'hommes de gouvernement. L'Europe s'en va, parce que ces hommes manquent aux princes, ou parce que les princes leur font défaut. »

Jeanne serra la main de son beau-frère, en signe d'acquiescement, et tandis qu'il parlait, elle ne détachait pas de lui ses grands yeux bleus, purs et doux. Cécile travaillait, la tête baissée, d'un air réfléchi.

[1] Illustre jésuite, depuis cardinal et ministre, qui ramena au catholicisme plusieurs des grandes familles hongroises.

Quant à Pauline, elle n'avait pas caché son impatience.

« Ah! dit-elle, en simulant un long bâillement, quels ennuyeux sermoneurs! Voilà mon cher mari qui veut *jésuitiser* la Hongrie, et mon cousin qui voudrait la germaniser. Grand merci du double présent! Vous aurez beau dire l'un et l'autre, j'aurai mon roi hongrois à Bude, et je danserai à sa cour en costume hongrois, en me moquant de vous deux : voilà ma solution.

— Avant que cela n'arrive, répliqua Aldany, on dansera ici la carmagnole « au son du canon, » comme dit la chanson française.

— Oui, dit Bereny, c'est malheureusement probable.

— Vraiment, s'écria la princesse, vous êtes tous insupportables ce soir! »

Elle paraissait presque fâchée ; son charmant visage exprimait le déplaisir et l'ennui.

Bereny allait répliquer. Voulant sans doute rompre et clore l'entretien, elle dit vivement :

« Je devrais vous garder rancune, monsieur Paul. Cependant, si cela vous plaît, vous me présenterez demain à votre Philippowitch. J'ai envie de voir ses peaux d'ours.

— Je suis à vos ordres, ma cousine. Comment ferons-nous la course?

— En traîneau. Bonsoir. Voyons, que lirai-je demain matin ? »

Il y avait sur les tables, mêlés à de magnifiques albums, plusieurs livres hongrois, anglais, italiens, français et allemands. Toutes ces langues étaient familières aux personnes réunies dans le salon. La princesse prit et rejeta successivement les poésies de Béranger, les *Paroles d'un Croyant* de Lamennais, le *Wallenstein* de Schiller, un volume de lord Byron, un roman hongrois de Josika, *les Derniers jours de Pompéi* de Bulwer, et garda..... un roman de Paul de Kock.

Une légère rougeur avait passé sur la joue de Cécile, au moment où Pauline avait fait à son cousin la proposition d'une promenade en tête-à-tête. Mais Jeanne seule avait remarqué cette fugitive marque d'émotion.

VII

A TRAVERS DEUX VILLAGES

Le lendemain qui était un dimanche, il faisait une belle gelée. La princesse fit placer sur un traîneau fort bas la caisse d'une voiture polonaise découverte, nommée *natticzanka,* et y prit place avec Paul. Deux bais hongrois à tous crins emportèrent le léger véhicule avec la rapidité du vent. Le cocher, du haut de son triple coussin, ne maintenait qu'à demi les coursiers, qui prenaient souvent le galop. Le siége des deux jeunes maîtres formait une élégante dormeuse de velours vert, très-renversée et fortement capitonnée. Des bâtons contournés de cuivre doré, fortifiaient les bords de la caisse, dont les panneaux étaient de cuir verni, jaune et noir, imitant un treillis. Des fourrures de loup blanc couvraient les genoux des promeneurs. Pauline était vêtue de sa pelisse sibérienne, et son charmant bonnet ouaté imitait un petit turban indien. Aldany s'était enveloppé d'un grand

manteau d'uniforme, blanc à collet rouge. Il avait à côté de lui son fusil et son sabre.

La charmante promeneuse était en train de malice et d'agaceries. Elle passa donc en revue plusieurs jeunes femmes de la connaissance de son cousin, en les louant et les critiquant tour à tour, attentive à l'effet de ses éloges et de ses moqueries. Toutes étaient jolies, car il est rare que les dames hongroises ne le soient pas; plusieurs d'entre elles avaient de l'instruction et de l'esprit ; mais Pauline, après avoir distribué entre elles des éloges plus ou moins sincères, sut trouver des côtés faibles à chacune : celle-ci avait au moins trente-cinq ans, et elle jouait l'ingénue, la romanesque, la fidèle colombe, quoiqu'on lui eût connu six amants déjà; celle-là faisait des vers italiens et français, retouchés en secret par un professeur, et se lançait dans de hautes discussions sur Jean-Paul et Hégel, dont elle ne comprenait pas un mot ; telle autre marchait comme une Anglaise et était si lente d'esprit qu'elle semblait jouer aux propos discordants ; telle autre encore, qui singeait volontiers la tendresse, n'aimait que les bijoux, dont elle raffolait. Aldany resta quelque temps sur ce terrain glissant, approuvant ou réfutant négligemment les critiques.

Il défendit toutefois avec quelque vivacité l'une des dames si vivement attaquées.

« Je vois qu'Émilie d'Andras est une de vos amies, dit la charmante coquette.

—Une amitié de femme est chose rare, dit Aldany; e n'ai pu la découvrir encore.

— Quelle discrétion !

— Non, ma chère cousine, je prends le mot dans son sens littéral, et ne parle pas de galanterie. Un soldat sauvage comme moi, tout occupé de son état et de l'instruction militaire qui lui est indispensable, ferait un triste soupirant. Je n'ai jamais pu apprendre à valser passablement, dans un pays où tout le monde danse à merveille. Vous voyez qu'il m'eût été ridicule de faire la cour à quelqu'une de nos beautés. Peut-être aurais-je eu cependant une amie véritable si j'étais resté plus longtemps en garnison à Cassovie.

— Ah !.... Est-il permis de savoir son nom ?

— Parfaitement, c'est Hélène Csaki.

— Quoi ! cette blonde pâle, qu'on ne voit nulle part, ni à Vienne, ni à Pesth, ni aux eaux, et qui a une demi-douzaine d'enfants?

— Précisément, ma cousine.

— Voilà une passion originale et qui devait être bien amusante.

— Mais il ne s'agit pas d'amour, chère cousine, il s'agit d'amitié. Une amie doit être sûre, dévouée et respectée ; Hélène offre ces avantages, car elle possède ces qualités. Rien de plus respectable que sa vie.

Son mari est fort bon homme, mais il a du penchant à l'indolence et à la dépense ; elle est parvenue à suppléer à ce qui lui fait défaut, en acquérant elle-même une connaissance supérieure de l'administration et de l'agriculture. Distillerie, étable, cultures, c'est elle qui dirige tout, sans paraître beaucoup s'en occuper. De temps en temps, elle fait faire à son mari des voyages dans des pays lointains; elle l'y accompagne, et ces absences, utiles à l'éducation de ses enfants, distraient le comte Csaki sans l'exposer aux périls du séjour de Pesth et de Vienne, où tant d'autres nobles hongrois prennent des maîtresses. C'est la femme du devoir, et elle le remplit sans en faire sentir autre chose que les agréments. Je ne l'ai jamais vue que riante et de bonne humeur, quand aucun de ses enfants n'était malade. Malgré leur nombre, elle a encore du temps à donner à une école et à un hospice qu'elle a fondés sur ses domaines, et qui sont dirigés par des sœurs de Saint-Charles. Avec une telle femme, l'amitié d'un homme jeune est possible, parce qu'entre eux une liaison ne saurait être compromettante ; il faudrait être bien misérable pour soupçonner un étranger de vouloir troubler la paix sacrée d'un pareil intérieur.

— Quel beau portrait ! dit la princesse devenue demi-sérieuse ; est-ce un exemple que vous m'offrez ? Comme l'imitation m'est impossible, je ne pourrais

prétendre à votre affection. Je n'ai cependant pas oublié votre secours. Vous m'avez épargné une terrible chute, et j'aurais désiré vous prouver, en bonne parente, que je suis capable d'amitié.

— Pourquoi..... dit Paul un peu embarrassé. pourquoi donc en seriez-vous incapable?

— Parce que je n'ai pas six enfants, ni des connaissances supérieures en économie domestique, ni l'apostolat d'une maîtresse d'école, ni la prétention d'être assez vénérable pour qu'on ne glose pas de mes amis avant que j'aie atteint quarante ans tout au moins. »

A ces paroles moqueuses Aldany rougit, et il se demanda s'il ne s'était pas montré ridiculement pédant. Pauline poursuivit en changeant de ton :

« Il ne m'a peut-être manqué qu'un ami tel que vous, mon cher Paul, pour me corriger de beaucoup de défauts. Vous savez, hélas! combien mon éducation de jeune fille et de femme a été négligée. Fille d'une mère protestante et d'un père catholique, j'ai entendu et lu tant de mal des deux religions, que je ne tiens à aucune. Ma gouvernante ne cherchait qu'à se faire épouser. Mon mari n'a vécu, durant bien des années, que pour la politique, et aujourd'hui les conseils et l'affection de Jeanne lui plaisent mieux que mon attachement et mes avis. Je n'ai pas mérité autant d'indifférence. Si je réfléchissais, je serais mal-

heureuse. Ne me condamnez pas, cher cousin, mais plaignez-moi plutôt quand vous me voyez me distraire : je ne le fais que pour m'étourdir. »

Pauline s'était penchée vers son jeune parent, en lui serrant la main. Celui-ci regarda la princesse, non sans un certain trouble. Elle sourit, les yeux humides de pleurs, en lui portant aux lèvres la main gantée qu'il avait déjà saisie, et qu'il baisa timidement.

Nos jeunes promeneurs causaient en français, pour n'être pas entendus du cocher.

Les vignobles de Waldeck venaient de leur apparaître, et les grelots des chevaux résonnèrent bientôt au sein du village allemand.

Waldeck est une des nombreuses colonies allemandes fondées sur les frontières de la Transylvanie, durant le règne de Marie-Thérèse. Les longues et terribles guerres civiles, les invasions et la domination des Turcs avaient dépeuplé le pays, surtout dans la plaine. Le gouvernement et les seigneurs firent appel aux populations rhénanes, toujours disposées à l'émigration, en leur offrant des terres fertiles à bas prix, et de grandes libertés communales. Plusieurs milliers de familles allemandes vinrent alors s'établir dans la basse Hongrie et le Banat, tout le long des frontières de la Transylvanie, et accrurent ainsi le nombre des races différentes, intercalées dans cette fertile contrée sans qu'elles s'y confondent.

Au sud, les Illyriens et les Serbes touchent les Magyars, les Valaques et les Allemands; vers le nord, les industrieux Slavons occupent les districts montueux, qu'ils ont toujours conservés, à côté des Valaques ou Roumains, mélange de Romains, de Daces et de Gètes. Ceux-ci habitent une partie de la Transylvanie, les contre-forts boisés qui la séparent de la Hongrie, et ont créé plusieurs villages qui s'étendent jusqu'aux bords de la Theïss. En Transylvanie, de vastes districts sont possédés par les Saxons, puissante et riche république allemande, qui se gouvernait, avant 1848, selon ses coutumes et ses priviléges. On voit en outre, en Transylvanie, quelques petites villes arméniennes. La race magyare, peuple de cavaliers conquérants, s'est établie dans les plaines, à l'exception des Sicules, anciens compagnons d'Attila, qui se sont maintenus dans une région montagneuse de la Transylvanie, où ils se réfugièrent avant la grande invasion magyare, afin de résister à leurs nombreux ennemis.

Waldeck est entouré, au nord et à l'ouest, de coteaux peu élevés que les industrieux Souabes ont couverts de magnifiques vignobles; sur les talus et les haies vives de ces enclos repose une vraie forêt d'arbres fruitiers, entre lesquels se montrent quelques jolies maisonnettes inhabitées, construites pour le repos des ouvriers et le plaisir du propriétaire. La

route plonge dans un ravin, qui sépare ces productifs coteaux. On aperçoit au loin la tour blanche du village. Mais avant d'y arriver, un étrange spectacle se présente. Ce sont des huttes, primitives comme les demeures des sauvages d'Amérique, faites de boue et de branches, la plupart sans cheminée, fermées par une claie disloquée ou par des planches mal jointes, et creusées dans le sable au pied des vignobles. On se demande avec étonnement à quelle espèce de gens elles peuvent appartenir.

Au moment où Aldany et Pauline passèrent au milieu de ces niches, une douzaine d'enfants des deux sexes, de cinq à onze ans, s'élançaient sur la neige, les uns tout nus, les autres demi-couverts de vêtements en loques. Quelques-uns avaient pour tout costume un bonnet ou un gilet. A côté de ces marmots cuivrés et mal peignés, mais remarquablement bien faits, se montrèrent bientôt de grandes filles de seize à dix-huit ans, qui eussent été jolies si elles avaient été parfaitement propres. Elles se trouvaient parées de leurs plus beaux atours. Certaines d'entre elles étaient chaussées de bottes de maroquin rouge. Toutes portaient de courtes jupes de couleur éclatante et un énorme ruban à la tresse de leurs longs cheveux. Sous un hangar en plein air on apercevait des soufflets rapiécés et une enclume. On entendait dans une hutte le chant original et expressif d'un violon.

Les deux visiteurs traversèrent en toute hâte cette petite colonie de Bohémiens, qui exploitent de plus d'une façon la longanimité et l'aisance des Souabes; enfin ils arrivèrent à Waldeck.

Malgré l'hiver, on a du plaisir à voir ce beau village, caché à quarante lieues de toute route macadamisée, au pied des forêts transylvaines. Cent vingt chefs de famille l'ont fondé, il y a un siècle, et il compte aujourd'hui douze cents âmes. Aldany et Pauline le trouvèrent en grand mouvement. C'était, nous l'avons dit, un dimanche. La cloche en branle appelait à l'office divin, et la population, en habits de fête, sortait des maisons. Presque toutes les demeures de ce charmant village luisent de propreté. Les façades blanches s'alignent gaiement sur la rue avec une série de belles fenêtres pourvues de jalousies vertes. La plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée et ne sont couvertes qu'en paille ; mais l'ordre et l'aisance des habitants sont manifestes. De vastes granges et d'autres constructions qui en dépendent entourent les cours. Les clôtures sont pour la plupart ouvragées et peintes. Quelques maisons se parent d'une statuette de la Vierge ou de la sainte patronne, figure vénérée qu'on a peut-être jadis apportée de la patrie souabe. Les hommes, grands et forts, presque tous blonds, portent d'amples tuniques de drap taillées à l'ancienne mode des paysans rhénans. Les femmes mariées ont

pour la plupart sur la tête des mouchoirs rouges, couleur interdite aux jeunes filles, ce dont elles enragent. Celles-ci, fraîches et rondelettes, marchent d'ailleurs assez peu gracieusement, avec de lourdes bottes, qui les déparent, mais qui leur sont bien utiles au temps du dégel, malgré les trottoirs en bois qui longent les maisons. Les cheveux de ces jeunes filles se relèvent en deux ou plusieurs tresses, tandis que les jeunes filles magyares portent la queue mongole ou chinoise, allongée par des rubans et souvent par de faux cheveux.

On arriva sur la place avec le traîneau aristocratique jusqu'à la porte de l'église. Plusieurs paysans y entraient avec des cahiers et des instruments.

« Est-ce qu'il y a une messe en musique? demanda Aldany à un paysan, qui avait un cor au bras.

— Nous accompagnons toujours la grand'messe avec notre musique, répondit le Souabe.

— Mon cousin, dit Pauline à Aldany, si vous le voulez, nous irons tout à l'heure les entendre. »

La principale auberge, tenue par un Allemand, était à quelques pas de l'église. On dételа les chevaux, et nos deux promeneurs se rendirent à l'office divin.

La messe venait de commencer; le prêtre montait à l'autel; ses hautes bottes noires en faisaient résonner les marches. L'église était nette et bien ornée. Les musiciens et une partie des hommes étaient

montés dans une tribune, à l'extrémité de la nef. Les autres hommes occupaient une partie de la droite de l'église, et les femmes tout le reste. Auprès du chœur, les jeunes gens étaient séparés des jeunes filles par un large couloir, et au milieu de ce couloir se tenait un surveillant formidable, le magister, bonhomme à trogne rouge, armé d'une longue gaule flexible. Malheur à la coquette qui riait et détournait la tête; bientôt la gaule sifflait et tombait sur ses épaules, eût-elle vingt ans. Habituée à voir ces corrections, l'assemblée n'y prenait pas garde. Les chœurs, en trois parties, alternaient dévotement avec la musique. Celle-ci, composée surtout de cuivres, jouait avec une remarquable harmonie. C'était vraiment curieux d'entendre ces accents et de voir ces costumes souabes, ce mélange de civilisation germanique et de primitive simplicité.

Quand l'office fut terminé, l'assistance en défilant eut le spectacle d'une punition exemplaire. Le maire, grave personnage en tunique grise, taillée à la Louis XIV, faisait donner douze coups de bâton à un grand jeune homme étendu sur un banc, près de la porte de l'église. Le malheureux se cachait la figure entre les mains, et il étouffait ses gémissements chaque fois que le coudrier entrait en contact avec la partie la plus charnue de sa lourde personne. Les jeunes filles étaient sans pitié pour lui. C'était à qui

lui lancerait le plus de plaisanteries. « Iras-tu voir encore la *Catele* après minuit ? lui disait l'une d'elles. — Il n'osera plus la regarder. — Quand disputeras-tu encore le prix de la course aux veilleurs de nuit? — La Catele te fait ses compliments et te donne rendez-vous pour demain à la même heure..... »

Quand le supplice fut terminé, et que le grand blondin, suant, pleurant et rouge comme une écrevisse, eut disparu, la princesse dit au maire :

« Eh quoi ! monsieur, vous punissez de la sorte vos jeunes gens lorsqu'ils vont faire des visites nocturnes à leurs belles? Je croyais cependant que les parents laissaient à leurs enfants toute liberté de se faire la cour et de se fiancer très-longtemps même avant le mariage.

— Cela est vrai, dit le maire. Il n'y a guère de fille de dix-huit ans chez nous qui n'ait son amoureux, et quelquefois on ne s'épouse qu'au bout de dix ans. Les changements sont plus rares que la fidélité. On ne gêne donc point trop les jeunes gens ; mais beaucoup d'entre eux abusent de la liberté qu'on leur laisse. Si nous ne punissions pas sévèrement ceux qui se trouvent pris après le couvre-feu, on n'aurait pas de repos la nuit. »

La princesse et Aldany, ayant salué le digne maire, se rendirent aux caves de Waldeck. Elles sont creusées dans un coteau sablonneux. Il s'y trouvait une

soixantaine de propriétaires, munis de paniers à bouteilles, qui se régalaient d'un à-compte en venant chercher la provision de leur famille. La cave d'un certain Bernard Meyerle était une des plus vastes; elle se composait de deux immenses salles, bien sèches et bien voûtées, contenant une quarantaine de tonneaux pleins ou vides et beaucoup de barriques. Entouré de trois amis, Bernard allait de l'une à l'autre pièce, aspirant du liquide dans une corne à siphon et le déversant dans un verre; ses camarades dégustaient le liquide, et on allait continuer la promenade dans leurs caves.

La princesse acheta à Bernard deux tonneaux de son vin blanc, comparable aux meilleurs d'Autriche, et au maire la même quantité de vin rouge. Les prix étaient modiques. Les paysans n'avaient pas cherché à renchérir, flattés qu'ils étaient de produire leur vin à la table d'un magnat. Ils témoignaient une sincère cordialité à l'officier de *leur* empereur.

Quand Aldany revint faire atteler le traîneau, il entra dans l'écurie de l'auberge. Quatre chevaux appartenant à l'aubergiste y mangeaient d'excellent foin. Ils atteignaient au moins la taille des chevaux de cavalerie légère autrichienne, beaucoup plus élevée que celle des bidets hongrois et valaques, qui, presque partout ailleurs que dans les haras seigneuriaux et

chez les Heyduques ou les Coumans, sont rapetissés par le manque de soins et de nourriture.

« Les chevaux de vos compatriotes sont-ils en général de cette taille ? demanda Paul à l'hôte.

— Oui, Votre Grâce ; et même notre race tend à grandir. Il en est de même de nos récoltes. Ne pourriez-vous pas obtenir de l'Empereur qu'on nous donne plus de terrain ? Cela fait peine et pitié de voir tant d'excellente terre, négligée par les Valaques de Panczova, ne rapporter que des chardons et des broussailles.

— C'est en effet un grand malheur, dit Aldany, que les trois quarts de notre belle Hongrie, qui serait si productive, soient livrés à des gens qui ne veulent ou ne savent pas en tirer parti. »

Lorsqu'on se rend à Panczova, la route, à partir des dernières maisons de Waldeck, traverse les cultures allemandes de ce dernier village, où pas un coin de terre ne se trouve négligé ; puis une magnifique futaie de chênes et de hêtres, qui en est dépendante, où les arbres, convenablement espacés, sont extrêmement beaux. Bientôt cette route, jusque-là droite et plane, aboutit à une sorte de sentier rocailleux qui grimpe sur une colline clair-semée d'arbres rabougris. On entre sur le territoire valaque. Des traces de roues et de traîneaux sillonnent la campagne inculte et triste. Nos voyageurs y aperçurent çà et là des

broussailles noircies par le feu, qui annonçaient un prochain défrichement. On arriva au lit d'une petite rivière. Quelques grosses pierres juxtaposées y formaient pour les piétons un passage assez difficile, dont les bords, sur un espace d'une centaine de pas, étaient coupés par les roues des chariots, qui devaient y chercher vainement un endroit commode et sans danger pour remonter ou pour descendre. Le passage n'était guère praticable pour le traîneau. La rivière rapide ne se trouvait pas partout gelée et nulle part la glace n'y était épaisse. On franchit pourtant ce mauvais pas, non sans quelques éclaboussures, et Panczova se montra quand le traîneau eut gravi le coteau de l'autre rive.

Les chevaux ne purent pénétrer qu'au pas dans le village valaque, de sorte que les visiteurs eurent le temps de l'examiner dans tous ses détails. Là comme ailleurs les gens moins riches habitaient les faubourgs, consistant en quelques douzaines de masures, la plupart à moitié ensevelies dans le sol, mais munies toutefois de cheminées et de petites fenêtres; puis venait une sorte de longue rue tortueuse, au sol inégal, sur laquelle s'ouvraient d'étroites ruelles. Le clocher de l'église était simplement en bois et renflé dans le goût oriental; l'église, de bois aussi, s'éclairait par des fenêtres étroites, longues et cintrées. La plupart des maisons étaient de bois ou

de torchis, quoique la pierre se montrât à fleur du sol ; les ouvertures petites, les cheminées branlantes et penchées en sens divers, les portes mal jointes, accusaient des propriétaires peu exigeants pour leur abri. Autour du village, dans beaucoup de jardinets ou de mauvais vergers, les pruniers dominaient. La princesse fit conduire le traîneau chez le régisseur de son parent, le comte Almazi, qui était seigneur du village. La maison blanche et nette de cet employé contrastait avec les autres habitations. Quelques-unes de celles-ci, toutefois, rappelaient les demeures des riches paysans magyars, avec cette différence que les fenêtres, un peu plus petites, donnaient la plupart sur la rue.

Lorsque la princesse annonça au régisseur qu'elle voulait aller chez Philippowitch, le front de ce digne Hongrois se rembrunit.

« Votre Grâce, dit-il, va augmenter mes misères. J'ai une peine extrême à me faire obéir, à obtenir les corvées qu'on doit au seigneur. Quand mes fainéants de *sujets* viennent au travail, ils en font le moins possible. L'empereur nous a malheureusement défendu de les bâtonner comme par le passé. Si on les enferme, il faut les nourrir ; si on les rudoie, ils se plaignent à Philippowitch, devant lequel tremblent mes domestiques et mes surveillants. Je regrette bien que Votre Grâce lui fasse l'honneur d'une visite après

ce qui s'est passé à Nyirfalu. On lui croira des patrons tout-puissants, et son influence déjà trop grande augmentera encore.

— Conduisez-nous chez lui, dit Aldany, et nous lui donnerons de bons conseils. »

Le régisseur s'inclina et guida ses nobles visiteurs jusqu'à la porte du chasseur d'ours, tandis que sa cuisinière affairée pourchassait des poulets qui allaient bientôt paraître dépecés, nageant dans une sauce au poivre rouge et au safran.

La maison de Philippowitch, une des plus somptueuses de Panczova, était couverte en paille, mais ornée, sur la rue, de trois fenêtres garnies de contrevents. On y entrait par une cour spacieuse, dont tout un côté se trouvait occupé par un hangar en planches. C'était là que, de temps en temps, arrivaient huit à dix chevaux moldaves ou russes que le propriétaire de la maison prétendait avoir achetés à l'étranger. Ils étaient promptement livrés à des camarades. La petite Leni de Nyirfalu éclipsait alors ses compagnes par un tablier de soie, ou une grande croix d'or, ou bien des rubans nouveaux.

L'ex-maréchal des logis était à la maison ; on entendit sa voix vibrante.

« Mon seigneur colonel ! » s'écria-t-il en apercevant Aldany.

Des pleurs roulèrent dans ses yeux et, presque de

force, il baisa une des mains de son protecteur, tandis que sa mère et sa sœur s'emparaient de l'autre, en s'agenouillant à ses pieds.

« Que je suis heureuse de voir ta Grandeur ! dit la mère en pleurant. Que tu as été bon, seigneur, pour mon fils ! Il donnerait sa vie pour toi, sois-en persuadé. Mais nous, pauvres femmes, comment te prouver que nous sommes pénétrées de reconnaissance ? Si tu savais combien nous prions la Vierge pour toi ! N'est-ce pas, Florica ? Permets-tu, seigneur, que Florica t'embrasse ? elle en sera contente pour le reste de ses jours. »

Aldany avait déjà relevé les deux femmes, non sans effort, et il présenta ses joues à la jeune Valaque. Elle se suspendit à son cou, l'entourant de ses deux bras, et elle s'éloigna en souriant. D'un coup d'œil, Aldany reconnut qu'elle était charmante et d'un genre de beauté fort distingué. Sa chemise brodée laissait un peu découvert son joli cou, orné d'un collier d'or de sequins turcs. Sa tête nue était parée d'une couronne de fleurs en coquilles. Un petit bouquet de roses fausses brillait à son côté. Sa courte jupe, brodée d'un galon à fils d'or, laissait voir une jambe fine, chaussée de bas rouges et de souliers de maroquin jaune. C'était le même type de physionomie que le frère, un peu de pâleur, rachetée par des traits délicats, une abondante chevelure

brune, de grands yeux expressifs, à longs cils noirs, et des sourcils noirs remarquablement dessinés.

« Est-ce que vous êtes en fête? » demanda le colonel, remarquant l'élégance des deux jeunes gens.

Le frère portait un costume de drap fin, qui se rapprochait de celui des gentilshommes hongrois.

« Notre voisine Mariola, répondit la mère, est fiancée aujourd'hui, et on va danser tout à l'heure chez elle.

— Vos Grandeurs n'accepteront-elles pas quelque chose de notre pauvre ménage? » dit timidement Florica.

Les deux femmes parlaient en valaque, que la princesse comprenait fort bien, et qu'Aldany entendait lui-même un peu. Le dîner venait d'être placé sur la table; les mets en étaient peu engageants. Une bouillie de millet cuite à la graisse, une sorte de bouillie de maïs cuite au lait, enfin du mouton étuvé, composaient ce repas à la valaque; pour boisson, une bouteille d'eau-de-vie de prunes et de l'eau. Florica sortit d'abord du haut d'une armoire quelques belles grappes de raisin à demi desséchées, qui y étaient suspendues, et après le raisin des noisettes, tandis que Philippowitch apportait une bouteille de vin de Waldeck. Les visiteurs prirent quelques grains de raisin et humectèrent leurs lèvres par égard pour leurs hôtes.

Après avoir examiné Philippowitch, qui soutint ses regards sans aucun embarras, la princesse furetait des yeux par la chambre, et elle s'étonnait de n'y rien apercevoir qui rappelât les hauts faits du chasseur. Un métier de tisserand, deux armoires, deux lits, un bahut, en composaient le principal ameublement.

« Je désirais vous voir, Philippowitch, dit Pauline en hongrois. Nous avons appris avec regret quelle sorte d'interrogatoire on vous a fait subir. Un brave comme vous mérite plus d'égards. Je regrette qu'on vous ait maltraité, surtout parce que je ne doute pas de votre innocence.

— Je vous remercie de votre intérêt, répondit le chasseur d'ours dans la même langue. Il est bien rare que nous autres, pauvres Valaques, nous entendions d'aussi bonnes paroles.

— Êtes-vous donc si maltraités par les Hongrois? poursuivit Pauline. N'y a-t-il pas habituellement de votre faute quand vous êtes persécutés ?

— Il est vrai que nous sommes indolents et entêtés, quelquefois même larrons; mais cela vient de ce que tout est contre nous. On nous traite comme une race inférieure, sans intelligence et sans courage. Les Hongrois nous méprisent presque autant que des juifs. Il ne nous manque cependant que la volonté, et elle nous fait défaut seulement parce que la justice et

la liberté nous manquent. A quoi bon chercher à nous enrichir en cultivant mieux nos terres ? Cela ne servirait qu'à nous faire écraser de redevances plus fortes. Personne ne nous aime que l'empereur et Dieu, et ils sont trop loin de nous.

— Tu ne raisonnes pas bien, mon ami, dit Paul. Sois assuré que, même dans ce pays, tout homme laborieux, capable et honnête, peut tirer parti de son travail. Votre grand malheur, à vous autres Valaques, c'est que vous n'aimez pas le travail, et que votre intelligence se refuse souvent aux notions du tien et du mien. Vous seriez réduits à mourir de faim, la plupart d'entre vous, si les femmes n'étaient pas plus laborieuses que les hommes. Ce sont les femmes qui tissent vos vêtements et votre linge; ce sont elles aussi qui labourent habituellement vos champs; vous n'aimez qu'à danser, à chasser, à vagabonder.

— Quelle jolie étoffe ! dit la princesse, en s'approchant du métier.

— Nous la tissons, Florica et moi, » dit la vieille.

C'était une étoffe rayée de poil de chèvre, qui pouvait faire un manteau d'homme ou des jupes de femme.

« N'as-tu pas des peaux d'ours à vendre? demanda Paul.

— Pas à vous, mon seigneur colonel ; mais j'espère que vous daignerez accepter celle-ci. »

Il ouvrit la porte de la seconde pièce, qui lui servait

de chambre. Une demi-douzaine de peaux d'ours étaient appendues aux murs, ainsi qu'une carabine, une canardière, un fusil double, deux courtes haches, une pique, deux selles, un sabre de cavalerie, une paire de pistolets, un poignard, plusieurs brides, mors et gourmettes; on remarquait aussi dans cette chambre une planchette à courroies dans laquelle était fichée une longue lame de couteau. Toutes les armes étaient fourbies avec soin.

Philippowitch détacha une magnifique peau d'ours noir à gorge blanche et l'offrit au colonel, qui ne la refusa pas.

« Comment avez-vous tué cet animal? demanda Pauline.

— Il m'a donné un peu de peine. Les ours noirs sont plus rares et plus redoutables que les autres. Ils attaquent quelquefois l'homme, tandis que l'ours brun ne demande qu'à rester en paix. Quand, par extraordinaire, ils ont goûté de la chair humaine, les ours noirs en sont friands. Celui-ci descendait un étroit sentier, dans la Marmaros, pendant que je le montais. Je n'étais point plastronné de cette planchette, mais j'avais ma carabine, ma hache et mon poignard. Le vilain ours n'avait pas grande envie du combat : il m'invita deux ou trois fois par des grimaces à m'écarter de son chemin. Je n'y répondis qu'en avançant tout doucement. Alors, comprenant mes intentions,

il bondit comme un tigre. Ma carabine l'abattit à douze pas, l'épaule cassée ; mais avant que ma hache et mon couteau pussent venir à bout de lui, il me déchira le mollet.

— N'avez-vous pas été blessé d'autres fois ? demanda la princesse.

— Oh ! certes si ; je ne compte plus mes blessures ; mais j'ai eu le bonheur de préserver jusqu'à présent ma figure et mes yeux.

— Quel costume portez-vous habituellement à cette chasse ? »

Philippowitch tira d'un bahut une sorte de veste formée d'une double peau, dont le bras gauche était fortement rembourré. Un capuchon également rembourré se rabattait sur sa tête. Il s'affubla de ce vêtement, ensanglanté et rapiécé, boucla sur sa poitrine la planchette à couteau, passa à sa ceinture une hache dont le fil était garanti par une gaîne de cuivre, mit à son côté, dans un fourreau, un long poignard, saisit enfin sa carabine et dit :

« Voilà notre costume d'affût. Mon camarade Jenskô est costumé de la même manière. Vous voyez que nous prenons nos précautions, et cela n'est pas inutile. Les pauvres ours bruns sont si bons enfants que c'est péché de les abattre, bien qu'ils s'oublient de temps en temps jusqu'à voler et croquer quelque bœuf. Toutefois, quand ils sont acculés ou blessés,

ils ne plaisantent pas plus que les autres. J'en ai vu cependant qui, reconnaissant notre force supérieure, s'enfuyaient en arrachant de la mousse qu'ils enfonçaient dans leurs plaies pour arrêter le sang. Ils ont souvent autant d'esprit que l'homme, et plus de cœur que lui : jamais l'ours apprivoisé ne fait de mal à qui le secourt et le nourrit.

— J'ai entendu parler de ce Jenskô comme de l'un des plus fameux chasseurs de Transylvanie, dit la princesse.

— Ce n'est pas à tort, dit Philippowitch. Nous chassons souvent ensemble; nous nous sommes aidés l'un l'autre dans des cas difficiles; aussi sommes-nous *frères de croix* [1]. Il est grec-uni et il a étudié pour être prêtre, mais le goût de la chasse l'a emporté. Nous nous sommes rencontrés dans une forêt et j'ai passé avec lui les meilleurs moments de ma vie. »

On entendit alors le chant criard de quelques violons, et Florica parut à la porte avec un grand jeune homme, presque blond, mais hâlé, très-mince, à l'œil doux et à la contenance timide, portant une petite tunique bleue, un petit chapeau à bords relevés, un étroit pantalon et des bottines.

[1] *Frate de cruce.* Cette adoption adelphique se fait en buvant de l'eau, mêlée par chacun de quelques gouttes de sang, dans un vase au fond duquel est une croix.

« C'est Jenskô, dit Philippowitch ; ma sœur veut vous le présenter. »

L'air modeste de ce jeune homme n'étonna pas Aldany; il savait que les bravaches arrogants sont habituellement pitoyables dans les périls, qu'affrontent avec un énergique sang-froid les hommes d'une tenue fort tranquille. De tournure, Jenskô ressemblait à Philippowitch ; il avait comme lui le front large, traversé d'un pli profond ; ses mains longues, musculeuses, et la proportion de ses membres, indiquaient une force peu commune.

La princesse essaya de lui faire raconter quelques exploits; mais il lui répondit que dans leurs chasses le plus grand péril provenait de la fatigue ; que deux hommes bien armés et prudents peuvent venir à bout sans un extrême danger de l'animal le plus terrible.

Pauline choisit et acheta deux peaux d'ours; puis elle dit aux jeunes gens qu'elle voulait donner un coup d'œil à la danse des fiançailles, chez la voisine. On s'y rendit, Florica et Jenskô en tête avec la princesse. Aldany prit Philippowitch à l'écart.

« Comment finira ton affaire ? lui demanda-t-il.

— Bien, sans aucun doute, puisque je suis en liberté. Melzi n'osera plus saisir un protégé de Votre Grâce, et je vous promets de ne point provoquer la justice hongroise. Je me contenterai de calmer M. le premier juge et de le rendre plus sage.

— Quels moyens emploieras-tu ?

— Daignez me permettre de ne pas les révéler. Jenskô, qui est accouru de Transylvanie à mon secours, m'aidera à conquérir la paix. J'espère que ce ne sera ni long ni difficile.

— Pas de violence, au moins, dit Aldany avec sévérité. Si tu veux quitter cette contrée, je te placerai comme chef forestier ou directeur de haras dans la haute Hongrie, mais à la condition que tu seras strictement probe et sage.

— Je vous remercie, mon seigneur colonel ; permettez-moi de ne pas quitter ma famille et mes compatriotes. J'aime cette race dédaignée et abaissée. Je veux contribuer à la défendre et à la relever. Si j'ai dérobé parfois des chevaux et du bétail, ce n'a jamais été que pour punir quelques-uns de ses oppresseurs, auxquels j'avais d'avance notifié cet arrêt.

— Prends garde ! Philippowitch, tu es sur une mauvaise pente. Elle mène au meurtre un homme de ton caractère. Promets-moi de renoncer à ce genre d'expéditions.

— Je ne peux renoncer à châtier des gens qui sont au-dessus de toute répression dans leurs excès et qui persécutent mon peuple. Daignez me pardonner ma résistance.

— Je regrette ton obstination, dit Aldany, et je crains pour toi bien des malheurs. »

Ils entrèrent alors dans la salle de danse, c'est-à-dire dans la vaste chaumière du père de Mariola, dont on avait ôté tous les meubles. Trois violons raclaient un air monotone, qui marquait la cadence. Six couples seulement dansaient. Le plus brillant de toute manière était celui que la princesse avait accompagné. Les joues de Florica s'étaient empourprées, ses yeux étincelaient. Elle s'agitait peu, de même que ses compagnes, tandis que les hommes sautaient vivement, en accompagnant la musique par des rimes improvisées, chantées ou plutôt déclamées en cadence, à la manière romaïque. Un triple cercle de personnes des deux sexes applaudissaient les improvisateurs et parfois se joignaient à eux, dansant à demi, claquant des mains et lançant quelques rimes. Dans ce cercle, toutes les dames n'étaient pas jeunes ni belles, loin de là; les femmes valaques passent vite, et ne visent guère à l'élégance après trente ans. Nous avouerons que plusieurs d'entre elles s'enveloppaient simplement d'un bunda, le poil en dedans, et que leurs épaules étaient peu coquettement couvertes d'une peau d'agneau fort mal préparée. Parmi les hommes, il y avait aussi des bundas, d'affreux bonnets de peau, de larges chapeaux déformés, des sandales malpropres. Mais plusieurs jeunes filles étaient charmantes, avec leurs amples et courtes jupes bordées de galons de couleur, leurs corsages

élégants qui dessinaient des tailles admirables, et leurs petits pieds bien chaussés. Quelques jeunes hommes aussi avaient des habits de drap fort propres; la plupart portaient les cheveux longs. Mariola, la fiancée, était à peine âgée de quatorze ans, et elle devait, dans peu de mois, épouser son fiancé, qui n'en avait que dix-huit. Ces mariages précoces sont communs et contribuent aux mœurs plus que faciles du beau sexe valaque.

Des siéges avaient été placés près des musiciens pour Aldany et la princesse. Mais ils ne restèrent pas longtemps à ce bal rustique. Pauline embrassa la fiancée et lui mit une pièce d'or dans la main, tandis qu'Aldany faisait aux musiciens quelques générosités. Ensuite, l'appétit étant devenu vif, les nobles visiteurs allèrent attaquer les poulets au *paprika*[1], le cochon rôti, la choucroûte et les crêpes fourrées du régisseur, qui avait invité le pope à ce succulent repas.

Le pope était un long et maigre personnage, dont la grande taille était tellement voûtée qu'il ployait presque en deux en s'inclinant devant les illustres visiteurs. Il causait en latin avec Aldany, auquel il prodiguait le *Dominatio vestra*.

« Vous êtes sans doute marié? lui demanda-t-il.

— Non, pas encore.

[1] Poivre rouge du pays.

— Est-il possible?..... à votre bel âge! Hélas! je ne suis plus qu'un malheureux moine! j'ai perdu ma femme et il ne m'est pas permis d'en épouser une autre. C'est un grand malheur pour moi!

— Vous avez huit enfants, dont cinq filles, mon révérend voisin, dit le régisseur. Il me semble que ce sont bien des motifs de consolation.

— Rien qu'une autre bonne épouse ne console de la perte d'une excellente femme, soupira le pauvre moine, qui ne put comprendre pourquoi cette exclamation faisait sourire Aldany. On voit bien, lui dit-il, que votre seigneurie n'a pas goûté les bonheurs du ménage. »

Avant de partir on visita la petite église de l'infortuné veuf. Elle était divisée en trois compartiments : une sorte de porche, la nef et le chœur, séparés, comme dans toutes les églises grecques, par l'iconostase. Toutes les murailles étaient tapissées de figures roides, peintes sur or, dans le goût byzantin. Celles du porche représentaient, en doubles compartiments, les vices en action, puis leurs punitions dans l'enfer. L'extrême naïveté de l'artiste brillait dans ces tableaux autant que son imagination. Le bon pope, non moins simple que le peintre, demanda aux étrangers s'ils avaient vu quelque part des portraits authentiques des démons les plus fa-

meux, et s'ils croyaient que les siens fussent ressemblants.

Après que l'on eut pris congé de lui, la princesse s'informa si, comme plusieurs de ses confrères du culte grec-uni, il vendait l'absolution des vols avant la perpétration du méfait.

« Non, répondit le régisseur, il est très-ignorant, mais consciencieux, charitable et plein de dévouement. Il est très-disposé toutefois à l'indulgence envers les voleurs de bétail.

— Cela n'est pas surprenant, dit Aldany. Les mœurs réagissent toujours un peu sur la répression judiciaire ou morale. Elle est moins sévère contre les vices habituels. Autrefois, parmi les Magyars, on pendait un voleur, et un meurtrier n'était puni que d'une amende ou de la perte de la main. Un prêtre espagnol ou italien est beaucoup plus disposé à l'indulgence vis-à-vis d'un libertin qu'envers un ivrogne ; c'est le contraire chez un curé irlandais ou breton. »

Comme ils repassaient par Waldeck, nos promeneurs entendirent une bruyante musique de cors et de trompettes, qui jouaient une valse dans l'auberge de leur hôte du matin. Ils eurent la curiosité d'en faire approcher le traîneau et d'y entrer un moment. Une soixantaine de jeunes gens occupaient une grande salle pleine de fumée de tabac. L'orchestre qui avait joué à la messe était assis devant une petite table

couverte de brocs de bierre et de bouteilles de vin, et, dans une valse continue à trois temps, sur un vieux rhythme allemand, il faisait tournoyer avec lourdeur la jeunesse de Waldeck. Les jouvenceaux rouges, essoufflés, étaient pour la plupart vêtus de vestes rondes, de pantalons collants et chaussés de hautes bottes. Les filles, bottées comme leurs galants, étaient fraîches, bien nourries et joviales. Aucune de ces demoiselles ne dansait qu'avec le même cavalier, et plusieurs d'entre elles se reposaient sans façon sur les genoux de leur danseur.

Le traîneau se remit en route. A peu de distance de l'auberge, trois jeunes filles étaient assises sur le seuil d'une porte, enveloppées de manteaux très-propres de laine grise foulée, à longs poils. N'avaient elles point d'amoureux? ou étaient-elles en deuil? ou devaient-elles garder le logis par prescription maternelle? C'est ce que ne devinèrent ni Aldany ni Pauline. Elles paraissaient tristes, et chantaient mélancoliquement en chœur ce lied populaire du Rhin :

Drei Rosen die blühten im Garten,
Ia im Garten,
Soldaten die zogen in's Feld [1], etc.

« Combien de temps les œuvres de Schiller et de

[1] Trois roses fleurissaient dans le jardin, oui, dans le jardin; les soldats entraient en campagne.

Goethe, que l'on dit immortelles, vivront-elles dans la mémoire de quelques milliers d'individus? dit Aldany; peut-être pas longtemps. Et, depuis plusieurs siècles, la naïve complainte de quelque villageois ignoré vit dans des milliers de demeures, et traverse avec les émigrés les plaines, les monts et les mers. Y a-t-il rien de plus puéril que la gloire poétique? Quelle différence peut-on mettre entre un danseur de corde et un poëte, qui cherchent uniquement l'un et l'autre l'honneur de leur existence dans des difficultés vaincues? A mon avis, l'avantage serait en faveur du baladin quand il s'expose à un vrai danger. Ah ! la gloire !... la gloire militaire, par exemple, y a-t-il rien de plus triste et de plus affreux?

— Vos plaisanteries ne sont pas gaies, mon cher cousin, dit Pauline, et je ne puis croire que vous parliez sérieusement.

— Très-sérieusement, ma cousine. Seulement j'entends parler de la gloire telle que, communément, la voix publique la décerne au poëte qui n'a eu pour but que de réussir en étonnant, en plaisant, en émouvant, sans profit pour l'âme de ses lecteurs, et parfois à son détriment. Je parle aussi de l'homme de guerre qui n'a su qu'immoler à sa réputation et à son ambition une foule de victimes. — L'artiste, le poëte, l'historien, qui cherchent à ennoblir les âmes, à les rapprocher de Dieu, à les éclairer des lueurs

de la foi et de la charité; le général qui réussit à écarter de son pays un joug avilissant, ou qui meurt pour le délivrer; de tels hommes sont dignes d'éloges; mais je nie que l'amour de la *gloire humaine* ait jamais produit des hommes pareils : cette gloire-là, ils la méprisent, car ils ne peuvent se former et se révéler qu'en rapportant tout à Dieu. La plupart de ces cœurs d'élite qui dédaignent les bruits de la terre ne tirent pas assez parti de leurs talents, et ils meurent à l'écart, parfaitement ignorés, quand ils n'ont point poussé l'héroïsme chrétien jusqu'à une sainteté éclatante.

— Décidément, mon cher Paul, vous avez de la vocation pour le cloître. J'espère pouvoir dire un jour : Mon cousin le capucin. Quelle explosion de désenchantement a suscitée chez vous le chant de ces jeunes Souabes ! Je maudirais vos livres catholiques si je savais qu'ils vous ôtent les nobles illusions de votre âge et de votre profession. Vous êtes en vérité plus rigide qu'un vieux luthérien. »

Aldany ne répliqua pas, il se sentait gagné par ces tristesses involontaires qui s'emparent souvent des hommes réfléchis, et qu'on traite de pressentiments quand elles sont suivies subitement de catastrophes. Il était riche, jeune, noble, vigoureux, haut placé ; en ce moment, une des femmes les plus ravissantes et les plus admirées du pays était près de

lui, et recherchait évidemment son amitié; cependant son cœur se serrait. Il regardait le soleil d'hiver cacher son large disque dans la neige du lointain horizon. On eût dit alors qu'un torrent de feu, s'échappant des rayons mourants du demi-globe de l'astre, jaillissait d'une arche gigantesque formée par les vapeurs qui l'entouraient. Le soleil disparut lentement. L'horizon s'éclaira de reflets d'une teinte ardente, qui pâlirent peu à peu, tandis qu'à l'orient des étoiles commençaient à se montrer.

« Ainsi disparaît le bonheur humain, rêvait Paul. Le bonheur, quel est-il? l'ai-je goûté jamais? Sa conscience interrogée lui répondit : « Non, tu n'as pas encore assez aimé Dieu et les hommes. » Et une voix soupira secrètement au fond de son cœur : « Et tu n'as pas encore été vraiment aimé. »

La discrète Cécile n'eût pas été mécontente, peut-être, de cette causerie intime, si elle en avait pu avoir la révélation. La comtesse Jeanne la surprit le front collé sur une vitre, regardant la route qui devenait sombre. Tout à coup Cécile rougit légèrement au bruit, bien connu d'elle, des grelots du traîneau qui approchait avec rapidité.

Trois jours après cette visite à Panczova, le premier juge Raikocsi trouva sur la table de son salon la lettre suivante :

« Au nom de Dieu et de sa justice!

« Stankô, Marcô et Arzul ont eu tort de vous voler vos chevaux ; il est juste qu'ils en soient punis. Mais vous avez menacé et torturé un innocent : vous méritez vous-même d'être châtié à votre tour.

« Les voleurs sont condamnés à vous restituer vos chevaux; ils obéiront.

« Pour vous, on vous invite à payer une amende de trois cents florins, que vous remettrez après-demain sous la pierre plate qui est auprès du puits de votre *csarda* [1].

« Les gens qui vous restitueront vos chevaux se bornent à exiger cette amende. Mais les voleurs, que vous vouliez torturer, ne passeront que trois mois en prison et y seront bien traités.

« Si vous refusez d'acquiescer à une seule de ces stipulations, vos biens seront confisqués, c'est-à-dire :

« 1° Vos troupeaux seront enlevés et votre ferme sera brûlée ;

« 2° Votre maison sera brûlée;

« 3° Il ne vous sera permis désormais de rien récolter sur vos domaines.

« Ainsi l'ont juré des *frères de croix.* »

[1] Ferme isolée.

La fureur du magistrat fut terrible. Il ne put savoir qui avait apporté la lettre, mais il comprit d'où elle venait. Son premier mouvement fut d'aller chez Melzi et de l'envoyer arrêter Philippowitch. Il réfléchit toutefois que le chasseur d'ours serait sur ses gardes; que l'élection des vice-gespans approchait; qu'il avait besoin de son temps et de ses chevaux pour la préparer; qu'ils valaient cinq fois au moins le prix du rachat qu'on exigeait de lui, et il se dit : « Une fois chef de l'administration du comté, j'aurai plus d'autorité pour réprimer l'insolence des coquins et me venger de Philippowitch. Il alla donc lui-même à sa csarda mettre les trois cents florins sous la pierre; mais il resta dans la maison, près d'une fenêtre, de laquelle on voyait le puits. La nuit vint avant que personne ne se montrât. Ennuyé, le juge remonta à cheval et reprit la route de Nyirfalu, qui était éloignée d'une lieue de sa ferme. Une forêt longeait le chemin pendant cinq ou six cents pas. Par précaution, George prit à travers champs, à cent mètres environ de la forêt. Soudain une explosion retentit dans le bois, et une balle siffla bruyamment au-dessus de sa tête. Oubliant toute prudence, Raikocsi se retourna vivement, un pistolet au poing, et en un clin d'œil il arriva à la forêt. Il n'y trouva que l'ombre et le silence. Après quelques grossières provocations à l'adresse du tireur invisi-

ble, le juge regagna le chemin qu'il venait de quitter, mais au pas cette fois, en longeant la forêt. Bientôt une seconde balle siffla au-dessus de lui. Elle était tirée de près, et son bruit particulier lui fit reconnaître qu'elle était percée. Il ne hâta pas sa marche, et deux autres balles le saluèrent encore avant qu'il eût quitté la lisière du bois.

« Sifflera bien qui sifflera le dernier, » murmura le juge entre ses dents serrées.

Le lendemain matin, les trois billets de banque avaient disparu. Dès le soir, ils étaient partagés entre les trois prisonniers. Le surlendemain, durant la nuit, quatre chevaux furent remis par deux inconnus au berger de George, qui les reconnut pour ceux de son maître.

TROISIÈME PARTIE

VIII

UNE ÉLECTION

La fin de février était arrivée, et avec elle un vent du sud qui avait subitement fondu neige et glace. Partout, rivières et ruisseaux débordaient, et une partie des plaines se trouvaient couvertes par les eaux. D'épaisses vapeurs planaient sur les terres détrempées. Souvent alors, s'étendant comme une nappe sans limites, elles épouvantent le voyageur, quand elles lui montrent, à travers l'étrange phénomène du mirage, tout le pays changé en un lac immense. De sinistres légions de corbeaux noirs et gris s'abattaient sur les champs, arrachant le blé qui commençait à pousser. Il n'est rien de plus triste que cette fertile Basse-Hongrie, terre noire et profonde, privée de digues, de routes macadamisées, de canaux, quand elle forme ainsi une vaste plaine de

boue. Les espaces sablonneux, si désagréables l'été, deviennent alors les uniques voies praticables aux voitures un peu lourdement chargées, et partout ailleurs les grands chevaux enfoncent jusqu'à mi-jambe dans le sol. Les petits coursiers hongrois parviennent seuls à traîner au trot des chariots légers. Attelés trois ou quatre de front, ils dégagent vivement des bourbiers leur large corne sans fer, évitent les ornières, traversent les marais, souvent presque à la nage, et après un travail terrible dans les endroits boueux, prennent le galop dès qu'ils rencontrent un fond à peu près ferme. C'est à cette époque que les plus riches seigneurs abandonnent leurs belles calèches pour adopter le léger chariot de forme longue, juché sur de hautes roues, recouvert d'une toile cirée. Ils y attellent habituellement cinq ou six petits chevaux de paysans.

Le brusque dégel avait contrarié George Raikocsi. Il lui fallut renoncer à faire en voiture une entrée brillante au chef-lieu du comté, le jour des élections. Il s'y rendit simplement à cheval, de grand matin, avec quelques amis, et s'empressa de passer en revue ses adhérents et de les encourager. Ceux-ci se réunissaient à l'entrée du faubourg méridional, tandis que les conservateurs avaient établi leur quartier général à l'extrémité opposée de la ville.

George n'était pas sans inquiétude. Le parti con-

servateur voulait tenter un effort puissant, afin d'enlever à l'opposition l'administration du comté. Une telle charge, sous le régime hongrois, était fort importante ; elle embrassait la direction de presque toutes les affaires, qui incombait au premier vice-gespan dans chaque comté où le gouvernement n'avait pas institué d'administrateur spécial. Un riche gentilhomme, le comte Bornisz, avait accepté la candidature conservatrice. Le clergé l'appuyait de toute l'influence que lui donnaient des propriétés considérables, et le comte suprême Bereny se joignait à l'évêque pour la patronner. Devant ses redoutables adversaires, l'opposition ne s'était pas endormie. Elle avait obtenu du premier vice-gespan en exercice qu'il se retirerait et qu'il présenterait Raikocsi, le plus populaire alors des libéraux. En outre, au moyen de subterfuges et de supercheries dont elle usait fréquemment dans les élections, deux cents gentilshommes des comtés voisins, qui appartenaient au parti libéral, s'étaient fait inscrire sur les listes.

Le mauvais état des routes n'empêcha pas les électeurs d'arriver en grand nombre.

George réunit les siens dans les cours et sous les hangars d'une vaste auberge tenue par un juif. Sur une largeur de deux à trois cents mètres, de chaque côté de la route qui venait y aboutir, les champs

étaient sillonnés par les voitures ; la récolte était écrasée sans pitié, et de longues files de cavaliers et de chariots avançaient péniblement dans le sol détrempé, à travers les terres ravagées. Des drapeaux flottaient à la porte de l'auberge. On y entendait des *elyen*[1] formidables en l'honneur de la Magyarie et de Raikocsi, des *pereat* terribles contre le comte Bornisz. A dix heures du matin, la phalange de l'opposition se mit en route vers l'hôtel de l'administration. On y pouvait compter près d'un millier d'électeurs, tous gentilshommes. Plusieurs étaient riches et élégamment vêtus; mais la plupart avaient des habits de paysan, et bon nombre d'entre eux même appartenaient à cette catégorie de nobles hongrois qui dédaignent la culotte et ne portent sous leur bunda noire que de larges caleçons de toile, recouvrant à demi des bottes fortes, armées d'énormes éperons. Les petits chapeaux et les toques étaient enfoncés sur l'oreille d'une façon martiale : les plumes d'aigle et de héron s'agitaient fièrement au souffle de la brise ; les moustaches étaient cirées et raides. Plus d'une tunique ou dolman flottait à la hussarde. Le comte Bereny avait prohibé les sabres : on les avait déposés à l'auberge ; mais, çà et là, le bout d'un bâton se montrait sous la bunda, et la petite hache

[1] *Vivat.*

qui en formait la poignée avait été affilée pour la circonstance.

La bouillante aristocratie libérale s'avança tumultueusement, des deux côtés de la large rue principale de la ville, se pressant sur les trottoirs en bois, pour échapper au milieu de la voie, changé en un abîme de boue. Cette phalange agitée contrastait avec les placides et blondes figures de la population, en majorité allemande, qui se montraient aux fenêtres des maisons. Au moment où elle déboucha sur la place où s'élevait l'hôtel de l'administration, les profondes cohortes des conservateurs y arrivaient de l'autre côté, aux cris de : *Vive le Roi! Vive Bornisz!* Elles semblaient aussi nombreuses que les colonnes des libéraux et marchaient avec plus d'ordre et de calme. On pouvait remarquer que la pelisse du gentilhomme lettré était moins rare dans les rangs royalistes que parmi ceux des opposants.

Une triple rangée de hèyduques, au milieu de la place, la divisait en deux; elle arrêta dans sa marche chacune des armées électorales qui s'avançait vers l'autre. Bereny, qui présidait au vote, avait pris cette précaution pour empêcher les deux partis de se joindre et d'en venir aux mains. Il avait en outre prié le colonel Lederhosen et le lieutenant-colonel Aldany, qui résidaient au chef-lieu avec deux escadrons, de tenir leur troupe disponible. Il parut au

balcon de l'hôtel, recommanda le calme et prévint les électeurs que la porte de la façade principale était réservée à l'opposition, tandis que les conservateurs entreraient par l'autre côté, et que la table du scrutin était placée dans le vestibule. « On ne laissera entrer que deux à deux, dit-il, les membres de chaque camp, qui voteront ensemble, en se nommant, jusqu'à ce que les électeurs du parti le moins nombreux aient voté tous. — J'espère, conclut-il, que ces mesures maintiendront l'ordre, l'équité et la liberté dans le scrutin. »

Le vote commença, et d'abord se poursuivit tranquillement. Les boutiques, qui s'étaient prudemment fermées, se rouvrirent peu à peu. Une foule de curieux garnissaient les fenêtres; Pauline et Cécile se montrèrent alors à l'une des croisées de l'hôtel du comté. Plus de six cents électeurs de chacun des deux camps avaient déjà pris part au vote lorsque trois des meneurs de l'opposition accoururent vers Raikocsi, qui attendait impatiemment le résultat de la lutte.

« Cela va mal, dirent-ils : nos espions ont à peu près compté ceux qui de chaque côté n'ont pas voté encore, et ils prétendent que nous perdrons la bataille, faute d'une quinzaine de voix. Ils affirment que nos adversaires ont fait admettre plusieurs Valaques, gentilshommes très-douteux, qui n'avaient pas voté jusqu'à présent. Que faire?

— Recourir aux grands moyens, répondit George. Un peu de tumulte effarouchera les poltrons; nous y gagnerons à coup sûr. Amenez-moi Firmay. »

Bientôt parut une espèce de colosse, haut en couleur, à longues moustaches, aux longs cheveux luisants, vêtu de drap bleu avec une profusion de tresses et de boutons d'argent. C'était le Sicule Firmay, fameux par ses combats singuliers au sabre et à la hache. George et ses amis lui dirent quelques mots; un éclair d'orgueil et de joie farouche anima ses traits. « Soyez tranquilles, répondit-il. Nous avons une magnifique tête de colonne. Jamais je n'en ai eu de meilleure à aucune élection. Vous allez voir de bonne besogne. » — Et ouvrant sa tunique, il détacha un bâton plat surmonté d'une hache, qui lui pendait au cou sous ses vêtements. Cette sorte de masse d'armes, ou de *buzogany*, est restée, avec le sabre, l'arme nationale des Magyars.

Le géant s'éloigna rapidement de Raikocsi. Une fois à vingt pas de lui, courant tout à coup par la place, il se mit à crier d'un voix terrible :

« Trahison ! trahison ! les autres votent deux fois ! La cour, derrière l'hôtel, est pleine de traîtres qui ont déjà voté et qui recommencent.

— Chassons-les de là ! Vive la patrie ! Vive la liberté ! » crièrent une vingtaine de compères.

En une seconde cinq cents petites haches brillè-

rent aux mains des libéraux. Firmay et ses compagnons éprouvés, à la tête de la bruyante colonne, se ruèrent sur les heyduques, les écartèrent, et débouchèrent dans la rue occupée par les conservateurs, qu'ils coupèrent, en les séparant de ceux qui étaient entrés dans la cour de l'hôtel. Les royalistes avaient pris aussi leurs précautions. Quelques-uns s'armèrent de cannes à dard, et beaucoup d'autres brandirent des bâtons armés de haches ou de marteaux, en poussant des cris de fureur. Ils furent cependant aisément refoulés dans la rue. Mais plus de deux cents d'entre eux occupaient la cour, dont l'entrée était étroite; ils s'y maintinrent jusqu'à ce que les libéraux eussent démoli en partie la palissade qui l'entourait. Attaqués alors de plusieurs côtés, peu à peu ils perdirent du terrain. Le sang coulait déjà d'un grand nombre de blessures, et les terribles mains de Firmay et de ses chefs de file avaient occis cinq royalistes, tandis que deux opposants seulement avaient été tués.

« Au perron! à la maison! commanda Firmay.

— Retirons-nous tous dans la maison! » cria une autre voix derrière les conservateurs. « A la maison! tenons-y ferme! Jamais on ne nous l'enlèvera! Vive le roi! Vive Bornisz! Entrez, entrez! je me charge de les contenir. »

Et le combattant nouveau qui commandait de la

sorte, ouvrant les rangs pressés des conservateurs, parut en face de Firmay.

« C'est le chasseur d'ours ! c'est Philippowitch ! » dit un libéral en reculant.

Ce mouvement, qui entraîna quelques voisins, isola tout à coup le colosse de ses compagnons.

« S'il n'est pas le diable, pourquoi avoir peur de lui ! hurla l'énorme Sicule avec un gros rire. Voyons, mon garçon, nous allons nous amuser un moment.

— Ce ne sera pas long pour toi, » dit le Valaque.

Un étroit espace était libre entre les antagonistes. Philippowitch, la tête nue, avait levé sa courte et large hache de chasse, qui paraissait trop lourde pour un homme de sa taille. La face de l'orgueilleux géant s'empourpra de colère ; bondissant à corps perdu, il lança contre le flanc de son ennemi un coup de son lourd et tranchant *buzogany*, qui semblait irrésistible. Sans reculer d'une semelle, le Valaque, roidissant le bras, reçut le coup sur le dos de sa hache. Le choc retentit, puis un éclair brilla, et le géant tomba, sans un cri, la tête fendue de biais jusqu'au milieu de la figure.

« Vengeons Firmay ! en avant ! » crièrent ses compagnons ; et vingt bras armés se levèrent sur le Valaque. Celui-ci se retira lestement sur le perron entre deux Hongrois de stature plus que respectable. L'un de ceux-ci avait pour arme un de ces énormes pieux

de la palissade qui entourait la cour. Quand les plus hardis assaillants arrivèrent au pied du perron, l'Hercule conservateur porta successivement trois coups, et chacun abattit un homme. Soudain une centaine de conservateurs, qui venaient de faire un détour, entrèrent dans la cour par derrière, et se précipitèrent sur les assiégeants, qui fléchirent. « Victoire ! la victoire est à nous ! crièrent les royalistes dans la cour. Mais une explosion de cris d'alarme retentit à l'intérieur de l'hôtel. « Au feu ! Au feu ! nous sommes perdus ! » En même temps, une masse de gens effrayés se précipita dans la cour et sur le perron dans le plus effrayant désordre. Une épaisse fumée suivait les fuyards, et semblait vouloir les poursuivre.

Les libéraux vaincus venaient d'incendier l'hôtel.

Quand, après avoir failli conquérir l'avantage, ils s'étaient vus repoussés à l'entrée de la maison, l'ingénieuse idée leur était venue de briser les vitres du côté de la place et de jeter dans les salles des bourres enflammées. En quelques minutes, le feu mis aux rideaux se communiqua aux boiseries. Le flot des conservateurs ayant soudain évacué l'hôtel, leurs adversaires y entrèrent tranquillement et librement, et, s'étant munis de seaux d'eau, ils éteignirent les flammes et prirent possession de la place.

Toute cette lutte n'avait pas duré un quart d'heure.

Mais en voyant son autorité méconnue, sa voix

étouffée par le tumulte, Bereny avait en toute hâte expédié des exprès aux chefs des uhlans. Les trompettes retentirent bientôt, et les deux escadrons arrivèrent au grand trot sous les ordres d'Aldany.

« Tournez et baissez les lances ! » commanda-t-il.

Les uhlans prirent leurs lances à rebours, le gros bout ferré en avant. Ils s'avancèrent ainsi par pelotons, repoussant les libéraux sur la place; puis ils firent face à droite et à gauche, offrant une barrière infranchissable aux belliqueux électeurs. Aldany fit ensuite avancer au pas les deux lignes, jusqu'à ce qu'une certaine distance séparât les combattants.

Quand il eut commandé halte, un long murmure s'éleva parmi les antagonistes, refoulés dans les deux rues principales situées aux extrémités opposées de la place. Quelques cris de Vive la liberté! vive la Hongrie! quelques injurieuses provocations, parties de chacun des rangs des adversaires, retentirent au-dessus du cliquetis des armes, du piétinement des chevaux et des bruits de la foule. Aldany, monté sur un grand cheval noir, dominait cavaliers et piétons.

« Compatriotes! s'écria-t-il en hongrois, au nom de Dieu et de la patrie, au nom de vos mères et de vos enfants, cessez cette lutte insensée! Réservez votre courage pour de plus dignes combats. Tout le monde sait que le Hongrois est brave; qu'il ne tourne

pas son courage contre lui-même ! L'honneur de la nation vous est cher à tous ; vous êtes attachés à votre Constitution et à vos libertés : respectez-les, je vous en conjure, en vous respectant vous-mêmes. Que diront les Allemands, que penseront les étrangers en apprenant ces sanglants et fratricides combats ? Sont-ce là les prémices de cette civilisation que la noblesse hongroise veut et doit répandre ? Pour l'amour de Dieu et de la patrie, compatriotes, apaisez-vous. Il n'y a pas eu de fraude au scrutin, soyez-en persuadés. Quel Hongrois oserait suspecter la loyauté du comte suprême qui y préside ! Écoutez sa voix paternelle.

— Recommencez le vote avec calme, cria Bereny, et, pour surcroît de garantie, envoyez au bureau cinq délégués de chaque camp qui se joindront aux assesseurs pour veiller au scrutin. Mais que ces délégués commencent par donner l'exemple de la paix, de la réconciliation en se tendant la main, ici, devant tous. »

Une explosion d'*elyen* accueillit ces harangues pacifiques, et quelques minutes plus tard les dix délégués parurent au balcon, se serrant la main et s'embrassant, aux applaudissements enthousiastes de la foule. Ensuite, Bereny adressa aux électeurs quelques paroles sévères, qui furent écoutées en silence. Le scrutin recommença dans l'hôtel, dont le rez-de-chaussée alors représentait l'image d'une demeure

saccagée après un assaut. Les boutiques, qui s'étaient fermées pour la seconde fois, se rouvrirent derechef. Deux pharmacies voisines servirent d'asile provisoire à bon nombre de blessés. Des heyduques et des valets de ville emportèrent les cadavres et nettoyèrent les abords des deux perrons. Les officiers, quittant leurs rangs, allaient d'un camp à l'autre, échangeant des poignées de main. Au bout de deux heures, le résultat du vote fut proclamé et justifia le calcul des chefs de l'opposition : Raikocsi l'emporta d'une douzaine de voix sur son concurrent. Une clameur étourdissante accueillit dans la phalange libérale la proclamation de son triomphe. Quand le tumulte eut cessé, l'un des dix délégués fit signe au balcon qu'il voulait prendre la parole. Il engagea ses compatriotes à ne plus se souvenir que de leur fraternité nationale, et, au nom de ses collègues, il proposa de décerner, comme témoignage de reconnaissance, au comte Paul Aldany la qualité d'assesseur à la justice du comté[1]. La motion fut acceptée d'enthousiasme et la foule s'écoula tranquillement.

Avant que la garnison regagnât ses quartiers, Pauline et Cécile, descendant en toute hâte de l'hôtel, accoururent vers Aldany. La première de ces femmes avait suivi des fenêtres toutes les péripéties du com-

[1] *Tabla biro*, en allemand, *gerichtstafelbeisitzer*.

bat, tandis que l'autre, brisée d'émotion, priait dans un coin. Celle-ci était pâle et affaissée ; elle serra la main du lieutenant-colonel, en lui disant :

« Merci pour ces pauvres gens, merci. »

La princesse, les yeux brillants d'ardeur belliqueuse, embrassa son cousin avec effusion.

« C'est terrible à voir, mais pourtant très-beau, dit-elle. Quels hommes que nos Magyars ! Quel mépris de la vie ! Trouvez-moi des Allemands qui se hachent pour un vote ! Mais quel superbe coup a porté votre coquin de Philippowitch ! Si l'opposition n'avait pas recouru à l'incendie, il faisait l'élection de ce coup de hache.

— Permettez-moi, chère cousine, de ne trouver rien de beau dans de telles barbaries, répondit Paul. Je préfère de beaucoup aux élections de ce genre celles de la haute Hongrie, qui se font avec plus de calme et de sincérité. »

IX

UNE RESTAURATION

Huit jours plus tard, il y avait une grande fête au chef-lieu du comté. La noblesse célébrait la *restauration*, c'est-à-dire l'entrée en charge du nouveau vice-gespan. Cette solennité coïncidait avec les derniers jours du carnaval, et le temps s'y montrait propice. Le vent avait tourné subitement au nord : en peu d'heures il avait durci la terre. Lorsque ces sautes de vent s'opèrent d'une manière soudaine pendant la nuit, beaucoup de chariots, enfoncés le soir dans la boue devant les auberges, se trouvent le matin si profondément pris dans le sol pétrifié qu'il faut pour les en dégager des journées entières de travail. Le soleil brillait sur la plaine immense. Des vanneaux, des mouettes venaient apparaître et tournoyaient sur les marais. Des voyageurs affairés se montraient sur les routes, qu'encombraient la nombreuse société aristocratique et la population campagnarde, appelée par la solennité du jour.

Le cortége s'était réuni dans la matinée à l'auberge du juif. Il se mit en marche vers dix heures du matin, se dirigeant vers l'hôtel du comté. Un peloton de heyduques, sur quatre de front, bien montés de chevaux bais, le large sabre hongrois à la main, la carabine double sur le dos, se présentaient les premiers. Cette milice hardie devait fournir bientôt à l'insurrection d'excellents hussards. Après elle, venaient deux cents paysans gentilshommes, le sabre à l'épaule, graves et fiers sur leurs petites et maigres montures à longs crins. La plupart avaient des pelisses ou des dolmans flottants de gros drap et des toques à plumes ; les autres portaient le petit chapeau, le gilet et les larges caleçons de l'ancien nomade. Pas un peut-être parmi ces hommes n'aurait hésité à charger seul un régiment de cavalerie, si on l'en eût défié. A leur suite, arrivait la fleur de la noblesse du comté. C'était un luxe incroyable de chevaux superbes, de broderies, d'aigrettes, de peaux de tigres et de léopards. Les brides mêmes des chevaux étincelaient d'argent ou de dorures. Le petit kalpak à long poil était orné de trois plumes de métal précieux, souvent garnies de pierreries d'un prix considérable, du milieu desquelles s'élançait la haute aigrette blanche. Quelques jeunes gens portaient comme dolman une peau de léopard suspendue par des griffes d'or ; la tête de l'animal, aux yeux de diamants ou de rubis, couvrait l'épaule

gauche. Presque tous les éperons étaient d'or. Les bottes elles-mêmes étaient brodées d'arabesques d'or ou d'argent. De magnifiques cimeterres étincelaient; les fourreaux resplendissaient d'émaux et de pierreries. Quelques riches gentilshommes avaient à leurs tuniques des tresses de perles et des boutons de rubis. Tous ces mâles cavaliers étaient à l'aise et se montraient gais et gracieux sur leurs chevaux fringants. C'était bien là cette race superbe de centaures qui jadis broya l'Allemagne sous le pied de ses coursiers. Elle est toujours la même. Elle n'a point perdu de ses vertus guerrières, depuis les temps héroïques de saint Étienne, de Ladislas, des Hunyades, ni depuis l'époque plus récente où, d'un cri : *Moriamur pro rege nostro !* elle remit la couronne impériale et royale sur la tête de Marie-Thérèse et de son fils. Quand il s'agit d'honorer la patrie hongroise, presque tous les Magyars se retrouvent ensemble, quelles que soient leurs opinions. Aussi, l'élite des conservateurs chevauchait-elle parmi le cortége, à côté de ses adversaires acharnés. Chacun semblait avoir oublié les péripéties sanglantes de l'élection. La Hongrie d'ailleurs est bien voisine de l'Orient, où la mort d'un homme ne compte guère; autant par dédain de la vie humaine que par patriotisme, aucune enquête n'avait été faite sur les troubles électoraux.

A la splendeur militaire du cortége venait se joindre

le luxe de particuliers riches et considérables dans le pays, presque tous conservateurs. Des équipages brillants, la plupart à quatre chevaux, défilaient à la suite des cavaliers. Les cochers de ces voitures, toutes découvertes, portaient le costume hongrois, et les laquais dont elles se trouvaient littéralement chargées étaient presque tous habillés en hussards. Le dernier de ces équipages était celui de l'heureux George, les chevaux brillamment harnachés à la hongroise, et les quatre domestiques portant le pur costume du paysan magyar, en drap fin, avec le petit chapeau. George avait revêtu sa belle attila d'apparat en velours vert, à larges tresses et olives d'argent, qui serrait sa taille élégante, et une pelisse richement fourrée flottait sur ses épaules. Le second vice-gespan, Nicolas Szecsey, loyal Hongrois, très-aimé et très-populaire, était à côté de lui.

Le cortége était fermé par un peloton de heyduques, à la tête desquels chevauchait Melzi, qui saluait souvent de son large sabre.

Après avoir vu passer ce brillant et nombreux cortége, le spectateur, s'il n'était pas Hongrois, pouvait éprouver un grand étonnement. Parmi tant de gentilshommes, dont beaucoup avaient occupé des postes considérables dans l'administration, la magistrature ou l'armée, les décorations étaient si rares qu'on n'y comptait que deux croix de Léopold, une seule de

Saint-Étienne et trois ou quatre d'ordres étrangers. On y voyait seulement plusieurs croix de bronze, données en commémoration des campagnes de 1813 et de 1814. A côté de la sienne, Melzi portait la médaille d'or de la bravoure militaire. — Le gouvernement autrichien est sagement parcimonieux de croix; aussi, ses distinctions ont-elles vraiment du prix. De leur côté, les Hongrois ne sont point solliciteurs. Cela explique ce petit nombre de gens décorés, qui contraste d'une manière avantageuse avec la profusion d'étoiles que l'on voit étalées sur les poitrines, dans les pays méridionaux ou en Russie.

Bereny n'assistait point à la fête. Indisposé et chagrin, il était resté au château en compagnie de la comtesse Jeanne. Pauline et Cécile étaient seules venues au chef-lieu.

Après l'installation des nouvelles autorités, on se rendit au banquet. Il fut servi dans la salle des Redoutes, très-vaste local, où se trouvaient dressées des tables de deux cent cinquante couverts chacune. Autour des convives qui étaient tous des hommes, se promenaient les dames en grand nombre. La fameuse musique bohémienne de Zibor remplissait la tribune haute. Elle était composée de trente-six compagnons, uniformément vêtus de longues pelisses bleu-ciel à tresses rouges, de larges pantalons rouges à la turque, et coiffés de kalpaks. Zibor trônait au milieu de ce

peloton basané. Sa longue et soyeuse barbe marquait la cadence, en suivant avec majesté les mouvements du corps et de la main. Aucun de ses exécutants ne savait une note de musique, et cependant ils jouaient avec une précision, une justesse et une expression singulières. Plusieurs fois leurs cuivres sonores enlevèrent aux convives et à la foule des applaudissements frénétiques. — Lederhosen et Aldany occupaient des places d'honneur, à côté des administrateurs magyars.

Au dessert, le vin de Champagne acheva d'échauffer les têtes. Se croyant tout à coup obligé de faire un discours (il n'y avait point jusqu'alors pensé), le brave et naïf Szecsey se leva :

« Que le ciel me confonde si je ne dis pas la vérité, cria-t-il d'une voix formidable. Je prétends que les Hongrois sont de fameux compères, et qu'il n'y a qu'un Magyar pour manier le cheval et le sabre. Ainsi, vivent la Hongrie et les Hongrois, et vivent leurs amis ! vivent les braves gens qui leur ressemblent, comme le baron Lederhosen ! vivent les officiers magyars tels que notre comte Aldany ! Nous étions capables de nous battre bêtement jusqu'à la nuit s'il n'était pas venu nous séparer. Il a eu de bonnes idées et nous a dit de belles paroles. Aussi je propose qu'il soit porté en triomphe. »

Un long hourrah retentit, et le robuste vice-gespan

se baissait déjà pour enlever Aldany, lorsque celui-ci, couvrant le bruit, cria de toutes ses forces en hongrois :

« Compatriotes, le plus hardi cavalier et l'hôte le plus généreux, parmi les nobles Magyars, est celui qui mérite le triomphe : la palme appartient à Szecsey et je la lui décerne. »

Et plus leste que le vice-gespan, il l'enleva sur ses épaules, d'où celui-ci passa, piétinant et se défendant, tantôt debout et tantôt à demi-couché, sur un flot de convives, qui prit le trot en le portant autour des longues tables.

Cette subite manifestation de violente sympathie était d'ailleurs bien sincère. A tous les titres, Szecsey était l'idole de ses compatriotes. Infatigable, hardi et adroit chasseur, homme de caractère jovial et facile, hôte cordial et franc buveur, les paysans sans sourciller le voyaient chasser à travers leurs blés ou au milieu de leurs foins. Tout est permis parmi les Hongrois à un cavalier intrépide, à un hôte généreux, qui donne à tous, à ses amis, à ses voisins, à ses vassaux, des festins pantagruéliques. En faveur de ces qualités, Szecsey, quoique de l'opposition, était même l'ami né des officiers de cavalerie, qui trouvaient plaisir à se faire ses émules, en luttant de témérité avec lui.

L'ovation dont le vice-gespan venait d'être l'objet

termina le banquet, et les assistants se retirèrent pour laisser préparer le bal.

Ce furent Cécile et Pauline qui l'ouvrirent, à dix heures du soir, par la promenade polonaise. La princesse donnait la main à Lederhosen, et Cécile avait l'honneur d'être conduite par Raikocsi.

Les hommes étaient tous en fracs noirs, de mode anglaise; les toilettes des dames élégantes venaient de Paris. Elles étalaient un grand luxe de bijoux et de dentelles. Les garnisons voisines avaient fourni au bal un certain nombre d'officiers, et l'on y voyait figurer la tunique verte et rouge du lancier, à grosses épaulettes, cordons et ceinture d'or, auprès du sévère habit blanc du fantassin et du cuirassier. Le beau régiment de Walmoden-cuirassiers, dont les officiers étaient en partie Anglais, et qui résidait dans deux comtés voisins, s'y trouvait représenté par quelques jeunes gens. Plusieurs hussards promenaient à travers la foule leur brillant uniforme hongrois. Un millier de personnes remplissaient les vastes appartements. Les trente-six musiciens de Zibor faisaient du bruit comme soixante-douze; grâce à cela, on dansait dans deux salles à la fois. Le spectacle était charmant autant que magnifique. En aucun pays certes, on n'eût trouvé réunies un plus grand nombre d'aussi jolies jeunes femmes : presque toutes, en leur qualité de Hongroises, étaient de proportions parfaites,

gracieuses et belles, et l'animation du bal donnait à leurs personnes plus de grâce encore, plus d'expression à leurs traits, plus d'éclat à leur beauté. Les valses et les polkas obtenaient leur préférence : elles les dansaient avec perfection; elles se montraient d'ailleurs presque aussi heureuses dans la mazurka; seulement, dans les danses françaises, elles manquaient de simplicité. La plupart d'entre elles parlaient indifféremment l'allemand, le français et le hongrois; plusieurs causaient en bon anglais avec les officiers de Walmoden. Ceux-ci conservaient, en valsant, la raideur britannique, à moins qu'ils ne fussent Irlandais. Un gentilhomme français et un belge figuraient aussi parmi les jeunes officiers, et il faut avouer qu'ils ne valsaient pas à merveille; les Allemands, les Polonais et les Hongrois excellaient au contraire dans les danses tournantes et de caractère.

Aldany s'effaçait et causait. Lederhosen ne l'imitait point; il dansait comme un jeune homme, et amusait les dames par ses joviales saillies. Mais si belles que fussent plusieurs jeunes filles, la reine du bal était Pauline Bereny. Elle portait un diadème et un collier de diamants, et dans sa riche toilette elle demeurait aussi simple de façons que gracieuse de tournure. Un flot de jeunes galants, parmi lesquels se distinguait George, la suivait sans cesse. Elle ne put longemps retenir Aldany dans ce cercle; le sérieux et

pensif militaire se trouva plus à l'aise auprès de Cécile, dont la mise sévère et la physionomie sans éclat n'attiraient point d'admirateurs.

« Seriez-vous souffrante, chère cousine? lui dit-il, en l'entraînant doucement dans un salon loin de la foule.

— Oui et non, dit Cécile. Je ne souffre que d'une tristesse involontaire, qui m'accable souvent au bal. Ce n'est qu'avec effort que je puis danser, et toutes sortes de pensées sombres viennent m'assaillir au milieu de ce tourbillon joyeux. Je pense alors que je ne suis pas faite pour le monde; et, vous l'avouerai-je, j'aspire en ces moments-là après le repos du cloître, où l'âme peut sans effort goûter la vie vraie, qui se rapporte à Dieu. »

Aldany fit un mouvement. Cécile rougit. Le jeune officier la regardait avec attendrissement et comme avec reproche. Ils gardèrent tous deux quelque temps le silence. Aldany le rompit enfin.

« Moi aussi, je suis triste, dit-il, et entre bien des pensées douloureuses qui m'obsèdent, il en est une que je ne puis chasser. Nous allons évidemment à la guerre civile. Parmi ces joyeux compagnons, si heureux, si unis aujourd'hui, savez-vous ce que je vois? des parents, des amis, qui se battront cruellement, et peut-être demain. Le mouvement hongrois tend à détacher le pays de l'Autriche; il n'en pourra tenter

l'entreprise sans rencontrer une grande résistance de la part des Slaves et des Allemands de Hongrie, sans avoir les troupes impériales à combattre. La lutte sera terrible : les Hongrois, divisés aujourd'hui, se réuniront dès que leur indépendance et leur constitution leur sembleront menacées. Je ne puis les en blâmer qu'à demi..... Ces prévisions funestes m'accablent.

— Cher Paul ! dit Cécile..... Mais que feriez-vous donc dans ces cruelles circonstances ? Il y a quelques semaines, vous nous déclariez que pour rien au monde vous ne trahiriez votre serment à l'empereur. Vous tireriez donc l'épée contre votre frère, contre vos parents, contre vos amis ? Vous pourriez être un des bourreaux de notre patrie, si elle se soulevait ! Ah ! je vous en conjure, réfléchissez avant que l'heure du combat ne sonne, et arrachez-vous à cette funeste position.

— Ma position, chère cousine, je ne la regarde point comme funeste. Je l'ai conquise honorablement, elle me satisfait et j'en suis fier. En donnant au plus jeune d'une famille une plus forte part d'héritage qu'à l'aîné, notre loi hongroise adresse à celui-ci l'exhortation de se distinguer dans une carrière. Depuis ma première jeunesse, moi, j'ai porté l'uniforme, et vous ne sauriez croire comme on s'attache à cette grande congrégation militaire qu'on appelle l'armée autrichienne ; quel esprit d'honneur, de fidélité, de frater-

nité y règne ; comme toutes les races s'y fondent dans le sentiment du devoir ! Quitter le service à l'approche du combat, ce serait une lâcheté, c'est-à-dire une infamie. Je servirai mon prince jusqu'à percer, s'il le faut, des cœurs que j'aime plus que le mien. Ma conscience me l'ordonne, et je lui obéirai jusqu'au dernier soupir.

— Cela n'est pas possible, s'écria Pauline. Non, vous ne seriez pas aussi cruel qu'il vous semble pouvoir l'être. L'ambition qui vous domine vous égare à votre insu. Vous êtes d'une grande race militaire, le descendant d'un chef de tribu, compagnon d'Arpâd. Le sang guerrier vous bout dans les veines, et vous prétendez, comme les palatins vos ancêtres, monter jusqu'aux plus hauts honneurs, sur les cadavres de vos ennemis renversés.....

— Non, dit Aldany ; non, ce n'est pas cela.

— Ah ! ne niez pas, dit Cécile, ne niez pas; il y a quelque chose de ces sentiments au fond de votre âme. Votre zèle et vos études militaires le décèlent. Considérez pourtant, mon cher cousin, ce que vous abandonnez pour cette vie de soldat : le bonheur d'une existence toute nouvelle pour vous et charmante, de grandes choses à entreprendre, un bien incontestable à réaliser. Tout cela, vous le rencontreriez dans un dévouement sans partage à votre patrie et dans l'attachement à son sol. Vos deux seigneuries de

la haute Hongrie peuvent se passer de vos soins, mais du côté du Banat, où est la troisième, une contrée tout entière aurait le plus grand besoin de vous, cher Paul, de votre intelligence et de votre fortune, de votre autorité, de votre direction. Elle se trouve périodiquement ravagée par les affreuses inondations de la Kœrœs ; le sol, fait pour la fertilité, n'y produit presque rien, et les habitants sont très-misérables. Cependant les quatre à cinq mille braves gens qui peuplent le village d'Œden-Falva vous doivent par année plus de soixante mille journées de travail, et vous possédez près de là une grande forêt : ni les matériaux ni les bras ne vous manqueraient pour mettre désormais à l'abri des eaux vos terres et celles des pauvres paysans, et pour assurer ainsi à la culture une étendue de pays considérable. Enfin vous pourriez vous instituer, au milieu d'une population découragée et sans initiative, le promoteur des progrès industriels et agricoles. Mais sans votre impulsion, qui sait quand tout ce bien se réalisera ? Votre dévouement vous serait largement payé cependant ; on vous bénirait de génération en génération. Continuerez-vous donc d'assister inactif à la ruine et à la désolation de tant d'excellentes gens ? Les habitants d'Œden-Falva sont de cette pure race hongroise, loyale, généreuse, hospitalière, attachée à ses maîtres et au sol, à laquelle il ne manque qu'un

peu d'esprit industrieux pour être admirable en toutes choses. Vous voyez ce que vous feriez en le lui communiquant. A la faveur d'un tel rôle, votre voix, dans les rangs de la noblesse, où chacun est aussi libre que le roi, serait écoutée avec respect et deviendrait prépondérante, et, tout en restant royaliste, vous rendriez plus de services véritables à la maison régnante, en cette qualité de magnat agriculteur, qu'à la tête d'un régiment de cavalerie.

— Bonne et généreuse Cécile, dit Aldany, votre belle âme sait rendre séduisante une tâche bien ardue ; cette tâche d'ailleurs, je l'ai déjà plus d'une fois entrevue, et je sens qu'un jour il me faudra l'accomplir. Mais je ne croirai jamais devoir renoncer pour cela à ma carrière militaire, que j'envisage de plus haut que vous ne le présumez. J'espère parvenir aux grades supérieurs, et je le désire, parce que je crois à la mission de l'Autriche. Quelle puissance, si ce n'est l'Autriche, arrêtera les envahissements de la Russie et les progrès de la révolution ? Déjà, dans son immense essor, la Russie touche presque aux Indes ; elle écrase de sa pression toujours plus lourde Berlin, Constantinople et Stockholm. Déjà la France et l'Italie sont, comme notre Hongrie, à quelques jours peut-être des plus grandes crises révolutionnaires. L'avenir prochain nous menace des républicains à Paris, puis à Rome, et des Russes à Constan-

tinople. J'ai foi dans la maison d'Autriche. Elle combattra encore pour le salut de l'Occident, comme au temps où elle l'a préservé de la domination des protestants et de celle des Turcs. Peut-être commanderai-je une division, une brigade, quand ces événements s'accompliront; je ne vois rien de mieux à faire en ce monde que de verser mon sang avec profit pour cette cause sainte. Je tâcherai de la servir jusqu'à mon dernier jour, si la maison impériale remplit courageusement son devoir.

— C'est une noble ambition, j'en conviens, dit Cécile avec un soupir; puissiez-vous donc ne regretter jamais de n'avoir pu accueillir les avis et les exhortations d'une pauvre petite personne qui se trompe peut-être, mais que les meilleurs sentiments animent! »

Aldany s'empara de ses mains; il était ému, et ne put répondre.

L'orchestre, en ce moment, se faisait entendre avec un redoublement d'éclat. Les deux jeunes gens se sentaient remplis d'un trouble singulier; ils demeuraient silencieux. La solitude aggravait leur embarras. Cécile prit le bras d'Aldany et regagna avec lui les salons bruyants du bal. Pauline, au bras de Lederhosen, les cherchait.

« Venez donc, leur dit-elle, venez voir l'entrée du

quadrille hongrois. Ce sera charmant, la Zichy y sera ravissante. »

Les deux jeunes gens rentrèrent dans une des salles avec le colonel et la princesse. Les quatre couples hongrois étaient déjà en place. Les hommes, beaux et jeunes, portaient de légers costumes magyars, dessinant leurs sveltes formes; d'énormes éperons à doubles molettes grésaillaient à leurs bottes; ils avaient la toque en tête et le cimeterre au côté. Les quatre jeunes filles étaient réellement charmantes avec leur petite coiffure à aigrette posée sur l'oreille, leur corsage à brandebourgs, leurs doubles jupes très-larges et leurs jolies bottines brodées. Sur un rhythme à la fois grave et martial, la danse commença. Les cavaliers, le buste immobile, les bras croisés, marquèrent d'abord la cadence à grands pas, en heurtant leurs talons, puis s'élancèrent, soit ensemble, soit tour à tour, et décrivirent, avec une profusion de sauts et d'entrechats, toute sorte de figures difficiles. Au milieu de ces rapides évolutions de jambes, le visage et le corps gardaient leur martiale raideur. Les danseuses ne s'agitaient presque pas; elles tournaient doucement, avec grâce, en suivant discrètement les cavaliers. Enfin, après un redoublement de bonds frénétiques, pendant lesquels la main frappait le fourreau du sabre et les talons se heurtaient avec un bruit furieux, chaque danseur enleva

sa dame, et s'agenouillant, la mit sur son genou. Des applaudissements prolongés remercièrent les beaux couples. Trois des danseuses étaient brunes; elles étaient belles toutes trois et toutes trois admirées; l'autre, blonde, aux grands yeux bleus ombragés de longs cils noirs, avait un charme singulier et captivait tous les regards. C'était la gracieuse baronne Zichy.

Cet intermède fut suivi de la danse à la corbeille. Deux danseurs se présentent à une jeune personne; elle accepte l'un et elle donne à l'autre une corbeille[1] qu'il est obligé de tenir jusqu'à ce qu'une autre danseuse le vienne délivrer. Les jeunes Hongroises ne laissèrent pas échapper cet innocent moyen de manifester leur patriotisme : ce fut aux officiers qu'elles donnèrent la corbeille.

On avait passé minuit; le bal cessa et l'on alla souper. La venaison, les jambons, les volailles farcies, des vins de toute sorte et surtout le vin de Champagne furent servis à profusion. Le lendemain matin, longtemps après le départ de la brillante foule, une trentaine de jeunes gens, parmi lesquels trois officiers, se trouvaient encore à table, et leurs voix enrouées se refusaient à continuer les chants. Deux des combattants, un officier et un Hongrois, succom-

[1] On connaît l'expression allemande : *Il a reçu la corbeille*, pour dire : Ce prétendant a été repoussé.

bèrent à l'ivresse et au sommeil. On les coucha côte à côte, après leur avoir noirci la figure. Quelques heures plus tard, leurs malins camarades les vinrent réveiller, afin de jouir de leur stupéfaction en se voyant chacun un nègre pour compagnon de lit.

X

LES FRÈRES DE CROIX

Pendant qu'il rentrait chez lui, sortant du bal de Nyirfalu, un souvenir irritant troublait la joie de George. Tout en considérant avec complaisance ses superbes chevaux, si fringants et si dociles, il ne se rappelait pas sans une amère colère les trois cents florins qu'il avait dû payer pour les recouvrer et l'insolente injonction qui lui avait été faite de ne laisser les larrons que trois mois en prison, sous peine d'incendie et de dévastation complète de ses propriétés. Il s'était gardé de rien apprendre de cela à Melzi, redoutant l'indiscrétion de son zèle. S'il eût pu découvrir tous les auteurs de la menace, il n'eût pas manqué de les faire arrêter; mais cette énigmatique signature : *les frères de croix,* le déroutait et l'inquiétait. Nul doute que Philippowitch et Jenskô ne fussent du nombre des signataires; seulement, l'un habitait la Transylvanie, en dehors de la juridiction du comté, et d'ailleurs chacun de ces deux hommes redoutables,

pleins d'ascendant sur les leurs, avait assurément plusieurs dangereux associés. Le vice-gespan n'ignorait point que des menaces du genre de celles qu'on lui avait écrites avaient été souvent exécutées, et il savait qu'à sa place pas un juge des environs n'eût probablement essayé de résister. Il s'indignait cependant à la pensée de céder ainsi.

Il était parti tard du chef-lieu, et la nuit, une nuit obscure, était venue avant qu'il n'eût traversé la forêt de Nyirfalu, que la route coupait dans toute sa longueur. Vers le milieu de ce grand bois, il aperçut un feu à peu de distance du chemin. Une douzaine d'individus d'aspect peu rassurant se tenaient assis à l'entour, et plusieurs chevaux se trouvaient attachés à des arbres. Raikocsi, qui conduisait lui-même sa voiture, jugea prudent de mettre ses chevaux au galop. Tout à coup ils se heurtèrent contre les branches d'un grand arbre jeté en travers du chemin, et y demeurèrent enchevêtrés. Les hommes du bois s'étaient approchés jusqu'à une quinzaine de pas; l'un d'eux, portant un tison, s'avança. « Ne craignez rien, dit-il en hongrois; ce n'est pas *encore* pour vous que nous nous trouvons ici; mais *souvenez-vous des frères de croix!* » Prenant aussitôt les chevaux de devant par la bride, il les dégagea et leur fit tourner l'arbre renversé; plus loin la route était libre. « *Souvenez-vous!* » répéta l'homme; et une balle percée siffla à une

quinzaine de pieds au-dessus de l'administrateur. Ses chevaux effrayés se lancèrent au grand galop et faillirent s'emporter; il ne se hâta pas de modérer leur allure.

Il n'avait reconnu Philippowitch dans aucun de ces ennemis ; leur nombre augmenta ses soucis et ses hésitations.

Quelques jours plus tard, le juge qui l'avait remplacé lui vint faire visite. C'était un gentilhomme des environs qui avait déjà mangé deux héritages en joyeuse compagnie; on l'avait élu magistrat afin de lui fournir des moyens d'existence, en attendant qu'il lui advînt une troisième succession.

« Le fiscal, dit-il à George, ne se croit pas bien assuré de la culpabilité des trois individus que Melzi accuse d'avoir volé vos chevaux ; si vous ne tenez pas absolument à les garder en prison, nous les mettrons en liberté. Ils ont subi déjà deux mois de détention préventive, aux fers, dans la saison la plus rigoureuse : ne serait-ce pas assez? »

Raikocsi rougit de colère.

« Ce sont des scélérats, s'écria-t-il; je regrette de ne leur avoir pas fait donner cent coups de trique sur les caleçons..... Cependant, puisque les preuves manquent, on fera bien cette fois de les relâcher. Recommandez-les à Melzi; qu'il les *repince* à la première occasion.

— Je n'y manquerai pas, » répondit le nouveau juge. Et il se dit à part soi : « L'affaire ne sera pas mauvaise; il paraît que les coquins ont encore de l'argent. »

Après la provocation, le défi de Melzi à Philippowitch et l'espèce de menace de celui-ci à Melzi, le berger Stankô et ses deux compagnons avaient cru causer au chasseur d'ours une très-agréable surprise en volant sans l'en prévenir les chevaux du juge. Philippowitch, à leur grand étonnement, leur imposait une détention de trois mois pour avoir volé ces chevaux sans son ordre. Cette réprobation leur sembla cruelle et la peine un peu dure. Sacrifiant donc la moitié des 300 florins que Philippowitch leur avait envoyés, ils avaient fait plaider leur innocence, et ils sortirent ainsi de prison.

Le soir même de sa libération, le vieux Stankô la célébrait à l'auberge d'Abraham. Il tenait une bouteille à chaque main, et chantait à tue-tête, au milieu des paysans qui trinquaient avec lui. Sa joie bientôt alla jusqu'à l'ivresse. Il chantait aussi fort que quatre et dansait comme un jeune homme. Il mit l'auberge entière en branle; vingt paysans, se prenant tout à coup la main, se livrèrent à une ronde désordonnée; enfin, quand il fallut se quitter, Stankô, à la demande générale, exécuta la danse du *juhasz*[1], dans laquelle

[1] Berger.

l'acteur, un bâton à la main, cherche à figurer les diverses scènes de la vie du berger. On se sépara en tumulte.

Raikocsi fut aussitôt informé de ces scènes ; il eut grand'peine à s'endormir. Sa fierté de gentilhomme, de Hongrois, de haut fonctionnaire, se trouvait profondément froissée, et il méditait aux moyens d'atteindre Philippowitch.

Celui-ci, de son côté, gardait bon souvenir de sa torture et des outrages de Raikocsi.

VIE DE GARNISON

Édouard Aldany venait d'arriver chez son frère; celui-ci attendait à dîner ce jour-là les habitants de Szamosvar.

Dans la matinée, il alla présenter Édouard à Lederhosen, qui ne le connaissait pas encore. Le colonel occupait dans la ville une vaste maison. Il avait dans ses écuries six chevaux de selle et trois chevaux de voiture. La plupart des colonels de cavalerie possèdent au moins ce nombre de chevaux, pour lesquels ils reçoivent huit rations de fourrage.

« Monsieur le baron est dans la sellerie, » dit Fedor aux visiteurs.

Ce bâtiment, avec la remise, occupait un côté de la cour. La porte était ouverte. A sa grande surprise Édouard vit le colonel en jaquette de chasse, assis sur un banc, un pistolet armé à la main. Celui-ci fit signe aux deux frères de s'arrêter et visa soigneusement. Le coup partit, et il bondit en avant :

« C'est cela, » dit-il ; et il présenta fièrement aux jeunes gens... une queue de souris. Un morceau de pain était fixé à la pointe d'un éperon, sur une planche, trouée par plusieurs balles, de même que le mur.

« Quelle diable de chasse fais-tu là, mon bon ami? demanda Paul ; je ne te savais pas chasseur de souris.

— C'est une chasse nouvelle, dont je m'applaudis beaucoup, répondit le baron. Fedor se plaignait des ravages de ces dames dans sa sellerie ; j'ai imaginé de leur donner un simple avertissement en leur coupant la queue. Jusqu'à présent, je n'ai guère manqué mon coup. Qu'importe le poids du gibier, quand il n'y a pour le tirer ni dangers ni difficultés à vaincre; j'aime mieux rendre une souris courtaude de cette manière-là, que de massacrer un pauvre cerf dans une chasse gardée. »

On entra dans une petite cour entourée de loges. Aussitôt une douzaine de chiens de diverses races accoururent, sautant autour de leur maître avec toute sorte de démonstrations bruyantes d'amitié. L'énorme basse-taille des deux griffons dominait parmi les jappements discordants, chers au cœur du colonel. Celui-ci fit admirer ces grands chiens courants, ainsi que deux braques anglais, au poil doré et fin, dont Falk prenait un soin particulier. Comme ce

serviteur parut en ce moment, les braques lui sautèrent au cou en l'accablant de caresses.

« Les chiens engraissent et je m'alourdis, dit le petit chasseur ; il y a cinq jours que nous n'avons chassé.

— Sois tranquille, dit Lederhosen, nous nous en dédommagerons cinq jours de suite, aussitôt que le permettront les affaires du régiment. »

Falk et Fedor étaient vêtus comme le colonel de leur vieille tunique styrienne de chasse. Sous la sienne Lederhosen avait une veste et un pantalon d'uniforme.

L'écurie fut ensuite visitée. Elle renfermait de fort beaux chevaux, deux surtout, très-grands arabes, provenant du haras impérial de Babolna, où le commandant Herbert était parvenu à créer une race pure, haute et membrée, provenant de mâles et de femelles du meilleur sang du Yemen. Édouard caressa ces magnifiques coursiers, admirables d'encolure, et d'humeur douce et familière, comme des animaux accoutumés à être bien traités.

On entra ensuite dans le salon, à la porte duquel se tenait un vieux laquais en livrée grise, serviteur de Lederhosen depuis bientôt vingt ans. Le baron, demeuré célibataire, était meublé en garçon et un peu à la turque : un divan de tapisserie entourait presque toute la pièce ; des trophées d'armes en ornaient les murs, avec des tableaux de chasse et de

bataille. Des peaux d'ours, de loup, de cerf et de chevreuil couvraient le sol. Après avoir causé cordialement et fumé dans de longues pipes d'écume, on se sépara, en prenant rendez-vous pour onze heures chez le comte Paul Aldany.

De retour chez lui, Paul, en attendant ses hôtes, alla donner un coup d'œil au champ de manœuvres, situé près de sa demeure. Un escadron, commandé par le capitaine Stercowicz, se trouvait sur cette esplanade, dont une partie était affectée aux manéges séparés par des clôtures de quatre pieds de haut. Les régiments de cavalerie légère en Autriche comptent environ quinze cents chevaux, divisés en huit escadrons, que commandent autant de capitaines en premier. Le plus ancien de ces capitaines, les majors et le lieutenant-colonel dirigent chacun une division de deux escadrons. Le corps d'officiers compte une cinquantaine de membres. Lorsqu'ils se trouvent réunis dans la même garnison, tous ces officiers prennent leurs repas ensemble, et vivent en camarades, quel que soit leur grade. Les cadets (aspirants - officiers) sont admis parmi eux. Tous les officiers et cadets de la division d'Aldany vivaient à sa table, moyennant une faible rétribution que le lieutenant-colonel, pour les mettre à l'aise, acceptait d'eux pour son cuisinier. Simple et cordial dans ses relations de famille militaire, Paul tenait en même temps avec fermeté à la régularité

du service; mais il n'aimait pas le capitaine Stercowicz, dont le caractère était fort différent du sien, et il surveillait sévèrement cet officier.

Quand Aldany, à cheval, arriva aux manéges, ils offraient l'aspect le plus animé. Des recrues, des remontes, des classes de vieux cavaliers les occupaient. Les uns allaient au pas, d'autres au trot, d'autres au galop; partout des commandements, des instructions, le mouvement. Dans l'un de ces petits enclos, cependant, des cavaliers de première classe étaient alignés, immobiles. L'un d'eux tenait un cheval dont le maître couché par terre recevait des coups de bâton. Stercowicz, qui ordonnait l'exécution, n'avait pas vu d'abord approcher Aldany; aussitôt qu'il l'aperçut, il dit au lancier : Relève-toi, et à cheval. » Le vieux troupier reboucla son sabre; de grosses larmes ruisselaient sur sa moustache grise. Le caporal qui venait de frapper remit à son côté le bâton de coudrier dont il s'était servi à regret.

« Vous voyez, monsieur le lieutenant-colonel, dit le capitaine Stercowicz, un entêté, un soldat indiscipliné, qui s'obstine à se faire punir, espérant lasser ma patience. Je lui ai donné un excellent cheval; il le fait galoper à faux chaque fois qu'on commande le galop de gauche. Je lui ai déclaré qu'il recevrait dix coups de bâton à chaque manœuvre, aussi longtemps que son cheval galoperait ainsi. C'est la troisième fois

qu'il se fait châtier; nous verrons lequel de nous deux se fatiguera le plus vite.

— Je fais pourtant tous mes efforts, bégaya le vieux soldat; mais je ne peux pas réussir.

— Silence! s'écria Stercowicz; qui vous a permis de parler?»

La figure rustique du soldat respirait l'honnêteté; celle de Stercowicz, fine et distinguée, était gâtée par une expression altière et un regard faux. «Ni sincérité, ni bienveillance, ni humanité,» pensa Paul.

Il examina la monture du cavalier:

«Elle a un éparvin peu saillant, dit-il, mais qui doit la gêner dans le galop. Strasnicki, montez ce cheval.»

Un jeune sous-officier, excellent cavalier, enfourcha la bête.

«Faites-le galoper à gauche, et sur le bon pied; sinon, je vous mets aux arrêts.»

Étonné et blessé de cette brusquerie, le maréchal des logis rassembla vivement le cheval, et l'enleva vigoureusement, avec beaucoup de méthode et d'adresse: la bête galopa faux. Il recommença: elle galopa faux. Ce ne fut qu'après trois tours de manége et plusieurs saccades infructueuses, que l'animal, cédant à une force habile, s'élança du bon pied; mais aussitôt il boita un peu.

«Halte! commanda Paul. Tu vois bien qu'il galope

à gauche, mon pauvre Pavelko, dit-il au vieux soldat. Strasnicki, je vous remercie, et je vous demande pardon de vous avoir brusqué tout à l'heure; vous êtes le plus adroit de nos cavaliers. »

Puis, lançant un regard sévère au commandant, qui avait parfaitement compris la leçon, il s'éloigna en silence.

« Un cheval à réformer et un pauvre diable à prendre pour soldat d'ordonnance, se dit-il; que ne m'est-il possible d'ajouter : un capitaine à congédier! Quand donc nos officiers respecteront-ils les intentions formelles de l'empereur, qui recommande avec tant de raison que les punitions corporelles soient très-rarement infligées, et appliquées uniquement aux actes infamants ou aux plus graves infractions à la discipline?.... Si Cécile avait été témoin d'un châtiment si humiliant et si peu mérité! » se dit-il plus rêveur.....

Il songea à ses hôtes, et tourna son cheval vers la route par laquelle ils devaient venir. Une demi-heure après, il rencontra leur calèche.

Aldany aimait l'élégance et le grand air; aussi, abandonnant le logement que le comté mettait à sa disposition, avait-il loué une sorte d'hôtel qu'il avait fait meubler et décorer selon ses goûts. Ses laquais portaient une livrée bleue, galonnée d'or, et un superbe chasseur bohême avait endossé, en l'honneur

des hôtes attendus, son habit vert à baudrier d'or et à grosses épaulettes. On remarquait dans le salon plusieurs portraits de princes et de comtes de la maison Aldany. Le bisaïeul de Paul, jadis palatin de Hongrie, rappelait par trois portraits différents les vicissitudes de sa patrie et le sort des Hongrois à différentes époques. Très-jeune, il était peint la tête rasée, sauf la mèche appelée mahomet, et vêtu d'une pelisse à la turque. Plus âgé, il portait le costume hongrois et une énorme moustache; sa face brunie décorée d'une cicatrice attestait la vie des camps. Sur la fin de sa carrière, le même magnat devenu courtisan autrichien se montrait sans moustaches, poudré à blanc, avec les ailes de pigeon et l'habit à la française. Dans la salle à manger s'alignaient des dressoirs garnis ou plutôt chargés d'argenterie massive, ainsi que des armoires à glace pleines d'armes de prix.

La princesse complimenta son cousin sur le bon goût de son ameublement, la belle qualité de ses tapis et la richesse de sa vaisselle. Il fallut la promener dans tout le logis, et elle demanda même à aller visiter les chevaux; mais Paul lui dit que dans l'après-midi, si elle le désirait, il les ferait monter devant elle. On rentra au salon.

Les officiers et les cadets de la division étant alors arrivés chez leur chef furent présentés par lui au comte et à sa famille. Outre Stercowicz, qui était Slo-

vaque, il y avait parmi eux un capitaine de la haute Autriche, soldat de fortune, déjà vieux, nommé Mandel ; un baron morave, le fils d'un banquier de Prague, un comte wurtembergeois nommé Blankenheim, un gentilhomme polonais, un noble italien, deux gentilshommes hongrois et le fils d'un fabricant de Vienne. Les autres officiers et cadets se trouvaient ce jour-là absents. Édouard Aldany était entré avec Stercowicz, très-attentif à lui plaire. Lederhosen arriva au bras du vice-gespan Szecsey, et la société se trouvant alors au complet s'attabla gaiement.

« Notre ami Szecsey vient de remporter un nouveau triomphe, dit le colonel.

— Ah ! ah ! contez-nous cela !

— Non pas moi, dit Szecsey, mais mes levriers hongrois sur les levriers écossais du baron Vorczi.

— Et comment ?

— Nous avons pris, lui et moi, chacun quatre levriers et emmené trois amis, et nous sommes venus chercher des lièvres impartiaux à Derecske.

— Des lièvres impartiaux ?

— Mais sans doute : des lièvres et un terrain inconnus à nos chiens. Nous sommes descendus tous chez le curé, qui n'attendait personne. Il a été ravi de la visite, et nous avons passé la nuit à table, car les cartes sont venues après le souper. A la pointe du jour, on a monté à cheval, et la victoire a été promp-

tement décidée. De six lièvres lancés, cinq ont été pris par mes levriers. Vive la Hongrie !

— Ni bras ni jambes cassés? dit-on.

— Non. Le terrain est excellent. On y trouve à peine quelques douves et des marécages sans profondeur.

— Votre enjeu était-il élevé?

— Vingt-cinq ducats. Je les ai partagés entre mon piqueur et la servante de notre hôte. C'est pour la gloire de la race hongroise que je combattais, et je suis heureux d'avoir vaincu. »

On félicita le digne administrateur de ce nouveau fleuron à sa couronne cynégétique.

« Ah! dit Nemrod-Lederhosen, c'est une bien autre chasse qu'il faudrait faire, digne Szecsey, et ce n'est pas à Derecske, messieurs, qu'il la faudrait faire. Mon cher Bereny possède une forêt admirable au pied des Karpathes. Elle ne rapporte presque rien; c'est pour cela précisément qu'elle est magnifique : futaie et taillis y poussent comme ils veulent; là rien de civilisé. Je suis persuadé qu'elle abonde en gros gibier, en chevreuils, en sangliers, en cerfs.

— Eh bien, dit Bereny au colonel, entends-toi avec notre bon Szecsey, pour y organiser au plus tôt une chasse selon tes désirs. Trente chasseurs, cent cinquante traqueurs bien choisis, et vous trouverez là,

pour deux ou trois jours, une besogne fort agréable. »

On remercia, on applaudit, et l'on nomma Szecsey grand organisateur de la chasse.

Cet exercice est la consolation des officiers dans les tristes garnisons de la basse Hongrie, et nulle existence ne serait plus maussade que celle de ces hommes élevés la plupart au sein de l'opulence, s'ils ne prenaient parfois cette enivrante distraction. Mais encore leur serait-elle un secours impuissant s'ils n'avaient surtout la vraie vocation militaire. La cavalerie, divisée habituellement par compagnies et pelotons, est répartie entre les villages, où l'officier habite une chaumière. Cependant, de telles mœurs règnent parmi cette armée, que ses officiers estiment leur condition bien préférable à celle des autres officiers dans les armées étrangères. Le service terminé, tous se retrouvent camarades; aucun n'éprouve la moindre gêne devant ses supérieurs, devenus alors ses amis. Chacun jouit de la plus grande liberté. D'ailleurs, on se visite beaucoup; et la chose est facile, car un simple lieutenant, recevant trois rations de fourrage et ayant un domestique, peut entretenir sans forte dépense deux ou trois chevaux de selle, deux chevaux de voiture et même un cocher. Ces avantages procurent bien des jouissances. C'en est une bien grande entre autres que de parcourir, de nuit, de jour, ces belles steppes, où rien n'arrête l'œil du

cavalier ni le pied du cheval, où l'homme se sent le maître de la nature et de l'espace ; et quand au bout de ces longues promenades il y a une maison hospitalière, des cœurs chauds et des visages souriants, la route paraît joyeuse et le but est délicieux.

Il faut l'avouer pourtant, il est des garnisons d'une tristesse mortelle. A moins qu'il ne s'y trouve un couvent de capucins, un ministre protestant ou un curé catholique, on n'y a d'autre société que celle des *betyars* ou de pauvres petits employés. Lorsque les pluies de novembre ou le dégel ont entouré le logis comme d'un lac de boue, l'équitation n'est guère praticable. On est emprisonné tout seul dans un déplorable gîte, masure souvent mal close, avec un poêle qui l'enfume, tandis que le vent au dehors menace de renverser la baraque.

L'officier le plus riche et le plus mondain n'est nullement garanti d'une pareille résidence; c'est même en vue de ceux-là en partie que le gouvernement fait courir ses cavaliers de village en village. Le séjour des villes les amollirait : ils négligeraient le service, et probablement s'adonneraient à des dépenses excessives. Ce dernier inconvénient serait grave. Les dettes, dans l'armée autrichienne, brisent la carrière d'un homme. L'officier, s'il ne parvient à les payer, est impitoyablement cassé et même emprisonné. Ces pérégrinations sont elles-mêmes oné-

reuses aux militaires qui n'ont de ressources que leur solde; mais en Autriche, presque tous les officiers de cavalerie possèdent de la fortune.

L'honnête capitaine Mandel n'était pas de ceux-là, et son budget lui semblait souvent court. Sans avoir le mauvais goût de s'entretenir à table, en face de la princesse, de Cécile et de Jeanne, d'affaires de régiment, on vint pourtant à parler des déplacements trop fréquents de l'armée et des frais qu'ils occasionnaient.

« Vous pouvez supporter cette dépense, messieurs, dit Mandel; mais elle est ruineuse pour les pauvres officiers tels que moi.

— Je l'avoue, dit Aldany. Notre empereur n'est pas riche. Voilà des messieurs qui ne veulent pas lui payer un sou; mon frère pas plus que les autres nobles hongrois. Malgré la pénurie financière, j'espère qu'on améliorera bientôt notre solde [1]; mais qu'on le fasse ou non, nous n'en servirons pas moins fidèlement.

— Certainement, dit l'officier italien, nommé Castelnuovo; nous avons un peu la nature des chiens, qui préfèrent à toute autre la main de leur maître, fût-il un pauvre aveugle.

— Je n'y contredis pas, reprit Mandel, et moi aussi

[1] La solde a été augmentée.

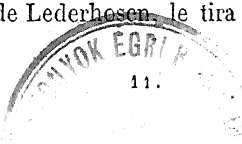
j'aime notre empereur et me sens attaché à mon état. Cependant, si j'avais seulement le quart de la fortune de Blankenheim ou la dixième partie de celle de notre cadet Œdenbourg, je ne me promènerais pas longtemps à travers les garnisons de la basse Hongrie.

— Le jeune prince Œdenbourg n'est donc pas encore officier? demanda Jeanne.

— Non, madame, répondit le colonel. Il n'a pas encore deux ans de service accomplis. Mais il ne s'impatiente nullement de l'attente de son premier grade; au contraire, il s'amuse parfois de sa position modeste. Il y a quelques jours, son intendant en chef lui arrive d'Autriche pour lui soumettre des comptes. L'intendant, personnage qui a un traitement de 2,400 florins, se présente habillé de noir et cravaté de blanc. Le prince l'attendait vêtu d'une casaque de toile de soldat et perché sur un chariot de fourrage. Voilà le pauvre régisseur tellement surpris qu'il n'en peut ouvrir la bouche, et qu'il prend un air de compassion..... Le prince éclate de rire; il en a ri vingt-quatre heures. »

On fit comme le prince, pendant quelques minutes; puis on se leva de table, et on passa au salon pour prendre le café.

Aldany, s'approchant alors de Lederhosen, le tira un peu à l'écart et lui dit :



« Mon cher Fritz, j'ai assisté ce matin à une nouvelle brutalité de Stercowicz. Quelle que soit sa capacité, cet homme n'est pas fait pour le commandement; si je n'avais craint pour la discipline, je lui aurais adressé une sévère semonce devant sa troupe. Je vais prendre pour cavalier d'ordonnance le pauvre Pawelko qu'il punissait sans raison. Mais accorde-moi [1] la grâce du brigadier Stelnicki; les injustes sévices de Stercowicz ont causé sa désertion. »

Les colonels autrichiens jouissent d'un magnifique privilége, celui de faire grâce aux condamnés. Dans la plupart des cas, ils peuvent même annuler la sentence de mort.

— Stelnicki a été jugé ce matin en conseil de guerre, répondit le colonel; je le gracierais tout à fait s'il n'avait résisté le sabre à la main au détachement d'infanterie qui l'arrêta. Il est condamné à quinze ans de fers; je commue sa peine en cinq ans de prison. C'est en conscience tout ce que je puis faire pour lui et pour toi. Mais dis-lui que si l'on est content de sa conduite, je lui donnerai à sa sortie de prison un petit emploi dans mes domaines. Je partage du reste ton opinion sur Stercowicz et je ne le proposerai pas

[1] Dans l'armée autrichienne, les officiers du même grade se tutoient. Le capitaine Mandel tutoyait même son lieutenant-colonel, parce qu'ils s'étaient connus tous deux lieutenants.

pour le grade de major. Le vieux Mandel me convient beaucoup mieux que lui. »

Les deux chefs s'entretinrent quelque temps encore de Stercowicz et de Mandel. Au salon, on se divertissait. D'abord on fit de la musique ; deux officiers tinrent successivement le piano ; le comte Blankenheim prit ensuite une guitare[1] et chanta plusieurs morceaux de Schubert avec beaucoup de méthode et d'expression. Puis Castelnuovo, gros joufflu aux yeux saillants, passant derrière une porte, reparut affublé de costumes improvisés, et chanta à son tour plusieurs morceaux bouffes du répertoire italien, avec une remarquable verve comique. Les dames rirent beaucoup de ses grimaces et admirèrent sa voix.

On quitta le salon assez vite, car la journée était belle. On se promena, et l'on arriva près d'un champ de vaste étendue, entouré d'une palissade et transformé en manége. L'écurie du lieutenant-colonel, qui précédait ce champ, renfermait alors onze chevaux, sept de selle et quatre de voiture. Six des plus jeunes officiers enfourchèrent des coursiers superbes, les uns anglais, les autres allemands, et Szecsey monta un grand bai à tous crins. Avant de se mettre en selle, il alluma une grosse pipe d'écume.

Les officiers exécutèrent au trop et au galop, avec

[1] Les Allemands tirent grand parti de la guitare, de même que les Espagnols.

beaucoup d'habileté, d'aisance et de grâce, des voltes et des figures. Coup sur coup, ils faisaient des traversés à droite et à gauche. Les chevaux allemands s'y prêtaient avec plus de facilité que les anglais; les uns et les autres néanmoins étaient parfaitement dressés. Cela durait depuis un grand quart d'heure, et Szecsey, tout en galopant avec négligence autour du manége, commençait à s'impatienter.

« Je n'entends rien à ces *fignoleries*, dit-il; mais je suis homme à vous tenir tête dans une course aux barrières. J'en aperçois quatre le long de la piste qui fait le tour de l'enclos; si vous le voulez, nous allons les franchir.

—Très-volontiers, répondirent les jeunes officiers; lorsqu'il fait beau, nous les sautons souvent. Il y a un très-large fossé derrière cette dernière barrière; celle qui est un peu plus haute que les autres; ne l'oubliez pas. »

Les cavaliers s'alignèrent, et partirent ventre à terre au signal donné par la princesse. Immédiatement Szecsey prit la tête; il fut suivi de près par les allemands, mais dès le premier tournant, les anglais avaient dépassé ces derniers. Comme le vice-gespan abordait la troisième barrière, un grand coursier noir l'atteignit; sa monture effarouchée sauta de côté et essaya de se dérober, mouvement imprévu qui fit tourner la selle. Mais se cramponnant vigou-

reusement aux crins, Szecsey se remit d'aplomb, maintint l'animal de ses jambes nerveuses, l'éperonna jusqu'au sang, et, poussant un heirah ! accompagné d'un juron, comme s'il avait couru le lièvre, il franchit, pareil à l'éclair, la dernière barrière et le fossé, qu'il passa de front avec le grand coursier noir ; puis, tournant brusquement sa monture, blanche d'écume, il l'amena au triple galop vers les dames, et l'arrêta sur les jarrets, à dix pas d'elles. Quoiqu'il eût la selle sous le ventre, le cheval ne put remuer ; il resta immobile, respirant à peine sous la pression de l'écuyer, qui l'enlaçait et qui fumait tranquillement sa pipe. L'œil de Szecsey et sa brune physionomie rayonnaient de fierté.

« Voilà, dit Lederhosen enthousiasmé, voilà de l'équitation hongroise. Lequel de nous, messieurs, serait capable d'en faire autant ? Parlez-moi d'un cavalier que rien ne démonte.

— Rien qu'un cheval renversé, dit Szecsey. Contre cet accident, il n'y pas de remède ; il faut bien le subir. Mais cela n'est pas si terrible : j'ai roulé une trentaine de fois par terre, et je n'ai eu que quatre fractures, desquelles je ne me ressens pas trop. »

Chacun félicita Szecsey, qui complimenta les officiers, cavaliers en effet excellents.

L'équitation est avec la chasse un des passe-temps de garnison de la cavalerie autrichienne. On établit

presque partout de ces manéges à barrières, et chaque cavalier monte tour à tour les chevaux de ses compagnons. Nulle cavalerie en Europe ne compte un plus grand nombre d'écuyers parfaits.

Le capitaine Mandel se retira avec ses officiers ; le colonel devait passer la revue de son escadron. Étienne Bereny et les dames désirèrent y assister, et l'on s'y rendit en voiture.

L'escadron, comptant cent dix cavaliers, était aligné sur le champ de manœuvres. Tous les chevaux du premier rang étaient de couleur foncée. Les trompettes seuls et quatre carabiniers par peloton montaient des chevaux blancs. Le soleil faisait briller les fers et les cuivres : les flammes des lances s'agitaient sous le frôlement de la brise. Le poil des coursiers et leur équipement luisaient de propreté. Rien de plus militaire que la tournure, l'air et la tenue des hommes, tous de race polonaise. Le schapska blanc à panache noir les coiffait à merveille. Ils étaient immobiles, alignés comme un mur. Au premier rang, on ne voyait que de vieilles moustaches, et le tiers à peu près de ces lanciers portaient la plaque des vétérans, qui attestait plus de quatorze ans de service. Le vieux Mandel avait pris une figure sérieuse, et recherchait attentivement de l'œil si quelque petite imperfection ne lui avait pas échappé dans un équipement.

Bientôt le colonel parut, montant un de ses grands chevaux arabes, magnifique alezan doré, aux soyeux crins noirs, à la queue en panache. Lederhosen n'était plus le même homme ; il était grave et imposant, avec son œil perçant, sa tenue irréprochable, son énorme moustache grisonnante. Aldany, également en uniforme, portant comme le colonel la pelisse verte doublée de peluche rouge, se rangea près de lui. Le défilé de l'escadron se fit d'abord au trot, à trois pas de distance, puis au petit galop, à droite et à gauche. La ligne du défilé était parfaite, et les chevaux, gardant leur distance, galopaient sur le bon pied, presque sans exception. Chaque homme avait le cheval bien en main, et se servait convenablement des jambes. Les étriers étaient courts, les talons des hommes un peu plus bas que la pointe du pied. On ordonna le défilé *en carrière*, c'est-à-dire ventre à terre, à vingt pas de distance. Cette manœuvre intéressa vivement nos Hongrois ; les chevaux lancés à fond de train, et les cavaliers simulant le combat de la lance ou du sabre, offraient un coup d'œil très-animé. Un uhlan jeta sa lance en l'air à dix pas en avant et la reprit d'une main sûre. Quelques hommes jetèrent leur lance à terre et la ramassèrent en se suspendant de l'éperon à la selle de leur cheval galopant.

Lorsque l'escadron eut un peu repris haleine, Man-

del ordonna quelques marches et conversions au trot et au galop. Puis Lederhosen et Aldany, accompagnés de Szecsey et d'Édouard, se postèrent sur un petit tertre, au sommet duquel on supposait une batterie. Mandel la fit attaquer à la débandade. Les uhlans éparpillés se précipitèrent ventre à terre sur le monticule, qu'ils avaient commencé par cerner de loin. Ils y arrivèrent en bloc, comme un essaim subitement rassemblé, et chacun d'eux para son cheval à quelques pas des officiers supérieurs.

« Nous excellons dans cette manœuvre, dit Lederhosen. Mon bon Szecsey, si nous avons le malheur de nous battre quelque jour, n'aventurez pas vos batteries devant mes Cosaques ; sinon vous les perdrez.

— Oh ! nous n'en sommes pas là, dit Szecsey. Mais vos uhlans me charment : ils sont bien capables de tenir tête à nos hussards.

— Et même de les enfoncer, parce que la lance, arme nationale du Polonais, est plus redoutable que le sabre courbe de vos hussards. »

Le patriote Szecsey contesta ; on disputa un peu, et chacun enfin resta de son avis.

La manœuvre terminée, Lederhosen témoigna toute sa satisfaction au vieux Mandel. Le brave capitaine reçut les compliments de son chef avec un grand respect, le sabre baissé. On commanda : « *Au re-*

pos! » Les officiers sortirent des rangs : l'escadron fut ramené par les sous-officiers. Chaque figure alors exprima derechef une camaraderie sans gêne, et on vint prendre cordialement congé des habitants de Szamosvar. Ceux-ci prièrent les officiers de les venir voir souvent, et l'on jura de ne pas manquer à la belle chasse en forêt que le vice-gespan devait organiser.

Aldany et Szecsey accompagnèrent Lederhosen, et passèrent avec lui la soirée. Stercowicz invita les autres officiers et Édouard à prendre le thé chez lui.

Édouard ne rentra qu'au milieu de la nuit chez son frère. Le lendemain matin celui-ci le trouva dormant mal, d'un sommeil agité, et le réveilla. Le jeune homme, tirant à lui son aîné, l'embrassa en souriant.

« Ne me gronde pas trop, dit-il; nous avons fait une débauche chez Stercowicz. Avant et après le thé, on a servi un peu abondamment des vins et des liqueurs. On a chanté longtemps; on a dansé beaucoup : des cracoviennes, des valses, des mazourkes. Je me sentais la tête échauffée, je le confesse, et des cartes sont venues. A l'exception de Blankenheim, qui s'est retiré, tout le monde a joué. On a joué assez petit jeu d'abord, au brelan. Mandel, qui s'était fait prier pour toucher aux cartes, a commencé par être assez bien traité par le sort : il nous a gagné une trentaine de florins. Mais ensuite on a passé au macao, et la chance m'est venue. J'ai gagné un millier de

florins à mon tour, et Stercowicz trois cents environ. Après avoir perdu tout son argent comptant, Mandel a joué sur parole ; c'est contre moi qu'il jouait : il me doit six cents florins.

— Malheureux ! s'écria Paul en pâlissant, ah ! qu'as-tu fait ! qu'as-tu fait ! Pauvre Mandel ! tu ne sais pas à quelles extrémités tu vas peut-être le réduire.

— Quoi ! pour si peu de chose !

— Six cents florins ne sont rien pour toi, mon ami, mais le pauvre Mandel, où les trouvera-t-il ? Il lui faudra vendre son meilleur cheval et puis vivre de privations pendant plus d'une année pour acquérir une autre monture. Et s'il ne parvient pas à vendre tout de suite son cheval, je ne sais ce qu'il est capable de faire, tant l'honneur militaire est exalté chez lui, comme d'ailleurs dans toute notre armée. Écoute ceci, malheureux étourdi. J'avais, l'année dernière, dans ma division un charmant jeune homme de vingt ans. Il tombe entre les mains de Stercowicz, qui le fait jouer. Le pauvre enfant perd six cents florins. Son père était riche, mais il crut devoir lui donner une leçon et refusa de payer sa dette. L'infortuné jeune homme n'osa me confier son malheur, que j'ignorais ; il se tua, assignant la valeur de son équipement pour solder son créancier. Eh bien ! en jouant avec nos officiers, voilà ce que tu risques. Je t'en conjure, renonce à un pareil passe-temps, abandonne

les jeux de hasard. Que de familles désolées et ruinées en Hongrie et en Pologne par ces luttes funestes ! N'est-il pas affreux de disputer en quelque sorte, sous prétexte de jeu, la fortune et le bonheur d'un commensal et d'un ami, d'immoler parfois et sa vie et son âme !...

Des larmes vinrent aux yeux d'Édouard et sa figure exprima le chagrin et l'angoisse.

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, si le vieux Mandel allait se tuer ! Courons chez lui, je t'en supplie. Je vais lui dire que je le tiens quitte.

— Il refusera.

— Je vais jouer quitte ou double à l'écarté et j'aurai soin de perdre.

— Il refusera de jouer. Sa fierté militaire.....

— Que faire alors, mon Dieu ! Délivre-moi de ce tourment..... tout de suite. Pauvre Mandel ! finir par un suicide après cinquante ans d'honneur et de sagesse ! c'est impossible, cela. Imagine quelque remède. Mais hâte-toi. Allons d'abord le voir. Viens.

— Cher Édouard ! dit Paul, embrassant avec effusion son jeune frère, qui s'habillait à la hâte. Va, j'espère avoir trouvé un remède. Attends-moi ici; dans une demi-heure je t'annoncerai le résultat de mes démarches. »

Il courut chez Lederhosen, qui se trouvait heureusement au logis, et après l'avoir très-brièvement en-

tretenu, il se rendit bien vite chez Mandel. Comme il allait frapper à la porte, il entendit le pauvre capitaine arpenter son appartement à grands pas. Son lit n'était pas défait. L'ameublement de sa chambre, plus que simple, accusait son indigence, en même temps qu'il attestait sa probité; car le chef d'escadron en Autriche manie des sommes considérables pour l'équipement et la remonte de sa troupe. En recevant son chef, qui était aussi son ami, Mandel essaya de sourire; mais malgré lui ses traits se contractèrent. Quelques gouttes de sueur perlaient sur son front.

« Mon bon ami, lui dit Paul, je viens te faire une proposition de la part du colonel. Le prince Œdenbourg sera présenté demain pour le grade d'officier, qu'il a hâte d'obtenir; il met 4,000 florins à la disposition du colonel en faveur de l'officier qui voudrait prendre sa retraite et créer une vacance. Nous avons pensé à toi. Cette somme, jointe à ta pension, t'assurera une existence honorable, en attendant ton placement probable dans les douanes ou ailleurs; car nous avons l'assurance de t'obtenir, en même temps que le rang de major en retraite, un emploi supérieur dépendant de l'administration des finances. Ainsi, tes excellents services recevront la récompense qui leur est due. Acceptes-tu cette proposition? »

La physionomie du pauvre et brave officier s'épa-

nouit; un tremblement nerveux agita ses membres et des larmes roulèrent dans ses yeux. Il serra longtemps les mains de son chef sans pouvoir dire une parole. Il répondit enfin :

« J'accepte et je vous remercie tous les deux; toi surtout, cher Paul, car je comprends tout ce que tu as fait pour ton vieux compagnon.

— En ce cas, dit Aldany, voici un à-compte qu'Œdenbourg a déposé chez le colonel. Peut-être te sera-t-il utile pour quelques préparatifs. Je te le laisse. Tu peux en disposer sans scrupule, car l'arrangement est conclu. Nous te demandons seulement le secret pendant quelques jours. »

Paul remit à Mandel un paquet de mille florins, et sortit, après avoir changé en joie le désespoir de son vieux camarade. Le cadet Œdenbourg ne savait rien de cet arrangement; Aldany, se croyant assuré de sa discrétion, lui écrivit ce qui s'était passé, ajoutant : « Je me suis d'ailleurs engagé à payer ces 4,000 florins à votre place, si notre combinaison ne vous agréait pas, ou s'il surgissait des obstacles imprévus. » Le jeune prince qui avait du cœur se hâta de dégager Aldany de sa parole.

Le lendemain matin, Mandel alla remercier officiellement ses deux chefs. « Mes chers supérieurs et amis, leur dit-il, je vous serai éternellement reconnaissant de vos bontés, et je me décide à n'en pas faire

entièrement usage. Il vient des instants où l'on songe à ses devoirs et où l'on réfléchit aux destinées de l'âme. Mes devoirs, je les ai négligés trop longtemps, et je veux tâcher de réparer les années perdues. J'ai un frère, curé, dans la haute Autriche, d'une petite paroisse bien pauvre, mais située dans un charmant pays. Il sera heureux de me recevoir et je le rendrai riche avec mes quatre mille florins de capital et mes six cents florins de pension. La vente de mes chevaux et de mon équipement suffira à payer mes petites dettes et à couvrir les frais de mon établissement. Je vais tâcher de vivre là-bas en paix avec le bon Dieu et avec moi-même. Si vous le permettez, mes chers seigneurs et amis, je viendrai quelquefois vous embrasser. »

On annonça en ce moment le commandant Stercowicz, que le colonel avait fait appeler. Mandel et Aldany se retirèrent. Lederhosen ordonna que l'on fît entrer le commandant, et il ceignit son sabre. Ses traits, qui venaient jusque-là d'exprimer tant de douce bonhomie, s'assombrirent soudain, et ce fut d'une voix dure et sévère qu'il dit au Slovaque, incliné devant lui :

« Monsieur le capitaine, vous êtes décidément atteint d'une incurable maladie morale, qui vous rend impropre au service dans mon régiment. Je le regrette; car sans cela vous eussiez fait un officier dis-

tingué. Je vous dis l'an dernier que je ne souffrirais point que l'on pervertît mes officiers en les entraînant au jeu; je vous prévins aussi que vous étiez capricieux et outré dans vos punitions. Vous n'avez tenu compte ni de ma défense ni de mes ordres. Vos rigueurs ont été aussi fréquentes, aussi souvent injustes, et vous avez eu l'audace de chercher à me les cacher, en m'envoyant de fausses listes de punitions. Cette nuit, vous avez joué gros jeu, et un de vos plus honorables camarades en a souffert. Il m'est impossible de vous confier plus longtemps un escadron; vous avez cessé votre service. Veuillez partir immédiatement pour les bains de Bude; voici un certificat du médecin constatant que vous en avez besoin. Si vous m'obéissez sans réplique, je demanderai pour vous avec votre retraite un emploi dans les commandements de places fortes. Sinon, je vous donne ma parole que j'irai jusqu'au ministre, et, s'il le faut, jusqu'à l'empereur, pour obtenir que vous demeuriez sans emploi, en simple disponibilité. »

Stercowicz s'inclina profondément, et d'une voix entrecoupée par la crainte et le ressentiment, il répondit : « J'obéirai. » Il salua et sortit. Il connaissait trop bien son chef pour essayer de l'attendrir.

Quelques semaines plus tard, le vieux Mandel était installé dans une jolie maisonnette blanche, au bord d'un petit lac couronné de rochers et de sapins. Le

curé était heureux d'avoir son frère, et fier de posséder chez lui un major. Le major était l'orgueil du village; il tirait à la carabine; il se mêlait aux jeux des paysans, dont les mœurs patriarcales le charmaient, et au milieu desquels il passait les dimanches. Un billard fut installé à la cure, et de bon vin garnit la cave pour les grands jours. Deux capitaines retraités habitaient dans le voisinage; ils accrurent la nombreuse famille du major. Au milieu de son existence nouvelle, le brave soldat éprouvait un contentement vif, profond et inaltérable.

Un jour, le facteur lui apporta une charmante boîte d'ébène, artistement ciselée et incrustée de vermeil. Il l'ouvrit avec curiosité. Elle contenait une belle montre avec une grosse chaîne d'or; à l'intérieur de la boîte se trouvait gravé ce nom : PAUL.

« Excellent camarade! » murmura le vieil officier.

Ce cadeau était une sorte de restitution faite par Édouard Aldany.

QUATRIÈME PARTIE

XII

RETOUR AU CHATEAU. — L'INTÉRIEUR D'UN PAYSAN MAGYAR

Aldany, avant le départ de son frère, était venu passer plusieurs jours à Szamosvar. Depuis quelque temps, ses visites y étaient plus fréquentes, et son séjour, chaque fois, s'y prolongeait beaucoup plus qu'auparavant. Absent du château, un secret sentiment l'y appelait ; quand il s'y trouvait, il ne pouvait s'en éloigner sans un véritable effort. Cécile le plus souvent s'était montrée fort discrète avec lui ; mais depuis la fête de la Restauration, sa réserve allait jusqu'à la contrainte. S'il se trouvait près d'elle, elle parlait peu, et cherchait visiblement à éviter tout entretien. Maintes fois il essaya de reprendre la conversation intime du bal, mais ce fut toujours vainement. « Ne revenons plus sur cela, mon cher Paul, lui dit-elle ; j'ai cédé alors à une impression irréfléchie, et

ce fut bien ridicule et présomptueux à moi de donner des conseils à un homme aussi expérimenté et aussi sérieux que vous.»

Raikocsi venait souvent dîner au château. Le comte le recevait froidement, et parfois il quittait le salon presque aussitôt que le vice-gespan y entrait; mais la princesse, qui partageait les opinions de George, accueillait ses visites avec grâce, et elle avait pour lui de ces aimables câlineries, de ces flatteries délicates, dont la séduction est irrésistible sur un homme jeune et vaniteux, lorsqu'elles lui sont prodiguées par une femme charmante et de condition élevée. Le bel orateur, en retour, professait pour Pauline un culte enthousiaste, et multipliait les expressions hyperboliques de son admiration.

Toutefois Pauline ne se montrait jamais plus coquette avec lui qu'en présence de son cousin. En même temps, sans le laisser paraître, elle observait très-attentivement celui-ci, et elle triomphait intérieurement si sa franche physionomie décelait alors quelque ennui ou quelque impatience.

Mais ce n'étaient pas les prévenances un peu outrées de la princesse pour Raikocsi qui avaient le pouvoir d'affecter vraiment Paul; c'était Cécile elle-même, à son insu, qui parfois provoquait en lui des mouvements pénibles. Lorsque le vice-gespan parlait de son pays avec une éloquente passion, il arrivait à la

généreuse fille de se laisser gagner par son exaltation, et au lieu des piquantes railleries par lesquelles elle aimait d'ordinaire à redresser beaucoup de ses propos, elle lui prêtait une attention sérieuse et bienveillante et approuvait sans réserve son ardent patriotisme. Un tel encouragement faisait souffrir Aldany, venant d'elle et adressé à cet homme. Aussi éprouvait-il pour le brillant Hongrois une sympathie médiocre, et il fronçait quelquefois le sourcil quand il le voyait entrer d'une façon triomphante dans la cour du château, au galop de sa jument arabe ou de ses élégants carrossiers.

Aldany revint à Szamosvar l'avant-veille de la chasse en forêt que Szecsey avait enfin organisée, avec l'aide du forestier de Bereny. Il trouva l'évêque au château. Monseigneur Ujhazy était un pieux prélat, simple et dévoué à ses devoirs, mais un peu faible peut-être dans le gouvernement de son clergé. Il était venu s'entendre avec Étienne et Jeanne au sujet de quelques fondations religieuses. Cette dernière projetait d'établir un couvent de capucins dans une des terres que lui avait laissées son mari, et de créer, de moitié avec Étienne, un hospice-école de sœurs dans le village de Szamosvar. La conversation roula sur l'état religieux de la Hongrie et sur les besoins du clergé.

« Hélas ! dit le bon évêque, je suis bien souvent

tenté de me retirer dans un couvent, tant je suis effrayé de la responsabilité qui pèse sur moi. Que d'ivraie parmi le bon grain ! que de loups parmi les agneaux ! Je regrette ces années terribles durant lesquelles nos prêtres et nos moines guerroyaient contre les Turcs, et tombaient bravement par centaines, les premiers à l'attaque, les derniers à la retraite. Il n'y avait alors parmi eux que des hommes de foi, et notre Église s'enrichissait d'une foule de martyrs. Aujourd'hui elle est matériellement riche et paisible ; mais cette paix opulente lui est fatale. Quand donc viendra pour elle l'heure des luttes et de la liberté ! A quoi nous sert la fortune ? je suis un des moins riches prélats du royaume, et cependant j'ai quinze mille florins de revenu ; mais suis-je libre de les consacrer efficacement à la cause de Dieu ! Le joséphisme nous tue. Le pouvoir civil dirige l'éducation de nos prêtres, le recrutement du clergé ; dans les couvents mêmes, il est plus puissant que l'évêque et le pape. Aussi quels déplorables choix et quels mauvais exemples ! Quantité de nos prêtres adoptent le sacerdoce comme une carrière avantageuse ; ils croient remplir leur devoir en restant de simples honnêtes gens : ils ne comprennent rien à l'esprit d'apostolat et de sacrifice. Hier, pendant la nuit, je suis allé moi-même administrer l'extrême-onction à une pauvre mourante, qui n'osait faire appeler un de

mes chanoines, son confesseur habituel, parce qu'elle savait qu'il n'aimait pas être dérangé une fois minuit passé. Ne devrais-je pas sévir contre l'indolence et la paresse criminelles de tels prêtres ? je ne l'ose pourtant pas, de crainte que la punition ne provoque un mal plus grand encore que celui qu'elle réprimerait.

« Aussi bien, que de trésors enfouis parmi ce clergé ! Si nous avons, hélas ! trop de prêtres relâchés ; si plusieurs de nos ordres religieux réclament impérieusement de puissants réformateurs, à la fois affectueux et sévères, et prêchant d'exemple encore plus que de parole, du moins l'hypocrisie est-elle rare parmi les religieux et les prêtres, et ce qu'il y a de sain dans leur nombre est-il excellent. Ceux de nos religieux qui ont l'esprit de leur état ne sont pas de bons religieux seulement, mais des modèles de vertu ; nous possédons des théologiens d'une véritable science, des prélats d'une rare distinction. Ce que nous avons de pur est en outre très-susceptible d'élan et passionné pour le bien. Enfin, chez nous comme ailleurs, on se rapproche maintenant de Rome, et l'on dit que le pape et la maison impériale sont également préoccupés de la nécessité d'amender la situation de notre Église.

— Il y a, en effet, bien des trésors cachés dans notre clergé, dit Bereny. La tempête que vous appelez, monseigneur, ne peut pas être bien éloignée, et

je crains qu'elle ne soit terrible et plus que suffisante pour séparer la paille du grain. Quand cette heure sera venue, le clergé, appauvri, mais régénéré, ne manquera pas d'occasions d'exercer l'apostolat de la foi et de la charité. Il ne peut guère être aumônier à présent, puisqu'il n'y a presque pas d'indigents parmi les catholiques de la Hongrie. Est-il jamais arrivé à quelqu'un d'entre vous qu'un chrétien dans notre pays lui ait tendu la main?

— Jamais à moi, dit Aldany, et c'est pourquoi, tout arriérée qu'elle est sous certains rapports, je préfère notre Hongrie aux plus riches contrées industrielles de l'Europe. Chez nous, personne ne manque du nécessaire : quiconque sait et veut travailler parvient à jouir de quelque aisance. Le paupérisme nous est inconnu.

— Cela est vrai, répondit l'évêque, mais, comme vient de le dire monsieur le comte, il n'en sera plus ainsi lorsque les révolutions auront bouleversé, ravagé notre pays, et que l'industrie l'aura transformé. Ce sera peut-être pour Jésus-Christ l'heure de la récolte. Si le gouvernement restitue la liberté à l'Église catholique, elle fera de nombreuses conquêtes. Elle seule, ici, comme partout, est unie et forte, et elle seule est immuable : c'est à elle qu'appartient l'avenir! Nos protestants se divisent en sectes nombreuses, qui aboutissent au rationalisme le plus scep-

tique ; quelques luthériens seuls semblent avoir conservé de la foi : l'indifférence gagne les confessions protestantes, de l'aveu même des protestants nationaux et étrangers. Si l'Empereur le veut, les grecs non unis rentreront promptement dans le sein de l'Église, malgré la propagande moscovite. Oui, j'espère une vraie renaissance religieuse, après les catastrophes politiques qu'il est aisé de prévoir[1]. Puisse Dieu m'entendre! Je voudrais, au prix de tout mon sang, voir poindre cette nouvelle aurore. »

La princesse entra avec Cécile, et la conversation changea de sujet. Pauline se montra très-gracieuse pour le prélat. Elle admirait sa simplicité austère. Toutefois, elle était incapable d'en comprendre le pieux mobile; elle l'attribuait à un esprit peu éclairé, et elle tenait pour plus intelligents que le vénérable évêque les prêtres mondains qui ne se refusaient aucune jouissance, s'astreignant seulement à éviter le scandale.

L'évêque passa la nuit au château. Le lendemain matin, avant le lever du jour, Aldany entendit un bruit inaccoutumé. Il se leva. La chapelle du château se trouvait éclairée. Il en poussa la porte doucement et il vit l'évêque à l'autel, célébrant la messe. Ses

[1] Le clergé séculier et régulier de Hongrie a réalisé en effet des progrès religieux incontestables depuis 1848.

accents étaient pénétrés de la plus ardente piété. A la communion, il éleva un peu la voix : « Mon fils ! dit-il, prenez pitié des chrétiens de ce diocèse qui vous connaissent et qui vous implorent ! Daignez leur accorder la faculté du bien ! Que votre lumière les guide ! que votre bras les soutienne ! Que, selon votre exemple, ô Jésus ! ils soient humbles et miséricordieux, prêts à souffrir pour leurs frères, et sans orgueil ni rancune ! Mon Dieu ! fortifiez-nous les uns les autres, unissez-nous dans votre amour et dans celui du prochain, afin que nos pensées soient pures et nos œuvres vivantes ! » Étienne, Cécile et Jeanne s'agenouillèrent et reçurent la sainte communion, puis tous trois demeurèrent inclinés, dans un recueillement profond. Paul tomba lentement à genoux, car il possédait la foi ; ses mains se joignirent, et des larmes roulèrent sur ses joues. Cécile, les yeux levés vers le ciel, priait avec ferveur. Son visage rayonnait. « Sainte fille ! se dit Aldany ; c'est peut-être pour moi qu'elle prie. »

Quand l'évêque eut béni les quatre personnes qui composaient l'assistance, le jour venait de se lever. Il promettait d'être beau. Des gouttelettes de rosée brillaient aux dentelures des sapins, sur les feuilles de lauriers et sur les bourgeons des lilas. Une gelée légère argentait le gazon. L'air était frais et embaumé. Paul se dirigea vers le parc. Il s'y promena

quelque temps, mais bientôt il s'assit sur le premier banc qui s'offrit. Son âme était pleine d'émotions. Il rêvait là, absorbé depuis une heure, quand un bruit de pas lui fit relever la tête. C'était Jeanne, Bereny et Cécile, qui venaient à lui.

« Nous vous cherchions, dit Jeanne. Comme vous vous êtes levé tôt ce matin! je croyais les officiers si paresseux !....

— Beaucoup de mes camarades, dit Aldany, se couchent tard, et se lèvent tard aussi, hormis les jours de manœuvres ; mais moi, j'ai d'autres habitudes. Aujourd'hui d'ailleurs c'est vous qui m'avez réveillé.

— Cela nous aura permis de vous emmener, dit Jeanne, si vous voulez bien nous accompagner au village. La petite filleule de Cécile est malade; nous allons l'y voir.

— Cette invitation est on ne peut plus gracieuse, répondit Paul. Je l'accepte avec un vrai plaisir. »

Après le déjeuner, il présenta son bras à Cécile, et l'on se dirigea vers le hameau.

En traversant le parc, on rencontra quelques daims couchés dans un bosquet ; ils se levèrent tous à la fois, et le plus vieux vint avec confiance chercher du pain dans la main de Jeanne.

« Voyez, dit Cécile, comme ces pauvres animaux s'apprivoisent aisément ; ils ne demandent qu'à aimer

l'homme. Je ne comprends pas ces belles dames qu font le coup de fusil dans les chasses réservées contre des daims ou des cerfs qui mangeaient la veille dans leur main, et qu'on a peine à faire courir à coups de fouet. Les païens avaient bien raison de ne point faire de la déesse de la chasse une mère de famille : elle n'eût aimé ni son mari ni ses enfants.

— Le genre de chasse dont vous parlez, dit Aldany, est un plaisir cruel, en effet. Lorsque j'ai trop de daims dans mon parc, je les fais mettre dans la forêt, où ils peuvent défendre leur vie; plutôt que de les faire fusiller par des femmes, j'appellerais le boucher. Un vrai, un noble chasseur, tireur passionné avant tout, recherche les difficultés, qui seules le séduisent; il est incapable d'assassiner le gibier au gîte, à moins qu'il n'ait affaire à un carnassier. Demain, dans la forêt, vous verrez un de ces chasseurs-là, vous verrez Lederhosen. Si vous le voulez bien, nous irons nous placer auprès de lui, et nous pourrons admirer sa prodigieuse adresse. »

On entra dans le village, bourgade de peu d'étendue relativement à tant d'autres en Hongrie, et ne comptant guère que de cinq à six cents habitants. A l'exception de quelques bergers valaques et de quelques Slovaques exerçant la profession d'artisans, la population de ce village est magyare. Presque toutes les maisons s'y ressemblent; elles ont d'ailleurs

l'apparence des maisons des autres villages hongrois : façade blanche sur la cour ; galerie en avant, formée par le toit saillant appuyé sur des piliers de bois ou de tuiles ; clôtures de planches ou de roseaux ; larges et droites rues, plantées de quelques acacias.

Les visiteurs entrèrent chez la mère de la filleule de Cécile. C'était une ancienne servante du château, nommée Marisca. Trois lits étaient alignés sous la galerie, en plein air. Aussitôt mariée et chez elle, cette femme avait repris les coutumes de sa race. Il est singulier que le Hongrois ait conservé autant d'habitudes tartares. Il n'aime guère les demeures fermées, et se résigne difficilement à y habiter. Quand il réside dans quelqu'un des immenses villages de la plaine, où ses terres se trouvent éloignées parfois de trois à quatre lieues de sa maison, il ne paraît pas étonnant qu'il couche toute la semaine aux champs, et ne rentre chez lui que le samedi soir. Mais ce sommeil en plein air s'explique moins bien pour les villages comme Szamosvar, où les champs les plus éloignés des habitations en sont à peine distants d'une lieue. Cependant à Szamosvar, tout aussi bien qu'ailleurs, la plupart des paysans campent, pour ainsi dire, à la porte de leurs demeures, sans autre motif que leur fantaisie, et ils se plaisent à faire de leur chariot leur lit, se couchant soit dedans, soit

dessous, suivant le temps et la saison. Il leur est toujours très-désagréable de garder le logis. Les femmes elles-mêmes, à peine les grands froids passés, et malgré les gelées de la nuit, s'empressent dedresser leurs lits sous l'abri formé par l'auvent, en dehors de la maison. Ces façons de vivre leur réussissent du reste, et l'on ne peut nier que la race magyare ne soit une belle et forte race.

On trouva Marisca penchée, un jouet à la main, sur le berceau de sa petite Tsitsi [1], jolie enfant de deux ans environ. La jeune mère était jolie, elle aussi : des traits délicats, le teint d'une blancheur un peu dorée, de grands yeux noirs. Elle était coiffée d'un bonnet de dentelle noire et proprement vêtue d'indienne commune. La plus vaste des pièces de la maison servait aux habitants de cuisine et de chambre. Tout y reluisait de propreté. Les tables étaient soigneusement frottées ; les murs et le plafond blancs, et décorés d'ornements rustiques, rouges et bleus. En guise de corniche, se prolongeait autour de l'appartement une double ligne de verres et de faïences. Les lits étaient peints de couleurs vives, et très-élevés ; on n'y eût pu monter sans l'aide des bancs ou du bahut. Des pièces de lard fumé pendaient au plafond, comme dans les fermes de Bretagne, auprès de la vaste cheminée.

[1] Cécile.

Marisca reçut ses nobles hôtes avec un respect affectueux, sans embarras. Jeanne avait des connaissances médicales : elle examina la petite fille et prescrivit une potion. Cécile avait apporté un petit bonnet brodé et des images. Paul fit compliment à Marisca de l'ordre et de la propreté qui brillaient dans sa maison.

« Je ne dois pas être moins soigneuse que mes voisines, répondit la jeune femme. Cher seigneur, voyez la chambre des hôtes ; je serais heureuse d'y recevoir quelqu'un de votre famille. »

Cette chambre, qu'elle ouvrit, ressemblait à l'autre; seulement elle avait plus de fraîcheur, et un plus grand nombre de couleurs concouraient à sa décoration. Les lits étaient garnis d'énormes couettes de plume superposées, recouvertes d'une couverture piquée, sur laquelle étaient relevés et cousus de fins draps de lit blancs.

« Je me noierais dans vos lits, dit Paul, ou j'y étoufferais de chaleur.

— Ne faut-il pas offrir à nos hôtes, dit la jeune femme, une couche douce et chaude après un bon repas ? Je vous assure que ceux qui ont essayé de nos lits ne s'en sont pas mal trouvés.

— Avec quelle épouvante Lederhosen contemplerait un pareil monument de mollesse ! dit Bereny ; je voudrais le voir condamné à y coucher une nuit seu-

lement, lui qui, après avoir dépouillé mes lits de matelas et de couvertures, les trouve encore trop souples. »

L'hospitalité hongroise est, aujourd'hui comme autrefois, non-seulement cordiale, mais fastueuse. Les Magyars couchent en plein air et souvent sur le sol nu, et ils entassent jusqu'au plafond oreillers, matelas et couettes pour recevoir leurs hôtes. Ils vivraient volontiers toute une semaine d'un peu de lard fumé, de pain et de mauvaise eau-de-vie, mais les repas qu'ils ont occasion de donner sont aussi copieux et aussi soignés qu'ils le peuvent. Il n'est point de peuple plus hospitalier.

« Êtes-vous contente de votre condition, ma chère amie? demanda Paul à la jeune femme; ne regrettez-vous jamais le château ?

— Non, seigneur comte ; je vois souvent mes bons maîtres, et rien ne me manque ici. Nos terres sont fertiles, mon mari est doux et rangé, nous avons vingt-cinq sillons de vignes qui nous donnent amplement notre provision de vin; le juif n'a rien à faire chez nous : il n'y a pas moyen de nous acheter nos récoltes à l'avance. Le nombre des jours de corvée n'est pas élevé dans notre village ; nous avons une part de forêt communale où notre bétail mange et s'engraisse, et nous y coupons notre chauffage. Il faut être contents de ce que le bon Dieu nous a donné.

— Oui, soyez-en satisfaite et bénissez-le, ma chère Marisca, dit Jeanne. Combien d'habitants des plus brillantes villes envieraient votre sort, s'ils le connaissaient ! Si vous saviez quelle différence il y a entre votre condition à vous et aux vôtres qui vivez à l'extrémité la moins civilisée de notre empire, et le sort des ouvriers d'Angleterre, de Belgique et de France ! et combien même est plus pénible que la vôtre l'existence du petit employé parisien, père de famille sans fortune ! Il semble, hélas! que les avantages de la civilisation profitent aux riches contre les pauvres. Mon cœur se repose en quelque sorte dans ce pays des pénibles impressions que lui causaient naguère les affreuses misères de Paris. »

En retournant au château, les propriétaires de Szamosvar montrèrent à Paul l'emplacement qu'ils avaient choisi pour fonder un hospice-école. C'était au bout de la principale rue du village, auprès du parc, sur une petite élévation que baignait un joli ruisseau. Un arpent devait être consacré à cet établissement.

« J'ai hâte, dit Bereny, de laisser après moi autre chose que des créations inspirées par la politique. Jeanne assure une rente de cinq cents florins aux sœurs et je me chargerai de tous les frais de construction. Je ne crains qu'une chose, ajouta-t-il en

riant, c'est que, l'œuvre fondée, ma petite Cécile ne veuille en être supérieure. »

Paul tressaillit à ces mots comme si un coup l'eût frappé, et il pressa vivement le bras de sa cousine. Il voulait protester contre cette pensée du comte ; mais sa voix s'éteignit sur ses lèvres, quand il vit le visage de Céline s'empourprer d'une rougeur subite, et qu'il sentit son bras trembler sur le sien.

« N'ayez pas cette crainte, mon bon Étienne, répondit Jeanne très-sérieusement. Cécile est trop raisonnable pour céder à un entraînement irréfléchi. Si elle devait être appelée un jour à la vie religieuse, j'espère qu'elle ne l'embrasserait pas avant d'avoir bien éprouvé la toute-puissance de sa vocation. Elle sait que la meilleure prédication consiste dans l'exemple et qu'il importe de le donner dans notre classe. Une femme ou une fille de notre condition vivant dans le monde en chrétienne active fait souvent plus de bien qu'une religieuse, parce que celle-ci n'accomplit qu'une seule œuvre. Cécile n'ignore pas non plus que la charité filiale est avant tout précieuse aux yeux de Dieu. Ainsi, nous pouvons espérer qu'elle ne nous quittera point. N'est-ce pas, chère enfant ! »

Pour unique réponse, Cécile embrassa vivement sa belle-sœur, puis elle s'échappa comme une enfant timide, en courant vers le château.

Cette conduite un peu étrange, cette confusion

subite de la jeune fille, fut pour Aldany comme une révélation bienfaisante à son cœur, comme la confirmation d'un soupçon délicieux qui, maintes fois, avait bien traversé son esprit, mais qu'aussitôt il s'était efforcé de repousser. Pour un moment, l'espoir s'empara tout entier de son âme, et sans résistance il s'y abandonna. A plusieurs reprises dans la journée, il avait été frappé du trouble que trahissaient les regards de Cécile lorsqu'elle rencontrait le sien. Cependant depuis quelque temps il la voyait silencieuse, triste, rêveuse, et le soir, se trouvant seul, retombé dans ses doutes, dans ses craintes, il se demandait avec anxiété : « Que se passe-t-il en elle? Est-ce à ce bonheur tant désiré qu'elle songe? est-ce vers le cloître que tendent ses vœux? »

XIII

UNE CHASSE EN FORÊT

Ce soir-là même, il y avait une sorte de branle-bas dans la maison du forestier Wehrling, habituellement si tranquille : on y attendait les chasseurs et les traqueurs. Cette habitation était une espèce de cottage de bois et de briques, blanchi à la chaux et couvert de planchettes. Bereny l'avait fait construire à l'entrée de la forêt. Derrière le cottage, deux maisonnettes, des hangars et des étables étaient destinés au service du forestier, à la demeure des gardes et à l'abri des porcs et des bêtes à cornes durant les grands froids.

Le transport du bois étant presque impossible, à à cause de la difficulté des communications, Bereny ne retirait qu'un très-mince revenu de cette vaste et magnifique forêt, bien qu'elle ne fût qu'à trois lieues de Szamosvar et à deux lieues seulement de Bilnik, petite ville de deux mille âmes. Cette forêt avait plus de dix lieues de tour. Elle s'élevait par étages sur le

flanc d'une montagne, et au-dessus d'elle, régnaient les hautes et majestueuses chaînes des Karpathes. Entre les Karpathes et la forêt se trouvaient des gorges sauvages, habitées par quelques Valaques qui y vivaient très-misérablement.

Szecsey arriva à cheval le premier au rendez-vous, suivi de son piqueur, comme lui écuyer consommé. Dix minutes après, on vit Lederhosen gravir à son tour le plateau, et ses trois *jucker* [1] en monter au trot les pentes rapides. Le comte Blankenheim, qui venait de recevoir l'escadron de Mandel, accompagnait son chef. Une joyeuse cavalcade apparut ensuite : c'étaient Castelnuovo, le jeune prince Œdenbourg et George Raikocsi, suivis de trois domestiques. Peu à peu cent cinquante traqueurs et dix hommes armés de fusils, qu'avait requis Szecsey, arrivèrent et garnirent le plateau. Chaque escouade était dirigée par un dignitaire municipal du village. Douze communes avaient contribué à fournir ce contingent. La plupart des paysans étaient à pied, un petit nombre à cheval ou en chariot.

George rougit et fronça le sourcil en apercevant, parmi les cavaliers qui approchaient, Philippowitch et le vieux Stankô, armés de fusils tous deux. Le chasseur d'ours arrivait au grand galop d'un vigou-

[1] Expression allemande qui désigne des chevaux de voiture allant grand train.

reux coursier russe. Le vieux berger se laissa dépasser un moment par son ami ; mais déployant un énorme fouet, sans se détourner il le fit claquer sur la croupe de sa petite jument hongroise ; elle partit comme un trait, et arriva la première au lieu du rendez-vous.

Quand tout ce monde se trouva réuni, le forestier, Blankenheim et Œdenbourg sonnèrent une brillante fanfare, et Castelnuovo l'accompagna à sa façon, en chantant d'une voix retentissante un air quelque peu bouffon, qu'il improvisa. Deux échos répétèrent à demi les phrases sonores. Le crépuscule épaissit peu à peu ses ombres, et l'on songea au souper.

Les préparatifs du festin des paysans ne furent pas longs. Trois grands arbres, qu'on leur permit d'abattre, tombèrent en quelques minutes sous les haches. Des feuilles et des branches sèches furent ensuite apportées et disposées le long des troncs ; en un instant, tout flamba. Le bois vert prit feu lui-même, et l'on eut un bûcher d'une étendue de plus de quarante mètres. Des broches de bois pointu servirent à enfiler des saucisses interminables. Des quartiers de lard furent approchés des flammes, et, en fondant, arrosèrent d'épaisses tartines de pain. Ce pain était blanc ou noir, selon que le possesseur était Hongrois ou Valaque. L'eau-de-vie de pommes de terre

circula vivement de main en main dans des gourdes. Bientôt Valaques et Magyars se groupèrent par race, la pipe à la main, et chantèrent chacun dans sa langue. Peu à peu les voix s'éteignirent, et tous se couchèrent, le long des arbres brûlants, dédaignant l'abri des hangars.

Dans la propre et jolie maison du forestier, le souper ne fut pas d'une animation moindre. On fit honneur à une dinde et à des gélinottes rôties, à un filet de cerf et à un pâté de lièvre, qui furent arrosés des capiteux vins hongrois. Le cottage n'avait qu'un rez-de-chaussée composé seulement de deux pièces, mais fort vastes. La famille du forestier s'en était réservé une, et dans l'autre de la paille et des couvertures offraient aux chasseurs quelques heures de repos. Ceux-ci ne cédèrent point à l'invitation. On chanta, on fuma, on but et on joua aux cartes, et les heures s'écoulèrent sans que les vaillants compagnons montrassent de la fatigue. Lederhosen toutefois avait disparu. Minuit sonnait quand tout à coup on l'entendit, sous une des fenêtres, s'écrier d'un ton bourru : « Chiens de tapageurs, ne me laisserez-vous pas dormir ! » On ouvrit cette fenêtre et l'on vit le colonel, roulé dans ses draps de peau, couché au milieu d'un petit tas de fumier qu'il avait découvert. Chacun lui promit d'être moins bruyant et de ne pas jouer trop gros jeu. Il s'endormit alors

du sommeil du juste, prenant en pitié cette folle jeunesse qui méprisait la chaleur d'un bon lit.

Une fanfare éveilla les dormeurs un peu avant le jour. On but le coup du matin, et sous la direction de Wehrling la petite armée entra dans la forêt. Pendant une heure, on avança, montant presque constamment. Le soleil commençait à briller quand on atteignit le cercle de la première battue. Le plus profond silence fut aussitôt recommandé, jusqu'au signal de la trompe de Wehrling. Celui-ci réunit les chefs d'escouades et leur donna ses instructions. Ils devaient marcher autant que possible en demi-cercle, à distances égales, et redoubler de bruit à mesure qu'ils approcheraient de la ligne des tireurs. Il était recommandé aussi à chacun des traqueurs d'indiquer en criant l'espèce de gros gibier qu'il verrait partir. Le forestier prévint à leur tour les tireurs qu'on débusquerait probablement un énorme solitaire, méchant et rusé ; il les engagea à ne point le tirer de loin et à lui réserver un coup à bout portant s'ils l'apercevaient. Lederhosen voulut inspecter les armes de ses compagnons. Szecsey et George avaient des fusils doubles chargés de chevrotines et de gros plomb, de même qu'Œdenbourg et Castelnuovo. Blankenheim avait une excellente carabine, courte, mais à poignard. Szecsey et George avaient, outre leurs fusils, des couteaux de chasse. Quant au colo-

nel, il s'était approvisionné d'un arsenal complet : à la main, sa belle carabine, sur le dos un fusil, au côté une large dague et un couteau poignard. Son petit chasseur, selon son habitude, portait le même équipement que son maître. Les visages de Falk et du baron rayonnaient de joie : ces deux hommes étaient là dans leur élément. Les dix paysans armés de fusils n'inspirèrent pas grande confiance à Lederhosen, hormis pourtant Philippowitch, dont il admira la lourde carabine, la hache affilée, et le poignard, solide et long, aiguisé comme un rasoir.

« Parlez-moi de cela, dit-il, voilà un homme à précautions. Est-ce que nous courons la chance de trouver un ours ?

— Je ne crois pas, dit Wehrling; jamais je n'en ai vu si bas dans la forêt. Il est même très-rare qu'on en aperçoive de ce côté-ci de la montagne; je n'y en ai jamais rencontré un seul.

— On ne sait pas ce qui peut arriver, dit Philippowitch, qui examinait le sol tout le long du chemin. J'ai plus d'une fois trouvé des ours là où personne ne les attendait. Ceux qui s'aventurent le plus loin sont généralement les plus dangereux.

— Ma foi, dit Castelnuovo, si je voyais un de ces messieurs, je le prierais poliment de tourner les talons..... et....,

— Et s'il ne vous obéissait pas ?

— Je les lui tournerais moi-même.

— Cela ne vous servirait guère s'il était blessé, reprit le chasseur d'ours.

— Allons, faisons silence, dit Lederhosen; formons la ligne. »

Un garde avait posté les traqueurs autour d'un ravin marécageux, très-couvert de futaie et de taillis; le forestier échelonna les tireurs de l'autre côté de cette coulée. Il conduisit Lederhosen au passage qu'il jugeait le plus favorable à la rencontre du sanglier: dans cet endroit, un abaissement du sol faisait communiquer le ravin avec une autre vallée. Castelnuovo et Blankenheim furent placés à droite et à gauche du colonel, qui gardait Falk près de lui.

Le signal partit de l'extrême gauche des chasseurs. Aussitôt, en poussant des cris, les traqueurs s'élancèrent dans le ravin. Chacun, armé d'une hache ou d'un gourdin, frappait les arbres à sa portée. Quelques-uns imitaient les aboiements des chiens; d'autres poussaient des hurlements. Les échos de la forêt grossissaient le vacarme. A peine eut-il commencé, qu'un chevreuil effaré bondit du fourré, entre Lederhosen et Castelnuovo. Celui-ci le tira dans le ravin de ses deux coups, mais il le manqua. Lederhosen laissa le gracieux quadrupède monter sur le col du ravin, où il lui envoya une balle à l'épaule. Le chevreuil fit un grand bond, retomba sur la tête et roula vers

l'autre vallon. Le colonel se rejeta derrière l'arbre qui le cachait et rechargea vitement sa carabine. Deux coups de feu bientôt retentirent sur la gauche : Raikocsi manquait un lièvre et Szecsey tuait un renard. Les traqueurs se rapprochèrent, le ravin devenant plus étroit : ils redoublèrent de fracas; leur cercle se resserra ; aucun gibier ne paraissait.

« Serait-ce fini pour cette fois ? dit tout bas le colonel.

— Non, répondit Falk, écoutez. »

En effet un fort bruissement de branches froissées s'entendit dans le fourré; on vit la cime des rameaux s'agiter, comme par saccades; puis une masse noire, écartant quelques buissons, parut à cinquante pas de Lederhosen. C'était le solitaire. Il dressa en l'air sa hure énorme et s'arrêta court. Les traqueurs, doublant leur cercle étroit, arrivaient avec des clameurs effroyables.

« Le vieux gredin nous a éventés, dit Lederhosen en se montrant alors, l'arme au pied. Je ne peux le tirer de crainte de blesser les paysans. Envoyez-lui du plomb, Castelnuovo ; vous le voyez en travers.

— Pas si sot, répondit l'Italien ; il est haut comme un âne; je ne me soucie pas d'être décousu par cette vilaine bête-là.

— Cours, Falk, et prends-le de travers; tire-le; il faut le forcer à nous charger. »

Le petit chasseur s'élança du côté du prudent Castelnuovo. Mais le vieux et rusé sanglier avait pris son parti. Les traqueurs, serrés à triple rang, débouchaient; ils brandirent leurs armes et firent un horrible tapage. Le solitaire baissa le boutoir, se rua sur eux, en jeta un par terre, passa entre les autres et disparut [1].

« Nous voilà joués! s'écria Lederhosen. Piteux marchand de macaroni ! si vous lui aviez envoyé du plomb dans la culotte, nous nous serions bien amusés.

— Oui, à mes dépens, répliqua le Lombard avec une grimace. Ce monstre était capable des plus mauvais procédés. Croyez-vous que chacun envoie comme vous ses chevrotines où il lui plaît? Il m'aurait chargé, je l'aurais ajusté à la tête et touché à la queue : il m'eût éventré. Vous m'auriez vengé, je veux bien le croire; mais je ne me soucie pas d'expérimenter à la Veselenyi [2] votre adresse et la portée de votre arme.

— On te prendrait pour un poltron si tu n'étais pas un farceur, dit Blankenheim.

[1] L'auteur a été témoin d'un incident analogue dans une chasse du même genre, en Transylvanie.

[2] Le célèbre baron Veselenyi, quoique très-vigoureux, avait été renversé et blessé par un sanglier, qui le tenait sous lui. Un forestier du comte Charles Caroly sauva le baron en tuant le sanglier, à une grande distance, d'une balle dans l'oreille.

— Oh ! je me confesse poltron et des plus poltrons en face de ces vilaines bêtes. Si encore je les aimais morts, cela me donnerait un peu de courage. Mais y a-t-il rien de plus mauvais que votre gelée de groseilles au sanglier ?

— Un rôti de marcassin à la gelée de groseilles n'est pas chose à dédaigner, dit Œdenbourg, qui venait de rejoindre ses compagnons. Mais il y a bien longtemps que ce vieux compère a perdu ses dents de lait. Je vous avoue que son apparition m'a été désagréable. »

Le chevreuil et le renard furent chargés sur les épaules de deux hommes, et l'on se mit en marche vers la seconde battue, dont le terrain était éloigné d'un quart de lieue de là.

« Où est Stankô ? demanda George, tandis que les traqueurs défilaient.

— Il allume probablement sa pipe, dit Philippowitch : il va venir.

— Il causait tout à l'heure avec les bergers de monsieur le comte, répondit un Valaque.

— Ah ! pour comploter sans doute quelque vol ! s'écria George. Je lui apprendrai à quitter son rang. »

Quelques minutes plus tard, Stankô arrivait gaiement, fumant sa pipe, en devisant avec ses camarades. Son énorme fouet était roulé autour de son

corps ; il portait sur une épaule une longue escopette à un coup, et sa bunda flottait sur l'autre.

« C'est ainsi que tu retardes la chasse, vieux sacripant ! lui cria George. Couche-toi là ; *kis-biro*, dix coups sur les caleçons, et comme il faut. »

Stankô regarda Philippowitch comme pour le consulter. Le chasseur d'ours, immobile et froid, fixait avec une sorte de dédain le magistrat méchant et implacable, qui se vengeait ainsi des deux Valaques et les défiait. Le vieux berger comprit qu'il fallait obéir. Il se jeta à terre et la correction commença. Lederhosen, qui était à une certaine distance, se détourna au bruit des coups.

« Szecsey, dit-il, je t'en supplie, demande la grâce de ce pauvre vieux. Je serais désolé que notre plaisir causât de la peine à quelqu'un de ces paysans. »

Szecsey, contrarié lui-même, cria à Raikocsi :

« Assez, George ! tu nous fais perdre du temps ; laisse-le se relever ; assez ! assez ! »

Raikocsi laissa donner deux coups encore au vieillard, qui supportait sans sourciller ce rude châtiment ; il lui fit signe de se relever après le huitième coup.

« Ce que c'est d'avoir manqué un lièvre, dit Szecsey aux officiers ; mon collègue est de trop mauvaise humeur. »

Les chasseurs suivaient une sorte de chemin ga-

zonné, tracé dans la forêt. Au bout de peu de temps, on vit arriver trois chevaux traînant l'élégante natticsanka de Szamosvar, dans laquelle se trouvaient Pauline, Aldany et Cécile. Les dames plaisantèrent les chasseurs lors qu'elles apprirent la fuite victorieuse du solitaire, prétendant qu'il leur avait fait peur.

« Vos beaux yeux nous manquaient, dit Castelnuovo; j'aurais pris ce gros porc par les oreilles si vous aviez été là pour m'applaudir. »

Lederhosen, qui était près de la voiture, se sentit tout à coup tiré légèrement par la manche. Philippowitch, un doigt sur les lèvres, le regardait.

« Qu'y a-t-il de nouveau ? demanda le baron.

— Venez et voyez, mais pas un mot ; vous effrayeriez nos gens, ils perdraient la tête. »

Et le chasseur, d'ours, écartant du pied quelques feuilles sèches, montra sur le sol une large et profonde empreinte, dans un endroit humide. L'œil du colonel s'alluma.

« Cela paraît frais, dit-il.

— De cette nuit, sans aucun doute ; la bête était chargée, elle est par conséquent carnivore. Je la savais dans le canton. Nous la trouverons probablement aujourd'hui; c'est un ours noir, et des plus forts, habitué à manger des bœufs. Il est venu de la Marmaros.

— Gardons le silence et préparons-nous.

— Je suis prêt. »

Tout en suivant ses compagnons, le colonel ôta le gros plomb de son fusil et le remplaça par des balles. Il donna ordre à Falk de l'imiter.

Philippowitch demanda au colonel la permission de faire en courant le tour de la battue, le pria de l'excuser auprès des vice-gespans, et puis disparut.

« J'ai envoyé cet homme examiner si là-bas il y a du pied de cerf ou de sanglier, dit Lederhosen au gentilhomme hongrois. Nous ferons bien de nous rapprocher à cette battue un peu plus les uns des autres,

— Ce sera difficile, répondit le forestier, car le terrain est ici un peu trop découvert. »

On quitta le sentier ; les dames, escortées par Aldany, suivirent les chasseurs, et bientôt on atteignit une clairière verdoyante, à laquelle aboutissait un fourré de houx et de broussailles, dominé çà et là par des chênes et des sapins.

« Voilà notre poste, dit Wehrling. Ayez la bonté de vous placer. »

Commençant ses dispositions par la droite, de distance en distance il laissa les chasseurs derrière des arbres ou des buissons. Lederhosen occupa le point à peu près central de la ligne. Aldany et les dames demeurèrent à quinze pas de lui, à l'abri d'un gros hêtre. Le colonel posta Falk près d'eux, et lui or-

donna de remettre son fusil entre les mains d'Aldany.

Enfin, à la gauche du colonel furent placés Szecsey George et Blankenheim; du côté opposé, Castelnuovo, Œdenbourg et Stankô; les autres paysans aux ailes.

Philippowitch revint en courant, comme il était parti. Il fit un signe de tête affirmatif et mit la main sur sa hache.

« Bien, pensa Lederhosen ; nous verrons si celui-ci imite le sanglier. » Et il dit au chasseur d'ours d'aller rejoindre Falk auprès d'Aldany et des dames.

Wehrling donna le signal. Les clameurs commencèrent, et elles se rapprochèrent assez promptement, car le terrain était facile. Un seul coup de feu retentit ; c'était un chevreuil qui tombait sous les chevrotines de George. L'animal avait l'épaule cassée. Comme il essayait de se relever, le leste Hongrois le saisit à la tête, le contint d'une main, et tirant de l'autre un couteau pointu, tenta de lui donner le coup de grâce à la jointure de l'épine dorsale avec le cervelet ; mais il s'y prit mal, et le pauvre chevreuil ne cessa de se débattre qu'au quatrième coup. Cécile détourna ses yeux attristés; sa belle-sœur au contraire applaudissait du geste à l'exploit de Raikocsi.

Les voix confuses et les bruits discordants des traqueurs s'entendirent de plus près ; les paysans criaient à tue-tête, et rien ne se montrait. Lederhosen interrogea

de l'œil Philippowitch, qui recommanda de la main la patience. Tout à coup on remarqua vers le centre des traqueurs un silence subit ; le chasseur d'ours fit un signe au colonel, et se retournant, invita tout bas les dames à ne pas bouger, à ne pas jeter de cris, quoi qu'il advînt. Aldany, étonné, allait questionner le Valaque lorsque le cri lointain : « Un ours ! un ours ! » retentit dans le bois. Aussitôt, les traqueurs épouvantés s'arrêtèrent dans leur marche en poussant des hurlements prolongés. En même temps, les gaulis ployèrent, les houx s'agitèrent, et un grand ours noir à gorge blanche déboucha au petit trot dans la clairière silencieuse. Il avait la tête fort grosse et le mufle court. Il avança tranquillement, tout droit vers Szecsey ; celui-ci abaissa son fusil. L'ours vit le canon reluire et flaira l'homme ; il se leva à demi et montra de longues dents blanches en grognant. En ce moment les branches d'un chêne s'agitèrent à droite ; c'était Castelnuovo qui opérait une prudente ascension avec une agilité dont on ne l'eût pas cru capable. Il s'était, il faut le dire, débarrassé de son fusil. Le redoutable animal se tenait à une cinquantaine de pas du vice-gespan, et semblait attendre que celui-ci lui livrât passage. Il n'était point d'humeur agressive, car, après un second grognement, il se tourna vers la droite.

« On ne pourra pas dire que tu m'as fait peur !

grommela le brave Szecsey trompé dans son attente. Et un coup de gros plomb fit voler le poil postérieur du monstre.

— Imprudent ! s'écria Philippowitch de toutes ses forces; tirez, tirez, ou le vice-gespan est perdu. »

L'ours, en effet, changeant d'allure et pour ainsi dire de caractère, bondit avec une vivacité incroyable vers son téméraire agresseur. Celui-ci mit un genou en terre et lui envoya, à quinze pas, mais sans grand effet, un coup à chevrotines dans le poitrail : un des projectiles déchira seulement le museau de la bête. Le tireur malheureux, jetant son fusil, dégaîna vivement son couteau de chasse en se retirant derrière un arbre. George était accouru ; à une trentaine de pas, à découvert, il blessa l'animal au flanc des deux coups de son arme. L'ours se précipita sur ce nouvel adversaire et se dressa en face de lui. Le jeune homme, sans reculer, saisit son fusil par le canon pour essayer une sorte de défense. Mais la carabine de Lederhosen retentit ; l'ours roula, une épaule fracassée. Œdenbourg accourut suivi de Stankô, comme le monstre, grièvement blessé, écumant de fureur, se jetait, vigoureux et redoutable encore, sur le colonel. Blankenheim approchait de l'autre côté.

« Laissez-moi faire ! » cria Lederhosen.

Et déjà une des balles de son fusil frappait l'ours à la tête. Elle glissa sur son crâne épais.

« Restez là. Ne tirez qu'à la dernière extrémité ! » dit rapidement Philippowitch à Aldany et à Falk.

Et il arriva près de l'ours en même temps que le jeune Œdenbourg et le vieux Stankô. Ce fut celui-ci qui tira le premier ; il toucha la bête en plein corps. Mais le terrible animal abattit le vieux Valaque d'un seul coup de sa griffe intacte, et d'un seul coup de mâchoire lui broya l'épaule. Dans la même seconde la hache de Philippowitch fendait le crâne de la bête, et d'un autre coup lui détachait du corps la patte qui venait de terrasser le pauvre berger. L'ours se débattait encore ; le jeune Valaque se hâta d'enlever le malheureux Stankô, de crainte qu'il ne fût étouffé sous le monstre expirant.

Castelnuovo alors descendit de son arbre, et prenant une figure tragi-comique, il mesura les dimensions de la bête. Le corps avait deux mètres de long, de la tête à la queue, et près de trois mètres des griffes de derrière à celles de devant.

Tandis que les chasseurs faisaient cercle autour de l'ours, Aldany, Cécile et les bergers du comte Bereny essayaient d'aider Philippowitch à arrêter le sang qui ruisselait des blessures de Stankô. On parvint à lui faire une espèce de pansement, et les bergers façonnèrent avec des branches un brancard pour l'emporter. Mais quand ce lit fut terminé, le blessé secoua la tête et en râlant dit à Philippowitch :

« C'est inutile, je sens que je vais mourir. Approche, je veux te parler. »

Les assistants s'éloignèrent. Le chasseur d'ours souleva un peu son malheureux compatriote, étendu sur un petit tertre, et lui appuya le front sur son épaule.

« Ah ! la méchante bête ! Ah ! la maudite chasse ! murmura Stankô. Sans elle, j'avais encore pour dix ans de *puszta*, de bonne vie en plein air..... Mais je suis tout brisé..... Mes os me déchirent..... je ne peux plus respirer..... il faut mourir.

— Un brave garçon comme toi ne peut avoir peur de la mort ; tu meurs du moins en plein air, dans les bras d'un ami, qui exécutera tes vœux. Qu'as-tu à m'ordonner, mon bon vieux Stankô ?

— Tu n'as qu'une parole, je le sais, et tu es le frère aîné de tout pauvre Valaque..... je te remercie..... Écoute. Tu connais le monticule de la puszta de Nyirfalu et le trou que j'y ai creusé pour me mettre à l'abri?

— Oui, parfaitement.

— Là, sous deux pierres plates, il y a quatre cents florins..... Prends-les.... Cent florins au pope, et tâche qu'il dise le plus de prières possible..... Autant au berger Markô du comte Erdely, et au berger Arzul des barons Meszlenyi, mes bons camarades..... Ah ! et cinquante au geôlier de Nyirfalu..... nous nous étions pris en affection par habitude..... Ah !

et vingt-cinq aux prisonniers de notre village, pour qu'ils fassent un bon dîner.

— Il reste vingt-cinq florins.

— A ta sœur, pour une croix d'or, en souvenir de moi. Elle dira quelques *Pater* pour le vieux Stankô..... A toi, ma petite Rosica, qui m'aimait tant !.... » La voix du mourant s'attendrit. «Soigne-la bien, ne l'attache pas, ce n'est pas de son goût..... mais ne la ménage pas ; en cas de nécessité, tu sais qu'elle peut faire vingt lieues dans une nuit d'été, sans en souffrir.

— Merci ; va, ta jument sera soignée comme il faut.

— Ah ! je voudrais me confesser..... Écoute..... Sainte Vierge Marie, prenez de pitié de moi !.... Je n'ai jamais tué ; ne tue pas..... Je suis content, bien content de n'avoir tué personne..... J'en ai eu souvent envie..... Raikocsi, pourtant..... tu lui feras quelque misère à cause de moi ?

— Sois tranquille, j'ai un compte personnel à régler avec lui ; sa dette est lourde.

— Oui, oui, il est ennemi de notre race..... Mais pas de sang, pas de sang !

— Je ne suis pas un assassin.

— Ah ! tu as raison..... ne tue pas..... je suis heureux de n'avoir pas tué..... et de ne pas avoir volé mes maîtres..... Jamais..... Et quand on leur a dérobé une pièce de mon bétail, j'en ai pris deux pour eux,

pour qu'on le respecte..... plus tard..... Jamais ! jamais ! cria-t-il d'une voix caverneuse, en essayant de lever sa main, jamais je n'ai volé mes maîtres !....

— C'est bien, je le sais, tu peux mourir en paix.

— N'est-ce pas ? Ah ! oui..... en paix..... je ne crains pas la mort..... je n'ai pas tué..... Mais, pourtant, je regrette d'avoir travaillé pour Abraham..... Le voleur ! Écoute..... il prétend que je lui dois trente florins..... le filou !..... le trompeur !..... A chaque affaire il m'a dupé..... Montre-lui mon argent, tout mon argent, et dis-lui qu'il est un bandit, qu'il n'en aura pas un sou.

— Je le ferai.

— Ah ! sainte Vierge ! à mon aide !.....

— Veux-tu boire ? il y a de l'eau là-bas. »

Le moribond fit une grimace de dégoût.

« Qu'est-ce que tu as dans ta gourde ?.... demanda-t-il avec effort.

— D'excellent slibowitz de contrebande.

— Donne. »

Saisissant alors avec peine cette gourde, sur laquelle ses doigs se crispèrent, Stankô la colla, d'une main qui vacillait, contre ses lèvres sanglantes, et renversant la tête avala une forte gorgée de la liqueur de feu. Philippowitch sentit s'appesantir la tête du vieux berger ; il le regarda ; le pauvre homme venait d'exhaler le dernier soupir. Le brancard servit à

transporter son corps, que le chasseur d'ours ne voulut pas abandonner.

Aldany et Cécile rejoignirent la compagnie, qui se dirigeait vers l'endroit où l'attendait le dîner. Quand passèrent les dépouilles du vieux Valaque, la pieuse fille s'agenouilla en priant.

« Pauvre malheureux ! dit-elle avec un soupir ; il faut espérer que Dieu le prendra en pitié.

— J'espère le salut de la plupart des pauvres gens de son espèce, dit Aldany. Ils ont vécu selon les exemples de leur jeunesse et les notions de leur enfance. Leurs fautes n'ont guère été que des actes de violence, et je suis persuadé qu'ils n'ont pas eu l'intention d'offenser grièvement le bon Dieu. Je tremble au contraire pour une foule d'honnêtes gens de notre monde, dont l'orgueil repousse la loi divine, et qui la lèsent sciemment, se révoltant chaque jour contre leur conscience qu'ils étouffent.

— Le vieux bandit est mort, disait en même temps George à Szecsey ; c'est un bon débarras pour Nyirfalu.

— Qu'il fût bandit ou non, dit Szecsey d'un ton bourru, à ta place, je ne voudrais pas l'avoir fait bâtonner aujourd'hui. »

La longue file des chasseurs continua d'avancer, en montant, par une pente douce, à travers la forêt. Les arbres étaient magnifiques ; ceux qui s'élevaient

du bas des coteaux atteignaient des proportions gigantesques. Il y avait là des chênes qu'on eût achetés bien cher s'ils avaient pu être amenés sur les quais d'un port de construction.

Pauline, qui avait pris d'abord le bras de Lederhosen, puis celui de George, s'empara de celui d'Aldany.

« Je suis ravie de ma journée, dit-elle. Quel bonheur d'avoir assisté à cette belle lutte! Je n'en ai perdu aucun détail. Raikocsi était vraiment superbe en face du monstre; il n'a point reculé d'un seul pas. Et Szecsey! l'avez-vous vu courir, son grand couteau à la main, quand la bête a roulé au coup du colonel? Et Lederhosen ! quel sang-froid! Et la grosse face de Castelnuovo entre les branches! Je parie que vous ne l'avez pas aperçue!

— Non, certes, j'avais trop peur pour vous, et je regrettais, je vous l'avoue, qu'on vous eût exposée à un tel péril.

— Moi?..... ou Cécile! Laquelle des deux avez-vous couverte de votre corps, vilain ingrat, lorsque l'animal s'est approché de nous?

— Mais, ma cousine, vous étiez derrière Falk, dont l'arme était bien plus sûre que la mienne. »

Cécile n'était pas assez éloignée de Paul et de la princesse pour ne point entendre et cette remarque et ce reproche; et puis il y a des instants où l'oreille d'une jeune fille est singulièrement fine. Aldany se

trouvait fort embarrassé. Il ne fut pas fâché d'apercevoir l'éclaircie au milieu de laquelle se préparait le dîner des chasseurs. Le spectacle qui les attendait là leur arracha des cris d'admiration.

Bereny avait bien disposé les choses. Du plateau dégarni sur lequel la table du festin allait être dressée, on découvrait une immense étendue de terres, car ce premier chaînon des Karpathes domine la grande plaine magyare. La montagne de Tokai paraissait à l'occident comme une sorte de taupinière bleue. De ce point extrême jusqu'aux forêts transylvaines s'étendait une nappe bleuâtre, verte ou grise, parsemée de points blancs et de fils argentins : c'était une partie de la Hongrie, du milieu de laquelle les villes de Szathmar, de Nagy-Karoly, ainsi que plusieurs grandes bourgades, se distinguaient fort bien. La forêt, avec ses arbres et ses rochers aux tons tranchés et durs, encadrait ce tableau grandiose. De hauts pics se dressaient au nord, encore blancs de neige; mais déjà des fleurs alpestres ornaient les gazons et les rocs du plateau sur lequel on était réuni. D'énormes blocs de grès formaient près du sommet une voûte élevée et profonde, qu'on avait décorée de branches de sapin et de houx. A l'entrée de cette grotte, on avait suspendu les pièces de gibier, et à l'intérieur était dressée une table, couverte d'argenterie, de linge damassé, de verres et de bouteilles. Un

peu plus bas que la grotte, auprès de grands feux, deux maîtres cuisiniers, en bonnet, tablier et veste d'une parfaite blancheur, donnaient un dernier coup d'œil aux broches et aux casseroles. Plus bas encore, deux maritornes et un valet hongrois apprêtaient le long de deux arbres brûlants un repas dont la vue remplit les paysans d'enthousiasme. Deux porcs et un veau, coupés par moitié, rôtissaient à qui mieux mieux, et une barrique de vin, couronnée de feuillage, était dressée sur un chariot léger.

Lederhosen embrassa Bereny, qui était venu en personne, avec Nagy et Virag, ses deux hommes d'affaires, veiller aux préparatifs de la fête.

« Pends-toi, Szecsey, dit le colonel, voilà ce que tu ne pourras jamais dépasser. Cher comte suprême, tu es un ange d'hospitalité. Ceci est un souvenir pour toute une vie de chasseur. »

On s'assit sur les rochers, à l'entrée de la grotte, en attendant le dîner, et chacun raconta quelque détail du grand combat. L'ascension de Castelnuovo ne fut pas oubliée ; il s'en fit lui-même volontiers l'historien.

« Vous prétendez que j'ai grimpé assez vite, dit-il ; le temps m'a pourtant semblé d'une longueur effrayante juqu'à ce que j'aie été perché à quinze bons pieds en l'air. Et voyez ! mon vêtement le plus indispensable a reçu en chemin cet accroc : je me suis cru happé par la bête. Du diable si je chasse désormais

dans vos forêts, où, sans qu'on y pense, on risque d'être mangé tout vif. Je ne chasserai plus qu'en Italie, aux rouges-gorges et aux moineaux. »

L'Italien reçut de fort bonne grâce les plaisanteries que ses compagnons ne lui épargnaient pas ; il était tout content d'amuser la société : c'était son plaisir et son goût. Cependant, un de ses anciens camarades, maître Stercowitz, avait appris une fois à ne point dépasser certaines limites dans la moquerie : Castelnuovo l'avait contraint à dégaîner, et l'avait orné d'une très-belle estafilade. Sa bravoure ainsi bien constatée, on s'amusait au régiment de ses drôleries, sans oublier jamais les convenances.

Lederhosen coupa une grosse touffe de poils à l'ours noir, et, après l'avoir soigneusement liée, il la mit au centre de sa large cocarde de poils et de plumes, entre une barbe de chamois et quelques soies de sanglier. « Voilà un beau trophée, dit-il en regardant le terrible animal ; mais je suis humilié de l'avoir aussi mal tiré. J'aurais dû le toucher d'abord un peu au-dessus de l'épaule, au lieu de le frapper à l'os de l'épaule, et ma seconde balle eût dû lui pénétrer dans l'œil. Que voulez-vous ? j'éprouvais un peu d'émotion. »

Le dîner fut gai autant que splendide. L'air des montagnes et l'exercice avaient aiguisé l'appétit des chasseurs : ils restèrent longtemps à table. Après leur

repas, les traqueurs se mirent à danser, en chantant, autour des grands feux. Le pauvre Stankô, hélas ! était oublié déjà. Les officiers se cotisèrent et firent donner un florin à chacun des paysans, ce qui augmenta leur bruyante allégresse. Ensuite on leur déclara que la chasse était finie, quoiqu'ils eussent été requis pour trois jours de corvée. Presque tout le monde reprit le chemin de la maison du forestier, où l'on devait encore passer la nuit.

Aldany remonta en voiture avec les dames. Elles voulurent revenir par Bilnik, afin d'avoir le moins mauvais chemin possible. Pendant une heure et demie, elles ne furent cependant pas à l'aise. Les sentiers des troupeaux et le lit des torrents étaient la seule route qui s'offrît aux voyageurs. Bien souvent le cocher, remettant les rênes à Paul, se plaçait debout sur le marchepied, du côté d'amont, lorsque la légère voiture franchissait de biais une pente ; grâce à cette surcharge, les roues, de ce côté, s'enfonçaient davantage dans le sol et maintenaient l'équilibre du véhicule. Enfin, on gagna la plaine et un chemin frayé qui conduisait à Bilnik. Les chevaux prirent tour à tour le grand trot et le galop, en dépit du sol inégal et des secousses. Pauline, cessant d'être préoccupée de la sûreté commune, voulut mettre un terme au silence de son cousin :

« Que vous êtes triste, mon cher Paul, lui dit-elle,

N'êtes-vous pas satisfait de la journée ? Avouez cependant qu'elle a été intéressante.

— La mort de ce pauvre homme peut bien attrister mon cousin, dit Cécile ; j'ai sans cesse devant les yeux sa figure pâle et souffrante ; certainement, je rêverai de lui cette nuit.

— Bah ! reprit Pauline, puisqu'il y avait bataille sérieuse, il fallait bien que quelqu'un tombât. N'est-il pas heureux que le mauvais sort ait précisément atteint ce vieux voleur de Valaque ?

— Il n'était pas méchant, dit Paul, et la vie lui était peut-être plus agréable qu'à beaucoup d'autres. Il est toujours triste que l'existence d'un pauvre ait été sacrifiée au plaisir d'un riche.

— Vous parlez en démocrate et sans réfléchir. Soyez assuré que Stankô recherchait son propre plaisir et qu'il avait demandé à faire partie des chasseurs ; sans cela le maire de Nyirfalu eût désigné tout autre que lui. »

Les blanches maisons de Bilnik apparurent, et la voiture traversa rapidement l'industrieuse petite ville. On y entendait le bruit continu des métiers. Les maisons, bien entretenues et propres, alignaient leurs façades sur la rue. Plusieurs étaient construites en pierre et avaient deux étages au-dessus du sol. Les habitants, la plupart grands et blonds, à l'ovale allongé, passaient, vifs et affairés, bien différents dans

leur démarche des indolents Valaques et des fiers Magyars. On les distinguait, à leur costume plus soigné, de quelques paysans slovaques, marchands de toiles ou raccommodeurs de vaisselle, qui circulaient dans la ville, vêtus d'étroits pantalons blancs et de courts habits de la même couleur.

Ce sont d'étranges gens que ces artisans et ces colporteurs slovaques. Ils trouvent moyen de parcourir une partie de l'Europe à peine munis du plus faible pécule, et de commercer partout, sans posséder d'autre langue étrangère qu'un peu d'allemand. Ils sont la plupart d'une rare intelligence, et, particulièrement, grands physionomistes. Rien ne peut dérouter leur sagacité ; elle est en quelque sorte infaillible, et, si bien que se façonnent, à l'instar du pays qu'ils habitent, les individus d'une nation étrangère, leur véritable nationalité n'échappe guère au premier coup d'œil d'un colporteur slovaque. A Lisbonne, un jeune diplomate allemand, M. de H...., remarque un jour au coin d'une rue trois colporteurs slovaques, occupés à considérer avec une attention extrême chacun des passants. Ils l'aperçoivent ; aussitôt, ils vont droit à lui. « Nous guettions une physionomie d'Allemand, lui disent-ils, car nous sommes bien embarrassés [1]..... » Or, les compatrio-

[1] Historique.

tes eux-mêmes de M. de H..... n'étaient jamais parvenus qu'à grand'peine à discerner en lui quelque marque du type germanique. On pourrait rapporter une foule de traits semblables.

Comme le rapide équipage sortait de Bilnik, quelques colporteurs vinrent à passer, chargés d'énormes balles, et tellement qu'ils pouvaient à peine marcher. La compatissante Cécile détourna la tête.

« Pauvres gens ! dit-elle; au moins, s'ils faisaient fortune.

— Beaucoup d'entre eux, dit Aldany, acquièrent une petite aisance; mais il est rare de voir un colporteur mourir riche. Il en est de même des forgerons et des mineurs slovaques, qui n'amassent pas beaucoup d'argent, malgré leur rude travail. Cela vient probablement du bas prix du fer dans notre pays. La concurrence des fourneaux de Styrie et d'Autriche nous écrase. Cependant, la lutte avec ces deux pays sera sans doute soutenable quand la Hongrie se trouvera pourvue de ses chemins de fer. Déjà les rails sont posés jusqu'à Szolnok, et ils pourront recevoir les volumineux et lourds produits qui arriveront jusque-là en descendant la Theiss. Ce sera déjà quelque chose, et il faut espérer même qu'avec le temps il deviendra possible d'exploiter nos forêts des Karpathes. Mais nous ne verrons pas cette belle époque !

— Elle s'inaugurerait demain, mon cousin, dit Pauline, si demain la Hongrie était libre. »

Aldany ne répliqua pas. Il voyait Cécile songeuse, triste, absorbée. Sa tristesse le gagna. Cela n'échappa point à Pauline; elle devint boudeuse, et, sans avoir dit mot, on arriva à Szamosvar.

XIV

UN PROPRIÉTAIRE HONGROIS

Le sommeil de Cécile fut très-agité. Elle rêva de l'ours, mais pas de Stankô. L'animal, ouvrant une gueule énorme, s'élançait pour la dévorer. Alors apparut un jeune officier, dont le visage étincelait : il la couvrit d'une épée flamboyante. Soudain une belle jeune femme se suspendit au bras du défenseur, et il abandonna la pauvre enfant aux dents terribles du monstre. Elle se réveilla, en poussant un grand cri, et il lui fut impossible de se rendormir. Aussi était-elle fort pâle le lendemain matin.

Paul s'en aperçut; d'une voix émue, il lui demanda de ses nouvelles. Elle répondit, en rougissant et en hésitant un peu, qu'elle avait très-bien passé la nuit.

Bereny survint; il baisa Cécile au front et donna la main à Paul.

« Où vas-tu aujourd'hui? demanda-t-il à ce dernier. Il faut que je visite ma distillerie; m'y accompagnes-tu ? »

Après avoir passé la rivière limpide et riante qui coulait au pied du sombre château des Dragfi, on entrait dans une vaste cour entourée par les étables, les remises, les écuries et enfin par la distillerie, le plus important des quatre bâtiments. C'était un établissement assez vaste, où se distillaient chaque jour de soixante à quatre-vingts boisseaux de pommes de terre. Paul y admira pour la dixième fois la netteté des chaudières et leur volume énorme, les gigantesques dimensions des cuves, où la pulpe fermentait. Les patates, cuites à la vapeur au premier étage, y étaient en même temps triturées, et ensuite descendaient en bouillie dans ces vastes récipients. Là, on les travaillait encore, au moyen des ferments, avant la distillation. De ce mélange, dans lequel entrait beaucoup d'orge grillée, on obtenait une quantité considérable d'un alcool de qualité moyenne. Les résidus de l'opération servaient à engraisser des troupeaux de bœufs et de porcs. Aldany examinait tout avec intérêt et intelligence.

« Je vais, moi aussi, monter une distillerie, dit-il au comte; mais j'essayerai de la betterave ; j'espère en obtenir un plus fort rendement et un alcool meilleur. Notre terre profonde et humide me paraît tout à fait appropriée à sa culture.

— Tu feras bien, dit Bereny quand ils furent dehors, et je suivrai peut-être ton exemple. Mais je

n'ose guère innover, de crainte de tomber dans la gêne. Tu viens de voir dans le magasin de la distillerie le plus clair de mon revenu. Nous sommes proches parents et bons amis; tu es discret : je ne te cacherai pas l'état de mes affaires. Sans être alarmant, il ne me satisfait pas, et si j'avais des enfants, j'en serais préoccupé. Les élections, la création du théâtre hongrois, de l'Académie magyare, des journaux hongrois, m'ont coûté bien cher; je n'ai pas voulu rester au-dessous de mes amis politiques, qui ont fait, eux aussi, pour la cause patriotique des sacrifices de toute sorte. Horriblement endetté, j'aurais voulu pouvoir vendre une de mes terres, mais toutes sont des biens nobles inaliénables. J'ai seulement affermé pour trente ans ma seigneurie de Szarkhaz, moyennant cent mille florins une fois payés. Je me suis libéré en partie : je ne dois plus que quarante mille florins; mais l'emprunt que j'ai fait de la sorte me coûterait bien cher si je vivais longtemps. Mes autres biens me rapportent encore trente mille florins environ; il me faudrait davantage : quand j'ai payé tous les frais d'administration et les intérêts de ma dette, il me reste à peine seize mille florins [1] par an. Ce serait bien suffisant, puisque nous avons ici gratuitement en abondance tous les aliments nécessaires au

[1] Quarante mille francs.

château ; mais Pauline veut faire quelque longue absence chaque année, soit l'été, soit l'hiver : je dois lui trouver alors plusieurs milliers de florins, et elle aime tant l'élégance que je crains bien qu'à mon insu elle ne contracte des dettes. Jusqu'à ce jour pourtant personne ne m'en a parlé.

— Es-tu sûr de tes employés ?

— De leur capacité, oui ; de leur honnêteté, c'est différent. Je tiens pour probes deux hommes seulement, le directeur de ma distillerie, le brave Suisse Weisli, et mon forestier Wehrling ; mais je suis persuadé que Nagy, Virag et leurs aides me trompent et me volent indignement. Comme tous mes voisins se trouvent dans un cas pareil, je n'ai pas le courage de surveiller mes gens, de crainte d'avoir l'embarras de les changer sans bénéfice. Je risquerais d'avoir des employés moins capables et plus fripons encore.

— Enfin, ta position est moins engagée que je ne le craignais, dit Aldany, et même elle est moins mauvaise que celle de beaucoup de seigneurs hongrois encore plus riches que toi en terres. Tes possessions territoriales, passablement administrées, représentent au moins soixante mille florins de revenu ; tu parviens à en obtenir seize : ce n'est pas trop malheureux. Avec les débouchés qu'ouvriront les chemins de fer, tes rentes, dans quatre ou cinq ans, s'accroîtront d'un tiers, s'il n'y a point de catas-

trophe. Ce sera suffisant pour ta femme et pour toi. Tu n'as pas d'enfants; ta belle-sœur pourvoira sans doute à la dot de Cécile : tu peux donc dormir sur les deux oreilles. Mais, conviens-en, mon cher Étienne, il est difficile d'être à la fois grand homme politique, restaurateur d'un peuple, et bon administrateur privé.

— Tu as cent fois raison, cher ami, et je me reprocherais le gaspillage de ma vie et de ma fortune, si ma chère Jeanne n'était pas là pour réparer mes fautes. Ses biens à elle aussi, c'est-à-dire ceux de mon frère, sont tous nobles, à l'exception de notre vigne de Tokai et d'une petite ferme qu'elle possède en Tyrol ; ces deux médiocres propriétés seraient tout l'avoir de Cécile si ma belle-sœur et moi ne lui laissions point d'argent; mais Jeanne a déjà placé cinquante mille florins sur la tête de sa nièce, et j'ai l'intention d'en emprunter autant pour elle avant de mourir. Ainsi, nous lui assurerons quelque aisance et une dot convenable.

— Mais très-convenable, dit Aldany, car dans ce pays, où les propriétés nobles appartiennent uniquement aux mâles de la famille, peu de jeunes filles apportent une dot aussi élevée : ordinairement, elles n'ont presque rien. Ailleurs, parmi les femmes, les veuves seules peuvent être riches, héritant de presque tout, et en jouissant jusqu'à ce qu'elles se

remarient. Je ne blâme pas cette législation ; elle a ses bons côtés. Mais Cécile n'a besoin d'autre dot que son mérite. Je t'avoue que je voudrais épouser une femme comme elle si je me mariais.

— Je suis heureux, cher ami, que tu apprécies ma Cécile ; elle est mon enfant bien-aimée, ma consolation et mon bonheur ; elle rendra heureux l'homme capable d'obtenir son affection..... »

Les deux cousins se donnèrent une poignée de main significative, et, après avoir échangé encore quelques paroles intimes, en baissant instinctivement la voix comme si l'on eût pu les entendre, ils rentrèrent au château le cœur plus léger qu'ils ne se l'étaient senti depuis longtemps. Chacun d'eux se retira dans sa chambre et y demeura jusqu'au soir.

XV

LES COMPTES DE L'USURIER

Au vieux castel, pendant ce temps, deux dignes compères étaient attablés dans l'embrasure d'une fenêtre qui pouvait recevoir six personnes ; ils dégustaient tranquillement une tasse de café. Ces deux personnages étaient l'économe Virag et le fiscal Nagy. L'aspect de l'appartement dans lequel ils se trouvaient était des plus imposants, et, s'il eût été vide, on eût été tenté d'y placer en imagination quelque chevalier magyar à l'ample attila, au lourd kalpak, le cimeterre au côté et au poing le buzogany teint du sang des Osmanlis. Un dressoir sculpé du dix-septième siècle, des chaises de bois à long dossier, quelques vieux fauteuils, une tapisserie enfumée, sur laquelle pendaient des tableaux représentant les Sibylles, un plafond voûté, un sol carrelé blanc et noir, tel était ce salon. Des fenêtres on avait une vue magnifique sur la plaine ; mais nos deux employés se souciaient alors de tout autre chose.

« Comment allons-nous régler l'affaire ? demanda Virag en détirant sa longue moustache cirée.

— Eh ! nous voici au joli chiffre de 27,489 florins, dit l'avocat d'une mine souriante. Néanmoins, il est prudent de ne pas le dépasser beaucoup, de peur de quelque crise imprévue.

— En effet, nous serions perdus si la bombe éclatait. Jamais le comte ne nous pardonnerait d'avoir aidé sa femme à conclure avec des juifs des emprunts si considérables.

— Bah ! tu ne connais pas la puissance des femmes ; la princesse nous ferait maintenir ici ou nous procurerait de bonnes conditions. Tout au moins, nous aurions tiré d'assez belles plumes à son dindon d'époux.

— Il nous a ruinés en amodiant Szarkhaz ; nous avions de si jolis petits pots de vin au renouvellement des créances ! Autrefois, il n'hésitait pas à signer quinze pour cent d'intérêts ; mais en vieillissant il devient avare. Il a trouvé à Vienne de l'argent à six du cent pour le reste de sa dette, et nous n'avons plus un sou des prêteurs : le métier devient mauvais..... Si par hasard il s'avisait d'examiner le compte des jours de corvée !.....

— Et le dossier des procès? dit le fiscal en riant ; on n'aurait plus la chance de perdre à propos un bon procès.

— Ni d'en entamer cinq ou six mauvais à la fois.

— Du diable si je resterais alors chez lui avec quatre cents florins de gages. Croit-il que les autres puissent vivre pour rien? On n'est pas fâché de boire un bon coup de vin quelquefois.

— Ni d'aimer une jolie fille ; vieux coquin, tu en es bien capable encore.

— Mais je ne dis pas non. Et l'avocat lissa sur ses tempes, avec complaisance, les épais cheveux gris qu'il rejetait en arrière pour se donner un air plus respectable. Mais, reprit-il, je n'ai jamais porté mes visées aussi haut que toi. Crois-tu que je ne t'aie pas deviné? »

La face rougeaude du jeune économe devint presque écarlate.

« Ha ! ha ! continua le bonhomme, conviens que j'ai touché juste. Hé ! hé ! une princesse, une vraie princesse, et belle comme tous les amours..... Ce que c'est que d'être joli garçon ! comme cela rend ambitieux !

— Tu te trompes, Nagy ; je ne suis pas assez fou pour avoir une prétention pareille.

— Hé ! hé ! je ne me trompe pas ; je te connais trop bien, et, ma foi, on ne sait pas ce qui peut arriver. Le grand traînard d'uhlan est là pour le moment, et le beau magistrat aussi ; mais les officiers sont comme les hirondelles : ils partent à l'automne, avec

cette différence qu'ils ne reviennent plus; et les magistrats politiques ne perdent pas un temps bien long à leurs amours. Laisse venir l'automne, les déceptions, les petits malheurs, les gros embarras; on ne sera peut-être pas fâchée de se consoler avec un gentil confident, capable d'écarter les juifs et d'aplanir toute difficulté. Vive l'espérance !

— Tais-toi, vieux fou ! dit Virag en relevant sa moustache; je te crèverais les yeux si tu n'étais pas si bon enfant. Sans toi j'aurais été assez bête pour ne tirer aucun parti de ma position. Mais reparlons de notre affaire. Abraham va venir. Comment le satisferons-nous, si tu penses qu'il ne faille pas augmenter la dette ?

— Écoute, il ne sera pas trop méchant; nous le tenons par la loi décrétée contre les usuriers. Est-ce que la précaution que nous avons toujours prise de ne traiter que de lui à l'un de nous, en nous couvrant de contre-seings de la princesse, ne le met pas entre nos mains ? Il pourrait nous menacer de révéler nos petits profits; mais nous les recevons de lui seul, et sa parole n'a pas d'autorité. Malgré cela, il est temps de couper court aux affaires. Il a prêté, en réalité, dix-huit mille florins, et nous voici, suivant notre compte avec lui seul, arrivés au chiffre de vingt-sept mille : c'est suffisamment enflé. Restons-en là quant à lui, et laissons tout doucement grossir l'autre

créance. J'ai causé ce matin avec la princesse, et elle a fini par consentir à nous livrer ceci..... »

Nagy sortit d'un tiroir une boîte garnie d'étoffe. Elle contenait une magnifique parure de perles, devant laquelle l'économe ouvrit de grands yeux,

« Tiens, lis, » dit l'avocat. Et il déploya un papier portant la signature d'un fameux joaillier de Vienne, qui estimait cette parure douze mille florins. « Tu comprends, ajouta-t-il, que nous pouvons tous vivre au moins un an là-dessus.

— Bravo ! dit l'économe, tu es un maître diplomate. »

Trois coups timides résonnèrent à la porte.

« Entrez ! » cria Nagy.

Un dos vêtu de drap graisseux, tenant à une sale chevelure, se présenta : c'était le juif Abraham. Après une demi-douzaine de prosternations, il se décida à se redresser un peu ; s'arrêtant à trois pas des employés, il demeura les yeux demi-fermés, la tête inclinée. Sa longue barbe ébouriffée tombait sur sa veste de drap jadis bleu, trouée aux basques et aux coudes ; une étroite culotte bleue entrait dans des bottes éculées. Il tenait d'une main une baguette blanche et son bonnet de peau.

« Approche, approche, compère Abraham, dit Nagy. Comment vont les affaires ?

— Mal, très-mal, Votre Grâce. J'ai été poussé par

le fait de Nathan Rosenberg [1] à l'adjudication de ma ferme d'eau-de-vie, et je suis un pauvre père de famille ruiné.

— Ainsi tu payes trop cher ton auberge?

— Je ne l'affermerais pas beaucoup trop cher encore si je n'avais pas été obligé de donner à ce Nathan, qui n'est qu'un coquin, mes bons seigneurs, de bon argent, gagné au prix de mon sang, de ma santé, pour l'arrêter dans ses enchères.

— Ah ! tu as trouvé un renard aussi rusé que toi, compère Abraham, et il a fallu partager le gâteau. C'est ennuyeux. Mais tu mettras dans ton alcool un peu plus d'eau, de tabac et de piment. On se rattrape ainsi, n'est-il pas vrai ?

— Je suis bien incapable de tromper mes pratiques, Votre Grâce le sait.

— Comment ! tu aurais l'impertinence de prétendre que ton eau-de-vie est vendue comme elle t'arrive de notre distillerie ? s'écria le fiscal. Tu accuserais notre comte d'empoisonner les paysans de Nyirfalu !

— Ah ! mes bons seigneurs, il faut bien traiter les gens selon leur goût. Je ne dis pas que mon eau-de-vie ne soit point un peu travaillée; mais ils l'aiment

[1] Les juifs autrichiens furent obligés par Joseph II de prendre des noms de famille. Ils choisirent les plus beaux, Lichtenstein, Lœvenstein, Schwartzenberg, Rosenberg, etc.

mieux comme cela. Mes chers seigneurs, je n'en suis pas moins un homme ruiné ; il me faut payer deux mille florins à Nathan, et je n'ai que des dettes, sauf notre petite créance. Ayez pitié de moi ! décidez Son Altesse à me rembourser quinze mille florins. J'ai grand besoin d'argent. J'attendrai quelques mois pour le reste.

— Ainsi, dit Nagy, sérieusement tu n'as plus le sou ? J'en suis fâché pour toi. J'avais à te proposer une bien bonne affaire.

— Une affaire ! reprit vivement l'israélite en se frottant doucement les mains et en tendant l'oreille. On fait toujours les affaires quand elles sont bonnes, même sans argent ; les amis en prêtent.

— Écoute, poursuivit Nagy, la princesse part pour Paris avec sa belle-sœur et avec son cousin, le comte Aldany. Tu sais qu'il est au mieux avec elle ? »

Abraham cligna des yeux avec une grimace affirmative.

« Eh bien ! ils empruntent sous leur double seing dix mille florins, peut-être douze.

— Oh ! c'est bien de l'argent. Mais Son Excellence le colonel signera aussi, dites-vous ? Ah ! que je serais content d'avoir de son écriture ! C'est un si brave seigneur ! Pour lui faire plaisir, on trouvera de l'argent.

— Tout de suite ?

— Dans trois ou quatre jours, le temps de voir les amis. Et pour le brave officier ce sera deux mille florins seulement payables dans un an; oui, mille dans six mois et mille au bout de l'année. Abraham fera cela pour Son Excellence.

— Attrapé, mon drôle, dit Virag; comment n'as-tu pas deviné que Nagy se moquait de toi? Le comte Aldany a cent mille florins de rente et il en met la moitié de côté tous les ans. Tu as pu croire qu'il avait besoin de ta bourse ?

Le juif se redressa comme si on l'avait piqué sous le menton, et regarda Nagy, qui riait.

« On a prêté de l'argent à d'aussi grands seigneurs que lui, dit-il; et il y en a de ces agneaux qui ont laissé toute leur toison entre les mains de mes cousins.

— Nous savons cela, dit Nagy : mais on n'est pas ruiné et on n'a pas besoin de quinze mille florins quand on est en état d'en prêter dix mille. Voilà ce que je voulais constater.

— Vous ne constaterez rien; je suis malheureusement en état de prouver à tous les justiciers du monde que je n'ai pas un sou d'argent comptant. Aussi me faut-il mes quinze mille florins. A dire vrai, sur ma pauvre âme, je suis inquiet de la grosse somme que me doit Son Altesse. C'est ma vie, la vie de mes enfants. Je vous en supplie, rendez-moi un peu du capital avec

les intérêts ; sinon, à mon corps défendant, je serai obligé de parler à monsieur le comte.

— Oui-da ! pour lui réclamer dix-huit mille florins, n'est-ce pas ? Nous affirmerons, la main sur l'Évangile, que nous n'avons reçu que cela.

— Que le Dieu d'Abraham me vienne en aide ! Vous ne me causeriez pas cette peine, mes chers seigneurs, car vous savez que vous n'avez point perdu à faire des affaires avec moi.

— C'est vrai, dit Nagy ; aussi voulons-nous encore en faire une. Cette fois-ci je ne plaisante pas. Tiens, regarde. » Et l'avocat ouvrit le magnifique écrin.

« Dieu de Jacob ! » s'exclama le juif en mettant la main devant ses yeux, comme s'il avait été ébloui par le soleil. « Que c'est beau !... toutes pareilles, à l'exception de ces grosses longues ! Et l'agrafe ! en vrais diamants, n'est-ce pas ! Quelles merveilles ! » Et il palpa, d'une main tremblante de convoitise, un petit bout du collier.

« Et cette écriture, dit-il en s'inclinant, je la reconnais ; elle est bien de Golberg, le roi des joailliers. C'est un cousin de mon cousin Hirschele. Douze mille florins dans cette petite boîte ! Que c'est charmant !

— N'est-ce pas ? Écoute : on te met cela en gage pour huit mille florins durant trois ans ; tu en seras le maître si l'argent n'est pas remboursé au terme. Mais il faudra que tu fasses faire tout de suite par

ton cousin Hirschele une parure fausse exactement semblable.

— Cela se peut ; on l'aura, et elles se ressembleront de même que deux gouttes d'eau.

— Très-bien. Maintenant, de ces huit mille florins tu en garderas trois mille pour un an d'intérêt des vingt-sept mille florins qu'on te doit.

— Vingt-sept mille cent soixante-treize et demi ! mes bons seigneurs. C'est bien peu d'intérêts pour tant d'argent ! Prenez pitié d'un pauvre père de famille !

— Tais-toi. C'est chose comprise que nous recevons mille florins pour prix de nos négociations ; ainsi tu auras de nous un reçu de quatre mille florins et tu nous en apporteras cinq.

— Ah ! grand Dieu ! mes chers petits seigneurs, quatre mille cinq cents florins, je vous en supplie ?

Nagy fit un geste résolûment négatif.

— Oh ! mon très-gracieux seigneur ! dit en soupirant l'israélite en se tournant vers Virag, soyez aussi miséricordieux que vous êtes gentil. Oui, la jolie Leni disait encore l'autre jour à ma fille Rachel, comme vous passiez : Voilà le plus beau cavalier du canton. Raikocsi n'est rien auprès de lui.....

— Est-ce aussi l'opinion de ta fille ? J'irai le lui demander un de ces matins, chien de menteur.

— Ah ! sur ma pauvre âme, ne venez pas, car elle

raffole de vous. N'est-ce pas?.... quatre mille six cents florins, mon doux seigneur?»

Nagy, impatienté, mit la main sur l'écrin.

« Tu deviens ennuyeux, dit-il brusquement. Je te ferai totalement rembourser et nous traiterons avec un autre.

— Vous me tueriez en vous fâchant contre moi, mes illustres protecteurs. Eh bien, oui, ce sera cinq mille florins..... Et quand les voulez-vous ?

— Dans quinze jours au plus tard.

— C'est affaire réglée, » dit le juif.

E til sortit, entremêlant les plaintes, les remercîments et les révérences.

CINQUIÈME PARTIE

XVI

UNE CHASSE AU MARAIS

Peu de semaines après la chasse en forêt dans les Karpathes, un soleil brûlant avait pris possession des cieux et dardait ses rayons sur la terre : on était en plein été. Dans l'Europe orientale, le printemps et l'été sont de courte durée ; il n'y règne, pour ainsi dire, que deux saisons, l'été et l'hiver : l'hiver froid et calme, aux nuits étoilées, troublé seulement, et à de longs intervalles, par des bourrasques de pluie ou par des tourmentes de neige ; l'été chaud comme en Andalousie, développant rapidement dans les terres humides et profondes une végétation puissante, et dénudant les terrains sablonneux, qui se couvrent de poussière grise.

Les environs de Nyirfalu avaient bien changé d'aspect. Le sol des routes s'était affermi, et l'on ne voyait

de toutes parts que cultures luxuriantes. D'immenses nappes de froment ondulaient, en petites vagues vertes, sous la brise ; le lin côtoyait en longues bandes le chanvre plus foncé et les pavots déjà écarlates qui devaient fournir de l'huile. Çà et là, les paysans travaillaient dans de grands champs réservés au tabac. Ailleurs, des plaines entières étaient couvertes de maïs dont les épis allaient atteindre des dimensions fabuleuses. Au fond de quelques plis de terrain, des flaques d'eau séjournaient encore, mais chaque jour on voyait se rétrécir leur surface, et une herbe épaisse lutter avec les roseaux et les joncs pour s'emparer du sol que ces eaux découvraient peu à peu. Au-dessus de ces petits marais, mouettes et vanneaux voltigeaient bruyamment, les révélant de la sorte au chasseur, presque assuré d'y trouver de la sauvagine. Les cailles s'appelaient, cachées dans la verdure. Les cigognes planaient en cercle dans l'air, et souvent l'une d'elles passait, sans crainte de l'homme, en rasant la terre, emportant à sa couvée un gros batracien ou un poisson, ou une de ces longues couleuvres d'eau douce, qui, en voulant s'échapper, s'entortillent autour du bec impitoyable de l'oiseau.

C'était la saison propice pour une belle chasse au marais ; cependant le fusil de Lederhosen demeurait inactif. Parfois, lorsque de certains cris, rauques ou aigres, venaient à frapper son oreille, le colonel tres-

saillait : ces cris le provoquaient, ou plutôt ils l'appelaient à une véritable fête. Mais le comte Bereny se trouvant depuis quelques semaines gravement indisposé, c'était à lui que le brave soldat consacrait les heures que lui laissait le régiment, et presque chaque jour il se rendait à Szamosvar. Le comte se rétablit, et Lederhosen se dit en le quittant un soir : « Maintenant, c'est au tour de la chasse. » Son visage s'éclaira soudain. En retournant chez lui, il n'eut plus d'autre pensée : la chasse ! il était plongé dans ce rêve, et il soutenait à peine l'entretien avec le prince Œdenbourg et Castelnuovo, qui l'accompagnaient. Il tenait presque constamment ses yeux levés au ciel pendant que le soleil se couchait au milieu de vapeurs enflammées. Il semblait absorbé dans la contemplation de l'admirable spectacle. Tout à coup, il fit tourner bride à son cheval, et ses yeux, suivant d'abord un mouvement dans le ciel, se fixèrent sur un certain point, attentifs, immobiles, comme s'il eût épié l'apparition d'un astre. Il arrêta court sa monture. Œdenbourg et Castelnuovo le considéraient étonnés. La chaleur était lourde et suffocante; il y paraissait tout à fait insensible, quoiqu'il fût boutonné jusqu'au cou dans sa veste brodée et qu'il fût vêtu entièrement de drap. Les deux jeunes officiers étaient en veste et pantalon d'été ; cependant, leur course avait été si rapide et la température était si

élevée qu'Œdenbourg et le gros Italien, ce dernier surtout, ruisselaient de sueur.

Le colonel demeurait dans une espèce de béatitude que n'osaient troubler ni Castelnuovo ni le prince, arrêtés derrière lui. Une légère brise courba les tiges des blés. Ce fut une occasion pour Castelnuovo de rompre le silence.

« Ah ! s'écria-t-il, ah ! que cela est délicieux. N'est-il pas désagréable qu'on n'ait point ici une belle et claire rivière pour y prendre un bon bain ?

— Je puis vous en offrir un charmant, messieurs, dit lentement et gravement le colonel, qui tenait toujours les yeux en l'air du côté de Szamosvar.

— Où donc ?.... et comment ?

— Là où vont se baigner ces oiseaux. Voyez-vous cette superbe bande d'oies sauvages ? »

Les officiers alors aperçurent, à une grande hauteur, un volier de palmipèdes qu'on eût pris pour des sarcelles de petite taille, si des *can*, *can* prolongés ne fussent venus en ce moment confirmer le dire de Lederhosen. Les oies, au nombre d'une centaine, volaient en angle, le guide à la pointe.

« Où vont-elles ? demanda Œdenbourg ; comment pouvez-vous le savoir ?

— Vous voyez qu'elles se dirigent vers le nord-est. Il y a dans cette direction un vaste marécage, celui de Szamosvar. Elles y descendront tout à l'heure,

sans aucun doute, et s'y trouveront en nombreuse compagnie. Falk est allé ces jours-ci reconnaître le marais ; il l'a trouvé magnifiquement peuplé. Ma foi, nous allons tous deux l'attaquer dès cette nuit. Si vous voulez être de la partie, je vous promets une belle chasse et un excellent bain.

— Dans la boue, peut-être ? dit l'Italien avec méfiance.

— Non, dans une eau aussi limpide que celle de la Szamos, à laquelle le marais aboutit.

— Pour moi, je vous suivrai bien volontiers, dit Œdenbourg. Allons, dit-il à Castelnuovo, allons, cher capitaine, un petit effort ; accompagnez-nous ; cela vous rafraîchira et vous fera maigrir.

— Je ne veux point du tout maigrir ; j'aurais peur de changer de caractère. La peste soit des maigres bilieux. Mais cette fois au moins, monsieur le colonel, vous n'exposerez point ma vie ! N'y a-t-il pas d'ours ou de sangliers dans votre marais ? Les tigres se tiennent dans les jungles de l'Inde ; les ours seraient bien capables, pour me faire pièce, de s'embusquer dans les roseaux hongrois.

— Soyez tranquille, mon cher ami ; dans cette saison, on ne rencontre pas au marais même un pauvre diable de loup ; les bêtes les plus redoutables que vous risquiez d'y trouver sont des pélicans et des grues.

— Ah ! je serais très-content de rapporter un pélican, surtout si je pouvais en démonter un et le prendre tout en vie. Une fois, j'en ai surpris un occupé à pêcher sur le Lâb[1]. C'était très-amusant. Il ouvrait un bec aussi large que la gueule d'un four et le plongeait dans l'eau, puis il revenait se percher sur un pied, au bord d'une île flottante, et, là, laissait flegmatiquement couler le liquide de son vilain bec. Je croyais qu'il n'avait plus rien dans son grand sac jaune, déjà dégonflé, lorsque je le vis faire sauter en l'air un petit poisson blanc et l'engloutir. Dans ce moment un troupeau de buffles approcha de son île, à la nage, conduit par un enfant tranquillement assis sur un paquet de roseaux auquel il avait attelé un buffle[2]. Le pélican s'envola lourdement, alla tomber avec bruit sur l'eau, à quelque distance, et eut l'air de s'y endormir.

— Moi, dit le colonel, j'en ai vu un en Transylvanie qui était parfaitement dressé pour la pêche ; il rapportait fidèlement le poisson qu'on l'envoyait prendre. Je ne m'engage pas à vous faire tirer précisément un pélican, mon cher Castelnuovo, mais n'épargnez pas les munitions ; vous aurez l'occasion de vous en servir. Apportez un costume de rechange, et venez me

[1] Immense marais situé près de Nagy-Caroly.

[2] On voit souvent des enfants conduire ainsi leurs troupeaux à la pâture dans les îles flottantes du Lâb.

trouver à minuit. Je me charge de notre transport et des provisions de bouche.

— Allons, j'accepte la partie, dit l'Italien, mais je ne m'en remets pas à vous du choix des vivres ; vous seriez capable de nous attabler tous les trois devant un unique poulet froid, de peur de perdre un temps précieux. »

A minuit les trois chevaux du colonel étaient attelés à sa voiture de chasse. Le mince Œdenbourg monta sur le siége de devant, entre Falk et Fedor, et Castelnuovo s'assit près de son chef, après toutefois avoir soigneusement emballé un jambon, un pâté et un certain nombre de bouteilles. Un coup de sifflet, trois coups de fouet, et l'attelage partit au grand galop. En voyant l'accoutrement de Lederhosen et de Falk, l'Italien conçut des inquiétudes. Au lieu de la tunique styrienne et des culottes de cuir accoutumées, ils avaient des pantalons et des vestes de toile brune, et leurs épaules étaient garnies, à la circassienne, de cartouchières. Castelnuovo n'avait rien trouvé de mieux qu'un costume de velours. Le jeune prince, mieux inspiré, s'était vêtu de toile grise.

Malgré la rapidité de la course, la montre du colonel marquait deux heures et demie quand les chasseurs arrivèrent à une coupure par laquelle le

principal ruisseau qui traversait le marais se déversait dans la Szamos.

« Hâtons-nous, dit Lederhosen : suivons Falk; il n'y a pas un instant à perdre. » Et il regardait avec mécontentement à l'orient un large reflet blanchâtre.

Les officiers montèrent rapidement le long du ruisseau, qui bientôt changeait de couleur, se garnissait de joncs et de roseaux, puis s'élargissait et prenait enfin la forme d'un étang.

« Voici la place, dit Falk. Voyez-vous ces touffes de joncs? chacun de nous peut s'y cacher. Ne craignez rien ; je connais le fond, je l'ai sondé ; il est partout solide.

— Oui, mais la profondeur ! objecta Castelnuovo.

— Ce n'est pas profond. Venez, messieurs. »

Le Lombard releva son pantalon jusqu'aux genoux. Les autres entrèrent dans l'eau sans prendre cette précaution ; elle était d'ailleurs tout à fait inutile, car chacun bientôt fut mouillé jusqu'aux hanches. Le bain était frais ; dans cette contrée la température s'abaisse beaucoup au lever du soleil.

« Me prenez-vous pour un caniche? dit le capitaine, arrivé presque au milieu du chenal : je n'irai pas plus loin.

— Eh bien, restez là, mais ne soufflez plus mot, recommanda Lederhosen. Cachez-vous dans ces joncs. Les oies vont passer. Surtout calculez la dis-

tance et ne tirez pas trop vite ni trop haut ; ne tirons qu'à coup sûr. »

Œdenbourg alla se poster près de l'autre rive et le colonel se plaça entre lui et le capitaine, laissant Falk achever la ligne. Bientôt on n'aperçut des chasseurs que la tête et le bout de leur fusil.

Les oies et les canards au loin commençaient à faire un grand vacarme. Il faut avoir entendu ces cris et ces bruits d'ailes sur quelque lac sauvage, sur quelque grand marais isolé, dans l'Europe orientale, pour se rendre compte de ce fracas. Parfois d'immenses légions ailées s'envolent ensemble avec un bruit de vagues ou de lointain orage ; d'autres fois elles tourbillonnent avec une étrange cacophonie de cris aigres, rauques, graves, accompagnés par les sifflements de milliers d'ailes. On entend le beuglement prodigieux du *buhu*[1], la basse-taille du butor, le bêlement de la bécassine qui a des petits, le glousse-ment des poules d'eau, le cri perçant du vanneau, en même temps que les claquements de la cigogne et les exclamations nasillardes des oies et des canards. C'est surtout avant le lever du soleil que les palmipèdes s'ébattent et redoublent leur discordante musique. C'est l'instant de leurs passées et de leurs tournées ; on ne manque jamais ce moment quand on est déterminé chasseur.

[1] Petit plongeur qui imite le beuglement du taureau.

Il y avait une demi-heure déjà que nos gens étaient dans l'eau, et rien ne se montrait. A peine avait-on entendu passer quelques oies, mais à une hauteur telle qu'on ne pouvait les apercevoir.

« Elles ne viendront pas, » dit à demi-voix le capitaine.

Il grelottait et avait si piteuse mine que le colonel faillit éclater de rire. Il fit pourtant un « chut ! » sévère, en montrant le marais à l'infortuné Italien. L'horizon commençait à blanchir, et l'on apercevait vaguement une longue nappe d'eau entourée et parsemée de plantes aquatiques. Quelques oies se levèrent en poussant de grands cris, et se mirent à tournoyer ; une de leurs ellipses les amena à une soixantaine de mètres au-dessus de la tête des chasseurs. Lederhosen et Falk se courbèrent dans les joncs, Œdenbourg les imita, mais l'Italien ne put résister à l'envie de fusiller ces gros oiseaux, et il leur envoya ses deux coups.

« Adieu la prise ! dit Lederhosen, voilà toute la bande en déroute. »

En effet, on entendit le plomb frapper une des oies, mais pas une plume ne tomba, et la double détonation fit s'envoler un nombre inouï d'oiseaux, qui s'enfuirent du côté opposé aux chasseurs.

« Tenez ! cria le colonel impatienté, regardez ce que vous nous avez fait perdre ! »

Une colonne serrée de deux à trois cents oies s'éloignait avec rapidité sans être venue jusqu'à portée des fusils.

« Est-ce fini ? demanda l'Italien en rechargeant son arme.

— Pas encore ; nous aurons peut-être quelques canards. Silence ! »

A peine Lederhosen avait-il dit ces mots, que deux oies, ignorantes du péril, arrivèrent à demi-portée. Le colonel, Œdenbourg et le petit chasseur tirèrent presque ensemble, et elles tombèrent avec bruit. Castelnuovo venait d'amorcer son arme, quand, à une trentaine de pieds au-dessus de lui, vint à passer un héron.

« J'aurai aussi ma pièce, » dit-il. Et il fit feu.

Le maigre échassier culbuta, l'aile cassée ; le tireur se précipita sur lui et le saisit à l'aile. Mal lui en prit : l'animal, allongeant subitement son long cou comme projeté par un ressort, lui appliqua la rude pointe de son long bec au milieu de la figure. Le capitaine lâcha prise, et la bête s'éloigna en battant l'eau de l'aile et des pieds.

« Ah ! tu ne m'échapperas pas, monstre que tu es ! » s'écria Castelnuovo.

Et après une course et une lutte aquatiques de trois à quatre minutes, il leva en l'air le cadavre de sa victime, à laquelle il avait tordu le cou.

Le bruit qu'il fit éloigna plusieurs canards; cependant on en tua une demi-douzaine; après quoi, le jour se trouvant tout à fait levé, les chasseurs sortirent de leur embuscade.

« Ne changerons-nous pas d'habits? demanda le capitaine, qui s'était mouillé jusqu'à la ceinture en pourchassant son gibier.

— Ce n'est pas la peine, répondit le colonel, puisque nous allons retourner au marais; mais je veux bien faire quelque chose pour vous. Falk, coupe des roseaux secs, arrache des herbes et allume-les. Seulement, prends garde de mettre le feu au marais; choisis bien la place.

— Quoi! vous craignez de mettre le feu au marais? dit Œdenbourg.

— Sans doute. Vous allez voir que plus des trois quarts de son bassin se trouvent desséchés. Les roseaux sont déjà secs comme de la paille, là où il n'y a plus d'eau. Une étincelle les enflammerait, et l'incendie risquerait d'en consumer un nombre immense. Ce serait bien malheureux, puisqu'ils sont employés aux clôtures et aux toits de deux communes.

— Bah! il en resterait bien encore assez, dit Castelnuovo; ce marais a peut-être plus d'une lieue de long et quatre ou cinq de tour?

— A peu près, dit le colonel; cependant le dommage serait considérable, outre que nous pourrions

courir des dangers, si nous nous trouvions surpris au milieu des roseaux par les flammes.

— Il serait étrange de périr par le feu dans une chasse au milieu de l'eau, dit le capitaine ; mais je serais bien capable d'avoir une telle chance. »

Falk avait entassé des roseaux dans un endroit où le sol se trouvait presque nu. Il y mit le feu avec des étoupes, et aussitôt une brillante flamme s'éleva. Une gourde pleine de rhum reçut quelques accolades ; on se grilla, sans se sécher beaucoup ; après quoi l'on continua de remonter les bords du marais, qui s'élargissait dans la plaine. On apercevait au loin ses grands roseaux blanchâtres, se mariant avec le sombre feuillage de la forêt à laquelle il aboutissait.

Fedor avait donné la liberté à deux chiens d'arrêt, ses favoris, jusque-là détenus dans le coffre à treillis de la voiture ; ils devançaient les chasseurs en gambadant.

« Écoutez, dit le colonel, voici le genre de chasse que nous allons faire. Le gibier, effrayé par nos coups de fusil, s'est réfugié et probablement dispersé au fond du marais. En cet endroit, les bords sont presque partout desséchés; l'eau n'occupe plus la centième partie du terrain : mais le sol étant inégal, il s'y trouve des creux qui forment des espèces de rivières stagnantes. Falk a tout exploré l'autre jour. C'est là que nous trouverons notre proie. Pour arriver à la

cerner, il nous suffira de profiter des sentiers frayés par les oiseaux et par les buffles sur le bord de ces flaques. Nous fusillerons ensuite tout ce que nous trouverons. Avançons encore un petit quart de lieue avant d'entrer en chasse. »

Comme on tournait une anse où l'eau, qui semplait peu profonde, disparaissait presque partout sous les joncs et les herbes, deux canards se levèrent du bord devant les chiens, et se reposèrent à deux cents pas plus loin dans le marais.

« Voulez-vous les tirer, Castelnuovo? dit le colonel; en vous attendant, nous chercherons quelques bécassines. »

Le capitaine s'engagea résolûment dans le marécage. Il n'y avait là qu'environ trois pieds d'eau. Les canards le laissèrent approcher d'eux jusqu'à une dizaine de mètres avant de fuir. L'officier en abattit un. Mais quelle fut sa stupeur! A son coup de fusil, le sol du marais trembla, l'eau et la boue jaillirent de toutes parts autour de lui, et une cinquantaine de buffles se dressèrent hors de l'eau jusqu'à mi-corps, immobiles, fixant sur le téméraire des yeux stupides, qui exprimaient leur mauvaise humeur. L'entourage était peu rassurant pour Castelnuovo. Ces animaux deviennent très-méchants une fois qu'ils ont attaqué, et ils suivent à l'attaque comme à la fuite celui d'entre eux qui en prend l'initiative. Il y avait préci-

sément en face du Lombard, à six pas de lui, un énorme mâle qui le fixait de ses gros yeux en reniflant, et secouait d'un air menaçant sa barbe limoneuse et son dos crépu. L'Italien comprit qu'il courrait un danger plus sérieux s'il prenait la fuite que s'il demeurait en place. Nous avons dit qu'il était brave ; aussi ne fut-il point trop déconcerté de se trouver si inopinément au milieu de l'étrange compagnie. Mais que faire ? Il ne délibérait pas, il attendait, ne bougeant point. Comme il était dans cette perplexité, une bécassine levée par les chiens lui vint en tête, fort bas, précisément au-dessus du gros bufle ; l'officier se courba et la tira par-dessus le muffle de l'animal. Il la manqua. Mais ayant, en la tirant, poussé un cri et fait un saut, le fusil levé sur le buffle, celui-ci, se retournant brusquement, s'enfuit en galopant lourdement dans la boue du marais. Tout le troupeau le suivit dans sa déroute, et le chasseur revint tranquillement vers ses compagnons, sans bécassine, mais avec son canard.

« Savez-vous, mon cher, que j'étais préoccupé de votre position ? dit Lederhosen. Ces animaux ne sont pas toujours de bonne humeur. J'ai été tout aussi surpris que vous de leur présence. Dans cette saison, ils se couchent souvent dans l'eau et ne gardent au dehors que les narines ; mais il est rare que quelqu'un d'entre eux ne paisse pas debout.

Ah ! ils pouvaient, certes, vous faire un terrible parti.

— Vous le voyez ! s'écria Castelnuovo, tous les monstres de la création, depuis l'ours jusqu'au héron, conspirent contre ma pauvre vie ! Porte-bec, porte-défenses, porte-griffes, porte-cornes, tout s'arme contre moi ! Décidément je pars pour l'Italie et j'y vais chasser les moineaux.

— Il a manqué une chose à votre surprise, dit Œdenbourg, c'est que vous vous soyez trouvé subitement à cheval sur la nuque d'un buffle effaré, qui vous ait emporté au galop. Quelle charmante contrefaçon vous eussiez faite à vous deux de Jupiter et d'Europe !

— Voilà une bonne idée, mon cher lieutenant ; je l'adopte, je m'en empare, et c'est ainsi qu'un jour je raconterai à mes petits-enfants ma chasse dans cet affreux marais. »

Cette journée devait être féconde en incidents pour les quatre chasseurs.

Au bout d'une heure, ils avaient gagné l'endroit le moins profond et le plus large du marécage ; mais avant de rencontrer de nouveau une flaque, il leur restait à traverser une véritable forêt de roseaux et de hautes herbes, longue de plus d'une demi-lieue. Lorsque la dépression du sol humide leur indiqua qu'ils approchaient de l'eau, le colonel leur fit considérer la terre : elle était piétinée comme par un grand

troupeau, et l'on y voyait les traces d'une prodigieuse quantité d'échassiers et de palmipèdes de toute taille.

« Approchons-nous avec précaution, dit-il, et tâchez de trouver chacun un petit endroit assez dégarni de roseaux pour pouvoir tirer commodément. Falk et moi, nous allons ramper le long de chaque bord de cette flaque aussi avant que nous le pourrons. Notre feu vous enverra probablement de beau gibier. »

Œdenbourg s'arrêta bientôt dans une sorte de petite clairière, de laquelle on apercevait l'eau briller à travers les tiges blanches. Castelnuovo changea deux fois de poste. Il en cherchait un troisième, quand partirent deux coups de feu, promptement suivis de deux autres. L'air s'assombrit au-dessus de sa tête, au passage de légions d'oiseaux de toute espèce. Il se jeta vivement en avant, cherchant un espace libre. Mais soudain le sol lui manqua sous un pied, et il enfonça jusqu'à la hanche dans un bourbier profond. Oies sauvages, canards et sarcelles passèrent impunément au-dessus de lui. Il maugréait sur son sort, lorsqu'il aperçut en l'air une grande bête noirâtre ; il l'ajusta, non sans peine. Elle tomba presque sur lui.

« Qu'avez-vous tué, monsieur le capitaine ? lui cria Œdenbourg ; d'où vient que vous n'avez tiré qu'un coup de fusil ?

— J'ai bien assez de plumes pour deux, répondit-il. Vous allez voir quelle grande bécasse ! »

On se réunit, chacun tenant sa proie. Falk apportait une oie-spatule et un canard siffleur ; le colonel une belle aigrette blanche et un canard de la plus grande espèce ; Œdenbourg avait jeté par terre une sarcelle et un penru.

« Voyez, dit l'Italien, c'est moi qui ai la plus grande bête.

— Malheureux ! s'écria Lederhosen, vous avez tué une cigogne !

— Impossible ! elles sont blanches.

— Oui, les communes, mais il y en a de noires, marquées de blanc aux ailes ; c'est une de celles-là que vous avez assassinée. Si vous voulez l'emporter, dérobez-la aux regards des paysans ; vous savez qu'ils sont furieux quand on tue une cigogne.

— Je l'emporterai certainement, dit Castelnuovo, quoi qu'il en puisse advenir, et je la ferai empailler pour servir de pendant à mon héron gris ; leur vue me consolera d'avoir le nez court et la panse un peu ronde.

— N'avez-vous pas aperçu des nuages de fumée de l'autre côté du marais? demanda tout à coup le colonel. Lorsque je me trouvais en avant de vous, j'ai cru en voir monter dans l'air.

— Et moi aussi, répondit Falk, et la fumée ne

paraissait pas éloignée de nous. Tenez, en voilà des tourbillons qui s'élèvent.

« Le feu serait-il au marais ? s'écria Lederhosen ; il faut nous en assurer avant de nous engager davantage dans les roseaux. Avançons jusqu'à la grande eau; nous verrons ce qui en est. »

Les officiers marchèrent pendant quelques minutes le long de la flaque d'eau, et ils arrivèrent au centre du marécage, qui formait là un vaste étang. Ils purent reconnaître que la crainte du colonel était malheureusement fondée. Le vent soufflait du nord avec une intensité assez grande, et il amenait sur l'étang une longue colonne de fumée. Soudain, de plusieurs points, d'énormes tourbillons blancs s'élevèrent ; en quelques minutes, la flamme parut, puis s'étendit comme une mer dévorante, puis atteignit en trois endroits différents le bord septentrional de la rive, qui, un instant après, fut tout en feu. Les chasseurs aperçurent un renard épouvanté, fuyant les flammes. se jeter à la nage pour traverser l'étang.

« Allons, le mal est fait, dit le colonel ; heureusement que nous ne sommes pas les coupables. C'est probablement quelque gardien de buffles qui aura mis le feu par imprudence. Je ne crois pas que nous ayons le temps d'attendre ce compère qui nous vient à la nage. Le vent souffle vers nous; il risque de faire

voler des flammèches de notre côté ; il est prudent de partir. Nous chasserons en plaine. »

Déjà la fumée atteignait la rive méridionale, et la chaleur s'y faisait parfaitement sentir. Les officiers se hâtèrent de rejoindre leur voiture, arrêtée au bord des roseaux. Ils changèrent de costume et déjeunèrent copieusement sur l'herbe, sans trop se préoccuper de la fumée qui couvrait la plaine. Se dirigeant ensuite à travers champs vers leur garnison, ils immolèrent en cheminant bon nombre de bécassines et de cailles. Dans cette contrée, il y a tant de cailles qu'on les tire même durant les couvées.

Un beau coup de carabine termina leur heureuse chasse.

Ils venaient de remonter en voiture, lorsque le jeune Œdenbourg aperçut deux gros oiseaux gris au repos, à une certaine distance, dans un espace inculte entouré de froment. Le colonel reconnut des outardes.

« Il faut essayer de les tirer, dit-il. J'aperçois, le long des blés, une coupure qui pourra nous servir. »

C'était un large sillon éloigné des oiseaux d'environ trois cents pas. La voiture longea ce sillon, et, de distance en distance, Castelnuovo, puis Œdenbourg, puis Lederhosen, y descendirent par le côté de la voiture opposé aux outardes. Aussitôt déposés à leur poste, tous trois se couchèrent à plat ventre.

Ensuite, le véhicule décrivit un long circuit, et revint droit sur les outardes, au petit trot, par derrière. Quand les lourds oiseaux étendirent les ailes pour s'envoler, Falk leur tira, hors de portée, ses deux coups de fusil, et lança ses chevaux à toute vitesse. Les deux outardes s'envolèrent vers le sillon, comme on l'avait prévu. Mais quand elles en furent à une centaine de pas, la corpulence proéminente de Castelnuovo leur parut quelque chose de suspect; elles s'élevèrent en l'air, et passèrent à tire-d'ailes à plus de cinquante mètres au-dessus des chasseurs. Les deux jeunes officiers firent feu. Ce fut peine perdue. Mais Lederhosen fut plus heureux ou plus adroit, et il traversa l'une d'elles d'une balle. L'énorme oiseau tomba à ses pieds, et avec un tel poids que son large poitrail s'ouvrit.

Cet incident termina la chasse. Les quatre tireurs rapportaient soixante-douze pièces. Le colonel n'avait manqué qu'un seul coup de fusil.

XVII

LE FEU DANS L'EAU

Tandis qu'ils déjeunaient tranquillement au bord du marécage, un autre genre de chasse s'exécutait sur l'autre rive. Le gibier chassé n'était autre que le premier vice-gespan du comté, notre ami George Raikocsi.

La gentille Leni, qui se tenait fort au courant des actions de George, avait appris, la veille, d'un de ses domestiques, qu'il irait chasser le lendemain matin dans le marais de Szamosvar. Philippowitch en fut vite informé. Il connaissait parfaitement le marais, qu'il avait étudié pour deux raisons : comme chasseur d'abord, puis comme un homme exposé, de temps en temps, à des démêlés avec la police. Ce marécage, aboutissant d'un côté à un fleuve et de l'autre à une forêt, pouvait en cas de besoin lui offrir un refuge. Le chasseur d'ours avait à se venger de l'arrosement d'eau glacée ; il lui parut plaisant d'user de représailles au moyen du feu. « Le vice-gespan

est leste et vigoureux, pensa-t-il ; il échappera peut-être à la mort; mais il aura chaud, il sera probablement un peu grillé, et le vœu du vieux Stankô aura été accompli. »

Tout entier à cette pieuse pensée, le Valaque, pendant la nuit, alla causer avec un sien compatriote, gardien de buffles aux marais. Celui-ci fut à la fois charmé et fier d'aider à tourmenter un magistrat hongrois; d'ailleurs il détestait les roseaux, qui lui cachaient son bétail. Le plan des deux compères fut bientôt arrêté. Lorsque Raikocsi, suivi d'un domestique, arriva au marais, il était loin de s'imaginer que deux individus, munis d'allumettes et d'étoupes, allaient en se cachant suivre ses pas, et saisir le moment où ils le verraient enfoncé dans l'épaisse forêt de roseaux pour l'exposer à une mort affreuse.

Ayant entendu tirer du côté du fleuve, le vice-gespan s'était, sur la rive opposée, dirigé vers la forêt. Il ne tarda pas à entrer dans un vaste dédale de roseaux, et il traversa en suivant les sentiers tracés par les buffles. Il avait près d'une demi-lieue à faire dans ce massif avant d'arriver à l'eau. Lorsque Philippowitch et le berger le virent tout à fait engagé au milieu de l'espace couvert, ils se séparèrent, et en courant se glissèrent comme des serpents, l'un vers le bord de l'eau, l'autre vers la lisière de la plaine. De distance en distance chacun d'eux jetait sur

les herbes sèches un paquet d'étoupes enflammées.

La brise soufflait du nord et chassait la fumée. Celle des foyers allumés par Philippowitch passa la première au-dessus du chasseur. Il n'y fit pas grande attention et crut qu'elle provenait de broussailles qu'on brûlait dans la plaine pour un défrichement. Mais bientôt les flammes de l'incendie apparurent, longeant l'eau du marais, au midi, et s'avançant lentement vers le nord. Effrayé, George se hâta de rebrousser chemin. Les nuages de fumée s'épaissirent, arrivèrent brûlants ; bientôt il entendit le pétillement des flammes, qui se montraient aussi du côté du nord, semblables à une longue et dévorante vague de feu, La terrible vérité se manifestait : les deux Hongrois étaient pris entre deux incendies.

Il n'y avait qu'un moyen de salut : fuir entre les deux nappes de flamme dans le milieu intact encore. Mais de quel côté cette voie était-elle le moins dangereuse? C'est ce qu'on ne savait point. George courut vers le fleuve, se souvenant que la lisière des roseaux se trouvait être là plus humide et moins large qu'ailleurs. Mais il lui fallut faire plus d'un détour dans sa course désespérée, et plus d'une fois il se crut à son dernier moment. Lorsqu'il se flattait de pouvoir passer en droite ligne, il voyait, à plusieurs pas de la vague de feu, les petites herbes s'enflammer tout à coup, d'épaisses touffes de roseaux se

transformer en gigantesques candélabres, et la brise le brûlait en projetant vers lui le souffle de flammes et la fumée ardente, Après dix minutes de cette course effarée, le vice-gespan se vit perdu : les deux incendies se rejoignaient tout autour de lui. Haletant, désespéré, les cheveux et les sourcils déjà grillés, il se coucha sur le sol. Son domestique, dont la tête était dans un égarement complet, poussait des cris affreux. La boue dans laquelle ils enfonçaient devenait elle-même brûlante. Enfin, l'incendie atteignit à son tour leur refuge, couvert de grands roseaux. Sans espoir de salut, George bondit en avant, au hasard. Il était sauvé. A trente pas, il aperçut l'eau briller derrière les herbes noircies ou en feu. Un petit ruisseau coulait là, dans une cavité qu'il avait creusée et à laquelle arrivaient en serpentant les eaux du marais. Franchissant comme un trait les joncs et les herbages enflammés, il se précipita dans l'eau boueuse. Son domestique l'y suivit. Le feu avait pris aux vêtements des deux Hongrois dans leur périlleux passage.

Jamais eau de source limpide et fraîche ne parut plus délicieuse au voyageur mourant de soif que ne le fut aux lèvres desséchées de Raikocsi l'onde tiède et croupie du marais. L'incendie s'arrêta à la coupure. Raikocsi descendit, en demeurant dans l'eau, vers le centre du marécage, et il en longea

prudemment la rive jusqu'auprès de la Szamos.

Il était à peine dans le ruisseau qu'il entendit sa poudrière faire explosion ; il l'avait jetée loin de lui en se couchant à terre, lorsqu'il s'était vu entouré de flammes et qu'il se sentait déjà suffoqué par la fumée.

Deux individus autres que le vice-gespan et son domestique entendirent l'explosion de la poudrière et se l'expliquèrent fort bien : c'étaient le berger valaque qui, ayant traversé le marais, était tranquillement assis auprès de ses buffles, et Philippowitch, qui s'était hâté de prendre le chemin de la forêt. « S'il n'est pas mort, pensait-il, au moins il aura eu chaud et peur. »

En revenant à Nyirfalu, Raikocsi cherchait à s'expliquer la cause du péril auquel il avait si difficilement échappé. Il ne put s'arrêter à une pensée de vengeance. On eût cherché d'abord à l'assassiner, se disait-il, et l'on n'eût qu'après chargé le feu de cacher les traces du meurtre. Il crut que c'était quelque berger qui avait allumé ce vaste incendie, soit par imprudence de fumeur, soit pour éclaircir le terrain et y faire pousser l'herbe.

Quand il remonta en voiture, tout un côté du marais, sur une longueur de plus d'une lieue, présentait l'aspect d'une plaine noire et fumante, du bout de laquelle s'élevaient de gros nuages de fumée blanche, tandis qu'au milieu on voyait poindre encore çà et là des langues de feu.

XVIII

A SZAMOSVAR. — UNE PROMENADE D'ÉTÉ

Ce même jour, dès huit heures du matin, Bereny et sa belle-sœur étaient assis sur une pièce de bois à demi équarrie, regardant les ouvriers qui travaillaient à la maison des sœurs. Les murs déjà s'élevaient à deux mètres au-dessus du sol, et on pouvait voir la forme et la distribution de l'édifice. On le construisait en briques; tous les matériaux étant préparés, il devait être terminé en quelques semaines.

« Je serai bien contente, dit Jeanne, le jour où nous installerons les sœurs dans leur jolie maison. Voyez comme elle embellira le village ! Si vous le voulez, nous placerons au-dessous du clocheton une statue de la bonne Vierge. A côté de la maison, on plantera un bouquet d'arbres verts, et dans l'enclos des allées d'arbres fruitiers. Cet enclos sera assez vaste pour que les vieillards encore un peu valides y puissent être occupés utilement. Nous aurons une belle cour en avant de la maison. Enfin, le tout sera

entouré d'une haie d'acacias, qui poussent si rapidement dans ce pays. Ne vous sentirez-vous pas heureux, cher ami, d'avoir contribué à une fondation si utile? N'éprouvez-vous pas déjà une douce satisfaction en pensant à tout le bien qu'elle fera au village?

— Oui, sans doute, dit le comte en étouffant un soupir, oui, une grande satisfaction! Hélas! pourtant, si vous n'étiez pas revenue chez nous, je n'aurais pas eu le courage d'entreprendre cette bonne œuvre. Cependant, la fin de ma carrière approche; il est temps pour moi de penser au compte que j'aurai à rendre, misérable économe que j'ai été, des biens qui me furent confiés par Dieu.

— Espérons, mon ami, dans sa miséricorde. Nos souffrances ici-bas expient en partie nos fautes. N'oublions pas la consolante parabole de l'enfant prodigue, et ne doutons pas du cœur du père. Vous êtes triste et découragé, cher Étienne, parce qu'il vous semble que vous avez gaspillé votre existence et que vous n'avez rien de bon à présenter à Dieu. Je conçois votre accablement, mais je vous blâmerais d'y succomber. Vous avez subi la navrante expérience des infirmités humaines; vous n'espérez plus des hommes ni équité ni sympathie. Cette Hongrie, que vous avez tant aimée, vous la voyez comme un navire sans pilote, voguant sous la menace de terribles orages, et vous vous reprochez un peu d'avoir contribué

à le pousser en pleine mer. Vous avez atteint cette période de lassitude et d'abattement à laquelle arrivent tous ceux qui ont souffert dans leurs affections et sérieusement réfléchi. Eh bien, descendez en vous-même, interrogez votre conscience et répondez-moi avec une entière franchise : Voudriez-vous changer ces jours décolorés, ces tristesses et ces langueurs, contre les jours si brillants de votre jeunesse ? Voudriez-vous revenir à cette époque pendant laquelle vous étiez plein de foi dans votre force et dans vos lumières, envié par les jeunes gens, adulé par les femmes, célébré par les poëtes, populaire dans le peuple, et disposé peut-être à vous croire une mission providentielle ?

— Non, répondit Bereny, avec un sourire amer, non, mille fois non. Comment me serait-il possible de vouloir revenir à un temps de prétentions et d'espérances chimériques, qui devaient aboutir à des déceptions si cruelles ! Lorsque je débutai dans la vie politique, le nom de la liberté était tout-puissant en Europe, comme le nom de la philosophie l'avait dominée un demi-siècle auparavant. L'Amérique s'était émancipée ; l'Espagne s'insurgeait ; la Grèce cherchait à briser ses fers ; la France, agitée, remuait le monde. Plein de foi dans la cause libérale, je rougis du sommeil de la Hongrie ; je la rêvai affranchie de l'Autriche et dictant des lois à l'Europe orientale, comme

au temps de Louis d'Anjou et de Mathias Corvin. Il y a tant de courage et de fierté dans notre race que je croyais son triomphe assuré du jour où elle aimerait sa nationalité et sa langue. J'avais la folie d'espérer que nos Slaves et nos Valaques ne feraient qu'un avec les Magyars ; qu'ils se joindraient à nous pour reconquérir l'indépendance du royaume. Une république aristocratique à l'anglaise, avec une ombre de roi, tel était mon idéal..... Que je fus heureux de nos premiers succès, de notre littérature naissante, de l'esprit national ressuscité, de la prépondérance parlementaire acquise ! Je riais des supplications de Metternich, des inquiétudes de quelques sages vieillards. Quel amant passionné se laisse refroidir par les avis, quand sa maîtresse est belle et qu'elle l'aime ! Et jamais on n'aima plus une femme que je n'aimai mon pays. Il avait toutes mes pensées. La nuit même, dans mes longues veilles, je rêvais aux moyens d'accroître sans cesse ses libertés et sa prospérité. A cette adoration se joignait, pour m'exciter, une profonde antipathie contre votre race germanique. Hélas ! je me suis aperçu trop tard que j'avais dépassé le but, que ma politique était toute d'orgueil et de sentiment, plutôt qu'inspirée par la raison. Emporté par l'enthousiasme patriotique, j'avais méconnu une foule de considérations capitales, qui eussent dû influer sur la direction de mes efforts. Je ne considé-

rais ni les formidables progrès de la Russie, ni les sentiments anti-magyars des Slaves et des Valaques, ni la ténacité des Allemands, ni le petit nombre de mes Hongrois, ni leur impuissance à devenir, sans unité religieuse, un grand peuple, ni la nécessité de conformer et de rapporter toute action nationale aux fondements du christianisme. Le mouvement que nous avons entamé a depuis longtemps échappé à nos mains et dévié de son but. Au nom de la liberté nous courons au despotisme autrichien ou cosaque, et peut-être sans avoir le choix entre l'un ou l'autre. Nous y courons à travers des conflits terribles. Quelles seront les phases de la catastrophe? je l'ignore; mais comme Szechenyi, je crois la catastrophe certaine, et tout mon espoir est d'y périr, en Hongrois fidèle, en chrétien repentant et résigné. »

Bereny se tut un instant; il se leva, parcourut le chantier à grands pas, dans une agitation extrême, et reprit :

« Ces mots terribles, liberté, indépendance, émancipation, retentissent parmi les masses européennes, et pour cette majorité du peuple que les Français appellent prolétariat, ces mots signifient *domination :* domination de l'ignorant sur le savant, du pauvre sur le riche, satisfaction des rancunes envieuses que nourrit tout indigent qui n'est point parfait chrétien. Les riches et les savants travaillent depuis longues

années à limer la chaîne invisible et douce qui retient le lion populaire ; quand elle aura été presque brisée par leur folie, la bête sauvage se sentira la plus forte, et ne se reposera que gorgée de sang. Quelle puissance est capable de retenir le bras du pauvre qui ne croit pas à une autre vie, qui nie la justice divine? Aucune autre que le glaive. Cependant les tendances démocratiques de l'époque font du peuple le grand électeur, et le principal agent de la force. Le temps n'est plus où la chevalerie composait l'armée, où un petit nombre d'individus élisaient les chefs et les représentants de la nations. Toute autorité se fait du peuple, et à tout peuple on prêche de se faire Dieu. Malheur aux hommes de l'avenir, et peut-être à la génération présente! Humainement parlant, on ne peut avoir que de sombres prévisions. Mais Dieu est là, toujours compatissant et tout-puissant. En lui doit être notre espérance. Il ramènera les peuples au calme de la foi soumise comme il rapporte au bercail les brebis égarées. Vous rappelez-vous le cercle rentrant du comte de Maistre? Je le crois applicable aux peuples non pervertis encore aussi bien qu'aux jeunes gens de bon naturel, qui n'ont commis d'écarts qu'après avoir goûté le bonheur d'une sainte enfance, et sans avoir perdu la foi. Les nations, comme les hommes, peuvent revenir à la droite ligne, corrigées par le

malheur. La France n'en est-elle pas un frappant exemple?.... Quelque chose m'alarme, me décourage, pourtant. Oui, la France a survécu à sa république de 93! mais parce qu'elle est un grand pays qu'aucun empire plus puissant qu'elle ne touche; si elle avait été la Hongrie, son horrible démence l'eût tuée. Il n'y a point de droit à vivre pour le peuple incapable de vivre indépendant sans se dévorer lui-même et sans menacer l'existence d'autrui. Que de nations ont péri après des fautes moindres que celles de la France! L'histoire, chère Jeanne, est comme un cimetière où le nombre des dalles funéraires serait centuple du nombre des vivants qui l'entoureraient. Que de peuples éteints, pour un qui existe encore!

— Si vous croyez la nation hongroise destinée à périr en partie par sa faute, dit Jeanne, pourquoi vous résignez-vous donc à la suivre? Si elle quitte le droit chemin, ne devez-vous pas vous séparer d'elle? Le premier des devoirs n'est-il pas ce devoir à la fois chrétien et social qui s'élève au-dessus des passions des races humaines? tous les hommes ne sont-ils pas frères devant Dieu? De quel droit participeriez-vous à une révolte contre votre prince? Est-il un tyran? Non. Pouvez-vous vivre en paix dans l'indépendance, vous autres Magyars, qui êtes entourés de races hostiles et d'États puissants, alors que les Scandinaves, deux fois plus nombreux que vous, ont tant de peine

à se maintenir dans cette indépendance? Non, encore une fois ; et vous venez de l'avouer. Alors pourquoi vous résigner d'avance à vous ensevelir sous les ruines que préparent vos rivaux, vos vainqueurs politiques, et par les agitateurs qui égarent la nation?

— Vous parlez derechef en Allemande, chère amie; si vous étiez née Hongroise, vous tiendriez un autre langage. Ne m'obligez pas à vous énumérer les méfaits de vos Autrichiens, leurs cruelles répressions des mouvements hongrois, leur dédain de nos mœurs, de notre langue, de nos intérêts, les récentes infractions du gouvernement au sujet de nos priviléges. L'Empereur, aussi bien que toute sa famille, est excellent, je l'avoue ; on ne peut avoir plus de bienveillance et de simplicité ; mais son gouvernement ne m'inspire pas la même respectueuse sympathie. D'ailleurs, je crois la lutte inévitable. Et qui serait assez lâche en Hongrie pour abandonner ses faibles frères, parce qu'ils auraient témérairement provoqué un étranger plus fort qu'eux?

— Eh bien ! dit Jeanne, demandons alors à Dieu que ce triste moment d'épreuve ne vienne pas de mon vivant. Ne parlons plus de ces pénibles choses. »

Elle se leva; Bereny et elle reprirent en silence le chemin du château.

« Aldany n'est pas venu nous voir la semaine dernière, dit bientôt le comte; j'espère qu'il ne nous

a pas oubliés. Quel brave garçon ! Jamais cœur plus loyal n'a battu sous l'uniforme d'un uhlan.

— Ni même sous la pelisse d'un Hongrois, cher Étienne, et il y a une petite personne qui est bien de notre opinion, quoiqu'elle ne parle guère de son cousin. Qui l'attaquerait devant elle lui ferait certainement grand'peine. Ces chers enfants ne vous paraissent-ils pas faits l'un pour l'autre ?

— Cécile se résignerait difficilement à nous quitter pour épouser un officier autrichien, dit le comte.

— Peut-être pas aussi péniblement que vous le présumez, dit Jeanne en souriant.

— Vous croyez qu'elle songerait à lui... en secret?

— Bien en secret, car elle ne m'a pas fait la moindre confidence, mais à coup sûr son cousin ne lui est pas indifférent ; il s'en faut de beaucoup.

— Dieu veuille en tout cas réserver à la chère enfant une union plus heureuse que la mienne ! Pauvre Pauline ! Peut-être me punira-t-elle cruellement de l'abandon auquel je l'ai si longtemps livrée. Je crains beaucoup l'avenir pour elle et pour moi. Je souffre dans ma patrie; je souffre dans mon foyer; ah ! je renferme dans mon sein toutes les douleurs ! ma chère Jeanne..... La coquetterie de Pauline est effroyable, et je la vois se livrer tout entière à ce dangereux penchant. Elle ignore que pour une femme le bonheur n'existe que dans le dévouement à Dieu et

à des personnes qu'on peut légitimement aimer. Elle est recherchée par de certaines femmes qui ont, sans aucune pudeur, imposé au monde des relations coupables, et qui vivent, quelques-unes, séparées de leurs maris. Comment ne pas s'effrayer de fréquentations pareilles ? Pauline est plus folle de toilette qu'elle ne l'était à l'âge de seize ans. Ces caisses de robes et de chapeaux qu'elle a reçues de Paris, il y a quinze jours, il lui a fallu les étaler devant le beau monde de Pesth. Elle est allée aux courses ; puis, sans doute, chez sa grande amie, la comtesse Nyady, qui, certes, ne peut lui donner de bons conseils. Pauline est vraiment déraisonnable. En ce moment, je sais qu'elle rêve un voyage en France, et je m'attends aussi à ce qu'elle me déclare un de ces jours quelque petite dette jusque-là dissimulée, quoique je mette beaucoup d'argent à sa disposition.

— Pauline a de réelles qualités, si elle a des défauts graves, dit Jeanne. Soyez plus affectueux, rapprochez-vous plus intimement d'elle. Tâchez qu'elle ait en vous une parfaite confiance, qu'elle soit persuadée de votre vif attachement.....

— Ce serait facile, ma sœur bien-aimée, si elle avait votre cœur et votre raison. Mais.....

— Tenez, pas un mot de plus, cher Étienne. Pauvre vieille femme ! me faudrait-il donc trembler pour la paix de mon dernier asile ?...

— Non, mon amie, ne craignez rien là-dessus. Votre présence m'aide à être patient et d'humeur conciliante. Mais, hélas ! si elle était moins belle, je pourrais peut-être l'aimer davantage ! »

Pendant qu'Étienne et Jeanne s'entretenaient avec cette tristesse en retournant au château, Cécile, cachée derrière les rideaux de sa fenêtre ouverte, regardait depuis quelques instants un cavalier qui arrivait. Ce cavalier pressait vivement son cheval ; il le mit au pas en entrant dans la cour et interrogea les fenêtres du regard. Il n'y aperçut personne. Mais aussitôt, comme il se retournait par hasard, Jeanne et Bereny, sur la route, lui firent un signe amical ; deux minutes après, ils lui serraient la main. Cécile ne descendit de sa chambre qu'au bout d'une demi-heure, et en costume aussi simple que d'habitude ; Jeanne seule s'aperçut qu'elle rougissait un peu en sentant sa main dans la main d'Aldany.

Après dîner, on alla se promener dans le parc, au bord de la rivière. Pendant quelque temps, un beau daim suivit les dames, qui lui avaient apporté des gâteaux. On s'assit, au bout de l'île, à l'ombre d'un grand catalpa, suspendant ses larges feuilles sur l'eau fraîche et limpide. La Szamos, large et profonde en cet endroit, étincelait sous le soleil ardent : chaque petite vague amenée par le courant ou soulevée par la brise avait des reflets cristallins et diamantés.

« Heureux, dit Jeanne, l'homme dont la vie ressemble à ce beau fleuve. Toujours limpide, cette rivière reflète sans cesse le ciel ; elle passe sur la terre pour l'embellir et l'enrichir. Son nom n'est point célèbre, elle n'arrose aucune brillante cité, mais elle est toujours bienfaisante, toujours prodigue de ses trésors, qui se renouvellent sans cesse.

— Ce qui prouve qu'on ne se ruine jamais en faisant le bien, dit Cécile.

— Il est vrai, dit Aldany, pourvu que l'on soit intelligent et prévoyant dans sa générosité. Au reste, les hommes trop charitables sont rares. Nous sommes loin de l'époque où presque toutes les familles souveraines de l'Europe avaient des membres qui enrichissaient les pauvres et se vouaient avec eux à la pauvreté ; mais il est au moins une institution religieuse toute récente qui s'attache à diminuer la misère, c'est celle des *frères cultivateurs,* dont nous parlait Jeanne il y a quelques jours. Ces braves religieux feraient plus de bien en Hongrie que n'en pourrait réaliser aucun autre ordre. Si nous avions quelques frères cultivateurs parmi nos malheureux Valaques, ces saints hommes parviendraient peut-être à leurs inspirer le goût et la connaissance du travail agricole, tout en éclairant leur foi. Il faudrait bien peu d'efforts pour ramener au catholicisme tous nos Valaques du rite non uni. Je ne conçois point que le

gouvernement impérial ne s'y applique pas, ne serait-ce que par politique. Il enlèverait ainsi un moyen d'action ou du moins une mauvaise tentation à la Russie. Si ces pauvres gens avaient un clergé instruit et de bons maîtres d'école, ils se relèveraient, car ils sont loin de manquer d'intelligence.

— Jamais on ne fera rien de bon des Valaques, dit Bereny : c'est un fruit pourri, une race gâtée jusqu'aux entrailles, qui a besoin de la superstition pour être dirigée, et de la force pour être contenue.

— Ces pauvres nègres de la Hongrie ! s'écria Jeanne, comme vous les jugez ! Je suis loin de partager votre dédain. Si au lieu de chercher à leur imposer votre langue, ceux d'entre vous qui sont bons catholiques avaient tâché de leur inculquer une sainte religion, leurs seigneurs et le pays s'en trouveraient mieux.

— C'est possible, répondit Étienne, mais je crois la tâche beaucoup plus difficile que vous ne le supposez. Tenez, si vous voulez convertir les Valaques, en voici un qui arrive ; essayez votre pouvoir. »

Le comte montrait un individu coiffé d'un large chapeau de paille, vêtu de toile goudronnée, qui descendait le bras méridional du fleuve dans un petit bateau.

« C'est notre pourvoyeur de poisson, dit-il à Al-

dany. Voulez-vous, dit-il aux dames, que je le fasse pêcher sous nos yeux?

— Oui, oui, s'empressèrent-elles de répondre.

— Je pourrais peut-être lui aider, dit Aldany. L'endroit me paraît poissonneux. »

On appela le pêcheur, qui aborda au pied des châtelains. Il s'empressa de prendre l'officier dans son batelet, chargé d'une seine en mauvais état. Aldany l'aida à la déployer autour d'une petite anse, puis il débarqua pour seconder les dames, qui voulurent tirer le filet au bord de l'eau. On recommença à déployer la seine à plusieurs reprises. La pêche fut heureuse. Six belles truites et plus de vingt barbots restèrent enlacés dans les mailles.

Le comte les paya généreusement au pêcheur, en lui recommandant de réparer sa seine. Celui-ci le promit en baisant la main du seigneur; mais le filet ne fut probablement pas restauré tant que son réseau délabré eut chance de retenir quelque poisson.

Dans cette partie de la Hongrie, il n'y a guère de pêcheurs que des Valaques. Ils ont de nombreux jours d'abstinence, durant lesquels le poisson, qu'ils aiment d'ailleurs beaucoup, leur devient nécessaire, tandis que le Hongrois peut s'en passer et le dédaigne. Une partie des jeûnes de leur église sont si sévères toutefois qu'ils ne leur permettent à aucun repas ni la graisse, ni le beurre, ni le poisson même.

Comme on rentrait au château, apparut au bout de l'allée la robuste personne du régisseur Virag. Il prit à la main son petit chapeau noir, aux bords relevés, et s'arrêta respectueusement à quelques pas de la famille seigneuriale.

« Approchez, maître Mathias, dit le comte Bereny. Quelles nouvelles apportez-vous? Sont-elles bonnes ou mauvaises?

— L'une est bonne, l'autre mauvaise, monsieur le comte. La bonne, c'est que le vice-gespan Raikocsi vient d'échapper à une mort affreuse, dans le marais de Szamosvar. Il a failli y être brûlé vif. La mauvaise, c'est que tout le marais est en feu. L'incendie a commencé de ce côté-ci; il est à craindre qu'il ne brûle tous les roseaux.

— Cela vous intéresse, ma sœur, dit Étienne. Les joncs et les roseaux sont abandonnés aux paysans; mais votre forêt touche presque au marécage. Ce serait un grand désastre si le feu se communiquait aux bois.

— Il faudrait bien se consoler de ce malheur, dit Jeanne, mais je ne le crois pas probable. Il y a entre le taillis qui borde la forêt et la pointe du marais près d'un quart de lieue. Je ne crois pas que les herbes qui se trouvent dans cet espace libre soient assez longues et assez touffues pour propager l'incendie. D'ailleurs, le taillis est coupé de flaques d'eau qui ne

sont pas encore à sec; on pourrait probablement y arrêter le feu.

— En tout cas, dit Cécile, je vais courir jusqu'à la forêt, et tout de suite. Qu'on me selle un cheval. Je me proposais de faire ce soir une promenade..... M. Virag pourrait emmener quelques ouvriers, par précaution. »

Aldany voulut accompagner Cécile. Tous deux partirent sur-le-champ avec un domestique. Virag devait les suivre avec une dizaine de paysans munis de pioches et de bêches.

« Je regretterais bien vivement que la forêt fût brûlée, dit Paul. D'abord ce serait une grande perte pour votre tante, qui fait si bon usage de sa fortune, puis la contrée perdrait un de ses plus beaux ornements. J'aime beaucoup cette magnifique forêt, si bien percée qu'on peut la parcourir entièrement à cheval.

— Oui, dit Cécile, ma chère tante la conserve et l'entretient avec un soin très-grand. Ce n'est pas cependant qu'elle y tienne pour elle-même. « Je suis simple usufruitière, m'a-t-elle dit bien des fois, et les propriétés de mon mari passeront à des parents éloignés, pour lesquels je n'ai nulle affection. Si j'écoutais mon penchant, cette forêt serait vite ravagée; mais le manque de bois se fera bientôt sentir dans toute la Hongrie. Je dois lui ménager la réserve que

Dieu a confiée à ma garde. » Ma tante apporte la même conscience à la direction des autres propriétés de son mari. Elle ne veut pas enrichir le présent aux dépens de l'avenir..... Ma dot s'en ressentira, » ajouta Cécile en souriant.

Elle rougit aussitôt, toute confuse d'un regard de son cousin, regard qu'elle craignit d'avoir provoqué par une inadvertance. Mais elle se trompait.

« A l'exemple de Jeanne, lui dit Paul, vous m'avez décidé, chère Cécile, à un grand sacrifice au profit de l'avenir. J'ai envoyé un ingénieur étudier les moyens de protéger ma seigneurie d'Œdenfalva contre la Kœres. Savez-vous qu'il m'en coûtera vingt ans de son revenu actuel pour y établir les digues et les canaux nécessaires? J'espère augmenter le revenu d'Œdenfalva, en y créant une sucrerie et une amidonnerie; mais en attendant, je serai obligé de diminuer mes dépenses, et mon amour-propre en souffrira un peu.

— Vous en serez bien dédommagé par la conscience d'avoir rendu un grand service à votre famille, à vos paysans et à votre pays. Je vous remercie surtout pour vos pauvres paysans, cher Paul. Je ne pouvais sans tristesse traverser leur village dans la mauvaise saison; lorsque j'y passerai désormais, je bénirai la main généreuse qui se sera complu à rendre leurs terres salubres et fertiles. Soyez assuré

que vous éprouverez, même de votre vivant, la vérité du proverbe : « Qui prête aux pauvres donne à Dieu. »

Pendant cet entretien, les chevaux allaient au pas dans un chemin sablonneux traversant des champs cultivés. On sortit des cultures, à une demi-lieue du marais et de la forêt. Cécile toucha sa jument du bout de sa cravache, et elle partit au galop. Aldany contenait son grand coursier noir, dont les allures étaient plus allongées. Il admirait la grâce et l'aisance de la jeune personne, cavalière parfaite comme presque toutes les dames hongroises.

Un nuage de fumée blanchâtre planait sur tout le marais, mais on n'apercevait plus de flamme. Arrivés au bord du marécage, les promeneurs ne virent que souches fumantes et noircies, entourées de cendres. L'incendie s'était arrêté au ruisseau venant de la forêt, qui traversait tout le palus. La moitié des roseaux au nord avait seule été brûlée; du côté de la forêt, les herbes, claires et menues, ne s'étaient pas enflammées. Il n'y avait plus à craindre que l'incendie gagnât le bois, qui ne se fût d'ailleurs trouvé en péril, comme l'avait dit Jeanne, qu'autant qu'un vent violent du nord-est y eût jeté des flammèches brûlantes.

Les deux jeunes gens poursuivirent leur promenade jusqu'à la forêt. Le soleil était chaud encore, et l'ombre des grands chênes était délicieuse. Tous

deux bientôt descendirent de cheval, et, à côté l'un de l'autre, marchèrent pendant longtemps dans une allée large et droite, s'étendant, au milieu du bois, à perte de vue. Presque partout, le feuillage touffu des chênes se rejoignait et formait une voûte haute et sombre, au travers de laquelle scintillait le ciel bleu. Quelques hêtres élancés mariaient leurs touffes de perles vertes à l'opulente frondaison des chênes. Le silence régnait au bois. A peine, de loin en loin, le cri d'un pivert ou le sifflement d'un loriot troublait-il la solitude. Lièvres et chevreuils gardaient paresseusement leur gîte, alanguis par la chaleur.

Les vastes forêts partagent, avec la mer, le désert et les hautes montagnes, un privilége particulier : elles portent l'âme à la rêverie, l'esprit à l'idéal, le cœur au véritable amour, qui aboutit à Dieu. Il semble que là, au milieu de l'espace, le corps, sentant sa petitesse, abandonne la domination qu'il exerce trop souvent sur l'intelligence, au sein des villes, où presque tout caresse et glorifie l'importance de l'homme, excite les passions sensuelles, où presque rien n'alimente les pures aspirations. Cécile et Aldany étaient muets tous deux; mais ce n'était ni mélancolie ni embarras. Celui qui n'a pas éprouvé ce bonheur doux et profond d'être, au sein du calme pénétrant de la nature, avec une personne saintement et noblement aimée, ne saurait comprendre l'intime félicité

qui remplissait l'âme d'Aldany. Le domestique se tenait discrètement en arrière. L'officier cependant sentait le besoin d'être tout à fait seul avec sa cousine.

« Voulez-vous que nous montions sur le tumulus qui forme le rond point, chère amie? lui dit-il. De là, vous le savez, le spectacle est magnifique. Le soleil commence à perdre de sa force, vous ne souffrirez pas beaucoup de la chaleur. Pierre conduira les chevaux chez le forestier, où nous irons les reprendre. »

Cécile rougit; elle hésita un moment. Elle ne voulut point toutefois témoigner de méfiance à un parent qui possédait toute son estime. La liberté dont jouissent les jeunes filles hongroises l'autorisait parfaitement d'ailleurs à accepter la proposition de Paul. Quand ils gravirent le tumulus, elle prit le bras que lui offrait le jeune homme. Elle osait à peine s'y appuyer. Ils atteignirent bientôt le sommet du monticule. De petites marmottes des champs, très-communes en Hongrie[1], l'avaient percé de plusieurs centaines de trous. Quelques-unes, debout, laissèrent s'approcher les promeneurs jusqu'à trois ou quatre pas d'elles, puis s'enfoncèrent sous terre en poussant un sifflement aigu. Les jeunes gens s'assirent au sommet de la butte. Bien de douces choses débordaient

[1] Elles ressemblent beaucoup aux chiens des prairies de l'Amérique septentrionale.

de leur cœur; cependant Cécile paraissait calme, Aldany ne laissa point parler son amour.

« Nous foulons peut-être les dépouilles d'un chef puissant, dit-il, car ce tumulus est très-élevé. Il n'y en a pas d'autre dans le voisinage, et cela me fait présumer que celui-ci est une sépulture. Dans une grande partie de la plaine nue, les monticules semblent au contraire s'aligner à des distances à peu près égales, et ils furent probablement élevés pour faire des signaux en allumant des feux. On n'en est pourtant encore qu'aux conjectures sur ce point. Notre Pannonie, jadis peuplée de cavaliers pasteurs, n'a pas d'histoire très-antique. Nous avons bien de la peine encore, nous autres Hongrois, à ne pas vivre à cheval et en plein air. Aussi n'est-il pas étrange que notre race ait construit si peu de monuments, et l'on arrive presque à s'expliquer qu'en plein treizième siècle, un de nos souverains, le roi Ladislas IV, soit revenu habiter sous la tente, et sacrifier, avec les belles Coumanes, l'étalon blanc aux divinités des fontaines. Mais il ne faut pas nous plaindre, après tout, de notre amour des champs et du plein air : il entretient les qualités vaillantes de notre race. Quoique peu nombreuse, elle saura toujours se faire respecter, parce que ses enfants n'auront pas été abâtardis dans l'atelier et dans les manufactures. Le bras des Magyars sera toujours capable de manier le sabre et la hache, et il

demeurera redoutable à tout conquérant qui voudrait les asservir. C'est là une chose dont je ne doute point; aussi, vois-je avec un grand regret la confiance de mes camarades allemands et slaves, qui attendent, avec plus d'impatience que de crainte, une insurrection hongroise. Elle leur offrirait, à ce qu'ils croient, l'occasion d'une facile et brillante campagne, suivie d'une dictature militaire, à laquelle un soldat pense toujours avec plaisir. La paix les ennuie; ils ont la folie de désirer des orages. Hélas ! ils seront satisfaits ! Celui qui se forme en Hongrie risque d'être terrible; pour le prévoir, il suffit de se rappeler Ragocsi, Bethlen-Gabor et Tœkœli. Une partie des Hongrois combattait alors pour l'Autriche; cependant l'empire fut souvent à deux doigts de sa perte. Et puis, les alliés ne manqueront jamais à vos amis, Cécile. Les insurgés hongrois ne sont pas difficiles en fait d'alliances : jadis, ils accueillirent et celle des Turcs, hérétiques et étrangers, et celle des Français; demain, ils ouvriraient leurs rangs aux Russes peut-être, et, en tous cas, ils tendront toujours les bras aux révolutionnaires de tous les pays.

— Ainsi, dit Cécile, toujours ramenée à ce sujet par Aldany, ou plutôt y pensant toujours elle-même, ainsi vous prévoyez une sanglante guerre civile, et vous êtes résolu à tirer le sabre contre vos parents, vos amis, votre patrie !..... Ah ! cher cousin, je vous

en conjure encore une fois... la dernière peut-être!... évitez ce malheur! Ne commettez pas cette faute!... Je dirais ce crime, si vous partagiez mes sentiments.

— Mais vous me demandez de trahir mon serment, de tirer sur mon drapeau! dit Aldany avec amertume.

— Non! non; je n'irais point, comme autrefois Marie Szecsi [1], vous prêcher la défection, une fois l'épée sortie du fourreau. Mais quittez le camp impérial avant que le combat ne s'engage. Pour l'honneur de votre nom, pour l'amour de vos parents et de vos amis, ne combattez pas contre votre nation. Deux voies dignes et honnêtes vous sont ouvertes après votre démission : ou vous pouvez vous mêler aux affaires publiques, paraître parmi les magnats, prêcher aux deux camps la mesure, la patience, la conciliation, montrer ce qu'il y a de légitime et de possible dans les prétentions hongroises, vous joindre à mon frère, à Szechenyi, à leur parti conservateur, pour tâcher d'empêcher la lutte; ou vous pouvez rester éloigné de la vie publique, occupé de vos grands travaux agricoles. Si la guerre éclatait, deux

[1] Veselenyi, chef de l'armée impériale, assiégeait le château de Murany, défendu par la belle Marie Szecsi. Ne pouvant le prendre, il voulut se faire tuer. Marie ordonna de l'épargner. Elle entra une nuit dans sa tente et essaya de l'entraîner parmi les rebelles. Il refusa, et Marie lui cédant, l'épousa et lui rendit sa forteresse.

rôles différents s'offriraient à vous encore; vous seriez maître d'y prendre part, à la tête de vos compatriotes, qui vous choisiraient sans doute pour un de leurs généraux; vous tâcheriez alors d'ennoblir, d'humaniser le combat, de négocier au moment de la lassitude ou de la victoire. Si votre conscience vous interdisait ce rôle actif, vous quitteriez le pays pendant la guerre, et ne reparaîtriez qu'en intercesseur auprès de l'empereur, s'il était victorieux. Mais, je vous en conjure, ne levez pas une main parricide contre votre mère. Elle a des défauts, j'en conviens, notre pauvre Hongrie, mais c'est une mère, c'est une noble mère. Ne contribuez pas, vous, fils de ses palatins, à l'enchaîner, à la flétrir, à la livrer à ses ennemis!

— Chère Cécile! dit le colonel en lui prenant la main, la belle Marie Szecsi ne put plaider sa cause avec plus de chaleur que vous venez de défendre la vôtre. Puissé-je vous convaincre comme Veselenyi persuada sa noble ennemie!.....

— Il la séduisit sans la convaincre, interrompit Cécile.

— Qu'en savez-vous? Elle n'eut sans doute jamais à regretter d'avoir sauvé par sa capitulation la vie de son futur époux. Ils étaient dignes l'un de l'autre par leur vaillance.

— Mais non par leur fidélité. Marie n'était qu'une faible femme, malgré tout son courage; un homme

qui eût agi comme elle, et sacrifié sa cause à un penchant personnel, eût mérité un souverain mépris.

— Mais, chère cousine, vous voyez donc que vous condamneriez vous-même, que vous flétririez le parti que vous me proposez de prendre! Et moi aussi..... quelque chose pourrait me rendre faible..... Mais, ajouta-t-il avec énergie, je persiste à rester fidèle à mes convictions, à mon prince, à ma foi politique et religieuse, quoi qu'il m'en coûte. Je vous le répète, sur le champ de bataille que couvriront un jour les deux armées, ce n'est pas le triomphe d'un peuple et la défaite de l'autre qui seront le véritable enjeu. Dès à présent, un duel à mort se livre entre la société chrétienne et la barbarie païenne dans l'Europe tout entière. La France porte son épée, tantôt dans une balance, tantôt dans l'autre, et en fait tour à tour pencher chaque plateau. Aujourd'hui, elle glisse peu à peu vers la république. Quelle république aura-t-elle? Dieu seul le sait; mais le renversement de la monarchie à Paris suffira pour bouleverser l'Europe. Il s'agit bien, en vérité, de savoir si les Slovaques, les Valaques, les Croates et les Saxons parleront magyar; si le roi Ferdinand de Hongrie aura son ministère à Bude ou à Vienne. Ainsi s'agitait la noblesse française sur les questions des prérogatives provinciales et royales, des impôts et des parlements, alors qu'approchaient la ruine, l'exil et l'échafaud. Il s'agit de

savoir si les mères conserveront l'honneur de leurs filles, si les pères transmettront leur patrimoine à leurs enfants, si toute liberté individuelle et nationale ne disparaîtra pas au milieu d'affreuses jaqueries, en comparaison desquelles l'insurrection de Dozsa[1], les guerres des Rustauds, le règne des Anabaptistes à Munster, et de Robespierre à Paris, n'auront été que de pâles préfaces. Croyez-vous que les semences d'athéisme et d'immoralité, jetées par tant de professeurs et d'écrivains, ne sortiront pas bientôt de terre ? Et c'est dans le moment où l'Empire et la société sont exposés à la destruction que je briserais mon sabre ou le tournerais contre eux ! Je renoncerais à leur consacrer le fruit de vingt ans d'études et de travaux militaires ! Non, chère amie, jamais ! Jamais on ne dira qu'Aldany a lâchement abandonné son poste. Puissé-je être maudit jusque dans le dernier rejeton de ma race, si aucune considération personnelle m'entraîne à manquer à mon devoir de soldat ! »

Paul laissa tomber la main de Cécile, qui se prit à sourire tristement.

« Allons, nous ne nous comprendrons jamais, dit-

[1] Dozsa souleva les paysans contre les nobles hongrois, au seizième siècle, et commit de nombreuses atrocités. Vaincu par les gentilshommes, il fut condamné par ceux-ci à être enchaîné sur un trône ardent, coiffé d'une couronne brûlante, et mangé vif par ses complices.

elle; nous ne pouvons rien l'un sur l'autre. Ma tante, elle aussi, parle comme vous; elle ne modifie point mes sentiments. Ah! je voudrais pour beaucoup que vous fussiez un patriote un peu fou, comme Raikocsi, plutôt qu'un si ardent impérialiste. »

Le colonel ne répondit rien. Tout homme modeste, qui aime sincèrement une femme, a bien de la peine à penser que c'est à lui, à lui exclusivement, que son cœur peut songer à se donner. Depuis quelque temps, Paul regardait Raikocsi comme un dangereux rival. Ce nom, prononcé par Cécile, refoula dans son cœur ce qu'il avait songé à lui déclarer lorsqu'il l'avait conduite sur le tumulus. Il s'était promis de lui demander enfin si elle consentirait à l'épouser sans qu'il quittât le service. Par conscience, il était décidé à continuer sa carrière durant quelques années; mais il y eût renoncé plus tard, les temps devenant tranquilles. Un sentiment amer emplit son âme. Tout à coup son amour l'indigna, comme si la pure et loyale jeune fille eût dû se trouver responsable des assiduités significatives de George. Mais il redevint bientôt juste. Il attacha sur sa cousine un regard qui exprimait une douleur profonde, un regret indicible. « Pauvres amours! se dit-il, vous voilà enterrées sur ce tombeau. Jamais Cécile n'épousera un officier impérial. Adieu le plus beau, le plus cher de mes rêves! adieu ma seule espérance de pur et vrai bonheur!...

Ah ! pourquoi ce Raikocsi n'a-t-il été brûlé dans le marais !..... »

Cécile paraissait accablée; lui était en proie à une douleur violente. Il ne parlait pas, ne regardait pas sa cousine. Ses yeux erraient au hasard ; et ainsi qu'il arrive dans ces moments d'angoisse, où l'instinct, comme pour nous détourner d'une pensée insupportable, attache obstinément notre attention à l'objet le plus indifférent, Aldany, depuis quelques minutes, suivait, sans le quitter des yeux, un homme qui venait du côté du tumulus.

Cet homme avait des allures inquiètes. Il s'arrêtait tout à coup, semblait écouter un instant, puis reprenait sa marche d'un pas précipité. Il avançait toujours.

Bientôt Aldany put parfaitement le reconnaître : c'était le chasseur d'ours Philippowitch.

Aussitôt un soupçon le saisit : « Ce Valaque, pensa-t-il, n'est-ce pas la vengeance? Que fait-il dans la forêt, si loin de son village et de ses montagnes? N'est-ce pas lui qui a mis le feu au marais?.... Voudrais-je imiter ce malheureux, ou voudrais-je profiter d'un crime? — Non, que Dieu bénisse tout homme aimé de Cécile, pourvu qu'il la rende heureuse ! J'ai mes uhlans et mes paysans à soigner : que cela me suffise; la vie passe si vite ! »

Les jeunes gens descendirent le monticule et s'en

allèrent reprendre leurs chevaux. Leur entretien était encore affectueux, mais l'expression de leur visage avait changé. Cécile ne retrouvait plus dans le regard de son cousin cette sorte d'adoration naïve que les hommes comme lui croient parfaitement déguiser, et qu'ils manifestent sans cesse à la femme qui occupe toute leur âme. Sous ce regard aimant et respectueux, le cœur de la jeune fille s'épanouissait doucement. Si Paul eût bien connu quel trésor de pure tendresse, d'abnégation, de dévouement s'y cachait !.... Tous les deux souffraient, lui surtout; car pour Cécile, elle ne désespérait pas encore. « Si j'étais riche, se disait-elle, peut-être oserais-je lui laisser entendre que je le suivrais partout, même à l'armée de l'empereur. Mais ma dot est bien mince auprès de sa fortune; il ne m'est point permis de parler. Mon Dieu ! faites qu'il m'aime assez pour que j'aie le droit de vivre pour lui ! »

Comme les jeunes gens arrivaient au château, une calèche attelée de quatre jolis chevaux bais entrait dans la cour. La princesse en descendit, et embrassa avec vivacité son cousin, qui s'empressait au-devant d'elle. A ce baiser, Cécile ressentit une commotion terrible, et quand le comte monta le perron, tenant au bras la magnifique personne qui venait de lui donner des témoignages si chaleureux de son amitié, la pauvre jeune fille s'écria, dans le secret et l'an-

goisse de son cœur : « Mon Dieu ! mon Dieu ! ne m'abandonnera-t-il pas pour elle ? »

Sa douleur allait éclater, car son cœur ne pouvait plus la contenir. Des larmes remplirent ses yeux. Elle s'enfuit dans le parc, et se laissa tomber au pied d'un banc. Les sanglots l'étouffaient. Elle perdit connaissance.

Elle demeura dans cet état pendant plus d'un quart d'heure.

A peine venait-elle de recouvrer l'usage de ses sens qu'elle entendit des pas non loin d'elle.

C'était Jeanne qui la cherchait.

Pendant toute la soirée, Aldany se montra plus empressé que de coutume auprès de Pauline. De son côté, la princesse était radieuse. Elle causait, elle était spirituelle, elle était aimable, et par-dessus tout malicieuse. Elle se mit à raconter plaisamment les ridicules et les scandales récents du beau monde de Pesth. Elle parla aussi d'elle-même et se loua d'une manière assez dégagée. Ses toilettes avaient été trouvées charmantes; les hommes à la mode l'avaient comblée d'égards et accablée de compliments. Elle revenait triomphante, assurée de l'extrême puissance de son élégance et de sa beauté.

Paul s'attachait à soutenir avec vivacité la conversation de la princesse, tour à tour légère, maligne, brillante. Il lui donnait la réplique très-délibérément.

Il ne s'interdit même point de lancer, lui aussi, certains traits acérés contre quelques dames, et la belle moqueuse y applaudit avec enthousiasme. La pauvre Cécile était consternée. Qu'était donc devenu le jeune homme sérieux et bon, le cœur indulgent et noble qu'elle avait connu jusqu'à cette heure?....

« Vous avez été charmant ce soir, » dit Pauline à Aldany quand on se sépara.

Et l'enveloppant du plus doux des regards, elle lui mit sur les lèvres le bout de ses petits doigts roses.

Cécile ne ferma pas les yeux de la nuit. Dans ses courts assoupissements, elle était obsédée d'un rêve pénible, toujours, toujours le même. Elle gravissait le tumulus de la forêt avec son cousin, appuyée sur lui, pleine de confiance et de bonheur. Tout à coup, de l'autre côté du monticule, survenait une autre femme qui saisissait le bras de Paul et la repoussait. Cécile roulait sur la pente rapide et tombait dans le marécage brûlant, enfoncée dans la vase, tandis que les flammes approchaient; et, du haut de la butte, Pauline et l'officier la regardaient en riant de son affreux supplice.

La femme même la plus sérieuse est portée à la superstition, quand elle craint et qu'elle souffre. La pauvre Cécile se leva inquiète, endolorie, brisée et l'âme au désespoir. Une prière fervente lui rendit un peu de calme. Elle ne devait pas le conserver longtemps.

XIX

POÉSIE ET PATRIOTISME

Dans la soirée de cette journée si diversement incidentée, la princesse avait envoyé faire ses compliments à Raikocsi. Le galant gentilhomme ne pouvait manquer de la remercier de cette marque d'intérêt. Était-ce lui que Pauline attendait le lendemain matin sous les armes; ou sa toilette allait-elle à l'adresse de l'hôte de la veille, qui était encore au château ?... Nous l'ignorons. Peut-être la belle maîtresse du logis pensait-elle à tous les deux.

Toujours est-il qu'elle descendit, avant dîner, en charmante robe d'été très-décolletée, les bras nus ornés de bracelets, ses magnifiques cheveux luisant d'un long frottement de la main et tordus avec recherche. Ses yeux brillaient d'animation comme ses joues, lorsqu'elle aperçut, du salon, George arrivant au grand galop de sa jument arabe ; se précipitant à une fenêtre ouverte, elle lui fit un signe amical, comme il passait le pont. Le jeune Hongrois piqua des

deux, accourut ventre à terre jusque sous la fenêtre, et là, enlevant avec une adresse et une vigueur extrêmes son cheval brusquement rassemblé, il le fit pirouetter presque debout sur les jambes de derrière, puis retomber immobile en courbant la tête, tandis qu'il ôtait lui-même son petit chapeau. On ne pouvait plus gracieusement accomplir ce tour de force équestre. Le beau cavalier était si élégant avec sa tunique noire à tresses et son large pantalon blanc, il était si parfaitement posé sur sa brillante monture, que le tableau offert par la jeune femme et le gentilhomme eût ravi un artiste.

Ce ne fut pas précisément du ravissement qu'éprouva le lieutenant-colonel, en l'apercevant. Paul venait du parc avec Jeanne et son cousin. Ils s'approchèrent du visiteur avec une lenteur un peu affectée.

On n'avait pas aperçu Cécile durant la matinée. La pauvre enfant était allée de bonne heure à la chapelle, puis visiter une malade au village.

Après une bienfaisante prière, tout en marchant elle examina l'image qui régnait dans son cœur; les nobles et solides qualités de son cousin plaidèrent pour lui, et elle regretta de l'avoir soupçonné un instant. Elle se sentait même pressée de lui avouer sa faute, de lui en demander pardon : mais en possédait-elle le droit?

Jamais Aldany ne lui avait avoué sa tendresse; il

ne l'avait guère fait pressentir que par une attention marquée et des égards respectueux. Ce n'était point à elle de sortir la première de cette réserve. Et pourtant la coquetterie et la beauté de sa belle-sœur l'effrayaient. « S'il doutait de mon affection, se disait-elle, s'il se méprenait sur mes sentiments, s'il se croyait dédaigné de moi, ne céderait-il pas aux entraînements de l'orgueil masculin? Aurait-il la force de repousser les avances manifestes de Pauline? » De retour au château elle resta pensive et troublée dans sa chambre, d'où elle descendit, simplement vêtue comme à l'ordinaire, peu d'instants avant le dîner.

On se leva de table vers deux heures et le comte Bereny, qui aimait le grand air, fit porter le café auprès des serres, dans l'une desquelles on prit une table et des chaises. La journée était belle et chaude. On s'assit à l'ombre d'un pin dont la cime, remuée doucement par la brise, formait un épais parasol. De là les bizarres tours brunies du vieux château, tranchaient vigoureusement sur les eaux étincelantes du fleuve et les forêts bleuâtres de la frontière transylvaine. Quelques volumes se trouvaient sur la table. La princesse en ouvrit un : c'étaient des poésies nouvelles de Garay.

— « Voilà un vrai poëte, dit Pauline ; il est plein de mouvement, d'originalité, d'esprit national. J'en-

tends vanter souvent Vôrôsmarty et Kôlcsey et je conviens qu'ils ont de belles pages. Mais, dans les poëmes épiques du premier, il y a trop de réminiscences de l'antique. Le second, aussi, imite souvent, soit les anciens, soit les poëtes allemands.

— Kôlcsey est loin de manquer toujours d'originalité, dit Aldany. Ce qui me plaît le mieux de lui, ce sont ses ballades. J'en savais plusieurs par cœur, il y a quelques années.

— Vraiment ! s'écria vivement Cécile. Je croyais que vous n'aimiez que les écrivains allemands. » A peine ces mots lui eurent-ils échappé qu'elle les regretta ; un regard approbateur et un sourire de George ne la dédommagèrent nullement d'une ombre qui parut glisser sur le front de Paul.

« Et moi, dit Pauline, je m'imaginais que mon cousin dédaignait toute espèce de poésies, et surtout les sentimentales.

— Le sentiment vrai est rare chez les poëtes comme ailleurs, répondit l'officier ; je l'aime partout où il se trouve, quand il peut exciter de nobles émotions, et je suis loin de suivre sans intérêt le mouvement littéraire de notre Hongrie. Il est vrai que je ne place pas les Kisfaludy, Kazinery, Vôrômarty et Kôlcsey à côté de Schiller et de Goethe, quoique les deux grands poëtes allemands me semblent surfaits ; mais je

classe plusieurs de nos Hongrois parmi les auteurs distingués de l'époque.

— Je partage ton goût pour les ballades de Kölcsey, dit Bereny ; j'en relis plus d'une avec plaisir. Te rappelles-tu, par exemple, celle de Dobozi ? N'est-ce pas un sujet bien choisi, parfaitement traité, et plus intéressant que la fantastique Lénore de Bürger? L'histoire n'intéresse-t-elle pas beaucoup plus que la fable, quand le récit est également émouvant ? Le brave chevalier Dobozi, après avoir vaillamment combattu, fuit à toute bride, tenant sa jeune femme entre les bras, devant le tourbillon féroce des Tartares. Les cheveux bruns de la malheureuse volent au vent ; quand les branches s'entre-choquent, elle croit entendre un bruit de chaînes. Les coursiers tartares se rapprochent : elle supplie son époux de la délivrer par la mort. Comme le poëte exprime bien la rage et la douleur du chevalier, à ces touchantes supplications, de plus en plus pressantes à mesure que le péril croît. Peut-on imaginer une situation plus émouvante que celle des jeunes chrétiens, qui vont être atteints dans peu d'instants par les Barbares?

— Je crois me souvenir encore de la fin de la ballade, dit Aldany, et il récita ces strophes :

« O mon ami, donne-moi le dernier baiser ; serre-moi une dernière fois sur ton cœur chéri, et que ton amour m'arrache à d'horribles bourreaux !... » Il se

détourne en silence, les yeux baignés de larmes.

« O mon doux ami, tout espoir est perdu, les voilà.. le moment est venu !... La liberté m'appelle ; mais ma délivrance est au prix de mon sang ! ... » Il garde le silence, dans une angoisse profonde, frémissant de tout son être.

« Que j'envie ton sexe ! tu vas tomber en vendant ta vie, un glaive vengeur à la main. Et moi, courbée comme si j'étais lâche et faible, pour dernière prière, au nom de tout mon amour, je mendie de ton bras le coup de la mort !...

« Voudrais-tu donc, en récompense de cet amour, me livrer à ces brigands sauvages ? Voudrais-tu m'abandonner à la violence, me laisser mourir sous l'opprobre !... Vois, ô mon époux, vois ta femme râlant dans d'ignominieuses tortures ! oh ! pitié, pitié pour ma fidélité !... »

Le désespoir arrache un cri terrible à Dobozi. Il saisit sa lame puissante. Déjà, comme des tigres qu'allèche et qu'enivre l'odeur du sang, les Tartares se précipitent sur la double proie...

Alors, détournant le visage, élevant d'une main sa femme agonisante, Dobozi lui plonge vivement de l'autre le glaive miséricordieux dans le sein. Puis, s'élançant au milieu des Barbares, il fauche et moissonne longtemps avant de tomber sur le cadavre de son amie. »

Aldany avait récité ces vers avec simplicité, mais d'une voix émue, dont le timbre résonna longtemps dans le cœur de Cécile.

« Sans doute le sujet est des plus émouvants, dit Jeanne. Cependant le poëte, en le traitant, ne peut obtenir l'effet d'extrême compassion qu'atteint Shakspeare en représentant la mort de deux autres jeunes époux, Romeo et Juliette. Le couple hongrois meurt en s'embrassant et vengé. Combien plus affreux est le sort des amants de l'épopée italienne! Je vous avoue que je n'ai jamais vu jouer cette pièce sur notre excellent Théâtre de la Cour sans en être presque malade d'émotion.

— Eh quoi! ma sœur, vous tombez aussi dans le sentiment et vous plaignez les malheureuses amours, dit Pauline d'un ton moqueur. Eh bien, mes amours, à moi, c'est ma patrie, et j'adore ceux de nos jeunes poëtes, tels que Garay et Petœfi, qui chantent son héroïsme et ses malheurs. Écoutez, mon cousin, voici un souvenir historique qui me touche plus que le trépas de Dobozi et de sa fidèle épouse. Se levant aussitôt, la belle princesse déclama d'une voix vibrante le morceau suivant du volume qu'elle tenait :

Trente nobles viennent à Bude, tous préparés à un libre trépas ; et parmi les trente est Kont, le hardi chevalier.

Tous sont des guerriers et des hommes, tous

fidèles et patriotes. L'infâme Vaïdafi les a accusés de rébellion.

Ils s'arrêtent sombres devant le monarque irrité. Un noble ressentiment brûle dans leurs yeux ; les muscles de leurs bras se roidissent.

Sigismond siége sur son trône et l'orgueil parle par ses lèvres : « Fléchissez le genou jusqu'à terre, coupables rebelles ! » dit-il, frémissant de colère.

Les regards des trente nobles se rencontrent, et soudain s'écrie Kont, le hardi chevalier :

« Nous rebelles ! mon roi, nous rebelles ! » et il secoue sa tête grise de même qu'une forêt nocturne sa sombre crinière.

« Non ! de par le ciel nous ne le sommes pas ! le seul rebelle ici, c'est toi ! Tu as agi de sorte que la malédiction pèse sur le pays.

« Ce peuple-ci t'a sacrifié sang et vie pour consolider ton trône, et tu le récompenses par une noire ingratitude : Dieu sait pourquoi !

« Ou notre bras reconquerra les anciennes libertés de la Hongrie, ou nous mourrons ensemble pour son bien-être.

« Mais ployer le genou devant un tyran pour qu'il continue à torturer le pays, c'est ce que ne fera pas ce groupe, c'est ce que ne fera pas Kont d'Hedervari. »

Aimant mieux mourir que ployer le genou, ainsi parle témérairement Kont, le hardi chevalier.

Et le roi répliqua bouillant de fureur : « La mort sur toi ! la mort déshonorante du criminel de lèse-majesté.

« La mort sur toi, chef indiscipliné, rebelle jusque sous nos yeux ! » Et derrière les chevaliers apparaît la figure du bourreau.

Le peuple pâlit tout à l'entour. Les trente guerriers demeurent tranquilles debout. Les regards de Sigismond errent sur le groupe.

« La mort et la vie sont entre mes mains, entendez-vous, rebelles ! qui ploie le genou vivra ! »

Mais aucun des trente ne bouge : ils sont tous des guerriers et des hommes. Aucun ne craint de répandre son sang quand la mort fait signe.

« Alors mourez tous de la main du bourreau, s'écrie le roi : et périsse ainsi tout un million d'hommes s'il le faut ! »

Et les trente héros montent sur l'échafaud ; et le bourreau se fatigue avec son lourd et large glaive ; et il recommence de nouveau le massacre.

Pas un cri ne retentit dans l'air : seulement des lèvres du peuple s'échappent des soupirs étouffés.

Quel est le dernier survivant des trente ? quel est-il le magnanime guerrier qui attend la mort ?

Ainsi plane debout le chêne colossal dans la forêt dont il fait l'honneur : et le bûcheron qui brandit la

hache ne le frappe qu'avec un frisson de crainte et de respect ;

Mais le chêne attend tranquillement le coup mortel. — Tel est, vis-à-vis du bourreau, Kont, le hardi chevalier.

C'est ainsi que meurt le guerrier, l'homme ! ce n'est pas un misérable criminel, c'est un patriote que l'on voit près du bloc.

Celui-là renie Dieu pour une vie d'esclave : à celui-ci, au lieu d'une vie d'esclave la mort donne d'inaltérables lauriers.

« Ma mort, dit Kont, est un sanglant holocauste d'où jaillira la bénédiction sur le pays ; sur toi, Sigismond, la condamnation éternelle ! »

Et il se couche à la renverse sur le bloc, regardant le bourreau face à face.

Le soleil s'obscurcit quand la hache tomba. — Ainsi mourut Kont, le hardi chevalier.

Pas un cri de douleur ne retentit dans l'air ; mais un sinistre murmure s'éleva du sein du peuple :

« Sigismond ! roi tyrannique, disaient les voix au pâlissant monarque, ton arrêt a été contre toute justice ; tu es le prisonnier du pays ! »

Pendant que la princesse déclamait, avec une passion vraie, ces vers si énergiques, George, frémissant d'enthousiasme, s'était levé, comme suspendu à sa voix. Quand elle se tut, il s'élança vers elle, lui

saisit la main et la couvrit de baisers frénétiques.

« Je croyais entendre ma patrie elle-même, mes plus chères amours, ma Hongrie bien-aimée, s'écria le jeune homme. « Ou notre bras reconquerra les anciennes libertés de la Hongrie, ou nous mourrons ensemble pour son bien-être ! » répéta-t-il en pressant le bras de Pauline sur son sein. Mais, c'est dans le combat et non sur l'échafaud que j'espère mourir. Ma crainte, comme celle de mon cher Petœfi, c'est d'expirer dans mon lit. Je soupire ainsi que lui après le champ de bataille : « Quand le nom sacré : Liberté du monde ! resplendira sur les étendards, puissé-je tomber dans la mêlée farouche, sur le champ de bataille ! Là que mon sang puisse couler !... (1). »

— Il sera plus facile pour vous de périr que de vaincre, Monsieur, s'écria soudain Paul, en se dressant de toute sa hauteur, et en mesurant l'enthousiaste comme s'il l'eût tenu au bout de son sabre.

— Ah ! nous avions oublié l'uniforme ! » dit Pauline ; et elle prit vivement le bras de son cousin, tandis que Cécile, entraînée par son patriotisme, serrait silencieusement la main de Raikocsi.

Aldany sourit amèrement ; un éclair de colère brilla dans ses yeux ; puis, faisant un effort sur lui-même : « Pardonnez-moi de m'être souvenu près de

[1] Ce vœu du poëte Petœfi a été réalisé ; aide de camp de Jem, il a été tué au combat de Segesvar.

vous, que je suis officier, ma charmante cousine, » dit-il avec un regard presque caressant. Pauline, charmée, lui pressa le bras et l'entraîna dans une allée ombreuse, où ils disparurent, causant avec une apparente intimité.

Cécile regagna tristement le château, et Georges, décontenancé, ne tarda pas à remonter à cheval.

Comme il rentrait à Nyirfalu, il aperçut un élégant couple, dans la principale rue. La jeune fille, très-enrubanée, portait un tablier de soie sur une jolie robe d'indienne claire; le garçon, svelte et bien tourné, était vêtu, comme un gentilhomme, d'une courte tunique à brandebourgs; une plume d'autruche noire entourait son chapeau rond.

Le vice-gespan reconnut, du premier coup d'œil, Philippowitch et sa coquette amie, la gentille Leni. En passant au trot, il jeta au Valaque un regard dur et hautain; celui-ci, sans porter la main à sa coiffure, et relevant la tête, riposta par une sorte de grimace ironique, qui fit penser à Raikocsi que le chasseur d'ours n'était peut-être pas étranger à l'étrange et terrible incendie du marais.

Le coup d'œil échangé entre ces deux hommes, de conditions si différentes, venait de leur révéler leur mortelle inimitié.

SIXIÈME PARTIE

XX

UNE VILLE MAGYARE

Qui n'a pas vu Debreczin, la cité hongroise par excellence, ne connaît pas une des villes les plus curieuses du monde. Depuis l'époque de notre récit, elle a un peu perdu de son originalité : elle est en partie pavée de bois, et un chemin de fer y conduit. Cependant elle reste un type presque unique en Europe ; une ville agricole de cinquante à soixante mille âmes, une ville peuplée en majorité de cultivateurs.

Par un beau jour d'automne, le régiment de Lederhosen y était rassemblé, Debreczin offrant aux chevaux de nombreuses écuries, et aux uhlans un champ de manœuvre de plus de douze lieues de tour, sans autres accidents de terrain que quelques petits mamelons sablonneux et plusieurs tumulus.

C'était le moment de la célèbre foire, qui impro-

vise une ville contre la ville, et rassemble là des milliers d'étrangers de tous les pays voisins. On y trouve des marchands serbes, moldaves, valaques, polonais, russes, allemands, bohêmes, italiens. Les costumes de l'Europe orientale et centrale s'y coudoient ; dix langues différentes s'y parlent. On ne saurait imaginer la multitude d'acheteurs et de curieux qui s'entassent dans les longues rues de la vaste cité ambulante, composée de tentes et de baraques. Le grossier *csikos* aux amples vêtements de toile passe fièrement auprès de la grande dame escortée de ses hussards galonnés. Le caftan propre de l'honnête Arménien touche la sale houppelande du juif barbu. Voulez-vous des fourrures? la Pologne, la Russie, la Hongrie vous en offrent ; des bijoux ? voici les célèbres joailliers de Vienne et de Pesth ; des armes ? regardez l'étalage des fameux armuriers de Prague ; des cristaux? la Bohême a envoyé là ses plus beaux ; des soieries ? Milan en a ici de spendides ; des vins ? Tokai, Nesmuhl, Erdœd, Dioszek, ne sont pas loin ; et à côté de leurs produits se trouvent ceux des meilleurs crus d'Allemagne et de France. Voici encore les toiles, les dentelles, les livres de la Saxe, les draps de la Moravie, les fromages italiens et transylvaniens, les spiritueux polonais et dalmates, les tapis turcs et persans, les pipes allemandes, la coutellerie dite anglaise, des modistes qui prétendent arriver de Paris. Les

produits européens les plus renommés viennent tous figurer à ce grand centre d'échanges. Pourtant, en 1847, les chemins n'étaient pas commodes, même au commencement de l'automne. Les profondes ornières ne s'étaient pas encore creusées et emplies de boue ; mais depuis Pesth jusqu'à Debreczin, sur une étendue de plusieurs longues journées de route, on rencontrait des sables dans lesquels les voitures chargées n'avançaient qu'au prix de pénibles efforts.

Aldany logeait dans la rue principale, large comme le plus large boulevard de Paris. Au point du jour, il fut, à sa grande surprise la première fois, réveillé par une rauque et bruyante fanfare : c'était le bouvier communal, qui soufflait de tous ses poumons dans une immense corne. A cet appel, les ménagères ouvraient promptement les étables, situées au fond des cours, et des portes cochères se précipitait en beuglant un flot de bêtes cornues, accourant au galop se mêler à l'immense foule bovine alignée devant le cheval du pasteur. Quand il passa sous les fenêtres d'Aldany, il avait accompli déjà la moitié de sa tournée matinale ; aussi, les bœufs blancs, hauts sur jambes, au cou de cerf, à la tête légère, prodigieusement armée, remplissaient-ils au-devant de lui une grande partie de la vaste esplanade qui aboutit au temple et à l'université protestante. Tout en s'habillant près de sa fenêtre ouverte, Aldany s'amusait à

considérer, dans le crépuscule, les gambades des jeunes animaux ; il admirait la docilité de cette légion, qui marchait sans désordre sous la conduite d'un homme seul, et qui eût écrasé n'importe quelle armée, si elle l'avait chargée à fond. — Le soir, comme tous les soirs, l'innombrable troupeau, rentrait, et chaque bête, sans causer d'accidents, galopait vers son écurie.

Après les bœufs vint le tour des porcs. Une fanfare plus perçante, partie de cornes plus courtes, fut sonnée par deux porchers à pied ; une multitude de cochons noirs, ressemblant à des sangliers, vint se ranger sous leur conduite, et pendant un quart d'heure ce fut un étourdissant tintamarre de grognements, de cris, d'épouvantable musique.

Malgré l'heure et la rosée matinales, la poussière volait dans l'air ; le milieu de la rue n'était que terre et sable. Les maisons étaient bordées de trottoirs en bois, qui traversaient à certaines distances la grande artère urbaine comme des ponts jetés sur un fleuve, de sable en été, de boue en hiver. Les voitures ne s'en dépêtraient pas facilement dans la belle saison, et dans la mauvaise y demeuraient très-souvent embourbées. La pierre avec laquelle on eût pu maintenir le sol propre et viable se trouve cependant à quelques lieues de la ville, sur les bords de la Theiss, la cité possédait de grandes forêts et tout un petit

royaume de terres arables, il n'y avait point alors de pauvres dans son sein : où allait donc le budget de cette fière cité libre ? Il eût fallu le demander aux sénateurs qui la gouvernaient despotiquement ; il leur plaisait apparemment de réaliser de belles économies.

Le soleil allait se lever. La trompette des uhlans retentit. Bientôt chaque homme fut à cheval pour se rendre au champ de manœuvres, d'où l'on devait revenir à neuf heures. Les deux escadrons commandés par Aldany se rassemblèrent sous sa fenêtre. La brise agitait les banderoles, les chevaux hennissaient, les sabres gresaillaient dans leurs fourreaux. Ce bruit, ces mouvements, les longues moustaches, les mâles figures bronzées des lanciers polonais, tout cela, comme au premier jour, allait au cœur du lieutenant-colonel comme la voix même et le spectacle de la famille. Blankenheim, Œdenbourg et Cantelnuovo arrivèrent, galopant côte à côte, les deux premiers riant des jovialités coutumières de l'autre. Lederhosen parut sur son beau cheval isabelle. Paul se hâta d'aller le rejoindre.

Au bout de la rue, ils rencontrèrent Szecsey, Szecsey le chasseur, armé, à cheval, suivi de deux lévriers superbes. On échangea avec lui de cordiales poignées de main.

« Je suis venu à la foire, comme vous le voyez, dit

le magistrat ; et, pour ne pas perdre tout mon temps, j'ai passé à travers champs avec mes lévriers, ce qui m'a valu six lièvres. Je mène les chiens faire une petite promenade pour leur faire gagner et gagner moi-même un peu d'appétit. Ils ont raté deux lièvres hier auprès des champs de *coucouroutz* (maïs) ; je veux qu'ils les retrouvent aujourd'hui.

— Nous ne manœuvrons pas loin de là, dit Lederhosen ; viens nous prendre vers huit heures ; nous reviendrons tous ensemble en chassant. Quelques-uns de nos officiers auront aussi des lévriers ; si nous trouvons un lièvre, nous lui ferons une belle escorte. »

Szecsey ne refusa point, on le pense, et il prit les devants au galop.

Comme le régiment arrivait à un défilé étroit entre des vignobles, un autre visage connu se montra. Philippowitch et son ami Jenskô, qui venait de devenir son beau-frère, parurent à cheval, escortant un chariot chargé de peaux de gros gibier de toute espèce. Les deux chasseurs avaient de courtes tuniques hongroises et des culottes de cuir s'enfonçant à demi dans de hautes bottes russes. L'un et l'autre portaient sur le dos leurs carabines.

Philippowitch se rangea respectueusement de côté et s'arrêta, chapeau bas, sur le passage des colonels. Aldany lui alla dire quelques mots. Le Valaque le

pria d'accepter encore une peau d'ours. L'officier la refusa.

« Que faisais-tu près du marais de Szamosvar le jour de l'incendie ? » lui demanda-t-il en le regardant fixement.

Malgré sa hardiesse habituelle, Philippowitch rougit et garda un moment le silence ; mais prenant son parti :

« Vous pouvez le deviner, monsieur le comte, répondit-il ; j'avais eu trop froid, et un peu de chaleur me faisait plaisir.

— Ce jour-là, tu as failli causer un grand malheur, dit Paul gravement. Prends garde, je te le répète, tu es sur une détestable pente. Que t'arriverait-il si Raikocsi savait quelle main l'a mis en péril ?

— Demandez aussi ce qui lui adviendrait à lui-même, dit le chasseur d'ours en fronçant le sourcil. Ma vie ne lui serait pas abandonnée sans défense ni sans vengeance. Peu m'importe qu'il apprenne comment le feu s'alluma dans les roseaux. Je suis étonné, monsieur le lieutenant-colonel, que vous portiez autant d'intérêt à un adversaire acharné de notre empereur, à un homme sans loyauté. Croyez-moi, il va trop souvent chez vos parents de Szamosvar. »

Aldany rougit à son tour. Depuis un mois, en effet, George avait multiplié ses visites au château, et on disait qu'il aspirait à la main de Cécile ; Paul, au

contraire, n'avait fait dans les derniers temps que de courtes et rares apparitions chez les Bereny.

« Quels que puissent être les défauts de cet homme, reprit Aldany d'un ton sévère, ce n'est pas une raison pour l'assassiner. Je ne conçois pas qu'un homme de ta trempe s'abaisse à de si vils desseins.

— Je ne veux pas l'assassiner ; si je le voulais, il y a longtemps qu'il serait mort. Mais je ne puis aimer ce persécuteur de ma race, si vaniteux de sa naissance et de sa fortune. Souhaitez-lui de ne jamais lever la main sur moi s'il se rencontre sur mon chemin.

— Tu deviens méchant, mon pauvre Philippowitch. Je le regrette. Dieu te pardonne ! car tu ne sais pas sans doute que tu cours à ton malheur en écoutant tes passions violentes.

— Je suis méchant envers les méchants ; mais, soyez-en convaincu, monseigneur, vous ne me trouverez jamais ingrat. »

Le Valaque saisit la main de l'officier pour la baiser ; Aldany la retira, mais il ne put s'empêcher de serrer légèrement celle de ce paysan, auquel manquait la notion du devoir chrétien et qui abusait de ses rares facultés, mais dont un homme de guerre devait apprécier le caractère énergique.

Pendant ce court dialogue, une nombreuse horde de chevaux à demi sauvages, de Moldavie, traquée

par trois juifs, était survenue à l'entrée du défilé. Effrayée par les bruits de la troupe et les flammes des lances, elle voulut rebrousser chemin. Les juifs, armés de grands fouets et bien montés, la ramenèrent à force d'énergie et poussèrent en avant un grand étalon porteur d'une clochette. C'était un chef que les chevaux s'étaient choisi; les naseaux dilatés et l'épaisse crinière au vent, ils se précipitèrent tous à sa suite. Ces animaux étaient osseux et maigres, mais fortement membrés et la plupart très-convenables pour la cavalerie légère. Les juifs, coiffés de bonnets noirâtres de peau de mouton, vêtus de longues soutanes déchirées et effiloquées, galopaient hardiment parmi ces coursiers sauvages. Quand les maquignons en montrent quelqu'un à des acheteurs, ils n'hésitent pas à s'élancer sur son dos vierge. Les gauchos des pampas et les bergers magyars ne sont pas plus habiles écuyers que ces Israélites.

Philippowitch regarda défiler leur troupeau d'un œil de connaisseur, puis se penchant vers son beau-frère :

« Ma foi, lui dit-il, je ne me suis pas trompé; je crois bien que j'ai pris le meilleur de la bande. »

Quand on eut atteint le champ de manœuvres, les majors, le lieutenant-colonel et le capitaine commandant la division du colonel, alignèrent leurs huit escadrons, comptant douze cents chevaux parfai-

tement exercés. Recrues et remontes étaient restées au logis. Lederhosen passa rapidement l'inspection de la troupe, puis, d'une voix retentissante, il commanda des manœuvres rapides, qui furent exécutées avec une précision parfaite. Tous les chefs de division et la plupart des officiers subalternes montaient des chevaux de prix. Le colonel changea trois fois de monture ; chacun des chevaux qu'il quittait ruisselait de sueur ; pour lui, il ne paraissait nullement fatigué.

Pendant un intervalle de repos, on vit s'avancer Szecsey, qui portait un lièvre suspendu à l'arçon de sa selle. Les officiers supérieurs causaient ensemble ; il rejoignit leur groupe.

« Ne feras-tu pas encore attaquer une batterie ? demanda le vice-gespan au baron ; cette sorte de charge me plaît beaucoup.

— Eh bien, nous allons encore une fois t'en donner le spectacle, répondit le colonel. Tu vois bien cette éminence ; tu vas aller t'y placer : c'est là que nous prendrons tes canons, tout en chargeant la troupe, que tu auras postée à droite, dans la plaine. »

Szecsey alla prendre son poste.

Alors Lederhosen commanda :

« Tirailleurs, en avant ! »

L'escadron de tirailleurs sortit et se forma, à trois cents pas en avant, sur le flanc droit de la troupe.

« Garde à vous ! on va attaquer ! »

Les trompettes sonnèrent la charge, et un mouvement de vagues se produisit parmi les chevaux, difficiles à contenir.

« Au trot ! marche ! »

Tout le régiment partit au trot, à l'exception d'un escadron de gauche, que l'adjudant du colonel lança au galop et qui, en un clin d'œil, se dispersa.

« Au galop ! marche ! Baissez les lances !.... Marche ! marche ! »

Les trompettes jetèrent leur cri vibrant, et la terre trembla sous la course échevelée et pourtant ordonnée des uhlans. Les tirailleurs, courant en biais sur le flanc droit, firent une décharge avant de saisir le sabre. L'escadron destiné à charger la batterie, éparpillé partout, se précipita vers le mamelon, Castelnuovo en tête.

« Halte ! » commanda le colonel.

Tout s'arrêta. La charge avait été très bien exécutée, car la masse des uhlans ne comptait pas plus de cinq rangs, malgré la rapidité de la course, quand le mouvement fut arrêté, et presque tous les hommes du premier rang avaient gardé leur alignement d'une manière parfaite. Vus de face, ils offraient un coup d'œil formidable.

Il n'arriva d'accident qu'à notre ami Castelnuovo. Comme il feignait d'attaquer Szecsey, le sabre levé, auquel celui-ci opposait son fouet de chasse, un des

grands lévriers du vice-gespan, effrayé par les uhlans qui, par derrière, arrivaient à la débandade, se jeta étourdiment dans les jambes du coursier de Castelnuovo, qui s'abattit et renversa son maître ; mais, non content de cette faute, le chien, dans son effarement, donna un furieux coup de dent à un poids fort lourd qui roulait sur lui ; ce poids n'était autre que la personne du commandant, et le morceau mordu sa cuisse. Lévrier, cheval et officier se relevèrent sans autre mésaventure.

« *Dii, avertite omen !* » s'écria l'Italien, ne sachant trop s'il pouvait rire de son malheur.

Après avoir étendu les bras, s'être tâté les côtes, s'être frotté la cuisse, il remonta sur son alezan en se lamentant d'une manière comique :

« Vous voyez à quel point toutes les bêtes féroces de la création m'en veulent ! Serai-je donc obligé de me cuirasser de la tête aux pieds ! Me garantissez-vous, au moins, que cet affreux chien n'est pas enragé ?

— Mais non, dit Szecsey, mais non ; je ne le garantis pas du tout.

— En effet, il a les yeux rouges. Je vous préviens que si j'enrage, j'irai vous dévorer. »

On voulut faire un tour de chasse avant de rentrer en ville. Le régiment fut laissé à la conduite d'une demi-douzaine d'officiers. Les autres, au nombre de

quarante environ, se réunirent, emmenant quelques piqueurs et plusieurs lévriers, et suivirent Szecsey vers un endroit de la plaine où l'on venait de récolter le chanvre : de longues herbes sèches y offraient asile au gibier. Tout à coup, le cri « heirah ! » fit explosion, poussé par toutes les bouches ; un lièvre était lancé. Les cavalierss comme un tourbillon se mirent à sa poursuite. Le lièvre était un vieux rusé ; il courut à un sillon, s'y blottit, laissa les lévriers lui sauter par-dessus le corps, et courut en sens inverse, à fond de train, vers un grand champ de maïs, voisin de la forêt. Mais avant qu'il y arrivât, Szecsey et Lederhosen lui avaient barré le passage. Il eut beau courir et faire des crochets, au bout de quelques minutes, après des sauts désespérés, il expira sous la dent du même lévrier qui avait causé la chute du pauvre Castelnuovo. En dédommagement de son malheur, en expiation du méfait dont il avait été victime, celui-ci emporta la prise du lévrier coupable.

Le soleil devenait fatigant ; il était neuf heures et demie. On reprit gaiement, en fumant et en causant, le chemin de la ville. On y rentra par un long faubourg rural. Quantité de chariots et de chevaux y campaient en plein air. Beaucoup des paysans venus à la foire étaient à déjeuner. Une gourde de vin ou d'eau-de-vie, un morceau de lard fumé, de bon pain blanc, un melon d'eau, tel était le menu. On voyait

en plusieurs endroits de petits monticules d'écorces de pastèques; elles abondent dans le pays, y sont fort grosses et excellentes. C'est un des fruits favoris du peuple. Il n'y a pas en effet de breuvage plus sain et plus rafraîchissant que ce globe jaune ou rose, plein de neige fondante, fraîche et parfumée.

Avant que les cavaliers fussent arrivés à la grand'rue de Debreczin, ils entendirent une musique bruyante qui jouait un air de danse hongroise ; bientôt, par-dessus les têtes d'une nombreuse foule, groupée en cercle dans un carrefour, ils virent s'agiter des plumets. C'étaient les recruteurs du régiment Dom Miguel. Les jeunes paysans hongrois et les jeunes filles, qui formaient la majorité des spectateurs, n'avaient jamais vu rien de si brillant. Toute une bande de Bohémiens, vêtus de magnifiques attilas à tresses d'or et de soie rouge, jouaient avec l'énergie de l'enthousiasme un rhythme guerrier. Quinze superbes hommes, kalpak en tête, sabre en main, costumés de pelisses bleues brodées de soie et d'or, faisaient résonner les énormes éperons de leurs jolies bottines et dansaient chacun comme un dieu Mars, si jamais cette divinité s'est permis le plaisir de la danse. Cinquante bouteilles de vin et d'eau-de-vie s'alignaient sur une table au pied de l'estrade des Bohémiens.

« Allons, criaient les raccoleurs, qui veut être un *héros* (vitéz) ! Qu'il vienne boire et danser avec nous !

Cela ne coûte rien ! C'est l'empereur qui paye ! Cela n'oblige à rien. »

Quelques jeunes gars, déjà un peu échauffées, ne purent résister à cet appel. On les coiffa vite de kalpaks, on leur boucla un sabre au côté, et, dans ce séduisant équipage, les voilà aussitôt à danser avec les autres.

« Pauvres diables ! dit Szecsey, leur réveil sera pénible ; s'ils s'engagent, ils n'auront pas même la grande consolation d'être à cheval. On devrait défendre aux raccoleurs de l'infanterie de porter le sabre et les éperons de cavaliers.

— Alors, ils n'embaucheraient plus guère de jeunes gens, dit Lederhosen. Vous savez que l'on s'est cru obligé d'introduire dans notre code une pénalité excessivement rigoureuse, plus sévère même que celle qui punit la désertion simple, contre les soldats d'infanterie qui désertent leur régiment pour venir s'engager dans la cavalerie. Je regrette cette rigueur elle est injuste lorsqu'un soldat a été trompé, et il est fâcheux que l'on prive notre arme de gens qui en on la passion. Si j'étais colonel d'infanterie, je tâcherais de faire acquitter ou de gracier les soldats coupables de ce délit. »

XXI

UNE DISCUSSION POLITIQUE

Lederhosen pria son ami Szecsey à souper ; mais celui-ci avait auparavant accepté l'invitation d'un gentilhomme croate qu'il avait connu à la diète. Aldany et le colonel allèrent le retrouver dans la soirée et prendre le thé avec lui.

Ce jour-là, plus de soixante officiers et cadets s'attablèrent ensemble, à l'auberge du *Faisan*. Le général commandant à Debreczin était un ancien colonel de la garde italienne de Napoléon Ier ; il présidait la réunion, assis entre Aldany et Lederhosen. Quelques officiers en voyage ou en congé, qui avaient accepté l'hospitalité du régiment, selon la coutume de l'armée, avaient pris place à table. Malgré de consécutives manœuvres, Lederhosen n'avait pas négligé la chasse : il put fournir plusieurs plats de beau gibier. Le repas fut copieux et long. Le vin de Champagne ne manqua pas au dessert ; le corps d'officiers en avait fait venir quatre cents bouteilles pour la durée des

manœuvres d'automne, c'est-à-dire une quinzaine de jours. La musique des uhlans jouait dans une tribune improvisée. Le *maître de chapelle*, élève fort distingué du conservatoire de Prague, exécuta divers airs nationaux sur le violoncelle, avec un talent tout à fait remarquable. Il fut bruyamment applaudi. Les jeunes officiers, à leur tour, chantèrent en chœur les *Chasseurs de Lutzow* et une marche polonaise; Castelnuovo, fidèle à sa coutume, fit pouffer de rire l'assemblée tout entière, en chantant, récitant et mimant une charge nouvelle et des plus bouffonnes. Un officier bohême interpréta avec beaucoup de goût et de sentiment, l'*Aveugle* de Schubert. La soirée se termina par un récit héroïque. Cédant aux prières de quelques jeunes gens, le général se mit à raconter longuement et avec feu les épisodes de la bataille de Dresde.

Pendant son récit, Lederhosen et Paul s'esquivèrent pour aller rejoindre, à l'hôtel du *Mouton d'or*, leur brave ami Szecsey. Ils y trouvèrent, dans la même salle, George Raikoesi, le Croate, nommé Paulowitch, un riche Saxon transylvain d'Hermanstadt, un sénateur de Debreczin et un marchand serbe de Carlowitz. On fumait, les coudes sur la table, en prenant de temps en temps une demi-bouteille de vin. C'est ainsi qu'on pratique souvent la digestion dans une partie de l'Allemagne et en Hongrie.

Rien ne rend plus expansif qu'un bon souper suivi

de bon vin ; rien non plus n'excite davantage à l'outrecuidance. Aussi n'était-il pas étonnant que la conversation eût dégénéré en discussion politique. Les deux officiers trouvèrent la lutte engagée.

« Vous aurez beau vous en défendre, disait Raikoesi à ses antagonistes, la cause de la liberté triomphera dans tout le royaume, et ceux qui la combattront à outrance seront ensevelis sous les ruines des vieilles idées. Il faut que la lumière se fasse, et elle se fera ; la Hongrie sera affranchie bientôt et pour jamais.

— Mais, ce que vous appelez liberté a toujours pour nous signifié despotisme, dit le sénateur. Vous vous êtes obstinés, malgré les vœux du gouvernement impérial, à refuser le droit de vote aux habitants des villes. A vos diètes, la voix du plus rustre des gentilshommes betyars pèse autant que toutes les voix réunies des représentants de toutes les villes hongroises. Je ne peux comprendre que ce soit là le chemin de la lumière et de la liberté.

— Nous ne pouvions vous céder plus tôt sur ce point, répondit Georges, parce que vous entraviez notre œuvre d'émancipation nationale. Les bourgeois s'étaient laissé séduire par le gouvernement, de même que les pays roturiers. Nous ne pouvions accorder le vote à ces aveugles ennemis de notre affranchissement. Mais quand la Hongrie indépendante aura été intégralement reconstituée, la noblesse, n'ayant

plus à craindre l'ingérence et les empiétements des Allemands, pourra se montrer généreuse, et déjà l'égalité de droits électoraux entre dans le programme que l'opposition vient d'adopter.

— Merci de votre générosité, dit le Serbe, elle tend à nous enlever notre langue, notre nom, notre costume même. Nous ne sommes, il est vrai, que cent millions de Slaves, et vous êtes, dites-vous, plus de cinq millions de Magyars : donc notre nationalité doit être supprimée au profit de la vôtre. Et vous avez la folie de présumer que nous nous y soumettrons ! Je ne suis qu'un simple marchand, mais plutôt que de sacrifier ma nationalité, je prendrai le fusil.

— Vous ferez de fameux champions, messieurs les Rasciens et les Serbes. Oubliez-vous que nous serons quatre contre un, si vous entamez le combat? Croyez-vous que tous les Slaves, dont vous êtes séparés par des centaines de lieues, se lèveront pour vous défendre?

— Et vous, oubliez-vous nos braves régiments-confins, croates, illyriens, serbes et valaques? dit le gentilhomme croate. Qu'aurez-vous à opposer à cette vaillante infanterie qui compte plus de cent mille fusils? Vous imaginez-vous qu'elle restera les bras croisés et que le gouvernement nous livrera à vos caprices?

— Nous possédons aussi, nous autres Hongrois,

une bonne infanterie, et il faudra bien que l'empereur la mette à notre disposition. Quand nous aurons à Bude notre ministère, dépendant des Chambres, nous verrons qui osera nous résister dans le pays. — Sera-ce vous, digne sénateur, avec vos marchands de vin et de blé? Sera-ce vous, excellent Saxon, avec vos riches et industrieux compatriotes? N'aurez-vous pas, au contraire, immensément à gagner à la suppression des douanes, que nous obtiendrons de gré ou de force?

— Je ne dis pas que nous combattions contre vous, dit le Saxon, devenant circonspect. Si vous respectez nos priviléges, nous resterons probablement tranquilles; mais nous voulons continuer à nous administrer selon notre gré, et nous aimons mieux causer en allemand qu'en hongrois, que la plupart d'entre nous ne comprennent guère.

— Presque personne chez nous ne comprend le hongrois ni ne veut l'apprendre, dit le Croate. A quoi bon étudier une langue étrangère, qui ne sert ni en Europe ni en Asie? les uns disent qu'elle est d'origine finnoise, les autres la font dériver du turc. Tout ce que je sais, c'est qu'elle ne peut nous servir ni en Turquie ni en Russie. Avec notre slave, au contraire, sans beaucoup d'efforts, nous comprenons et lisons tous les dialectes du monde slave. Notre langue est plus ancienne et vingt fois plus étendue que

la vôtre : pourquoi devrions-nous l'abandonner ? il ne nous manquerait plus ensuite que d'imposer à nos *manteaux rouges* [1] le costumes de vos hussards. Nous vous résisterons certainement par tous les moyens possibles. Si vous vous borniez à vous joindre à nous pour empêcher les empiétements de la bureaucratie viennoise, nous serions vos hommes ; mais laissez-nous notre slave et notre latin, nos mœurs et notre costume. Nous sommes bien capables de nous conduire nous-mêmes, sans administrateurs magyars. En vérité, seigneurs libéraux, vous nous traitez comme si nous étions de pauvres Valaques. Votre comte Haller nous a fait fusiller à Agram ; si l'empereur ne l'avait destitué, nous eussions chassé ce bon Magyar de notre pays. Les Russes traitent aussi les Polonais en esclaves, mais au moins ils ne se posent pas en champions de la liberté. Voyons, mon bon Szecsey, tu ne me dis rien ; est-ce que j'ai tout à fait tort ?

— Ma foi, non ; je partagerais volontiers ton opinion. Mais je ne m'occupe point de politique. Il est certain que nous déraisonnons souvent en paroles et en actes. Ainsi nous réclamons l'émancipation des paysans, et nous ne respectons même pas vis-à-vis d'eux l'*urbarium* de la chère Marie-Thérèse. Nous les rouons de coups de bâton à tout propos. Nous ne

[1] Cavalerie croate.

voulons plus de douanes, et nous refusons de payer des impôts. Nous prétendons nous affranchir des Allemands, et en même temps subjuguer les Slaves regnicoles, aussi nombreux que nous. Nous crions contre les administrateurs que depuis quelque temps le gouvernement a, sans droit constitutionnel, il est vrai, envoyés dans plusieurs comtés, et nos élections, notre administration hongroise fonctionnent à la diable. Quand nos orateurs parlent, ils me passionnent, parce que je suis Magyar. Ils veulent la grandeur de la Hongrie : je la désire comme eux. J'essaie de voter et d'agir en patriote : s'il faut un sabre à la Hongrie, le mien est là; mais je suis un sot apparemment, car je ne vois guère plus de bon sens chez mes compatriotes que parmi la noblesse polonaise. Je doute que nous possédions plus d'union qu'elle, et j'ai peur que nos folies ne nous réduisent un jour au supplice d'être administrés par de lents et gauches bureaucrates allemands.

— Je voudrais ta raison à la plupart de tes concitoyens, dit Lederhosen, je ne serais peut-être pas aussi près de gagner le plumet vert [1] à leurs dépens. Quand il faudra dégaîner, mon brave, chacun fera son devoir, et, j'en suis sûr, nous serons amis après comme auparavant. Mais, pour l'amour du ciel, ne

[1] De général.

me cassez plus la tête avec vos cris de « vive la liberté ! » Je suis un trop vieil étourneau pour me laisser prendre à cette chanson. Il en est des nations qui se disent libérales comme des femmes qui parlent de leur vertu. Les Français sont libéraux, prétendent-ils, et chez eux un père n'a pas même le droit de faire élever son fils comme bon lui semble. Savez-vous où j'ai vu le plus de vraie liberté? Dans des contrées où l'on n'en parle pas, dans la riche Styrie, dans la belle Autriche, au sein du Tyrol, dans le sud germanique. Là, le peuple est à l'aise, content, patriarcal, sans crainte des grands, protégé par les priviléges communaux, et la terre du bon Dieu est cultivée à faire plaisir. De chacun on n'exige que le respect de la paix publique, et chacun est disposé à l'accorder. Les fous remuants sont là en si petit nombre qu'ils ne paraissent pas dangereux..... Mais voilà trop de politique pour ce soir. Parlons de toute autre chose. Moi, j'aime surtout la chasse. Mon cher Szecsey, M. de Paulowitch est chasseur, puisqu'il est ton ami; prie-le de nous raconter ses chasses de Croatie.

— Oui, dit Aldany : parlons chasse, ou commerce, ou voyage; la politique est trop sombre à l'heure présente.»

XXII

LES COQUETTERIES DE LA PRINCESSE

Le lendemain matin, comme Aldany s'habillait, après la manœuvre, on vint lui annoncer que sa cousine, Pauline Bereny, était descendue à l'hôtel, et qu'elle attendait sa visite. Elle occupait un petit appartement au bout de l'unique corridor qui desservait toutes les chambres. Paul la trouva en très-élégant négligé, brillante de beauté et de fraîcheur. Elle l'embrassa, et, le prenant par les mains, le fit asseoir près d'elle sur un chétif petit canapé, qui était le plus riche ornement d'une pièce intitulée salon, car les auberges hongroises sont à peine meublées. Elle tournait et retournait avec quelque affectation entre ses jolis doigts un petit livre relié avec luxe. Elle remarqua que Paul regardait la porte de la chambre voisine :

« Vous cherchez Jeanne ou Cécile, dit-elle; elles ne sont pas ici. Jeanne console fidèlement mon inconsolable mari, et Cécile est à la messe. »

Elle fit reproche au lieutenant-colonel de ses trop rares visites au château.

Celui-ci allégua les manœuvres d'été et d'automne, le déplacement du régiment, qui s'était éloigné de Szamosvar.

« Oh! la distance n'est pas énorme, dit Pauline; vous avez d'ailleurs de bons chevaux, et les nuits sont superbes. Vous nous donneriez le dimanche, si vous étiez un galant chevalier. On n'est pas casanier à votre âge et dans votre état..... Moi qui voudrais vous faire voyager!.... Écoutez, cher cousin, il s'agit d'une proposition..... acceptable. Dites-moi, est-ce que les voyages en voiture vous fatiguent ou vous déplaisent?

— Nullement, dit Paul, lorsqu'ils me conduisent à un but désiré.

— Moi, je raffole de voyages, pourvu qu'ils se passent en une société qui me soit agréable. Ils me sont encore plus intéressants, je l'avoue, quand, par surcroît, ils conduisent dans un beau pays, dans une grande ville, qui réunit tous les éléments possibles de plaisir et d'instruction. Je tiens là un excellent guide en France, qui m'a été donné par ma chère Nyady. Vous ne sauriez croire comme elle m'a mis l'eau à la bouche, en m'énumérant les charmes de Paris pendant l'automne. Vous n'ignorez pas que je n'y ai passé que trois mois, et que ce fut pendant l'hiver. J'aimerais bien à y voir une autre saison. On

pourrait aller ou revenir par Londres. Ne serait-ce pas charmant?

— En effet, dit Paul, on assure que le mois d'octobre est souvent fort beau à Paris; et comme on n'y trouve guère alors que des étrangers, chacun est d'autant plus libre.

— Sans doute. Et quelles courses intéressantes dans les environs de cette grande ville! Il y a de si beaux châteaux royaux, de si belles forêts! Si le froid survient, on peut se moquer de lui, et prendre pour le retour le chemin de Nice et de l'Italie.... Mais point de plaisir en voyage sans une société aimable..... ou un compagnon qui vous soit sympathique.

— Cela est vrai, dit Paul, à moins qu'on ne soit passionné pour les beaux-arts ou l'archéologie. »

Cette réponse déconcerta un peu la belle coquette.

— Il ne veut pas comprendre, se dit-elle. Est-ce timidité, réserve, indifférence? Nous allons voir.

— Mon cher Paul, reprit-elle en lui prenant la main, je suis à peu près résolue au voyage dont je vous parle. Vous savez combien mon mari se console aisément de mon absence; son consentement m'est d'avance acquis; jamais d'ailleurs il ne s'oppose à mes volontés, pas plus au reste que je ne combats ses désirs. C'est dans cette liberté parfaite et réciproque que nous avons trouvé la paix du ménage. Eh bien, ne vous semble-t-il pas que vous auriez à m'offrir un ai-

mable compagnon de route? Je suis si difficile! Je le voudrais instruit, chevaleresque, distingué sous tous les rapports..... Ce précieux mentor, voyons, dites-moi cela, ne le connaîtriez-vous point?»

Et la princesse se pencha vers son cousin, l'interrogeant d'un regard plein de caresse, de séductions, accompagné du plus charmant sourire.

En ce moment, à travers la porte entrebâillée de la chambre voisine, elle aperçut une robe blanche; ses jolis sourcils se froncèrent, un éclair jaillit de ses yeux; elle rougit beaucoup. Aldany, rougissant lui-même un moment, mais comme un écolier pris en faute, n'avait remarqué pourtant ni la robe blanche de l'autre chambre, ni la rougeur subite de la belle Pauline. Sa contenance trahit d'abord quelque embarras; mais il se remit vite. Le visage froid, mais le front chargé de tristesse, il répondit gravement :

« Chère amie.... je crois le mentor que vous cherchez.... à peu près introuvable, à moins qu'il ne soit choisi et accompagné par votre mari. »

Un sourire ironique, plein de malice et de mépris, releva le coin d'une bouche charmante. Ce ne fut qu'un éclair. Pauline éprouva aussitôt le besoin de dissimuler son dépit, et, feignant la douceur et presque l'indifférence, elle dit à Paul d'un ton tout à fait dégagé :

« Je regrette bien votre refus, charmant cousin,

mais je vous le pardonne; et pour vous le prouver, je veux vous embrasser. »

Jetant alors son bras autour du cou d'Aldany, elle baisa le jeune homme au front et à plusieurs reprises. Aldany donna à sa cousine la même marque d'amitié.

Un soupir mal étouffé parvint jusqu'à l'oreille de Pauline. Elle aperçut alors la robe blanche disparaissant de l'entrebâillement de la porte. Sa physionomie s'épanouit; elle se sentait vengée. La malheureuse Cécile (c'était elle) avait vu cet échange de baisers, de caresses, mais sans pouvoir entendre quelle sorte de pacte ils scellaient, Aldany et Pauline n'ayant point parlé assez haut.

L'entretien, refroidi, se traînait dans des banalités. Paul se leva et prit congé de sa parente en lui baisant respectueusement la main.

Cécile attendait Paul dans l'escalier. Elle était pâle comme une morte, adossée à la rampe. Elle fit avec effort un pas vers son cousin, et lui saisissant les deux mains en tremblant :

« Mon ami, lui dit-elle d'une voix étouffée, ne venez plus à Szamosvar!.... Je vous en conjure, pour l'amour de votre mère, par pitié pour vos parents.... pour ceux qui vous aiment le plus! Ne revenez plus à Szamosvar! je vous en supplie!.....

— Mais, ma chère Cécile, quel est donc le motif

d'une interdiction pareille ? » demanda le jeune homme avec émotion.

— Je ne peux vous le dire..... plus tard, plus tard..... je parlerai peut-être..... »

Et comme on entendit un bruit de pas dans le corridor :

« Adieu ! adieu ! dit Cécile en tremblrnt de tous ses membres ; je pricrai bien pour vous ! »

Elle remonta rapidement les marches.

« Sainte Vierge ! désormais je vous appartiens ! » murmurait son pauvre cœur. « Faites qu'il ne soit jamais indigne de l'affection que j'avais pour lui ! Brisez les trames de cette cruelle enchanteresse ! Qu'il ne succombe point ! Qu'il épouse quelque jour une chrétienne, et je serai peut-être heureuse de leur bonheur. O ma raison ! tu me disais bien que je ne pouvais lui plaire ; désormais je ne veux écouter que ta voix. »

Trois semaines après cette journée si triste pour la pauvre fille, Pauline partit seule pour Paris, laissant à Szamosvar le brillant George, qui, dans le public, se posait ouvertement en prétendant à la main de Cécile, quoique en réalité il ne l'eût point demandée. Rien ne parut changé ni dans la vie ni dans l'attitude de la jeune fille. Seulement elle entrait plus souvent à la chapelle en visitant l'établissement des sœurs. Son visage s'amaigrit un peu et sa santé ne semblait

pas parfaite, mais la sérénité de son caractère ne parut nullement troublée. Elle prodigua les mêmes tendres soins à son frère et à sa belle-sœur Jeanne, qui, ni l'un ni l'autre, ne savaient lire jusqu'au fond de son cœur. Avec ce courage ferme, résolu, d'une vraie chrétienne, elle attaqua son mal, voulut guérir sa plaie, et y parvint en partie.

« La vie n'est qu'un combat par lequel on achète le ciel, se disait-elle. Voilà pour moi le moment de l'épreuve et de la lutte. Sachons vivre pour les autres et passer ici-bas en faisant le bien, même au milieu de la douleur : Dieu nous adoucira l'amertume des mécomptes en nous rapprochant de lui. »

Après les manœuvres d'automne, Aldany manda à Szamosvar qu'il était rappelé dans la haute Hongrie par des affaires très-pressantes. De là, il obtint un congé d'un an et partit pour visiter la Grèce et l'Asie Mineure.

De son côté, le brillant George fit un voyage qui, de ville en ville, l'amena jusqu'à Paris. Il y rejoignit le comte Sforza, cavalier servant de la galante comtesse Nyady, l'intime amie de Pauline. La princesse, partie la première, ne tarda pas à se réunir à l'élégant groupe, lequel, tout en faisant de fréquentes haltes et quelques détours, revint de Paris par Nice et l'Italie.

Ni le comte ni Jeanne ne pénétrèrent la cause des

voyages de Paul. Raikocsi, avant de partir, s'était montré presque tous les jours au château. Son arrivée à Paris, alors que Pauline s'y trouvait, confirma dans le cœur du malheureux comte un soupçon cruel et jusque-là repoussé. La santé de Bereny s'altéra rapidement. Sa tristesse était profonde; il s'y abandonnait, las de toute espèce de luttes. Il donnait les plus vives inquiétudes à ses deux sœurs, qui ne parvenaient plus à le consoler, bien qu'elles redoublassent auprès de lui de soins affectueux et tendres.

XXIII

LE COMBAT

Depuis cette scène et la réunion de nos amis à Debreczin, près de deux ans se sont écoulés. Les événements annoncés par Szechenyi, prévus par beaucoup de ses compatriotes, redoutés par Bereny, se sont succédé rapidement. Que de deuils et que de ruines en une si courte période ! L'insurrection s'est étendue sur la Hongrie comme un incendie terrible. L'une des dernières scènes de ce drame sanglant va se passer sous les murs de Szamosvar.

Le jour commence à poindre. C'est l'aurore d'une belle journée d'été. A travers une longue fenêtre cintrée, aux petits carreaux en losanges, la lumière naissante pénètre dans une chambre voûtée, à l'étage supérieur du vieux château. Les murs de cette froide et vaste pièce sont couverts d'un badigeon grossier ; mais un beau tapis couvre le sol carrelé, un divan est placé près de la fenêtre, des fauteuils entourent la chambre, un guéridon d'acajou en occupe le mi-

lieu, un lit de même bois et de forme très-élégante est enveloppé de rideaux de damas. Cet ameublement contraste singulièrement avec les murailles nues et la voûte jaunâtre. On dirait un appartement à la mode dans une prison. C'est la chambre d'Étienne Bereny. La famille seigneuriale s'y réunit depuis plusieurs semaines. Le château a été mis en état de défense par le gouvernement hongrois; on y a installé une petite garnison, et plus d'une fois déjà il a servi d'asile aux familles nobles et aux paysans du voisinage.

Une main amaigrie écarte les rideaux du lit, et le comte se dresse sur son séant, prêtant l'oreille. Dans le lointain, un cri prolongé se répète, d'intervalle en intervalle, comme redit par de mélancoliques échos: c'est le *Patrouille vorbei !* d'une ligne de sentinelles autrichiennes, signalant la ronde du matin.

Une armée allemande campe devant Szamosvar! « Malheureuse Hongrie ! » murmure le comte. Il laisse retomber sa tête sur l'oreiller, puis il ferme les yeux. Mais depuis longtemps il ne connaît plus le repos; son esprit est rempli de terreurs et d'inquiétudes, et il voit passer et repasser sans cesse le cortége des événements accomplis depuis que la paix a fui et son pays et sa demeure.

On connaît l'histoire de l'insurrection hongroise. D'abord, à la fin de 1847, l'opposition triomphe aux

élections de la Diète. C'est en vain que le magnat Szechenyi se fait élire à la Chambre basse, pour soutenir de l'autorité de son talent et de son nom les conservateurs dont la constance s'ébranle; Kossuth et son parti entraînent la majorité. L'agitation s'accroît et s'aggrave; les novateurs se trouvent maîtres du terrain lorsqu'éclate la révolution de Février. Leur enthousiasme alors gagne presque toute la noblesse hongroise. Le doux et faible empereur accorde tout ce qu'ils demandent. L'archiduc palatin lui-même semble embrasser leur cause. Le programme de l'opposition est tout entier réalisé. Elle obtient la réunion de la Transylvanie, la concession du vote à tout possesseur d'une somme de 300 florins, un ministère national responsable, dans lequel Szechenyi, Batthyany, Eötvös, consentent à entrer de compagnie avec Kossuth; la langue magyare est décrétée langue diplomatique, l'armée et l'artillerie hongroises sont remises au gouvernement hongrois, qui supprime la diète croate et travaille à l'unification des races regnicoles. — Courte période de grands triomphes et de grande illusions pour les Magyars.

Soudain, la scène change, le voile se déchire; des côtés sombres apparaissent; les obstacles s'amoncellent; une terrible catastrophe s'annonce et se prépare. Les Slaves refusent de parler hongrois et de renoncer à leurs institutions particulières; à la voix de

Jellachich, les régiments-confins prennent les armes. Les Serbes se soulèvent. Le vieux général impérial Hrabowski leur brûle Carlowitz ; ils persistent à rester impérialistes fidèles, et ils attaquent le nouvel état magyar. Les Valaques, les Saxons, les Croates, les Slovaques, manifestent la plus vive hostilité. Kossuth et ses adhérents portent alors la guerre au sein de l'Autriche. Mais d'abord ils ont contribué à la révolte des écoles de Vienne et de Prague. Cette insurrection est accompagnée d'horreurs : le ministre de La Tour est massacré ; la princesse de Windisch-Grætz tombe sous la balle d'un assassin ; le général Lamberg est, à son tour, assassiné à Pesth. L'armée s'indigne ; elle forme un empire dans l'empire, se rallie autour de Windisch-Grætz, de Radetzky, de Jellachich. Tandis qu'un parlement démocratique autrichien cherche à s'entendre avec les séparatistes hongrois, l'empereur Ferdinand se retire ; l'armée hongroise est battue ; le gouvernement nouveau s'impose pour tâche la restauration intégrale de la monarchie autrichienne ; et la campagne d'hiver de 1849 commence en Hongrie.

D'abord Windisch-Grætz remporte des succès faciles : Pesth et Bude sont occupées par son armée. Au 15 avril, il ne reste plus que seize comtés à l'insurrection magyare ; mais, derrière les marais de la Theiss, ses troupes se recrutent et se fortifient. Les

Polonais affluent ; trois cents escadrons se complètent; Klapka, Dembinski et le brillant Gœrgey parviennent à réunir leurs corps. Dans plusieurs combats, des généraux de talent, tels que Guyon et Damianich, se révèlent dans l'armée magyare. La planche aux assignats hongrois crée sur-le-champ des millions, et le général en chef de l'armée impériale, laissé sans argent et sans renfort, est obligé d'y recourir lui-même. Débordé, après deux batailles indécises, Windisch-Grætz est contraint à la retraite. Sa révocation achève de décourager sa petite armée, et elle est coupée par Gœrgey. Komorn est débloquée; Bem s'empare de presque toute la Transylvanie; Bude tombe sous les coups de Gœrgey, malgré l'héroïsme du général Hentzi. Les Hongrois possèdent Essegg, Josephstadt, Munkacs, Peterwardein; ils assiégent Temeswar et Arad, dont les garnisons sont réduites à l'extrémité. Une fois de plus, ils ont ainsi prouvé la vaillance extraordinaire de leur race.

Mais un terrible assaut se prépare contre eux, et la division éclate dans leur camp. Les séparatistes, enorgueillis par le succès, font décréter la déchéance de la maison d'Autriche. Cette mesure va perdre la cause magyare. Les anciens conservateurs, une partie du peuple et de la noblesse se prononcent contre Kossuth. Gœrgey lui-même est en désaccord avec lui. Plusieurs magnats lèvent des corps francs pour dé-

fendre la maison impériale. La majorité du clergé, redoutant un gouvernement protestant, abandonne la cause hongroise. Une formidable armée russe pénètre en Hongrie par les frontières polonaises. Elle n'a pas besoin de combattre. Il suffit aux troupes autrichiennes du concours de la division russe du général Paniutin pour vaincre les Hongrois dans presque toutes les rencontres. La mésintelligence patente entre les généraux Gœrgey et Dembinsky paralyse leurs moyens de résistance. La bataille de Temeswar, livrée avant la jonction de l'armée de Gœrgey, anéantit la majeure partie des forces hongroises. La Transylvanie tout entière est reconquise par les impériaux, et il ne reste plus à la cause magyare qu'un mince territoire, qu'occupent Gœrgey et de petits corps détachés qui tâchent de le rejoindre.

Tels étaient les tableaux de discorde, de désolation, de carnage, qui, sans lui laisser de relâche, flottaient dans les songes de Bereny et l'obsédaient dans ses veilles. En même temps, des événements qui le touchaient de plus près venaient achever de déchirer son cœur, d'abattre cette âme naguère encore si ardente et si forte.

Avant l'entrée de Windisch-Grætz en Hongrie, Philippowitch et son beau-frère Jenskô s'étaient mis à la tête d'une poignée de Valaques, et leur premier exploit avait été la surprise de Nyirfalu. Ils y avaient

pillé, puis brûlé la maison de Raikocsi et commis de cruelles violences. Par représailles, les Hongrois, commandés par Raikocsi, étaient allés saccager et détruire de fond en comble l'habitation de Philippowitch ainsi que son village. Cette punition avait augmenté la bande des deux partisans valaques. Bientôt elle s'était recrutée en Transylvanie et en Hongrie. Parfois, elle dépassait un millier d'hommes, tant à pied qu'à cheval. Ses chefs s'entendaient avec des corps francs slaves, valaques et allemands qui s'étaient formés dans le voisinage ; ils devinrent la terreur de la contrée, et par la rapidité de leurs mouvements et par les cruautés qu'ils commettaient partout. Les Magyars, de leur côté, ne faisaient point de quartier aux insurgés valaques. Il en résulta dans toute cette région une guerre sans répit et sans pitié. On ne voyait que villages et bourgs incendiés, que maisons détruites. Les victoires de Bem en Transylvanie ne purent délivrer les Magyars de leurs farouches ennemis. Poursuivis, ils divisaient leurs bandes, passaient les montagnes et trouvaient refuge et appui chez les Slaves de la frontière polonaise, qui massacraient souvent eux-mêmes les soldats hongrois isolés. Puis, quand on croyait le péril éloigné, cavaliers et fantassins valaques, se précipitant comme une avalanche des monts sur lesquels ils s'étaient retirés, commettaient d'affreux ravages.

Le gouvernement magyar avait nommé Raikocsi commissaire général et lui avait confié la défense des trois comtés les plus exposés à ces déprédations. Il disposait d'une brigade de bonnes troupes. Après de pénibles marches et de nombreux combats, ce petit corps d'armée reçut l'ordre de rejoindre Gœrgey, tandis qu'une brigade autrichienne était dépêchée pour l'inquiéter, en tournant son armée, et pour rallier les partisans valaques.

La brigade hongroise, commandée par le général polonais Bialinski, était arrivée de la veille à Szamosvar ; le corps autrichien avait paru en même temps dans la plaine. Un combat devait probablement se livrer dans la journée, sous les murs du château. Les Hongrois allaient le soutenir dans de tristes conditions, car ils venaient d'apprendre le désastre de Temeswar. Les feux de joie allumés par l'ennemi, les cris de triomphe des soldats, une salve de leur artillerie, avaient témoigné de l'enthousiasme des Autrichiens à la nouvelle de la victoire.

Une porte ogivale s'ouvrit, et Jeanne entra, apportant au malade une tasse de tisane. Les fils argentés étaient devenus plus nombreux dans la chevelure de la comtesse ; mais sa noble physionomie conservait son expression habituelle d'énergie et de calme.

« Comment avez-vous passé la nuit, cher frère ?

demanda-t-elle à Bereny avec une tendresse maternelle ; avez-vous pu dormir un peu?

— Bien peu, répondit le comte. O ma sœur ! quelle journée se prépare ! Je souhaiterais que mes amis n'essayassent plus une résistance désormais inutile, et cependant je serais profondément humilié s'ils capitulaient sans une défense vigoureuse. Je ne puis m'empêcher de désirer pour eux et pour Gœrgey un succès inespéré. Que je suis malheureux de ne pouvoir les secourir dans ce moment suprême !

— Vous leur donnez un puissant appui, cher Étienne, puisqu'ils sont maîtres de votre château et qu'ils l'ont pu transformer en forteresse. Vous aviez la faculté de le confier aux impériaux ; vous avez préféré courir le risque d'être enveloppé dans le désastre des Magyars. S'ils sont battus aujourd'hui, j'espère au moins que leurs chefs et une partie de leur monde trouveront asile dans ce vieux château. Mais on assure qu'on ne pourrait le prendre qu'avec de l'artillerie de siége. Nous pouvons donc nous flatter d'une honorable capitulation. Cécile, Pauline et moi, nous avons passé la nuit à faire de la charpie avec nos femmes; tout a été prévu, tout est préparé dans l'ambulance que le chirurgien de Szecsey a établie dans le château neuf.

— Pauvre Szecsey ! dit le comte. Quel sacrifice son patriotisme lui a imposé ! Combien il doit lui paraî-

tre étrange de se trouver soudain colonel de hussards ! Son régiment est, dit-on, un des plus beaux et des plus braves. Le loyal et généreux cœur ! Il raffole de notre Édouard Aldany, toujours si gai, si aimable et si bon. Savez-vous, Jeanne, où est en ce moment son frère ?

— Édouard nous disait hier que ses uhlans étaient joints à la division russe de Paniutin. Le cher enfant s'estimait bien heureux de ne s'être point trouvé en face de lui. »

Cécile entra, vêtue de noir comme Jeanne. La jeune fille était pâle; un pli profond s'était creusé entre ses sourcils. Son large front était d'une blancheur plus mate qu'autrefois, et un cercle bistré cernait ses yeux brillants encore ; l'ovale de son visage expressif était moins plein. Mais sa démarche ne trahissait point de faiblesse. Elle embrassa son frère tendrement, avec feu, à plusieurs reprises, et lui lissa ses rares cheveux sur des tempes amaigries.

« Chère petite sœur, dit Étienne, quel que soit le sort qui nous attend, je ne serai qu'à demi malheureux si l'on ne me sépare pas de Jeanne et de toi. Je remercie et bénis le ciel, qui m'a donné l'affection de vos cœurs. Vous me suivriez sans hésiter jusque dans un cachot, je le sais. Si l'on m'y jette, vous n'aurez pas à m'y soigner longtemps, car la fièvre ne me quitte plus et je me sens bien faible. »

Des larmes coulèrent sur les joues des deux femmes.

« Cher bon frère, dit Cécile, tu es jeune encore ; il faut espérer que Dieu te rendra la santé pour nous tous. Pauline elle-même voudrait t'accompagner en prison, sois-en persuadé. »

A ce nom, le visage de Bereny s'assombrit, et il échangea avec Jeanne un regard significatif.

« Raikocsi est-il au château? demanda-t-il après un instant de silence.

— Il était hier au soir au château neuf. Virag dit qu'il a tâché de cacher aux officiers et aux soldats hongrois la catastrophe de Temeswar, mais que la plupart d'entre eux en sont cependant informés. »

Le temps avait marché. Le soleil ne paraissait pas encore au-dessus des monts transylvains, mais son éclat embrasait déjà l'orient. Les bruits de la guerre retentissaient autour du château et dans la plaine. De nombreuses trompettes sonnèrent le boute-selle ; des tambours battirent le rappel.

Les chasseurs hongrois, aux tuniques grises et aux bonnets bleus, défilèrent en silence. Ils entrèrent dans les bâtiments de la ferme. On en avait crénélé les murailles. Quatre pièces de canon, ensuite, sortirent de la cour. Les chevaux prirent le trot, et pour les suivre, une compagnie de honvéds se mit à courir, de même qu'une compagnie du régiment Dom Miguel.

Ces derniers avaient des habits blancs, tandis que les honvéds portaient l'attila brune à tresses rouges. Les soldats des anciens régiments hongrois au service de l'Autriche s'étaient refusés à changer d'uniforme et de drapeau, se croyant toujours au service de l'empereur.

« Pauvres gens ! dit Jeanne, on les a cruellement trompés ! Ils pensent défendre l'empereur Ferdinand contre des rebelles [1]. »

En très-peu de temps, les Hongrois étaient parvenus à équiper parfaitement leurs troupes. Les canonniers, qui défilèrent à la suite des honvéds, avec leur air martial, leurs attilas brunes, leurs pantalons bleus à bandes rouges, leurs petits shakos à crinières tombantes, étaient vraiment superbes.

Le général et Raikocsi sortirent au pas de la cour avec l'état-major. Le général, en grande tenue, vêtu de l'attila chamarrée d'or et de broderies, ceint de l'écharpe tricolore, et coiffé d'un chapeau à plumes blanches; Raikocsi, avec son attila noire et sa toque à plume d'aigle, monté sur son arabe couvert d'un éclatant harnais; divers officiers de corps francs, en attilas bleues à tresses d'argent; les capitaines d'état-major, vêtus d'habits verts à parements cramoisis; d'autres officiers encore, aux uniformes va-

[1] Historique. Sur ce point, on peut consulter les *Aufreichnungen eines Honvéd.*

riés et riches, formaient le groupe le plus brillant. Un peloton de lanciers polonais, bleu et blanc, le suivait. La marche était fermée par quelques hussards de ce régiment de Hunyadi qui se distingua tant pendant l'insurrection ; ils portaient une petite veste de *csikos* à tresses rouges, un chapeau rond à plumes de même couleur, et une petite hache suspendue à leur habit.

Raikocsi, se retournant, salua de la main quelqu'un au vieux château. C'était la princesse Pauline, qui agitait son mouchoir. Tous les officiers saluèrent à leur tour.

Deux *csikos* accouraient ventre à terre..... ils apportaient une dépêche des avant-postes. Aussitôt le général envoya deux officiers d'état-major pour donner ses ordres. En même temps la masse du régiment Dom Miguel arrivait du village, en colonne serrée. Il se dirigeait à gauche, vers les vignobles de Szamosvar. Il avançait rapidement. Tous les soldats, aux figures bronzées, marchaient en silence, alignés comme dans une revue. Les honvéds débouchèrent à leur tour de file ; ils n'étaient pas silencieux ; ils parlaient tous bruyamment et marchaient un peu en désordre.

Raikocsi s'arrêta devant eux. On entendit sa voix vibrante crier ces mots : « *Elore ! Vitézek, szabatságért ! elore !* En avant ! héros, pour la liberté ! en

avant ! » Un formidable *Elyen !* lui répondit, poussé par les deux mille honvéds. De sa couche, Bereny entendit ce cri d'enthousiasme ; ses yeux brillèrent et se remplirent de larmes. « Ah ! dit-il, que n'ai-je la force d'aller mourir avec eux pour la gloire du pays ! » Ils se dirigèrent au pas de course vers la droite des bâtiments où se trouvaient logés les chasseurs.

Les commandements *allemands* [1] des officiers de Dom Miguel retentirent dans le lointain, de même que les commandements *hongrois* des honvéds. Une musique énergique et bruyante se fit entendre à droite.

Au château, on l'écoutait dans une anxiété extrême.

« Les hussards de Szecsey approchent, dit Jeanne ; c'est leur musique qui joue la marche de Ragocsi. »

En effet, leur avant-garde parut le long de la rivière. Les hussards avaient des attilas bleues ; les officiers, en grande tenue, portaient leurs pelisses à tresses d'or. Szecsey était à leur tête. Ses deux lévriers le suivaient. L'escadron d'Édouard Aldany s'avança jusqu'à deux cents pas des fenêtres du château. Jeanne et Cécile se montrèrent. Elles pleuraient.

« Pauvre enfant, disait Jeanne, qu'il est blond et

[1] Les soldats des régiments réguliers de l'armée hongroise voulurent être commandés en allemand.

frais, et qu'il a l'air jeune en dépit de sa mine guerrière ! »

Toutes deux répondirent au salut amical du jeune homme, dont la physionomie gaie et fière respirait le combat.

« Quelle vaillante race que ces Aldany ! dit Étienne ; il est sans exemple dans notre histoire qu'un seul d'entre eux ait manqué de bravoure. Je me suis bien souvent complu à regarder le portrait de cet évêque Aldany qui a occis tant de Turcs à la tête de son régiment épiscopal. Après le combat il donnait la bénédiction d'une main mutilée de coups de sabre, et ses ouailles l'en jugeaient meilleure. »

Les hussards de Szecsey s'avancèrent en colonne, vers un tumulus sur lequel était postée une sentinelle ennemie. Ils laissaient toute l'infanterie sur la gauche. Ils firent halte et se formèrent sur quatre lignes par divisions.

« Sait-on si l'ennemi est loin? demanda le comte.

— D'ici l'on ne distingue presque rien, dit Cécile, même avec notre longue-vue. J'aperçois seulement de petits groupes de cavaliers, et derrière eux, une ligne blanche, à points de plusieurs couleurs. Tout cela remue et s'approche peu à peu..... Deux cavaliers marchent fort en avant de cette ligne..... Mon Dieu !.... il me semble..... des uhlans !.... »

La jeune fille tressaillit ; un coup de canon venait de partir.

« On a tiré sur eux, dit-elle, la poussière a volé tout près de leurs chevaux..... Ils approchent cependant, toujours..... au galop..... Le premier tire son sabre et le passe dans un mouchoir blanc qu'il agite.

— Voilà un parlementaire bien imprudent, dit Bereny. Peux-tu reconnaître à quel régiment il appartient?

— Non..... répondit Jeanne ; car Cécile avait fui la fenêtre. Il s'arrête..... On s'avance vers lui..... Celui qui va à sa rencontre est plus près de nous : je le distingue assez bien : c'est un officier d'état-major hongrois. L'autre parlementaire se rapproche; il a, je crois, le czapka blanc.

— Du régiment de Paul ! » s'écria Cécile en pâlissant.

Et elle tomba sur une chaise, en se cachant la figure entre les mains.

« Viens, mon enfant, prions pour eux, dit Jeanne : pour tous ceux qui vont combattre. »

Et les deux femmes s'agenouillèrent près du lit de Bereny, en entrelaçant leurs doigts, et, levant au ciel des yeux suppliants et pleins de larmes, leurs cœurs s'unirent dans une ardente prière.

Les deux sœurs étaient encore agenouillées près de

leur frère malade, lorsque Pauline entra, toujours éclatante de beauté, parée comme pour une visite. L'étoffe transparente d'une élégante et fraîche robe laissait deviner une partie de son buste charmant, et comme si elle n'eût point passé la nuit entière dans la fatigue et les tracas des plus tristes occupations, sa coiffure était soignée, irréprochable. Mais son œil brillait d'un feu sombre, son front ne portait point l'empreinte du calme, et Jeanne remarqua quelque chose d'amer dans le sourire qu'elle cherchait à fixer sur ses lèvres.

Surprenant ses deux sœurs dans la prière et les transes, elle leur dit avec exaltation :

« Eh quoi ! vous avez peur ! Vous avez peur, et la fleur des Magyars vous défend ! Ne tremblez aujourd'hui que pour les ennemis des Hongrois ! Quand il serait vrai que les Autrichiens eussent été victorieux à Temeswar, notre Arthur[1], lui, saura les battre de nouveau. Dans deux jours, demain peut-être, il aura rejoint la petite armée qui nous protége, et il sauvera la Hongrie.

— S'il échappe aux Autrichiens, dit Étienne, les Russes l'écraseront.

— Êtes-vous bien assuré que les Russes ne seront pas nos alliés demain ? Raikocsi affirme que Gœrgey

[1] Gœrgey.

leur propose de décerner la couronne de Hongrie au duc de Leuchtenberg ; ils accepteront, ou du moins ils imposeront une trêve. Ils ne seront pas assez fous pour attaquer un pays qui se donne à la fille de leur empereur.

— Triste extrémité, dit Étienne. Mieux vaudrait rester demi-Allemands que de devenir Russes.

— Pour les catholiques, sans doute, dit Jeanne. Mais les protestants ne seraient-ils point d'opinion différente?

— Je suis Russe, moi, si la Russie contribue à nous sauver et à nous venger ! s'écria Pauline. »

Quatre coups de canon retentirent, du côté des vignobles, à gauche.

C'était l'ennemi.

Il ne se trouvait pas à plus d'un tiers de lieue du château de Szamoswar.

Des chasseurs gris, des uhlans verts et rouges, marchaient en avant; au second plan, une profonde ligne de fantassins blancs et bleus. Tous portaient des feuilles de chêne à leur coiffure ; il y en avait aussi aux drapeaux. Par derrière s'agitait une forêt de flammes jaunes et noires. Le général avait l'habit blanc et le chapeau à plumes vertes. Des décorations brillaient sur sa poitrine, il leva l'épée ; tout s'arrêta.

Un son lointain de trompettes et le bruit des tam-

bours ennemis arriva distinct dans la chambre du château, par la fenêtre ouverte.

« C'est la prière, dit Étienne. Je reconnais la sonnerie. »

En effet, les drapeaux et les banderoles s'inclinèrent, les fantassins se mirent à genoux. Les hussards hongrois imitèrent à leur façon cet exemple : leur drapeau se baissa ainsi que leurs sabres. Le régiment Dom Miguel se mit aussi à genoux. Les honvéds ne bougèrent point ; cependant ils avaient la Vierge sur leur étendard [1].

Une décharge d'artillerie ébranla les vitres : la canonnade commençait. L'artillerie hongroise était postée à gauche de la troupe, pour ne point attirer les boulets sur elle. Les canonniers autrichiens lui répondirent vivement, durant environ un quart d'heure. Les détonations, partant des deux côtés à la fois, se succédaient sans interruption. La ligne des tirailleurs autrichiens avançait lentement ; derrière elle paraissait l'infanterie impériale, massée en colonnes profondes.

Tout à coup, par les intervalles, déboucha au galop le régiment de uhlans ; il se déploya devant cette infanterie. Aussitôt le général hongrois fit à son tour déployer ses hussards. Dans les deux régiments, les

[1] Les insurgés hongrois eux-mêmes se sont souvent agenouillés pour la prière avant le combat.

trompettes sonnèrent l'attaque. Elles poussèrent ce cri rauque et saccadé qui précipite les escadrons au carnage. Tous les officiers impériaux crièrent : « *Marche ! marche !* » La voix de tonnerre de leur général s'écria : « *Nieder mit den Rebellen ! Kaiser ! und Vaterland !* Jetez bas les rebelles ! Empereur et Patrie ! » La voix retentissante de Raikocsi hurla : « *Rajta Magyarok ! elöre Vitezek !* En avant, Magyars ! en avant, héros ! » Les cris : « *Napschut ! napschut !* En avant, en avant ! » partirent du peloton polonais. La terre trembla sous la course effrénée de deux mille chevaux. Les batteries hongroises s'avancèrent témérairement, pour prendre d'enfilade les uhlans et les saluer d'une décharge de mitraille. L'escadron de tirailleurs des uhlans, qui suivait la charge derrière leur aile droite, avait reçu des ordres ; il partit à la débandade et se précipita avec furie sur les canons. Une effroyable salve de mitraille et de mousqueterie coucha par terre bon nombre de ses chevaux blancs ; mais, en un clin d'œil, on vit les uhlans sabrer les canonniers, dont les shakos empanachés volèrent à la pointe des lames. Une compagnie de hussards, se jetant alors sur les uhlans, fut presque entièrement détruite. Les compagnies hongroises d'infanterie de soutien, qui étaient restées en arrière, se replièrent au plus vite sur le vignoble.

Durant cet épisode, les deux régiments, également braves, également acharnés, se heurtaient de front, et, chose fort rare dans les charges de cavalerie, se traversaient et se mêlaient. L'aile gauche des uhlans, qui était arrivée plus serrée, enfonça la droite des hussards, tandis que la droite de ceux-ci remporta le même avantage sur ses adversaires. Il en résulta un tumulte, une confusion inexprimable. Debout sur leurs étriers, lestes, forts, adroits, les hussards jouaient terriblement de leur large tranchant ; le peloton des lanciers polonais les secondait de son mieux. Les lanciers impériaux, Polonais eux aussi, se servaient admirablement de leurs armes. Les officiers échangeaient des coups de sabre et de revolver.

Dans la mêlée, Castelnuovo se trouva vis-à-vis de Szecsey, qui le gratifia d'un coup de revers à la figure ; l'Italien baissa la tête, en fut quitte pour la perte de sa coiffure, et porta un coup de pointe au colonel hongrois, en lui faisant une atroce grimace. Heureusement pour celui-ci, la manche de son attila flottante arrêta la lame acérée, qui ne fit que lui effleurer le bras.

Paul Aldany, emporté par une sorte de tourbillon, vers la droite de son régiment, se trouva un moment enveloppé, avec Œdenbourg et une vingtaine de ses hommes. La moitié de ceux-ci tombèrent à ses côtés.

La lutte durait indécise depuis quelques minutes,

quand des clameurs sauvages et le son de longues cornes de berger retentirent, entre le vignoble et le théâtre de la lutte. Environ trois cents cavaliers débouchaient de ce côté, ventre à terre.

Bereny était dans un état terrible. Il était livide et ses yeux flamboyaient. Cécile et Jeanne étaient au pied de son lit, tremblantes, consternées. Au son des cornes, Pauline saisit la longue-vue. La scène se rapprochait toujours du château.

« Ah ! nous sommes perdus ! cria-t-elle; voilà les Valaques qui arrivent ! Les misérables assassins ! »

Leur attaque inopinée ébranla en effet les Hongrois. En un clin d'œil, les premiers rangs des Valaques, armés de lances, de sabres et de faux droites, eurent renversé et haché l'aile victorieuse des hussards. De tous côtés ceux-ci se débandèrent et vinrent chercher refuge auprès du château et de l'infanterie.

Les vociférations de Bialinski, de Szecsey, de Raikocsi, de plusieurs officiers, n'en arrêtaient qu'un petit nombre, qui essayaient de se former en avant de l'infanterie ; plusieurs Valaques, au même instant, accoururent au-devant des uhlans qui reformaient leurs rangs rompus.

En tête des Valaques galopait Philippowitch.

A peine George l'eut-il reconnu, qu'il partit comme un trait. La scène s'était tellement alors rapprochée

du château, qu'on en pouvait suivre à l'œil nu toutes les péripéties. La profonde angoisse de l'une des spectatrices se conçoit. Pauline saisit le rebord de la fenêtre de ses deux mains crispées. Sans haleine, ne se sentant quasi plus vivre, elle vit les deux champions se heurter. Philippowitch, armé d'un pistolet, fit feu sans résultat; la lame du Hongrois disparut aussitôt presque entière dans sa poitrine. Pauline poussa un cri sauvage de triomphe, en même temps que George murmurait avec rage : « Meurs, chien !.... » Il n'avait pas encore retiré son sabre sanglant et tordu, qu'il tombait, la tête fracassée par le revolver du Valaque. Celui-ci leva en l'air son pistolet et se dressa tout droit sur sa selle. Son beau-frère accouru voulut le saisir par le bras; Philippowitch se roidit, se renversa en arrière, échappa à son étreinte et tomba lourdement de cheval. Il n'était plus, lui aussi, qu'un cadavre.

Pauline, les yeux dilatés et fixes, fut saisie dans tous les membres d'un tremblement convulsif. Elle se traîna dans un coin et s'affaissa sur le sol, la tête appuyée sur un fauteuil.

« Quel malheur vient d'arriver? demanda le comte.

— Raikocsi est mort, répondit Jeanne; il a été tué par un cavalier valaque, qui est mort lui-même. »

Étienne leva les yeux au ciel en murmurant une prière. Son cœur disait sans doute :

« Mon Dieu ! pardonnez-lui, et pardonnez-moi comme je lui pardonne.»

La charge des hussards n'avait pas réussi, mais le combat était loin d'être encore décidé. L'artillerie hongroise conquise, jointe aux canons autrichiens, tonnait contre les troupes magyares. Les colonnes impériales d'infanterie avançaient rapidement, ayant leurs canons un peu à droite, en avant, et les uhlans à gauche. Les fantassins blancs se divisèrent ; une partie d'entre eux attaqua de front le vignoble ; mais ils y furent reçus par un feu terrible. Malgré leurs pertes ils arrivèrent jusqu'au bord du talus. Alors, les grands grenadiers Dom Miguel s'élancèrent sur cette clôture, la franchirent, et leurs baïonnettes culbutèrent les assaillants.

La seconde colonne autrichienne fut plus heureuse : elle débusqua les chasseurs des bâtiments qu'ils occupaient, en les incendiant par des obus. Ces chasseurs se replièrent dans l'île et repassèrent le pont de la cour seigneuriale. Leshonvéds, après une fusillade meurtrière, suivirent ce mouvement. Le général autrichien ordonna alors aux uhlans de charger. Les hussards tentèrent encore une fois de se jeter à l'encontre ; mais la mitraille de l'artillerie autrichienne leur tua tant d'hommes et de chevaux, qu'ils

tournèrent bride et disparurent derrière les arbres du parc, le long de la Szamos.

Les honvéds avaient à moitié traversé le pont, lorsque les uhlans autrichiens les chargèrent. Une partie de l'infanterie hongroise forma bravement le carré en avant du pont. On apercevait dans ses rangs plusieurs casquettes rouges, appartenant au troisième bataillon, que Damianich avait honoré de cette distinction unique pour récompenser sa vaillance. Le reste des fantassins hongrois occupa dans la cour, le long de la rivière, les deux côtés du pont. Cécile, à demi agenouillée près de la fenêtre fermée, ne perdait pas un seul des mouvements du jeune colonel des uhlans, qu'elle avait depuis longtemps reconnu. Il semblait avoir grandi ; du haut de son grand cheval noir, il paraissait dominer le combat comme l'invincible dieu de la guerre. La jeune fille pouvait distinguer aussi la moustache énorme et le cheval isabelle de Lederhosen, qui, promu au généralat, commandait le corps impérial. Elle vit le colonel former ses uhlans par escadrons en une colonne profonde et l'enlever en la poussant sur le carré hongrois, que la mitraille décimait. Le sol résonna sourdement sous l'élan des cavaliers. Les fusils hongrois s'abaissèrent.

« Ne tirez pas sur lui ! » s'écria la malheureuse Cécile, folle de douleur et d'angoise.

Mais une effroyable explosion fit trembler les mu-

railles du vieux château, qu'enveloppait un nuage de fumée. Les chasseurs et les honvéds, alignés dans la cour, l'artillerie et la garnison du vieux château, venaient de faire une décharge terrible en formant en même temps le carré. Lederhosen ignorait que la vieille forteresse avait été garnie des canons qui venaient de vomir la mitraille sur la colonne assaillante.

Cécile, éperdue, était tombée sur ses genoux; Jeanne, tremblante elle-même, s'approcha pourtant de la fenêtre, quand une sorte de silence se fut tout à coup fait. La fumée commençait à se dissiper. Devant le pont, le sol était littéralement jonché de chevaux et d'uniformes verts et rouges. Le reste des uhlans était déjà loin; des pionniers en attilas gris clair, commandés par un officier à casquette verte, sapaient à grands coups de hache le pont que passaient les derniers honvéds. L'un de ceux-ci tenait par la bride un grand cheval noir richement harnaché; sa chabraque rouge et or était trouée, et sur sa selle de cuir anglais s'apercevaient de larges taches de sang.

Jeanne avait reconnu ce cheval; de grosses larmes roulèrent silencieusement sur son noble visage, et elle s'agenouilla près de Cécile, qui ouvrait ses paupières baignées de pleurs.

« Mon Dieu ! sauvez-le ! prenez ma vie pour la

sienne ! dit la pauvre enfant. Est-il bien vrai qu'il soit mort ? Est-ce possible ? Ne le verrai-je plus ? »

Jeanne, l'entourant de ses bras, l'entraîna vers le lit du comte. Il avait tout compris, et il tâchait de réchauffer, entre ses mains brûlantes de fièvre, les mains glacées de la malheureuse jeune fille, dont la douleur s'exalait en longs et violents sanglots.

Bereny lui-même était au désespoir.

Durant cette scène navrante, le régiment Dom Miguel, sans se laisser entamer, battit en retraite vers un pont jeté en amont du fleuve et le passa sans encombre.

Bientôt un parlementaire envoyé par Lederhosen proposa et obtint une trêve de quelques heures, pour les secours à donner aux blessés et pour l'enterrement des morts.

La famille du magnat, accablée de douleur et d'angoisse, resta retirée dans sa chambre haute, pensant aux parents et aux amis qui venaient de périr, au sombre avenir qui approchait.

Jeanne sortit la première de cet accablement.

« Mon enfant, et vous, ma chère sœur, dit-elle en voyant rapporter au château neuf des blessés, il y a là un grand nombre de malheureux qui souffrent et qui ont besoin de notre secours. N'aurons-nous pas la force de leur donner des soins ?

— Ah ! je n'en suis pas capable, » dit Cécile d'une voix étouffée.

Après un effort fait cependant pour se lever, elle retomba chancelante sur un fauteuil, auprès du lit de Bereny.

« Eh bien, dit Jeanne, reste près de ton frère. Vous, ma sœur, venez. »

Pauline se leva, la figure décomposée par un frémissement douloureux, mais empreinte d'une volonté énergique, et les deux femmes sortirent.

Comme elles traversaient la cour du vieux château, on rapportait deux corps ; autour des deux morts se pressait un nombreux cortége d'officiers hongrois.

Dans le premier, dont la tête était affreusement mutilée, on reconnaissait difficilement ce George qui, dans la matinée encore, était un des plus beaux hommes du pays.

Pauline s'avança d'un pas fier et résolu, leva le bras droit du cadavre et lui baisa la main.

« Dors en paix, dit-elle, vaillant défenseur de la patrie ; un jour on te vengera ! »

Et, l'œil sec, elle suivit vers le château neuf les restes de son amant.

Sur le second brancard était étendu un jeune officier de hussards, la figure fraîche et souriante. Un large trou de biscaïen était béant à l'endroit du cœur. Ce jeune homme, foudroyé dans tout l'éclat de la vie,

semblait endormi. Pas une contraction n'altérait ses traits délicats. Une légère brise agitait autour de ses paupières closes de soyeuses boucles blondes, dorées par le soleil ; un sourire calme errait sur ses lèvres.....

« Mon cousin ! mon cher cousin ! s'écria Jeanne..... Est-ce donc possible !.... les deux frères tués dans la même journée, en combattant l'un contre l'autre ! Ils s'aimaient toujours ! Ne pourrons-nous au moins les réunir dans la même tombe ?

— Le corps du colonel Aldany a été enlevé devant mon bataillon par deux officiers de uhlans, dit un jeune officier de honvéds. De par le ciel ! il est tombé en brave. Ses uhlans se sont groupés autour de lui, là-bas, où vous voyez les impériaux enlever tant de cadavres. Nous n'avons pu nous emparer que du cheval du colonel ; mais je présume que le colonel est bien mort. Un chef d'escadron a été tué près de lui ; on m'a dit qu'il s'appelait le comte Blankenheim. »

Jeanne fit porter le corps du jeune magnat dans une salle basse du vieux château, où on lui dressa un lit funéraire. Elle déclara qu'elle le veillerait elle-même durant la nuit, avec un vieux capucin qui était au château neuf, confessant les blessés catholiques en danger.

Vers le soir, on signala trois cavaliers, dont l'un, habillé de vert, portait un drapeau blanc. A son uniforme, on reconnaissait un officier russe. Un officier

de honvéds et un adjudant autrichien, l'écharpe jaune et noire passée en sautoir, l'accompagnaient. Le général Bialinski leur envoya un bateau. La dépêche qu'ils remirent le frappa de stupeur : c'était une double missive de Gœrgey et du général en chef russe, qui annonçait la capitulation de la dernière grande armée hongroise. Il ne restait plus qu'à suivre cet exemple. Une entrevue eut aussitôt lieu entre Lederhosen et le commandant des Hongrois, qui obtint pour ses officiers la permission de quitter la Hongrie avec un mois de solde. Les Autrichiens devaient prendre possession de la forteresse le lendemain matin; leur chef dit toutefois qu'il allait immédiatement y faire transporter ses officiers blessés.

Dans la même soirée, tandis que Jeanne assistait les blessés magyars, Marisca entra dans la chambre du comte, et lui demanda s'il lui permettait de prendre deux flambeaux, pour la couche funèbre du comte Aldany. Cécile tressaillit, et, s'armant d'une résolution subite, elle se glissa à la suite de la servante. Elle voulait revoir les traits du parent qu'elle avait tant aimé, et prier un moment près de sa dépouille mortelle. Elle ne reconnut point Paul !.... C'était le jeune frère du colonel.

Son premier mouvement fut de la joie, le second une aggravation de souffrance :

« Tous deux morts, sans doute, » se dit-elle. Et

cependant il lui restait encore une lueur d'espoir.

Elle ne put rester dans cet état de mortelle incertitude. Elle sortit de la forteresse et courut au château neuf chercher le secours des consolations de Jeanne et des nouvelles certaines. En cet instant, un bateau amenait trois hommes, dont l'un était enveloppé d'un manteau blanc. Il monta péniblement la berge, appuyé sur les bras de ses compagnons. Le jour expirant ne permettait de distinguer ses traits qu'à une courte distance ; mais à mesure qu'il approchait, lentement, trop lentement, Cécile sentait ses jambes se dérober sous elle. Elle eût voulu courir vers le blessé, et elle ne l'osait pas, craignant une déception cruelle. Il avait un bras en écharpe et la tête entourée d'un mouchoir ensanglanté. Il fit quelques pas vers la jeune fille.....

« Ah ! c'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-elle. Il vit ! Mon Dieu, je vous remercie ! »

Échappant à ses camarades, Paul courut vers Cécile, et, l'entourant de sa main valide, il la pressa sur son sein.

« Vous étiez donc inquiète de moi ! » dit-il avec tendresse.

Et, à voir le sang empourprer les joues du blessé, on ne l'eût pas cru aussi gravement atteint.

« Prenez garde à votre bras, cher colonel, dit le prince Œdenbourg. Il a le bras cassé, mademoiselle ;

mais soyez tranquille, il en guérira. Et, grâce à Dieu ! voilà cette affreuse guerre finie.

— Et la blessure de la tête? demanda la jeune fille.

— Elle a beaucoup saigné, mais le docteur dit qu'elle n'est nullement grave. Une balle lui a un peu labouré le crâne.

— Elle m'a été tirée, dit Paul en souriant, par un de mes anciens amis intimes, le jeune comte Andrazy. Mon sabre l'a profondément marqué à la joue. J'espère qu'il ne lui est pas arrivé d'autre malheur.

— Si vous aviez su l'un et l'autre faire le plongeon comme moi, dit Castelnuovo, qui était le second des officiers qui accompagnaient Paul, vous eussiez paré ce double atout. Ah ! ce gredin de Szecsey ! il n'y allait pas de main morte! Mon shapzka est coupé de part en part. J'avais pour crinière la chevelure d'une belle italienne ; il me l'a hachée, le vilain qu'il est.

— Cela ne vous a point empêché de vous battre comme un diable, dit Œdenbourg ; je vous ai vu faire des moulinets éblouissants tout autour de votre tête nue.

— Le ciel me protégeait, messieurs ; quelqu'un à Debreczin devait alors prier pour moi. C'est une belle fille dont je suis amoureux. Aussi je vous quitte bientôt, car je l'épouse et je retourne en Italie. Le soleil vaut mieux que le canon.

— Pour moi, dit Œdenbourg, je demeure uhlan

à la vie, à la mort. J'ai célébré hier mes fiançailles avec mon régiment. »

Il se trouvait en effet au champ de Solferino. Il y fut légèrement blessé, il est aujourd'hui colonel.

Paul serra la main de ses deux amis, et d'un pas devenu un peu moins pesant, il gagna lentement la porte du château neuf, appuyé sur le bras de Cécile. Il sentait bondir son cœur; elle était inondée de larmes, mais son visage rayonnait.

Elle envoya chercher Jeanne. On coucha le blessé, et les deux femmes s'entendirent pour lui cacher la mort d'Édouard aussi longtemps que ses blessures présenteraient l'ombre même d'un danger. Elles ne quittaient guère sa chambre que pour aller auprès d'Étienne dont l'état languissant s'aggravait tous les jours.

Pauline entrait rarement chez Aldany. Une fois cependant elle saisit un instant où il se trouvait seul pour lui demander un entretien. Un poids bien lourd pesait sur la conscience inquiète et bourrelée de la brillante princesse. La majeure partie de ses journées se passait auprès du lit de son mari, et elle recherchait l'occasion de lui rendre les plus humbles services. Son attitude naguère un peu hautaine, l'expression souvent moqueuse de son joli visage avait tout à fait disparu. Elle s'était courbée sous les coups providentiels qui l'avaient frappée, et un retour sur elle-

même lui avait révélé bien des fautes humiliantes dans sa vie. Que dit-elle à son cousin durant cet entretien intime? que dit-elle à Cécile ensuite? Il est facile de le présumer.

La jeune fille entendit enfin le loyal aveu de l'amour de Paul. La première fois qu'il put se lever sans avoir besoin d'un appui, se sentant désormais sûr de sa guérison, il alla chez Bereny, qui couchait dans une chambre voisine de la sienne. Jeanne, Cécile et Pauline s'y trouvaient.

« Ma chère cousine, dit le colonel, sans votre affection il n'y aurait point de bonheur pour moi dans ce monde; m'aimez-vous assez pour m'accorder votre main?

— Oui, répondit Cécile, sans hésiter; » et, souriant du plus doux des sourires, elle alla présenter son front aux lèvres de son noble fiancé.

Cependant, Paul ignorait encore la mort de son jeune frère : il le croyait en fuite; cette mort lui fut brûtalement apprise, le lendemain de ses fiançailles, par un commissaire enquêteur du gouvernement autrichien.

Cet homme, nommé Schœferlein, arriva au château, muni de pouvoirs très-étendus, et suivi d'agents de police. Ancien auditeur [1] d'un régiment, puis em-

[1] Capitaine-rapporteur.

ployé au ministère de la justice, il avait ensuite obtenu un poste dans la police du ministère révolutionnaire qui suivit le cabinet Metternich. Schœferlein eut le flair de se tourner à temps contre celui qui l'avait protégé, et de s'insinuer dans la confiance du ministre conservateur. Comme d'habitude en pareil cas, le souvenir de ses vieux péchés démocratiques le poussait à la rigueur d'un zèle un peu outré.

Il soumit Bereny à un long et minutieux interrogatoire, et il affecta de lui adresser plusieurs questions humiliantes. Il lui demanda, par exemple, combien il avait reçu d'argent pour abandonner son château fort aux insurgés, et où étaient les liasses d'assignats qui lui avaient été remises.

Le comte voulait répondre avec calme, pour ne pas aggraver sa situation ; il avait promis à Jeanne de ne point perdre patience, quoi qu'il lui pût être dit. Mais cette figure hypocrite et cette voix doucereuse lui crispèrent les nerfs ; la feinte compassion de cet homme l'exaspéra. Il finit par s'impatienter, et dit à l'enquêteur :

« J'ai fait mon devoir, faites votre métier. Surtout, épargnez-moi le supplice de votre présence. »

La face du commissaire s'empourpra, ses lèvres tremblèrent d'une colère dont il eut peine à retenir l'explosion. Habitué toutefois à se contenir, il répliqua, toujours du même ton humble et doux :

« Je suis désolé de déplaire à Votre Grâce ; mais si vous avez accompli des devoirs, j'en ai aussi à remplir, conformément aux instructions et aux ordres de mon auguste gouvernement. Vos biens seront provisoirement séquestrés, et vous serez détenu dans ce château jusqu'à ce que l'on ait statué définitivement sur votre sort. La suite de l'enquête déterminera la peine qui peut vous atteindre, laquelle, soyez-en sûr, sera proportionnée au degré de culpabilité. »

Plein de mépris pour cet individu, le malade, tourné du côté du mur, ne répondit pas une parole.

En sortant de la chambre, Schœferlein rencontra le colonel Aldany, qui s'appuyait sur le bras d'un officier, reconnaissable seulement à sa casquette militaire, car il était vêtu d'une sorte de blouse de chasse. Il avait d'énormes moustaches grisonnantes.

« Monsieur le colonel, dit le commissaire, je viens de constater la culpabilité du comte Bereny, et je l'ai condamné à une détention provisoire dans ce vieux château. Il est possible que nous lui réservions mieux que cela, ajouta-t-il avec un méchant sourire. En attendant je vous prie de me donner un piquet pour le garder. »

Aldany fronça le sourcil et se redressa de toute sa hauteur :

« Monsieur, lui dit-il, vous avez à vos ordres des agents de police ; faites venir aussi des gendarmes,

si vous jugez convenable d'entourer de gardes armés mon cousin malade, peut-être mourant ; mais je vous jure que pas un de mes uhlans ne fera ici l'office de geôlier.

— Vous devez savoir cependant, monsieur le colonel, que toutes les autorités civiles et militaires sont tenues de me prêter main-forte. J'aurai l'honneur de vous adresser ma demande par écrit, et vous y répondrez, s'il vous plaît, de même. Nous avons, en outre, une affaire à régler ensemble. Les biens de votre frère, tué à Szamosvar parmi les rebelles, seront provisoirement confisqués.....

— Mon frère est mort ! mon frère a été tué..... Il combattait contre nous? s'écria le colonel. Mon Édouard ! mon cher Édouard, je ne le reverrai plus ! Est-ce possible !..... O mon frère ! mon meilleur ami, mon enfant bien-aimé ! »

Paul chancela ; il serait peut-être tombé, si l'officier qui l'accompagnait ne l'eût pas saisi sous le bras valide et fortement soutenu. Cet officier l'assit dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Calme-toi ; du courage, mon cher Paul ! Ton frère a été tué d'un biscaïen au cœur ; il n'a pas souffert. Nos lances et nos sabres sont purs de son sang. Sois homme ; prends garde à ta blessure ; tu vas en déranger l'appareil et retarder ta guérison. »

Comme Aldany, s'affaissant contre le coin de la

fenêtre, éclatait en sanglots, l'officier se retourna vers le commissaire, qui assistait avec quelque embarras à l'explosion de cette grande douleur.

« Que faites-vous encore ici? » lui dit-il avec une telle expression que cet individu recula de deux pas. « Ah! vous osez menacer Aldany! Il est général, appelé près de l'empereur. Voici sa nomination. »

Et l'officier tira de dessous sa blouse une large lettre, au cachet impérial.

« Pourrais-je savoir du moins qui me fait l'honneur de me traiter de la sorte? demanda Schœferlein avec quelque émotion.

— Le lieutenant-maréchal Lederhosen, qui souhaite de ne plus revoir votre triste figure. Ces gens-là, mon pauvre Aldany, vont nous préparer une nouvelle insurrection, si notre cher empereur n'est point éclairé sur leur compte. Ah! qu'il est difficile aux meilleurs princes de se faire bien servir! Hostiles ou plats pendant la lutte, serviles et trop zélés après le succès, tels sont la plupart de leurs serviteurs. »

Le commissaire n'entendit qu'une partie de ces dures vérités; il avait jugé prudent de s'éloigner, après avoir fait une légère inclination de tête.

Cependant ce puissant et honorable personnage ne resta pas sans vengeance des rebuffades qu'il venait d'éprouver. Grâce à ses soins, et malgré les efforts

d'Aldany, Bereny fut prisonnier durant six mois et condamné à cent mille francs d'amende.

En dépit de la capitulation de Szamosvar, ce commissaire fit aussi arrêter Szecsey, qui n'avait pas mis à s'éloigner suffisamment de hâte. Pour obtenir son élargissement, Lederhosen fut obligé d'aller à Vienne. Enfin les biens d'Édouard Aldany, séquestrés, ne furent restitués à son frère que par ordonnance impériale, quoique le jeune homme les eût cédés au colonel, à son insu, par vente notariée, avant de s'enrôler dans l'armée magyare.

La prison et les chagrins achevèrent de détruire le reste d'énergie et les forces d'Étienne. Un matin de printemps, en 1850, il expira. Il mourut doucement, entouré de ses parents bien-aimés. Ce fut Jeanne qui recueillit son dernier soupir, après qu'il eut embrassé une dernière fois le général Aldany, sa jeune femme et la princesse Pauline.

La veille de sa mort, pendant la soirée, il avait fait sortir tout le monde de sa chambre, en y retenant la princesse..... Quand Jeanne rentra, Pauline, à genoux, le front penché sur la pâle joue du comte, baisait une main défaillante qu'il lui abandonnait

XXIV

CONCLUSION

Pauline Bereny n'a guère quitté le château de Szamosvar depuis la mort de son mari. Elle est toujours vêtue de noir, et avec autant de simplicité qu'autrefois elle affichait de luxe. Sa belle-sœur lui tient compagnie une partie de l'année. Ces deux femmes vivent en parfaite intelligence.

Le voyageur qui traverse le grand village d'Œdenfalva est tout émerveillé de la propreté des rues et des maisons. Les rues, dallées de bois, ont cessé d'être des fondrières en temps de pluie ; les maisons sont blanches et fraîches, et bien construites à la façon magyare. L'aspect des habitants, comme celui des demeures, témoigne d'un bien-être général. Auprès de l'entrée méridionale de la bourgade, un bouquet d'arbres verts masque à demi le pignon d'un château moderne, entouré de vignobles et de prairies arrosées par un beau ruisseau. Cette demeure est simple et riante. Son principal luxe consiste en une

vaste serre. Du perron du château, bâti sur une légère élévation, l'œil domine une plaine verdoyante, coupée en damier par de nombreux fossés. L'horizon est terminé par une forêt magnifique.

Là résident des gens heureux, parce qu'ils s'aiment, travaillent et font du bien.

Le général Aldany, renonçant à ses rêves d'ambition militaire, se fit mettre en disponibilité après la pacification de 1849. Il a consacré dix années à l'assainissement et à l'amélioration de sa terre d'Œdenfalva. Quatre petits enfants à élever donnent une douce et charmante occupation à Cécile, encore agréable et jeune.

Les Aldany reçoivent presque tous les ans une bruyante visite. On voit entrer dans la cour du château une voiture découverte, suivie par plusieurs chiens de chasse. Elle amène Szecsey et Lederhosen. Celui-ci est toujours accompagné de son fidèle Falk, et quelquefois c'est Fédor qui conduit l'équipage. Szecsey ne reste pas longtemps à Œdenfalva : car il maudit les fossés et les talus qui s'opposent à sa chasse favorite. Quant au lieutenant-maréchal, il jouit du dernier degré de bonheur dans cette forêt, qui comble ses désirs. Elle renferme des faisans, des perdrix, des gelinottes, quelques coqs de bruyère, quantité de lièvres et force gros gibier. — Les deux chasseurs émérites se ressentent quelque peu des dix

années qui se sont écoulées. Trois ans d'exil ont pesé sur Szecsey, tout blanc de barbe et de cheveux, et la longue moustache du lieutenant-maréchal est toute grise. Les rides sillonnent leurs rudes visages. Mais le corps de fer des deux émules défie encore les fatigues, et c'est plaisir que de les voir galoper dans les prairies d'Œdenfalva, sur les fougueux chevaux qu'a élevés Aldany.

A Panczova, la sérénité n'a point reparu. Jenskô est capitaine dans l'un des régiments-confins, et il rend Florica heureuse. Mais la vieille mère du chasseur d'ours est restée désolée. Chaque jour elle pleure son cher Philippowitch.

FIN.

Corbeil, typoragphie et stéréotypie de Crété.

TABLE DES MATIÈRES

Première partie.

I. Une chasse d'hiver..... 1
II. La Hongrie politique en 1847..... 20
III. Un gentilhomme chasseur..... 44

Seconde partie.

IV. Un juge et son lieutenant..... 63
V. Un curieux interrogatoire..... 76
VI. Les opinions à Szamosvar..... 89
VII. A travers deux villages..... 100

Troisième partie.

VIII. Une élection..... 139
IX. Une restauration..... 153
X. Les frères de croix..... 171
XI. Vie de garnison..... 176

Quatrième partie.

XII. Retour au château. — L'intérieur d'un paysan magyar.... 205
XIII. Une chasse en forêt..... 222
XIV. Un propriétaire hongrois..... 252
XV. Les comptes de l'usurier..... 258

Cinquième partie.

XVI. Une chasse au marais..... 269
XVII. Le feu dans l'eau..... 290
XVIII. A Szamosvar. — Une promenade d'été..... 295
XIX. Poésies et patriotisme..... 326

Sixième partie.

XX. Une ville magyare..... 339
XXI. Une discussion politique..... 354
XXII. Les coquetteries de la princesse..... 362
XXIII. Le combat..... 370
XXIV. Conclusion..... 409